Mgr LAVEILLE
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE
VICAIRE GÉNÉRAL DE MEAUX

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
2400 RIDGE ROAD
BERKELEY, CA 94709

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

(1873-1897)

D'après les documents officiels du Carmel de Lisieux

QUINZIÈME MILLE

...e central de Ste Thérèse
LISIEUX

Imprimerie Saint-Paul
BAR-LE-DUC (Meuse)

1926

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Principaux ouvrages de Mgr Laveille

en vente à la librairie Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris.

Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort, beau vol. in-8° de 600 pages, avec portrait (7e mille). — Prix : 12 fr.

Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort et ses familles religieuses (9e mille). — Grand in-8° splendidement illustré. — Prix : 12 fr. Édition ordinaire, 8 fr.

Madame Carré de Malberg, fondatrice de la Société des Filles de Saint-François de Sales (1829-1891), nouvelle édition (12e mille). — Petit in-8° illustré, 12 fr.

L'abbé Henri Chaumont, fondateur de trois Sociétés salésiennes (1838-1896) (7e mille), 10 fr.

Un condisciple et émule du Curé d'Ars, Marcellin Champagnat (*couronné par l'Académie française*). — Beau vol. in-8°, illustré de 16 gravures (6e mille), 10 fr.

Jean-Marie de la Mennais (1780-1860), 2 vol. in-8°, 2 portraits en héliogravure (*couronné par l'Académie française et la Société d'Encouragement au bien*). — (9e mille), 12 fr.

Chesnelong, sa vie, son action catholique et parlementaire. (*Couronné par l'Académie française et la Société d'Encouragement au bien.*) — (4e édition), beau vol. in-8° de 630 pages ; portrait en héliogravure, 7 fr. 50.

Le frère Cyprien, in vol. in-8° avec portrait (2e mille), 5 fr.

L'abbé Jean-Baptiste Debrabant (1801-1880). (5e mille). Petit in-8° illustré, 10 fr.

Thérèse Durnerin, fondatrice de la Société des Amis des Pauvres (1848-1905). (4e mille.) Petit in-8°, portrait en héliogravure, 10 fr.

Gabriel Deshayes et ses familles religieuses, bel in-8° de 600 pages, avec portrait (3e mille), 12 fr.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/saintetheresedel0000unse

© Déposé

C. de L. pinxit

Ste THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

« On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu si puissant et si miséricordieux ».

Mgr LAVEILLE

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

VICAIRE GÉNÉRAL DE MEAUX

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

(1873-1897)

D'après les documents officiels du Carmel de Lisieux

15-936

Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library

Office central de Ste Thérèse
LISIEUX

Imprimerie Saint-Paul
BAR-LE-DUC (Meuse)

1926

Nihil obstat.

Meldis, die XII[a] septembris 1925.

T. BIZORD,
Canonicus, Censor librorum.

IMPRIMATUR :

Verdun, 16 septembre 1925.

† CHARLES,
Evêque de Verdun.

Lettre-Préface

INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS
74, rue de Vaugirard.

Paris, le 12 septembre 1925.

Monseigneur et cher confrère,

Vous voulez bien m'annoncer la très prochaine publication de votre Vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. *Cette nouvelle me remplit de joie, et parce qu'il s'agit de vous, et parce qu'il s'agit d'Elle : sentiment que j'avais déjà éprouvé, au moment où j'avais appris le choix que les vénérables Carmélites de Lisieux avaient fait de vous pour écrire la biographie complète de leur Sœur bien-aimée.*

Assurément, d'autres Vies *ont déjà popularisé cette touchante et sainte existence ; il serait injuste d'en méconnaître le mérite.*

Il restait cependant quelque chose à faire : il convenait qu'une biographie aussi définitive que possible, riche de documents et de doctrine, fût proposée aux fervents de celle en l'honneur de qui, d'un bout à l'autre de la chrétienté, commencent à s'élever des sanctuaires de pierre, et que des millions d'âmes honorent d'un tendre culte dans le sanctuaire intime de leur cœur.

Or, de tous les hagiographes de nos jours, qui possède

une expérience plus étendue et une doctrine plus sûre que les vôtres ?

Que de saints et de saintes, de fondateurs et de fondatrices, vous avez déjà étudiés dans leur vie et dans leurs œuvres ! Que de figures diverses ont ainsi posé devant vous ! Avec combien d'esprits et de caractères, très différents dans une égale sainteté, vous avez familièrement vécu !

Votre plume d'historien n'y a-t-elle pas acquis une plus singulière souplesse ? votre jugement une plus pénétrante acuité ?

Mais, en ce genre de travaux, les qualités ordinaires de l'historien et de l'écrivain, même poussées à un degré éminent, ne sauraient suffire.

Il faut le sens du surnaturel, la connaissance approfondie de la théologie ascétique et de la théologie mystique.

De tout cela, rien ne vous manque. N'avez-vous pas été formé à cette grande école de spiritualité des Bérulle et des Condren, que l'abbé Brémond appelle si justement l'École française du XVII^e siècle ? N'avez-vous pas longtemps enseigné au scolastical, au noviciat de l'Oratoire, montrant à des âmes sacerdotales le chemin de la perfection ? Enfin, n'avez-vous pas trouvé le Carmel étroitement associé aux origines de l'Oratoire de France ?

Tant de titres ne vous désignaient-ils pas pour la délicate mission de retracer une vie originale entre toutes par son extrême simplicité ? Vous étiez à même de la comprendre.

Originale, on me contestera cette épithète, je n'en doute guère : dans la pensée de beaucoup, le mot original est-il autre chose que le diminutif joli d'excentrique ?

Originale pourtant entre toutes les vies de saints, parce que le développement de la vie intérieure n'y a pas pour

support la trame d'événements extérieurs de notable importance, ou d'œuvres susceptibles d'attirer l'attention.

Quoi de plus déconcertant pour un historien qui ne serait qu'historien ? Où se prendre, à quoi s'attacher, penserait-il anxieusement ?

Pas davantage de ces épreuves extraordinaires qui mettent en éveil le génie curieux du psychologue et du théologien. Une « petite voie de confiance et d'abandon » amoureusement suivie pendant quelques années, sous l'égide d'une règle très sainte, et c'est tout.

C'est tout, oui ; mais combien précieux, ce tout ! Quelle consolation pour les êtres innombrables dont l'existence s'écoule sans événements, mais non pas sans épreuves et sans souffrances ! Quelle consolation, et aussi quel exemple, quel réconfort ! Comme il est bon que, par un exposé magistral, les leçons d'une telle vie se manifestent avec évidence !

Cher Monseigneur, vous n'attendez pas de moi, pour votre œuvre, ce que l'on appelle une lettre d'approbation. Elle ne vous servirait de rien, et je n'aurais pas l'outrecuidance de vous l'adresser.

J'ai laissé parler, dans ces quelques lignes, ma sympathie pour l'auteur et pour son talent incontesté. Ce n'est pourtant pas le motif principal qui m'a déterminé à les tracer, et même à vous autoriser à les publier, si vous le jugez à propos.

Le recteur de l'Institut catholique de Paris sait qu'il est tenu à une reconnaissance particulière à l'égard de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il se tiendrait pour un ingrat, s'il ne saisissait toutes les occasions qui s'offrent à lui de proclamer les insignes bienfaits, « la pluie de roses », qu'en des heures difficiles la chère petite sainte a répandue

sur l'Université qu'il dirige. Il a senti son immédiate protection et, dût-il étonner certains intellectuels, il se plaira toujours à le dire.

De même, il aimera à méditer, et il incitera les autres à méditer sur les leçons que la vie de Sœur Thérèse réserve précisément aux « intellectuels ».

Leçon de simplicité ! Oh ! je ne l'ignore pas : il est des hommes supérieurs par l'intelligence, accoutumés aux plus hautes études, aux recherches les plus savantes, et dont l'âme demeure simple comme celle d'un enfant en présence des vérités religieuses. De même qu'ils restent simples devant les hommes, ils le sont devant Dieu. Bien rares cependant ceux-là ! La plupart s'estiment trop grands et trop forts pour incliner leur esprit; ou bien ils exigent tant et tant d'arguments, ils posent tant de conditions, que jamais ils ne seront satisfaits. Qu'ils regardent cette enfant si douce, qui monte droite comme un lis, et dont le regard fixe tranquillement les plus hautes vérités. La candeur de l'âme, en cet ordre d'idées, fait la lucidité de l'esprit.

Leçon de foi dans l'épreuve de la foi ! Quelles que soient la candeur de l'âme et sa bonne volonté, en des temps comme les nôtres, il est presque impossible que l'homme qui étudie et qui pense, qui, par la force des choses et la nécessité de ses travaux, se trouve en présence de tous les systèmes, ne soit, à une heure quelconque, tenté dans sa foi. Eh bien, Dieu, dans sa sagesse infinie, a permis que cette même enfant, au milieu des cruelles épreuves de la maladie, connût cette angoisse de la foi, et que, vivant baignée dans le surnaturel, elle éprouvât le sentiment de l'irréalité de ce surnaturel. Et cependant sa foi ne faiblit jamais, pas plus que

celle d'un saint Vincent de Paul, cruellement tenté au sujet de la sainte Eucharistie.

Leçon de confiance, enfin, dans l'action lointaine peut-être, certaine cependant, de tout travail fait pour le bon Dieu. Que de fois il nous semble que nous nous agitons en vain, que nous parlons, que nous écrivons pour rien ! Nos œuvres demeurent obscures, ou nous semblent tout à fait stériles. Et pourtant, c'est Dieu et le prochain que nous avions en vue : pourquoi donc si peu de résultats ? Écoutons notre petite Sœur Thérèse. C'est quand elle va mourir, à vingt-quatre ans, qu'elle prononce cette étonnante parole : « Je sens que ma mission va commencer. » Dieu choisira le moment où il tirera de nos efforts le parti qu'il veut; rien ne sera définitivement perdu de ce qui aura été fait pour lui.

Parfois même la gloire, la gloire si chère à ceux qui cherchent à mener les hommes par la communication de leur pensée, la gloire viendra par surcroît; et je ne parle pas seulement de cette gloire qui est aux cieux l'épanouissement de la grâce, le couronnement d'une sainte vie.

Dites si, humainement parlant, il est aujourd'hui dans le monde une gloire égale à celle de l'humble carmélite. Quel nom se rencontre sur plus de lèvres; de quel héros le portrait est-il aussi multiplié ?

Sa renommée porte aux extrémités de l'univers celle de la petite ville où elle a vécu. Exquise cité de Lisieux, depuis longtemps goûtée par ceux qui la connaissaient; site charmant, riches et frais vallons, plantureuses prairies, monuments beaux entre les plus beaux de l'artistique Normandie, vieilles maisons amoureusement conservées, activité industrielle qui y entretient la vie à côté de l'histoire, sans rien

retirer à sa grâce, que n'avait-elle déjà pour elle ? Et cependant, combien étaient-ils, ceux qui la visitaient ou qui se redisaient son nom ?

Ce nom s'unit à celui de Thérèse, et voici Lisieux cité mondiale à l'égal des plus célèbres ; Thérèse de Lisieux, comme Thérèse d'Avila, comme Angèle de Foligno, comme François d'Assise, noms de personnes et noms de lieux devenus inséparables ! Les pèlerins viennent en foule, et Lisieux prend place, pour des siècles sans doute, parmi les villes saintes de l'humanité.

Cher Monseigneur, puisse votre livre entretenir ici-bas, étendre même cette gloire de Thérèse de l'Enfant-Jésus, multiplier le nombre des âmes avides de sa puissante intercession et, du même coup, faire aimer davantage Celui pour qui Elle a voulu vivre et mourir !

† *Alfred* BAUDRILLART,
év. d'Himéria,
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

Le 30 septembre 1897, mourait au Carmel de Lisieux une jeune religieuse de vingt-quatre ans.

Sa vie avait passé si humble et si cachée, qu'une de ses compagnes, en la voyant disparaître, s'était demandé quels faits dignes d'attention pourraient figurer dans sa notice funèbre.

Le surlendemain, son pauvre cercueil s'acheminait vers le champ des morts, à peine escorté par quelques membres de sa famille terrestre.

Vingt-cinq ans plus tard, la vierge naguère inconnue était proclamée thaumaturge insigne autant que bienfaisante, et ses ossements, élevés sur les autels, devenaient l'objet d'hommages où la vénération s'exaltait jusqu'à la tendresse.

Après un nouvel intervalle de deux années, le 17 mai 1925, en présence de plus de 4,000 prêtres et de 60.000 fidèles, le Souverain Pontife Pie XI plaçait l'auréole suprême au front de la petite moniale de Lisieux ; près d'un million de spectateurs, accourus à Rome de tous les continents, acclamaient, aux lueurs de l'embrasement féerique de Saint-Pierre, la jeune carmélite dans ses splendeurs d'apothéose, et Thérèse de l'Enfant-Jésus devenait la sainte la plus populaire du monde.

En face de ce délire d'enthousiasme, de cet « ouragan de gloire [1] », qui vient d'élever le nom d'une religieuse oubliée au-dessus de toutes les renommées humaines, que dire à sa louange qui n'ait été mille fois dépassé, qui ne soit d'une misérable indigence ?

Aussi me garderai-je d'entreprendre l'éloge de la nouvelle sainte, après les déclarations solennelles de Pie X, de Benoît XV et de Pie XI sur l'exquise qualité des vertus de Thérèse et la rare fécondité de ses enseignements spirituels.

Une tâche relativement abordable semblerait néanmoins s'offrir à un annaliste uniquement soucieux de retracer avec exactitude les humbles événements de cette brève existence, tout entière écoulée dans l'intimité d'une famille patriarcale et à l'ombre d'un cloître ignoré.

Ces événements sont, au reste, la trame de cette vie surnaturelle si rayonnante, que l'Église vient de glorifier, et, pour en apprécier toute la splendeur, il n'est pas inutile de montrer, dans leur simplicité et leur naturel, les actes quotidiens qui en furent le principe partiel et l'habituelle condition.

Mais ce récit ne se déroule-t-il pas déjà, avec un charme incomparable, dans cette *Histoire d'une âme*, dont rien ne saurait égaler, ni l'admirable simplicité, ni la lumineuse doctrine, ni la divine poésie, ni la douce et pénétrante onction ? Et ce livre, répandu à des centaines de mille exemplaires, ne donne-t-il pas pleine satisfaction aux

[1] Expression de Pie XI, dans son allocution aux pèlerins de Bayeux.

curiosités comme aux ardeurs de tous les fervents de la « petite Thérèse » ?

Je l'avais pensé tout d'abord ; mais un examen plus attentif de l'ouvrage m'a convaincu que bien des traits de la physionomie de la sainte ont été omis par elle, ne serait-ce que par scrupule d'humilité. Or, ces traits ont été recueillis avec empressement par ses compagnes de vie religieuse, et notamment par celles qui furent deux fois ses sœurs ici-bas. Ces témoignages, dûment consignés aux actes des divers procès canoniques, forment actuellement deux gros volumes, dont la lecture m'a révélé la vie de Thérèse, non plus seulement contemplée par elle-même dans le miroir de sa modestie, mais vue du dehors, avec une acuité de regard sans égale et une indéfectible sûreté de jugement.

Non, certes, la jeune sainte n'avait pas tout dit. Mais, encore une fois, comment oser reprendre le récit de sa vie, même avec l'appoint d'informations complémentaires, après les pages d'un si céleste accent qui, traduites dans tous les idiomes des nations catholiques, ont déjà révélé à l'univers l'exceptionnelle beauté de son âme ?

Deux motifs ont eu raison de mes craintes : la confiance que m'a témoignée la Révérende Mère Prieure du Carmel de Lisieux, sœur de la chère sainte, en me chargeant d'une mission qui restera le grand honneur de ma vie, et le désir de marquer ma reconnaissance à la « petite Thérèse », qui a donné à ma famille comme à moi-même des marques indéniables de sa protection.

Ajouterai-je que le fait d'avoir participé au pèlerinage

Dix mille exemplaires de cet ouvrage viennent de s'écouler en moins de trois mois. C'est dire que la chère sainte l'a visiblement béni, et que la Providence s'en est servie pour faire du bien à de multiples âmes.

Malgré le peu de temps qui m'a été départi pour préparer cette nouvelle édition, j'ai pu en revoir soigneusement le texte, et j'ai ajouté, à la fin du volume, quelques pages, depuis longtemps demandées, sur les fêtes de la canonisation.

En vue de donner à cette œuvre un intérêt croissant, je prie les lecteurs de bien vouloir m'adresser toutes les observations et renseignements qu'ils jugeraient utiles. Ils seront toujours reçus avec reconnaissance.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES FAMILIALES. — ALENÇON. LE PÈRE ET LA MÈRE DE THÉRÈSE MARTIN.

La famille paternelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est originaire d'Athis-de-l'Orne, importante bourgade située dans l'arrondissement de Domfront. On y trouve, dès le XVI^e^ siècle, des agriculteurs du nom de Martin ; mais la généalogie authentique de la « petite Thérèse » ne s'ouvre qu'au 2 avril 1692. Ce jour-là, un enfant du nom de Jean Martin est présenté au baptême dans l'église d'Athis. Il sera la souche d'une lignée de « Jean Martin » dont le dernier donnera naissance à un fils baptisé dans la même paroisse, le 16 avril 1777, sous les noms de Pierre-François.

Cet enfant devait être le grand-père de la glorieuse carmélite dont nous écrivons la Vie. Avec lui commence la notoriété de cette famille de saints d'où elle est sortie, et dont l'influence explique en partie son éminente et précoce vertu.

* * *

A l'époque du baptême de leur fils, les parents de Pierre-François Martin habitaient près de l'église d'Athis, dans les immeubles occupés aujourd'hui par l'administration de l'Enregistrement et le sacristain. Plus tard, ils s'établirent dans une habitation plus complètement rurale, la « *Quentinière* », et c'est de là, vraisemblablement, que Pierre-François émigra vers Alençon, où il devait faire le premier apprentissage du métier militaire.

Les expéditions de l'Empire l'aguerrirent promptement, et il accomplit sa tâche avec tant de succès, que nous le trouvons, en 1823, capitaine d'infanterie, au 19e Léger, en garnison à Bordeaux [1].

C'est là, dans une vieille maison de la rue Servandoni, que, le 22 août, sa femme, Marie-Anne-Fanny Boureau, lui donna un fils qui devait recevoir au baptême les noms de Louis-Joseph-Aloys-Stanislas. C'était le troisième d'une famille de cinq enfants [2].

Le brave officier était absent lorsque cette bénédiction d'en haut visita son foyer. Sa compagnie faisait partie, selon toute apparence, de l'expédition conduite en Espagne par le duc d'Angoulême, dans le but de rétablir le trône de Ferdinand VII.

---

[1] Sur les ancêtres paternels de la sainte, voir une plaquette intitulée : *Athis-de-l'Orne et la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, par M. l'abbé Madeline, curé-doyen d'Athis-de-l'Orne. — Flers-de-l'Orne, Imprimerie catholique.

[2] M. Louis Martin, père de Thérèse, avait eu un frère, Pierre, destiné de bonne heure à la marine, et qui devait mourir jeune dans un naufrage.

Il avait aussi pour aînée une sœur, Marie, qui se maria, et mourut, vers l'âge de 25 ans, en 1846.

Deux sœurs naquirent après lui : Fanny, qui, après s'être mariée, mourut à 22 ans (1848), et Sophie, décédée à 12 ou 13 ans, qui était la filleule de Louis et sa préférée.

Après avoir fait ondoyer l'enfant, on attendit, de longues semaines, le retour du père. Il ne devait rentrer à Bordeaux qu'au mois de novembre. On ne crut pas devoir reculer jusque-là le baptême solennel. Celui-ci fut conféré au petit Louis le 28 octobre 1823, dans l'église Sainte-Eulalie, par l'abbé Martegoute, aumônier des prisons de la ville [1].

On assure que le nouveau-né fut béni par le saint archevêque de Bordeaux, Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay. Le prélat aurait dit ensuite aux parents : « Réjouissez-vous : cet enfant est un prédestiné ! » Vision prophétique, que rendent très plausible les vertus du pontife, et que devait pleinement réaliser la carrière qui s'ouvrait sous de tels auspices.

Le capitaine Martin devait être lui-même un des meilleurs instruments de l'action divine auprès de son jeune fils ; il allait s'appliquer à lui transmettre, comme premier héritage, sa foi profonde et son ardente piété.

Autant que le lui permettaient les sujétions de son état, il veilla sur l'éducation de Louis, le fit instruire à fond des vérités religieuses, et, d'après des renseignements autorisés, lui fit aussi commencer les études classiques.

Mais l'heure de la retraite avait sonné pour le vaillant soldat. Entouré de l'estime de ses chefs, décoré de la

[1] Voici les termes de l'acte de baptême : « L'an mil huit cent vingt-trois et le vingt-huit d'octobre, a été baptisé Louis-Joseph-Aloys-Stanislas Martin, né le vingt-trois du mois d'août dernier (*sic*), même année, fils légitime de sieur Pierre-François Martin, capitaine au dix-neuvième *Légère* (*sic*), et de dame Marie-Anne-Fanny Boureau, son épouse, demeurant rue Servandoni, n° 3. Il a eu pour parrain Léonce de Lamotte, et pour marraine demoiselle Ernestine Vieysac (*sic*), qui ont signé avec moy. »

Jn-Ant. Martegoute, *prêtre, de licentia parochi.*
Fanny Martin, Léonce de Lamotte ;
Ernestine Bayssac, Jules Guibre.

(Extrait du journal *La Liberté du Sud-Ouest*, n° du 29 avril 1923.)

croix de Saint-Louis, le capitaine Martin quitta Bordeaux pour aller demander à la terre natale le repos de ses vieux jours et des facilités pour l'établissement de ses enfants.

Dans ce but, au lieu de regagner la petite maison d'Athis où avaient vécu ses parents, il se retira à Alençon, plus riche de ressources pour l'instruction de Louis et la préparation de sa future carrière. Dès lors, sa vie ne fut plus qu'un tissu d'œuvres charitables et de saints exemples.

D'Alençon, le vieil officier, accompagné de ses enfants, allait parfois à Athis, visiter les cousins et autres parents restés au berceau de la famille.

Le jeune Louis se trouvait à l'aise dans ces fermes rustiques où le service de Dieu dominait tout autre souci. Mais il fallait songer à l'avenir.

Le métier des armes n'était pas sans attrait pour le fils du capitaine Martin. Une circonstance fortuite en apparence allait l'acheminer vers des occupations plus paisibles.

Des cousins de son père étaient établis à Rennes, en qualité d'horlogers. Un séjour qu'il fit chez eux lui donna le goût de cette profession, à laquelle, comme simple amateur, il eut l'idée de s'initier. Pendant cette période, il recevait de ses parents des lettres d'une saveur exquise de terroir normand, relevée par l'accent de la foi ancestrale. C'est sa mère, une femme de cette bourgeoisie rurale, si attachée alors aux pratiques catholiques, qui lui écrivait, le 25 août 1842 :

« Combien il me serait doux, mon cher Louis, de t'offrir de vive voix mes meilleurs souhaits ! Mais enfin il faut supporter les croix que Dieu nous envoie et le remercier tous les jours des faveurs qu'il nous accorde. Le Seigneur m'en a donné une bien grande lorsque, pour la première fois, je te vis avec ton costume breton et l'enthousiasme de ton bon cœur... Avec quel bonheur je te pressai dans mes bras, car tu es, mon cher fils, le rêve de mes nuits et le charme de mes souvenirs.

« Que de fois je pense à toi, lorsque mon âme, élevée vers Dieu, suit l'élan de mon cœur et s'élance jusqu'au pied du trône de la Divinité ! Là, je prie avec toute la ferveur de mon âme, afin que Dieu répande sur tous mes enfants le bonheur et le calme dont on a besoin sur cette terre orageuse. »

Et cette femme chrétienne, qui craint, pour son enfant, les élans présomptueux de la jeunesse, ajoute : « Sois toujours humble, mon cher fils [1]. »

Un autre ami de la famille Martin habitait Strasbourg, où il dirigeait, lui aussi, un atelier d'horlogerie. Attiré dans cette ville par la présence d'un des anciens camarades de son père, Louis continua de s'appliquer au travail si délicat dont il avait commencé l'apprentissage. La célèbre horloge de la cathédrale, dont il étudiait de près le mécanisme, lui causait une réelle admiration, et il sentait croître son attrait pour un travail qui, avec l'habileté manuelle, exige tant

[1] Lettre inédite. — *Archives de la famille.*

La lettre du père de Louis, écrite en la même occasion, présente, avec un peu moins d'expansion, le même accent chrétien. Nous la citons comme un nouvel et curieux exemple de ce qu'étaient alors, dans ce coin de Normandie, les correspondances de famille.

« Dieu soit toujours glorifié et aimé par-dessus toutes choses !

Mon bien-aimé fils,

« Au nom de tes sœurs, Fanny et Sophie, et de toute la famille, je te souhaite une bonne fête, en mémoire de ton bienheureux patron, qui est aussi le mien, comme chevalier de Saint-Louis, ce dont je me fais et me ferai toujours honneur. Le bouquet que nous t'envoyons t'est donné par ta sœur et filleule Sophie. Nous voudrions bien te complimenter de vive voix, et choquer les verres en arrosant ledit bouquet ; mais faisons ce sacrifice, puisque c'est la volonté du divin Maître.

« Nous jouissons, grâce à Dieu, d'une bonne santé, et te désirons le même bonheur. Enfin, mon cher Louis, je te donne, d'esprit et de cœur, le baiser d'amitié, pour moi et toute la famille. » — Lettre inédite, *ibid.*

d'application et de goût. Mais, en même temps, le jeune homme avait des aspirations plus hautes que l'initiation à une carrière terrestre.

* * *

Il avait grandi dans l'habitude de la prière et le fréquent usage des sacrements. Sous cette influence, ses pensées, comme ses amours, avaient pris leur essor vers les joies de la patrie céleste. Les beautés de la création, et surtout les aspects infiniment variés de la campagne normande, dont il avait joui avec ravissement, lui étaient un miroir où il contemplait Dieu. Au spectacle des aurores étincelantes, comme des couchers de soleil mélancoliques, son beau visage aux lignes régulières reflétait l'enthousiasme de l'œuvre divine, ou la tristesse de l'adieu aux choses finissantes qui n'avaient pu l'enchanter plus d'un jour.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il se dit, avec une foi déjà affermie par l'expérience, que, par delà ces splendeurs qui s'éveillent et qui tombent, un jour sans déclin éclaire des existences fixées dans la contemplation de l'éternelle Beauté. Il savait que cette plénitude de joie doit être conquise par les labeurs de la vie présente, et que le plus sûr moyen de posséder à jamais les ineffables réalités du monde invisible, c'est de renoncer volontairement aux ombres, gracieuses peut-être, mais fugitives, qui sollicitent ici-bas nos regards.

On vit donc, un matin de septembre 1843, l'adolescent gravir lentement, les yeux éblouis par la majesté des cimes alpestres, les flancs du Mont Saint-Bernard. Il avait traversé la France, parfois à pied, plus souvent en diligence, pour aller demander aux solitaires d'un couvent perdu au milieu des neiges le secret de sa destinée.

A mesure qu'il montait, le grand silence du désert, l'aspect reposant des lointains infinis, l'attiraient plus fortement vers cette solitude où il espérait trouver, dans le facile et habituel commerce avec le Saint des Saints, la paix bienheureuse

dont son âme était altérée. Au seuil de la vie, et en prévision de ses orages, il disait déjà avec le Prophète, à la vue de la cité bénie qui devait lui servir d'abri : « *Hæc requies mea in sæculum sæculi* [1]. »

Louis Martin fut reçu par le prieur des moines Augustins, avec cette cordialité aimable et douce qui, d'instinct, ouvre les âmes. Le religieux sut tout de suite que ce jeune homme au regard limpide n'était pas venu pour demander seulement au monastère l'asile d'une nuit. Son désir était d'y abriter son innocence jusqu'à la mort, et de s'y dévouer, selon l'objet de la fondation monastique, au salut des malheureux ensevelis sous la neige au fond des gorges, ou raidis par la bise des glaciers.

L'attrait de la solitude et le besoin de se consacrer au service du prochain ne sont pas toujours de sûrs indices d'une vocation religieuse. Tout postulant doit avoir reçu une préparation lointaine, adaptée aux fonctions de l'ordre dans lequel il sollicite son admission. Aussi le prieur s'enquit-il, sans tarder, des aptitudes de son hôte.

— « Mon enfant, vos études de latin sont-elles terminées ? »

Et sur la réponse négative de Louis :

« Je le regrette, car c'est une condition essentielle pour être admis parmi nos frères. Mais ne vous découragez pas. Retournez en Normandie ; travaillez avec ardeur, et, quand vous aurez terminé vos humanités, nous vous admettrons volontiers au noviciat [1]. »

Le pèlerin redescendit les pentes des glaciers, l'âme attristée, comme un voyageur qui se voit rejeté en exil après avoir touché le seuil de la patrie.

Le capitaine Martin était-il en état de supporter, en faveur de son fils, la dépense d'un supplément d'études classiques ? On fit un essai loyal. Louis se mit sérieusement

[1] « C'est là, pour toujours, le lieu de mon repos. » — Ps. CXXXI, 14.
[2] Voir *l'Histoire d'une âme.* — Introduction.

à l'étude du latin avec le curé de Saint-Léonard d'Alençon ; mais étant tombé malade, il dut dire adieu à ses auteurs, et, pour fixer enfin sa destinée, il décida de revenir à l'atelier d'horlogerie.

Après un séjour à Paris, où vraisemblablement il acheva sa formation professionnelle, il réintégra la petite ville normande où l'attirait invinciblement son esprit de famille.

Il habita, dès lors, avec ses parents, rue du Pont-Neuf, partageant son temps entre le travail, la prière et quelques honnêtes distractions, auxquelles il conviait parfois un petit groupe d'amis adonnés, comme lui, à des œuvres de bienfaisance.

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, rêvant peut-être encore de vie claustrale, en tout cas sans manifester l'intention de fonder un foyer. Sa mère y songeait pour lui.

* * *

Sur ces entrefaites, une jeune fille normande, Zélie Guérin, née à Saint-Denis-sur-Sarthon (Orne), se présentait à l'Hôtel-Dieu d'Alençon, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Elle appartenait à l'une des plus chrétiennes familles de la région. Ses ancêtres avaient donné asile à des ecclésiastiques pendant la Révolution, et son propre père, alors enfant, n'avait pas été étranger aux ruses employées pour dépister les patriotes acharnés à la poursuite d'un oncle prêtre, qui se cachait dans la maison.

Plus tard, cet enfant, parvenu à l'âge d'homme, devait participer, comme Pierre-François Martin, aux campagnes de l'Empire et de la Restauration, puis servir dans la gendarmerie, et finalement se retirer, lui aussi, à Alençon, après quarante ans de vie militaire [1].

[1] Voici le résumé des états de service de M. Isidore Guérin, grand-père maternel de Thérèse Martin. Né à Saint-Martin-d'Aiguillon

Il avait trois enfants, une fille aînée, Marie-Louise, qui devait mourir religieuse de la Visitation du Mans, sa fille Zélie, qui nous occupera longuement au cours de ce récit, et un jeune fils, Isidore, qui annonçait de l'attrait pour les études de médecine.

Ancienne élève des Dames de l'Adoration d'Alençon, chez lesquelles elle avait obtenu de nombreux succès scolaires, d'éducation soignée et de haute piété, Zélie Guérin désirait servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Elle confia son attrait à la supérieure de l'Hôtel-Dieu, et, après cet entretien intime, celle-ci lui déclara sans ambages que telle n'était pas la volonté de Dieu.

Déçue, elle aussi, mais soutenue par sa foi, la jeune fille attendit, dans la compagnie de ses parents, de sa sœur aînée et de son jeune frère, la décision de la Providence sur sa vie.

Son père avait acheté, en 1843, au nº 42 de la rue Saint-Blaise, une maison assez confortable, qu'il habitait avec ses enfants. Mais les études classiques de son fils et les frais d'éducation de ses filles pesaient lourdement sur le budget du vieux soldat. Destinée désormais au mariage, Zélie sentait le besoin d'augmenter sa dot, afin de suffire aux charges de son futur état, et elle se demandait avec anxiété comment y parvenir, lorsque, le 8 décembre 1851, en la fête de l'Immaculée Conception, elle fut soudain interrompue au milieu d'un travail absorbant, où n'avait aucune part l'imagination. Une voix intérieure semblait

(Orne), le 6 juillet 1789, il part pour l'armée le 6 juin 1809, et fait ses premières armes à Wagram. Quelques mois plus tard, on le trouve dans la division Oudinot. Il y reste, après la défaite de Vittoria, jusqu'à la bataille de Toulouse, rentre dans ses foyers à la chute de l'Empire, mais repart aux Cent-Jours. Il entre dans la gendarmerie à pied le 1er octobre 1816, passe dans la gendarmerie à cheval (2e légion) à Saint-Denis-sur-Sarthon (Orne). Le 10 septembre 1841, il quitte définitivement la gendarmerie pour se retirer à Alençon, où il meurt le 3 septembre 1868. (D'après les *Archives de la famille Guérin*.)

lui donner un ordre : « Fais faire du point d'Alençon ! » C'était la réponse de la sainte Vierge aux préoccupations qu'elle lui avait confiées.

On sait combien est appréciée cette fine dentelle, la seule en France, qui soit entièrement travaillée à l'aiguille. Zélie Guérin étudia les divers procédés de fabrication, puis elle se spécialisa dans l'assemblage des pièces préalablement préparées et, finalement, se mit à la tête d'une de ces entreprises d'où sortent ces tissus gracieux et légers, destinés à compléter les plus riches parures [1]. Ses ouvrières travaillaient à domicile, mais elle concentrait les commandes, fournissait les dessins, et veillait à la bonne exécution du travail. Bientôt, les bandes de dentelles sorties de ses mains furent classées parmi les plus belles, et, comme il n'était pas rare qu'elles se vendissent jusqu'à 500 francs le mètre, les profits formèrent bientôt un capital de quelque importance.

Isidore Guérin, le père de Zélie, habitait non loin de l'église Notre-Dame, et le capitaine Martin, on le sait, était établi, avec son fils, rue du Pont-Neuf, sur la paroisse de Saint-Pierre de Montsort.

Actif, appliqué, habile de ses mains et doué d'un sens artistique déjà affiné, Louis Martin promettait de devenir expert dans sa profession d'horloger, et songeait à y joindre un commerce lucratif de bijouterie.

Les deux familles ne se fréquentaient pas. Tout entière à sa tâche quotidienne, Zélie Guérin se bornait à demander à la Providence de lui trouver un mari, non seulement catholique, mais fervent. Elle avait néanmoins, avec une

[1] Le « point d'Alençon » se fait avec des fils de lin d'un prix très élevé, filés à la main, retors et d'une extrême finesse. Ces dentelles se composent de morceaux de 20 à 30 centimètres, réunis au moyen de coutures imperceptibles. C'est sous l'administration de Colbert vers 1664, que commença à Alençon cette fabrication, en vue de laquelle le ministre avait fait venir de Venise trente habiles ouvrières.

foi profonde, sollicité l'honneur d'avoir beaucoup d'enfants, qui fussent tous, à quelque titre, consacrés à Dieu.

Or, un jour qu'elle passait sur le pont de Saint-Léonard, elle rencontra un jeune homme dont elle ne put s'empêcher de remarquer la tenue aussi digne que distinguée. Elle ne le connaissait pas, mais une voix intérieure lui manifesta, une fois de plus, la sollicitude de Dieu sur sa vie : « C'est celui-là que j'ai préparé pour toi ! » Cette parole rapprochait les deux destinées. Elles furent indissolublement unies le 13 juillet 1858, dans l'église Notre-Dame d'Alençon.

Des documents de famille attestent, il est vrai, qu'au soir de leurs noces, le jeune homme, rêvant de joindre, à l'exemple de plusieurs saints, l'honneur de la continence aux bénédictions du mariage chrétien, exprima ce vœu à sa compagne. C'était contrarier, sans le savoir, l'idée que celle-ci s'était faite des vues de Dieu sur elle. L'ayant reconnu, après un an, Louis renonça à son plan spécial de perfection, et les jeunes mariés continuèrent la vie conjugale dans une parfaite union des cœurs et des volontés.

Le ménage s'était établi rue du Pont-Neuf. L'atelier d'horlogerie, auquel Louis avait joint l'attirance d'une vitrine meublée de jolis bijoux, devait être, avec le « point d'Alençon », une appréciable source d'aisance pour la famille. On se mit à l'œuvre. La clientèle vint nombreuse et se montra fidèle ; c'était l'avenir assuré.

* * *

Les deux époux sentaient chaque jour davantage le bienfait de leur mutuelle collaboration. D'un sens pratique éprouvé, d'une rare énergie et d'une activité inlassable, M^me^ Martin se distinguait surtout par son admirable esprit de foi. Une préoccupation dominait sa vie. Elle eût pu s'approprier cette maxime de sainte Françoise d'Amboise : « Faites qu'en toutes choses Dieu soit le plus aimé ! »

D'un caractère plus calme peut-être, avec un goût marqué

pour la contemplation religieuse de la nature, et un reste de penchant pour la poésie de la lumière tamisée par les brumes de son pays, Louis était un modèle de cette charité patiente et agissante qui donne à la vie commune un charme sans cesse renouvelé.

On l'avait vu relever, sans respect humain, un ouvrier gisant, ivre-mort, dans une rue fréquentée, prendre sa boîte d'outils, lui offrir l'appui de son bras, et, tout en le morigénant sans rudesse, le reconduire à sa maison. Plus tard, ayant rencontré dans une gare un malheureux épileptique mourant de faim et sans argent pour regagner son village, il avait pris son chapeau, y avait déposé une première aumône, puis avait quêté à la ronde l'obole de tous les voyageurs, afin de le rapatrier.

Mais c'est dans le service de Dieu, et spécialement dans l'hommage au Jésus du tabernacle, que s'exprimait au plus haut point l'intime union des deux époux. M. et M^me^ Martin assistaient, chaque matin, à la messe de cinq heures et demie. Ils s'agenouillaient ensemble à la Table sainte, et, bien que la communion très fréquente ne fût guère en usage alors dans nos paroisses françaises, ils tenaient à recevoir, plus souvent que chaque dimanche, la sainte Eucharistie.

Malgré les fatigues de l'épouse et le labeur absorbant du mari, à une époque où l'esprit de mortification commençait à faiblir dans les meilleures familles, ils observaient rigoureusement les jeûnes et abstinences de l'Église.

Toutefois, une autre abstention leur était plus méritoire. C'est le dimanche, d'ordinaire, que les jeunes paysannes venaient à Alençon, pour leurs distractions ou leurs achats. Elles s'arrêtaient de préférence devant les vitrines de bijouterie, et, quand un mariage était en perspective, leurs fiancés faisaient volontiers provision de bagues, breloques, boucles d'oreilles, et autres hochets si appréciés, surtout au village. Mais quand les amateurs se présentaient, le dimanche, devant le magasin de Louis Martin, ils trouvaient porte close : tout commerce avait cessé, par respect pour le jour du Seigneur.

Il en résultait parfois, pour le jeune orfèvre, des pertes considérables. Quelques-uns de ses amis lui conseillaient une pratique moins austère, qui, à leur avis, pouvait se concilier avec la loi du repos sacré :

« Laissez ouverte au moins, disaient-ils, une porte latérale de la maison ; de la sorte, votre magasin restera fermé ostensiblement, mais on pourra entrer sans bruit, et vous ne perdrez pas de belles ventes.

— J'aime mieux, répondait Louis, attirer sur ma maison les bénédictions de Dieu. »

Cet esprit de foi, si hautement affiché, se manifestait de façon plus touchante encore, dans l'intimité du foyer. On priait en commun, essayant de mettre dans la supplication adressée au Père céleste l'accent du capitaine Martin, qu'on ne pouvait, sans pleurer, entendre réciter le *Pater*. On se délectait dans la lecture de la Vie des saints, en qui on reconnaissait des frères d'âme.

Un jour que la jeune femme lisait la biographie de Madame Acarie, qui, après avoir donné ses enfants au Carmel, se consacra elle-même à Dieu dans la vie religieuse, elle s'écria : « Toutes ses filles carmélites ! Est-il possible qu'une mère ait tant d'honneur [1] ? » Avec de tels sentiments, elle ne pouvait qu'approuver son mari de se rendre, chaque mois, à l'Adoration nocturne du Saint Sacrement. Lorsqu'elle l'accompagnait dans quelque sortie, elle entrait volontiers avec lui dans une église de campagne, où son plus grand bonheur était de se prosterner à genoux devant un tabernacle trop souvent délaissé.

Assidu à sa tâche, Louis Martin ne s'accordait, de temps à autre, qu'une distraction. Il aimait la pêche, et allait volontiers offrir l'hameçon aux poissons de la Sarthe, tout en se laissant bercer quelques heures au charme des horizons noyés de vapeurs bleues. Mais, là encore, il voulait que

[1] Procès apostolique de Béatification et de Canonisation. - Déposition de la Rév. Mère Agnès de Jésus.

l'honnête délassement fût assaisonné de charité : anguilles et truites étaient d'ordinaire envoyées aux pauvres Clarisses du monastère d'Alençon.

A l'exemple de son mari, Mme Martin était toujours prête à secourir les misères qui se révélaient à elle. Une servante du jeune ménage tomba malade de rhumatismes articulaires très douloureux. Ses parents étaient pauvres, et n'auraient pu lui procurer les soins désirables. Sa maîtresse se dévoua elle-même près d'elle, nuit et jour, pendant plusieurs semaines, jusqu'à son entière guérison.

Mme Martin devait s'exposer, plus tard, aux ennuis d'une instruction judiciaire, pour avoir voulu soustraire une enfant aux mauvais traitements de deux mégères, qui avaient assumé la charge de son éducation, et qui l'exploitaient odieusement [1].

* * *

Que manquait-il à cette famille de vrais chrétiens, sinon de pouvoir transmettre ses vertus à une nombreuse postérité ? Dieu exauça magnifiquement le vœu de ses serviteurs, puisqu'en peu d'années devaient leur naître neuf enfants.

Ils voulurent que chacun de ces petits êtres fût, dès son entrée en ce monde, consacré à la Reine du ciel, en recevant le nom de Marie, et, successivement, Marie-Louise, Marie-Pauline, Marie-Léonie et Marie-Hélène vinrent augmenter la joie du foyer.

Mais les parents, dans le désir de multiplier ici-bas les bienfaits de leur lignée, demandaient à Dieu, par l'intercession de saint Joseph, « un petit missionnaire ».

Ils se crurent exaucés lorsque les fillettes, qui déjà remplissaient la maison de rires et de chansons, virent venir

[1] Lettre inédite de Mme Martin à ses filles Marie et Pauline, 17 janvier 1875. — *Archives du Carmel de Lisieux.*

à elles un petit frère, qui reçut les noms de Marie-Joseph-Louis. Hélas ! il n'eut que le temps de sourire à sa mère : cinq mois après son apparition ici-bas, il s'en allait, parmi les anges, intercéder pour sa famille terrestre.

Supplications et neuvaines redoublèrent de ferveur : on voulait à tout prix un prêtre, un enfant qui pût devenir un « grand saint ». Un nouveau chérubin sembla député pour apporter aux parents la réponse d'en haut. Huit mois après, le petit Marie-Joseph-Jean-Baptiste s'échappait à son tour pour aller remplir au ciel la mission que Dieu refusait de lui confier ici-bas.

Cette fois, ce fut fini. On comprit que les « pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, que ses voies ne sont pas nos voies [1] », et l'on ne demanda plus de missionnaire. Mais qui oserait affirmer, en considérant la carrière des autres enfants de Louis Martin, que Dieu avait rejeté sa prière ?

Les deux aînées de la petite famille étaient maintenant en âge de s'instruire. Mme Martin ne crut pouvoir mieux faire que de les confier à sa sainte sœur, la Visitandine. Marie-Louise et Marie-Pauline furent placées, comme pensionnaires, au monastère du Mans.

Afin de subvenir aux frais de leur éducation et de maintenir l'aisance dans une famille qui ne cessait de s'accroître, la courageuse mère résolut alors de s'appliquer, avec une nouvelle ardeur, au développement de son entreprise de dentelles. On la vit accepter d'importantes commandes, donner de longues heures à la formation de ses ouvrières, suffire à une vaste correspondance commerciale, dépenser au profit de son travail d'artiste tant d'activité et de bon goût, que bientôt sa maison vit s'augmenter encore son renom et son chiffre d'affaires.

Une telle vie excluait presque toute distraction. Aussi bien, Mme Martin avait-elle vite fait de nécessité vertu. « A vrai dire, écrivait-elle, je ne me plais guère qu'assise à

[1] Isaïe, LV, 8.

ma fenêtre, à assembler mon « point d'Alençon »[1]. Elle goûtait très vivement, malgré tout, les charmes de la vie de famille. C'étaient presque ses seules joies terrestres, et elle tenait à remplir avec simplicité, bonne grâce et dévouement, tous ses devoirs de parenté.

* * *

Elle avait, nous le savons, un frère, Isidore Guérin, qui, avant de devenir le grand chrétien que nous admirerons plus tard, avait été un instant sollicité, au cours de ses études de médecine, par les entraînements de la vie parisienne. Elle lui avait alors adressé des exhortations comme celles-ci :

« Je suis, mon cher ami, dans une grande inquiétude à ton sujet. Mon mari me fait, tous les jours, de tristes prophéties. Il connaît Paris, et il me dit que tu seras en butte à des tentations auxquelles tu ne résisteras pas, parce que tu n'as pas assez de piété. Il me raconte ce qu'il a éprouvé lui-même, et ce qu'il lui a fallu de courage pour sortir victorieux de tous ces combats. Si tu savais par quelles épreuves il a passé !.. Je t'en conjure, mon cher Isidore, fais comme lui ; prie, et tu ne te laisseras pas entraîner par le torrent. Si tu succombes une fois, tu es perdu. Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie du mal comme dans celle du bien ; après, tu seras entraîné par le courant.

« Si tu consentais seulement à faire une chose que je vais te dire, et que tu voulusses bien me la donner pour étrennes, je serais plus heureuse que si tu m'envoyais tout Paris. Voici. Tu habites tout près de Notre-Dame-des-Victoires. Eh bien ! entres-y seulement une fois par jour, pour dire un *Ave Maria* à la sainte Vierge. Tu verras qu'elle te protégera d'une manière toute spéciale, et qu'elle te fera

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 28 septembre 1872.

réussir en ce monde, pour te donner ensuite une éternité de bonheur. Ce que je te dis là, ce n'est pas de ma part une piété exagérée et sans fondement ; j'ai sujet d'avoir confiance en la sainte Vierge : j'ai reçu d'elle des faveurs que moi seule connais... Tu sais bien que la vie n'est pas longue. Toi et moi, nous serons bientôt au terme, et nous nous saurons bon gré d'avoir vécu de manière à ne pas rendre notre dernière heure trop amère [1]. »

Le jeune homme avait si bien profité de l'avertissement, que bientôt, établi à Lisieux comme pharmacien, et ayant épousé une pieuse jeune fille, Mlle Fournet, il était devenu un des catholiques les plus militants de la région.

Dès lors, une très étroite intimité s'établit entre Mme Martin et le jeune ménage. C'est à Lisieux, chez son frère, et accompagnée de ses enfants, qu'elle passa désormais les rares journées de congé qu'elle pouvait s'accorder. C'est à sa belle-sœur qu'elle adressa la plupart de ces lettres aussi simples que distinguées, où elle trace de si charmants tableaux de sa vie familiale, où les cris d'espérance surnaturelle se mêlent toujours aux larmes de ses épreuves, lettres que sa famille a pieusement recueillies, et qui nous seront une si précieuse mine de renseignements pour la biographie de la « petite Thérèse ».

Mme Martin n'oublie pas non plus qu'en qualité d'aînée, elle a toujours quelques droits à moraliser son frère cadet. Voici un nouvel exemple de sa manière.

Un vieux ménage d'enrichis égoïstes vient de faire bâtir, à Alençon, une opulente maison, et, à la perspective de bientôt l'occuper, la femme s'en va répétant : « Oh ! que je suis heureuse ! Il ne me manque rien. J'ai la santé, j'ai la fortune ; je me procure tout ce que je désire ; je n'ai point

[1] Lettre inédite, du 1er janvier 1863. — Quelques-unes de ces lignes contiennent une allusion à l'avis intérieur qui lui avait été donné, le 8 décembre 1851, de se livrer à la confection du point d'Alençon.

d'enfants à troubler mon repos ; enfin, je ne connais personne d'aussi à l'aise que moi. »

Sur quoi, Mme Martin fait à son frère les réflexions suivantes :

« J'ai toujours entendu dire : « Malheur, trois fois malheur à qui peut tenir un pareil langage ! » Et, mon cher ami, je suis tellement persuadée de ce que je te dis là, qu'à certaines époques de ma vie, où je me suis rendu ce témoignage que j'étais heureuse, je n'y pensais pas sans trembler, car il est certain et prouvé par l'expérience que le bonheur n'est pas sur la terre, et que, si par hasard on en jouit, c'est comme l'annonce de quelque catastrophe. J'ai remarqué cela moi-même. Non, le bonheur ne peut se trouver ici-bas, et c'est mauvais signe quand tout prospère. Dieu l'a voulu ainsi dans sa sagesse, pour nous faire souvenir que la terre n'est pas la patrie [1]. »

Et, pour confirmer par un fait saisissant cette austère doctrine, elle ajoute qu'un soir, le vieux couple traversait son nouveau jardin, à l'extrémité duquel on venait de creuser une fosse profonde mal recouverte de planches, lorsque, trompés par l'obscurité, le mari et la femme s'engagent sur un madrier fragile, sont précipités dans le vide, et vont s'écraser l'un l'autre au fond du gouffre.

Des récits plus gais viennent corriger ces graves leçons. Tantôt c'est l'exposé détaillé des faits et gestes des enfants qui s'agitent autour de la table où se prépare la dentelle, tantôt, c'est le relevé des naïfs propos où se peint déjà leur caractère ; plus souvent c'est l'effusion d'une reconnaissance infinie qui épanouit l'âme de la jeune mère, à la vue des trésors que le ciel lui a confiés.

Elle vient de mettre en nourrice sa dernière née, Hélène, et elle exprime naïvement à son frère ses joies maternelles : « Je suis allée la voir il y a quinze jours. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un saisissement de bonheur tel qu'au

---

[1] Lettre inédite à son frère, 28 mars 1864.

moment où je l'ai prise dans mes bras, et où elle m'a souri si gracieusement, que je croyais voir un ange ; enfin, c'est inexprimable pour moi ; je crois que jamais l'on n'a vu et jamais l'on ne verra une petite fille aussi charmante. Ma petite Hélène, quand donc aurai-je le bonheur de la posséder entièrement ? Je ne puis me figurer que j'ai l'honneur d'être la mère d'une créature aussi délicieuse [1] !... »

Hélas ! ce petit être adoré devait, lui aussi, cinq ans plus tard, s'échapper pour toujours des bras de sa mère, et laisser dans le cœur si aimant que révèlent les lignes précédentes une blessure inguérissable [2].

* * *

Un deuil plus prochain allait, d'ailleurs, préluder à tant d'autres qui attendaient Mme Martin. Le capitaine, père de son mari, âgé de 89 ans, n'avait plus qu'un souffle de vie. Le 27 juin 1865, elle dut écrire à son frère :

« Mon beau-père est mort hier à une heure de l'après-midi. Il a reçu les sacrements jeudi dernier. Il est mort comme un saint : telle vie, telle fin. Je n'aurais jamais cru que cela pût me faire autant d'effet : je suis atterrée [3]. »

Elle allait, hélas ! se familiariser avec le spectacle des agonies. C'était, au cours des années suivantes, la naissance joyeusement saluée de ses deux fils, puis leur rapide départ, signalé plus haut, pour l'autre monde ; c'était ensuite le décès de son propre père, qu'elle n'avait jamais quitté.

Le 3 septembre 1868, elle écrivit à sa belle-sœur : « Si vous saviez quelle sainte mort il a faite ! J'ai l'espoir, et

[1] Lettre inédite, du 23 avril 1865.

[2] La petite Hélène mourut de consomption, le 22 février 1870, à l'âge de cinq ans et quatre mois.

[3] Lettre inédite.

même la certitude, que ce cher père a été bien reçu du bon Dieu. Je désire que ma mort soit semblable à la sienne. Nous lui avons déjà fait dire trois messes. Nous avons l'intention d'en demander un grand nombre, afin que, s'il lui reste quelque chose à expier, il soit promptement délivré du purgatoire. Sa tombe sera tout près de celle de mes deux petits Joseph [1]. »

Et, le 1er novembre suivant, s'adressant à son frère : « Si le bon Dieu m'écoutait, il le mettrait aujourd'hui dans son paradis... Le pauvre cher père, il n'était pas habitué à souffrir. Moi, je ne suis pas effrayée d'aller en purgatoire ; cela me semble tout naturel de souffrir. Si le bon Dieu voulait, je passerais tout de suite le marché, de faire son purgatoire et le mien : je serais si contente de le savoir heureux [2] ! »

A ces angoisses se joignait l'inquiétude que lui causaient la chétive complexion de sa fille Léonie, et les difficultés qui en résultaient pour son éducation.

Une femme qui, malgré son exquise sensibilité, avait vaillamment supporté de telles épreuves, et que la douleur, au lieu de l'abattre, avait si solidement aguerrie, pouvait endurer sans défaillance les mille tracas et incidents imprévus qui alourdissent si péniblement le fardeau quotidien.

Mais à ces soucis de mère, d'épouse et de maîtresse de maison se joignaient, depuis quelque temps, pour Mme Martin, les craintes que lui faisait concevoir la santé de sa sœur Visitandine, menacée de phtisie.

* * *

Elle redoutait d'autant plus de la perdre, que ses deux filles aînées, Marie et Pauline, progressaient merveilleuse-

[1] Lettre inédite.
[2] *Ibid.*

rent sous sa direction, et que leur naissante vertu était la meilleure consolation de ses chagrins.

Douce et réservée, Marie cachait en elle, comme la plupart des timides, un fond de sensibilité qui ne demandait qu'à s'épanouir en parfaite bonté de cœur.

Quant à Pauline, gracieuse et prévenante avec tous, douée d'une grande facilité pour apprendre, elle faisait, malgré son exubérance, la joie de ses maîtresses.

C'est surtout à la suite de la mort de son père que Mme Martin apprécia les heureuses dispositions de ses filles, et l'adoucissement que pourraient apporter à ses deuils, même les plus cruels, leurs aimables qualités.

On avait engagé son aînée, Marie, à offrir pour l'âme de son grand-père le malaise d'une opération, destinée à rectifier sa dentition. « Ce matin, à huit heures, écrit Mme Martin, je l'ai conduite chez le dentiste. Elle m'a demandé si vraiment cela allait soulager « ce pauvre bon papa ». Sur ma réponse affirmative, elle n'a pas soufflé mot, de sorte que le dentiste m'a dit n'avoir jamais vu une enfant aussi résolue. »

Après nouvel examen, on renonce à l'opération, et la fillette de dire à sa mère : « C'est dommage : ce pauvre bon papa n'aurait plus été en purgatoire [1]. »

C'est ainsi qu'en retour de la pieuse éducation donnée à ses enfants, cette mère chrétienne goûtait, même parmi de dures épreuves, les meilleures consolations de la foi.

Dieu lui devait de semer ainsi de quelques fleurs l'âpre sentier où elle cheminait, car, avant qu'elle atteignît le terme, d'autres épines allaient encore l'entraver et la meurtrir.

Le 23 février, c'est la mort de sa quatrième enfant, la petite Marie-Hélène. Sa sœur lui écrit alors, du monastère du Mans : « Je ne puis m'empêcher de te trouver heureuse de donner au ciel des élus qui seront ta joie et ta couronne. Et puis, ta foi et ta confiance, qui ne vacillent

[1] Lettre inédite à son frère et à sa belle-sœur, janvier 1869.

jamais, auront un jour leur rétribution magnifique... Sois sûre que le Seigneur te bénira, et que la mesure de tes joies sera celle des consolations qui te sont refusées ; car enfin, si le bon Dieu, content de toi, veut bien te donner *ce grand saint que tu as tant désiré pour sa gloire* [1], ne seras-tu pas bien récompensée [2] ? »

Ces dernières lignes semblaient traduire un pressentiment. Au reste, la digne religieuse prêchait, en quelque sorte, une convertie, car, peu après, Mme Martin écrivait, de son côté, à sa belle-sœur de Lisieux, affligée d'un deuil semblable aux siens : « Quand je fermais les yeux à mes chers petits enfants et que je les ensevelissais, j'éprouvais bien de la douleur, mais elle a toujours été résignée. Je ne regrettais point les peines et les soucis que j'avais endurés pour eux. Tout le monde me disait : « Il vaudrait beaucoup mieux ne les avoir jamais eus. » Je ne pouvais supporter ce langage. Je ne trouvais pas que les peines et les soucis pussent être mis en balance avec le bonheur éternel de mes enfants. Puis, ils n'étaient pas perdus pour toujours. La vie est courte et remplie de misères ; on les retrouvera là-haut [3]. »

Ces réflexions, et d'autres semblables, étaient communiquées, le cas échéant, à Sœur Marie-Dosithée, la fervente Visitandine, qui, à la pensée d'une telle énergie dans une vie si cruellement traversée, rendait chaleureusement hommage à la rare vertu de Mme Martin : « Je crains bien, écrivait-elle à son frère, que sa santé ne se ressente de tant de secousses. Cependant ce qui me rassure un peu, c'est son esprit de foi et son courage vraiment incroyable et prodigieux. Quelle femme forte ! L'adversité ne l'abat pas ; la prospérité ne l'élève pas ; elle est admirable [4] ! »

---

[1] Allusion aux prières de la famille Martin pour obtenir de Dieu un « petit missionnaire », ou du moins un fils qui pût travailler très efficacement à l'extension du règne de Dieu.

[2] Lettre inédite, du 23 février 1870.

[3] Lettre inédite, du 17 octobre 1871.

[4] Lettre inédite, du 28 octobre 1868.

* * *

Au début de 1870, M. Martin céda à l'un de ses neveux son fonds d'orfèvrerie. Il jugeait bon désormais de seconder plus directement et plus activement sa femme, dont le commerce de dentelles prenait une croissante extension.

Une ère de bien-être plus large que jamais s'ouvrait pour la famille, lorsqu'il fallut subir, à Alençon, l'invasion des Prussiens victorieux.

Après avoir vu nos pauvres soldats, blessés ou terrassés par la contagion, agoniser dans les hôpitaux de la ville, Mme Martin doit ouvrir son appartement de la rue du Pont-Neuf à neuf fantassins allemands, qui, tout en évitant les violences spécialement odieuses, détruisent en un clin d'œil le bel ordre établi par la maîtresse de maison.

« Ils ont, écrit-elle, mis l'immeuble dans un état pitoyable... La ville est dans la désolation ; tout le monde pleure, excepté moi. »

Malgré sa consternation, M. Martin ne le cède pas en courage à sa vaillante femme, et elle est heureuse elle-même d'en témoigner. « Il serait possible qu'on fît partir les hommes de 40 à 50 ans ; je m'y attends presque. Mon mari ne s'en effraie pas du tout. Il dit souvent que, s'il était libre, il serait bientôt engagé dans les francs-tireurs. »

Une dame de la ville ayant réussi à cacher son mari pour le soustraire à la mobilisation : « Est-il possible, s'écrie l'héroïque Française, de faire une pareille action ? »

La guerre prit fin avant que M. Martin fût appelé sous les drapeaux. Les maux de l'invasion s'étaient réduits, pour la famille, à des pertes matérielles ; encore les habitudes d'ordre du ménage lui avaient-elles permis de traverser sans trop de privations cette tragique période.

La tourmente passée, M. et Mme Martin résolurent de se retirer dans la maison de la rue Saint-Blaise, devenue leur propriété par le décès du grand-père, M. Guérin.

L'immeuble était situé à proximité de l'église Notre-

Dame. Rien de simple et de recueilli comme cette demeure à l'étroite façade adossée, d'un côté, à une maison tranquille, et, de l'autre, isolée des immeubles voisins par une grille de jardin. Avec son rez-de-chaussée percé de deux fenêtres et son premier étage éclairé par trois ouvertures cintrées, elle paraissait exiguë pour une nombreuse famille ; mais il faut se rappeler que deux des fillettes, pensionnaires au Mans, n'y passaient que le temps des vacances, et que les parents, ennemis de l'ostentation, ne rêvaient rien de plus qu'un intérieur modeste et de bon goût. A peine Mme Martin eût-elle désiré un plus vaste jardin, afin de favoriser les ébats de ses enfants.

Avant la retraite de M. Martin, son foyer s'était enrichi de deux nouveaux berceaux. Née en 1869, la petite Marie-Céline allait égayer de ses sourires la chère maison ; mais Marie-Mélanie-Thérèse, née en 1870, était allée rejoindre ses deux petits frères dans le radieux paradis.

La courageuse mère avait alors écrit : « Quatre de mes enfants sont déjà bien placés, et les autres, oui, les autres iront aussi dans ce royaume céleste, chargés de plus de mérites, puisqu'ils auront plus longtemps combattu [1]. »

L'espérance chrétienne cicatrisait ses plaies les plus douloureuses, et lui donnait cette attitude résignée et tranquille que des étrangers admis dans sa société, et peu initiés aux merveilles de l'amour divin, prenaient pour de l'indifférence ou de l'impassibilité.

Malgré de nouvelles épreuves, destinées à fortifier leur vertu, les deux époux devaient connaître, dans cette maison, six années de pures joies et d'intime félicité.

C'est dans cette atmosphère de douce piété, de paix familiale et de mutuelle tendresse que, le 2 janvier 1873, vint au monde une nouvelle enfant, saluée comme les autres par des transports de joie. C'était, cette fois, le « missionnaire », objet de tant de vœux et d'ardentes prières. Contre

[1] *Histoire d'une âme.* — Introduction, p. XXXI.

l'attente de ses parents et les prévisions du monde entier, cette frêle petite fille gagnerait à Dieu, par la puissance de son intercession et de ses prodiges, plus d'âmes que les apôtres les plus réputés [1].

Les deux aînées étaient en vacances, et reposaient au deuxième étage, dans leur petite chambre. Lorsque M. Martin eut reçu, vers minuit, ce nouveau don du ciel, il monta, d'un pas léger, réveiller ses fillettes, s'écriant tout joyeux : « Mes enfants, vous avez une petite sœur ! » Et Marie, aussi bien que Pauline, s'unirent à lui dans une fervente action de grâces.

Ce sont les gestes de cette nouvelle venue qui vont faire désormais l'unique objet de notre récit. Avant de dire les merveilles de cette vie, nous devions présenter au lecteur les âmes d'élite dont la bienfaisante tutelle en dévoile en partie le secret [2].

---

[1] Un jour que Mme Martin chantait, elle avait cru entendre aussi chanter son enfant. Le présage devait se justifier. L'âme qui allait faire son apparition en ce monde était vraiment une âme chantante.

[2] Certains lecteurs ont peut-être jugé un peu trop abondants ces détails sur les ascendants de la « petite Thérèse ». De fait, pour qui eût obéi au seul souci d'une composition régulière, il eût fallu les abréger. Mais le goût si vif des lecteurs catholiques pour tout ce qui touche à la nouvelle sainte a fait penser qu'on serait heureux de pénétrer, aussi avant que possible, dans l'intimité de son foyer familial, d'ailleurs si digne d'elle.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE ENFANCE DE LA « PETITE THÉRÈSE ».

Marie, la sœur aînée, fut choisie pour marraine de l'enfant. Mais le futur parrain, Paul-Albert Boul, fils d'un ami de M. Martin, habitait à quelque distance, et son arrivée se faisait attendre. Très inquiète de ce retard, Mme Martin se mit à supplier Dieu de ne pas laisser mourir sa petite fille sans baptême.

Enfin, le 4 janvier dans l'après-midi, toute la famille étant prête pour le grand acte si désiré, on prit le chemin de l'église Notre-Dame.

Avec son porche à trois pans surmontés de galbes aigus et ajourés de petites baies flamboyantes, avec son triforium d'une rare élégance et ses étincelantes verrières des XVe et XVIe siècles, cette église fait la joie des artistes, aussi bien que des chrétiens qui viennent se recueillir entre ses murs patinés par la longue caresse des années.

Mais, le seuil franchi, ce n'est ni vers l'audacieuse envolée des voûtes, ni vers les splendides vitraux retraçant la vie de la sainte Vierge [1], que se tournent, de nos jours, les plus avides regards des pèlerins.

[1] Les vitraux de l'église Notre-Dame sont d'une exécution remarquable. Ils forment deux séries. L'une représente des scènes de la vie de la sainte Vierge, l'autre, des scènes de l'Ancien Testament. Entre ces deux séries parallèles, un vitrail représente l'arbre de Jessé. Tout cet ensemble est bien conservé.

Dans la première chapelle de gauche, près d'une cuve baptismale de forme assez originale, et, jusqu'à ces derniers temps, devant un groupe représentant le baptême du Christ, des légions de cierges inclinent leur flamme sous la bise qui perce le vitrail disjoint par les dures rafales des hivers [1].

C'est la muette prière des visiteurs de haut rang et des pauvres gens, qui, confondus dans une même foule, sont venus là, offrir leur *ex-voto* à l'âme bienheureuse régénérée jadis en ce coin du vieux sanctuaire.

Le baptême fut conféré à l'enfant par un vicaire de la paroisse, l'abbé Lucien-Victor Dumaine, ami personnel de la famille Martin. Ce prêtre, devenu plus tard vicaire général de Séez, devait témoigner au procès de béatification de l'enfant qu'il faisait naître, ce jour-là, à la vie divine. Mais qui aurait pu, en cette froide après-midi de janvier, lui faire soupçonner pareil avenir [2] ?

Selon le vœu de ses parents, la petite fille reçut, comme ses aînées, le nom de Marie, et l'on y ajouta ceux de Françoise-Thérèse, dont le dernier devait prévaloir dans l'usage familial.

Pure comme un ciel semé d'étoiles, blanche comme un paysage de neige, pendant que les cloches sonnaient en allégresse, la petite Thérèse, portée sur les bras de Louise, la fidèle domestique de la famille, regagna la demeure natale. Mme Martin était rassurée.

Des semaines s'écoulèrent, illuminées de radieux espoirs. La mère avait résolu de nourrir elle-même sa chère petite, sur le front de laquelle elle semblait discerner déjà le rayon divin.

[1] Une plaque a été récemment apposée, pour commémorer le baptême de Thérèse Martin dans cette chapelle. Une statue de la nouvelle sainte et un autel richement orné y ont été érigés. Il est question de remplacer par un vitrail moderne, représentant le baptême de Thérèse, la vieille verrière décrite plus haut.

[2] L'abbé Dumaine était un prêtre aussi instruit que judicieux. Il a laissé un important ouvrage d'histoire locale intitulé : *Tinchebray et sa région au bocage normand.*

Mais bientôt ses forces s'épuisèrent, et l'enfant elle-même commença à dépérir. La petite Thérèse prenait la route qu'avaient suivie les anges précédemment envolés. Ceux-ci la réclamaient peut-être ; un nouveau sacrifice semblait imposé aux pauvres parents.

* * *

Ils employèrent tous les moyens pour conjurer le malheur prévu. Le médecin de la famille ne leur cacha pas qu'un seul essai pouvait présenter des chances de salut : confier le soin de l'enfant à une nourrice vigoureuse.

Mme Martin avait déjà donné comme nourrice à l'un de ses enfants une brave fermière, établie à quelque distance d'Alençon, et mère d'une nombreuse famille. Elle se nommait Rose Taillé, mais sa stature peu élevée, aussi bien que son air avenant et ses manières serviables, l'avaient fait surnommer : la « petite Rose ».

Il tardait à la pauvre mère de tenter le remède suprême conseillé par le docteur. « S'il n'avait pas été si tard, écrit-elle, je serais partie à l'instant chercher la nourrice. La nuit m'a paru longue. Thérèse ne voulait presque pas boire ; tous les indices les plus graves qui ont précédé la mort de mes autres petits anges se manifestèrent, et j'étais bien triste, persuadée que la pauvre chérie ne pouvait recevoir de moi aucun secours dans l'état de faiblesse où elle se trouvait.

« Je suis donc partie, dès le point du jour, vers la nourrice, qui demeure à Semallé, situé à près de deux lieues d'Alençon. Mon mari était absent, et je ne voulais confier à personne le succès de ma démarche. J'ai rencontré dans un chemin désert deux hommes qui m'inspiraient une certaine frayeur ; mais je me disais : « Lors même qu'ils me tueraient, cela ne me ferait rien. » J'avais la mort dans l'âme.

« Enfin, je suis arrivée chez la nourrice, et lui ai demandé si elle voulait venir avec moi pour habiter chez nous tout

à fait. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait laisser ses enfants et sa maison, qu'elle resterait huit jours, puis emmènerait la petite. J'ai consenti, sachant que mon enfant serait très bien chez elle [1]. »

Les deux femmes arrivèrent à Alençon dans la matinée. A la vue de la petite mourante, la nourrice hoche la tête, d'un air découragé, qui semble dire : « Il est trop tard ! » De son côté, atterrée par l'aspect livide de son enfant, Mme Martin monte à sa chambre, se jette à genoux devant une statue de saint Joseph, et invoque, à travers ses sanglots, mais avec un espoir qui ne veut pas s'avouer vaincu, le patron des causes désespérées.

Elle redescend. O joie inattendue ! L'enfant, sur le sein de sa nourrice, semble reprendre vie ; mais c'est un bonheur d'un instant. Décidément vaincue par le mal, la petite Thérèse retombe sur les genoux de la paysanne : plus un signe de vie, plus un souffle, plus rien !...

Tout en fondant en larmes, la mère trouve encore dans sa piété assez de courage pour remercier Dieu de la douce mort qu'il vient de ménager à l'innocente créature.

Mais tout à coup celle-ci rouvre les yeux, ses traits se raniment, et elle se met à sourire à sa mère.

Cette fois, saint Joseph a fait son œuvre : tout à l'heure prête à rendre l'âme, l'enfant paraît maintenant sauvée. Reste à confirmer cette espèce de miracle. La nourrice est obligée de regagner son foyer, mais elle emporte dans ses bras la petite Thérèse.

Ce n'est pas, d'ordinaire, un lieu de plaisance fort attrayant, pour les gens de la ville, qu'une ferme de Basse-Normandie. Une ou deux salles construites en pierre ou en torchis, et couvertes de chaume, entourées d'étables mal odorantes, le tout à proximité de cours changées, l'hiver, en fondrières, et regorgeant, l'été, d'un fumier délayé dans les eaux pluviales, tel est l'asile où se retire, chaque soir,

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, mars 1873.

le paysan du Bocage, après avoir, tout le jour, peiné sur ses sillons.

C'est sous un de ces humbles toits que fut déposée la petite malade. La maisonnette, composée d'un simple rez-de-chaussée à trois ouvertures, contenait déjà des berceaux, puisqu'un enfant était né à la fermière un an auparavant. Trois autres petits minois, éveillés et joyeux, allaient également sourire à la nouvelle venue. D'autre part, la chaumière était relativement propre, et l'on pouvait attendre de la « petite Rose » des soins consciencieux, puisque Mme Martin n'avait eu qu'à se louer de ses précédents services. Mais les maladies d'intestin, si fréquentes chez les enfants, sont d'ordinaire tenaces.

La petite Thérèse n'était pas depuis trois semaines à Semallé, qu'elle était reprise de ce mal, et jetait de nouveau sa mère dans les pires alarmes.

Celle-ci écrivait, le 30 mars 1873, à ses parents de Lisieux : « Depuis que Thérèse est en nourrice, elle s'était toujours bien portée ; elle avait même beaucoup grossi. Mais l'irritation d'intestin, qui n'était qu'assoupie, a remonté à la gorge et à la poitrine depuis vendredi. Quand le docteur a vu l'enfant, elle avait la fièvre très fort... Cependant il m'a dit qu'il ne la croyait pas en danger.

« Aujourd'hui, elle va mieux, mais j'ai des craintes sérieuses ; je crois que nous ne pourrons pas l'élever... Enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui sauver la vie. Maintenant, si le bon Dieu veut en disposer autrement, je tâcherai de supporter l'épreuve le plus patiemment possible.

« J'ai vraiment besoin de ranimer mon courage. J'ai déjà beaucoup souffert dans ma vie. Je voudrais bien, mes chers amis, que vous fussiez plus heureux que moi, et je vois avec grand chagrin que l'épreuve vient aussi vous visiter [1]. »

Ces derniers mots faisaient allusion à un récent incendie,

[1] Lettre inédite.

qui avait causé de grands dégâts dans une dépendance de la pharmacie appartenant à M. Guérin.

Au reste, la famille Martin n'était pas au bout de ses épreuves.

* * *

Avant même que la petite Thérèse fût guérie, Marie, sa grande sœur et marraine, était obligée de quitter son pensionnat du Mans, atteinte d'une fièvre typhoïde.

De longues semaines, elle languit à Alençon, sous les yeux éplorés de sa mère. Mme Martin était obligée de consacrer à la malade les meilleures heures de ses journées et souvent de ses nuits. Cependant les commandes se succédaient ; il fallait surveiller les ouvrières et livrer les dentelles à l'heure dite.

La pauvre femme pliait sous le fardeau, mais sa foi ne défaillait pas. Elle écrivait alors à Mme Guérin, atteinte, comme on le sait, dans ses intérêts :

« Chacun a sa croix à porter ; mais il y en a pour qui elle est plus pesante, et vous avez déjà commencé, ma chère sœur, à vous apercevoir que tout n'est pas rose dans la vie. Le bon Dieu veut cela pour nous détacher de la terre, et attirer nos pensées vers le ciel [1]. »

Elle déclarait néanmoins qu'une aide surnaturelle lui était nécessaire à elle-même, dans la grande détresse de son âme et de sa vie :

« Je ne quitte jamais ma malade, et reste sur pied des nuits entières. Je suis sûre qu'en de pareilles conditions, il faut une grâce de Dieu pour ne pas succomber [2]. »

Son mari sentait la nécessité d'obtenir cette grâce, ou du moins d'en prolonger l'action. On vit donc ce grand chrétien s'imposer, pour la guérison de sa fille aînée, quel-

[1] Lettre inédite.
[2] Lettre inédite à sa belle-sœur, 13 avril 1873.

ques-unes de ces rudes pratiques qui étaient encore fréquentes en Normandie, il y a cinquante ans, dans les cantons où l'on vantait les bienfaits de quelque saint populaire.

Mme Martin écrivait, le 5 mai, à sa fille Pauline :

« Ton père part, ce matin, pour la butte de Chaumont, faire un pèlerinage en faveur de Marie. Il part à jeun et veut revenir de même. Il veut faire pénitence, afin que le bon Dieu l'exauce : il a six lieues à faire à pied [1]. »

Dieu avait déjà exaucé en partie, à cette date, les supplications des pauvres parents pour leurs deux malades. Dès le 20 avril, la mère avait pu signer le rassurant bulletin :

« La nourrice a amené aujourd'hui notre petite Thérèse, qui est bien portante et bien forte. »

Lentement, après de fréquentes rechutes, Marie entra elle-même en convalescence, et l'on vit, cette fois, la joie renaître au foyer. Parfois, la petite Thérèse en était elle-même l'innocente messagère, bien que son arrivée en famille eût, de temps en temps, des effets imprévus.

C'est ainsi qu'un dimanche, la « petite Rose » l'apporte inopinément à Alençon, et, sans s'annoncer, se présente rue Saint-Blaise.

« Nous n'attendions pas Thérèse, écrit Mme Martin. La nourrice est arrivée, avec ses quatre enfants, à onze heures et demie, au moment où nous nous mettions à table. Elle nous a mis le bébé dans les bras, et elle est partie de suite pour la messe.

« Oui, mais la petite n'a pas voulu de cela ; elle a crié à s'en pâmer. Toute la maison était en déroute. Il a fallu que j'envoie Louise [2] dire à la nourrice de venir tout de suite après la messe, car elle devait aller acheter des souliers pour ses enfants. La nourrice a laissé la messe à moitié, et est accourue. J'en ai été fâchée : la petite ne serait pas morte pour crier.

[1] Lettre inédite.
[2] La domestique de la famille Martin.

« Enfin, elle a été instantanément consolée. Elle est bien forte ; tout le monde en est surpris. Je l'ai tant promenée et secouée pour la faire taire, que j'en ai attrapé mal dans le dos pour toute la journée [1]. »

Quelle consolation, pour Mme Martin, après les menaces des premiers mois, d'être enfin rassurée sur une vie qu'elle avait vue si près de s'éteindre !

Ce n'étaient point, assurément, des soins raffinés qui avaient sauvé l'enfant. Lorsque la fermière allait aux champs, elle plaçait Thérèse sur un tas de fourrages au fond de sa brouette, et la véhiculait ainsi, le long des sentiers herbus, à travers les trèfles en fleurs, jusqu'au coin où besognait son mari. D'autres fois, l'heure venue d'aller traire la vache au fond de la prairie, elle emportait l'enfant dans son tablier. de sorte que celle-ci vivait constamment au grand air, parmi les senteurs des foins ou l'arome des blés mûrs. Aussi était-elle « brunie par le soleil », et de plus en plus fortifiée par les effluves de la terre en travail des moissons.

Ses petits instincts campagnards s'affermissaient aussi dans le commerce perpétuel de cette famille de paysans. Mme Martin le remarquait presque chaque mois, à l'occasion de scènes enfantines dont elle s'efforçait de n'apercevoir que le côté plaisant. Elle écrivait, le 22 mai, à sa fille Pauline :

« J'ai vu jeudi dernier la petite Thérèse. Sa nourrice l'a amenée, mais elle ne veut pas rester avec nous, et jette des cris perçants quand elle n'aperçoit plus sa nourrice. Aussi Louise a-t-elle été obligée de la porter au marché, où la « petite Rose » était à vendre son beurre ; il n'y avait plus moyen d'y tenir.

« Dès qu'elle a vu sa nourrice, elle l'a regardée en riant, puis n'a plus soufflé mot. Elle est restée, comme cela, à vendre du beurre avec toutes les bonnes femmes, jusqu'à

[1] Lettre inédite à Pauline, 5 mai 1873.

midi. Pour moi, je ne puis la tenir longtemps sans être bien fatiguée. Elle pèse quatorze livres. Elle sera très gentille, et même très jolie plus tard [1]. »

* ** *

Les menus faits de cette première enfance diffèrent peu, jusqu'ici, de ceux que peuvent observer toutes les mères ; mais voici, semble-t-il, une première manifestation de la présence de l'Esprit-Saint dans cette petite âme innocente.

Nous sommes au 30 novembre 1873. Thérèse est âgée de neuf mois. Sa mère, s'adressant à Pauline, décrit ses progrès physiques, et signale le premier reflet, sur son visage, de sa beauté intime d'enfant de Dieu :

« J'espère qu'elle marchera toute seule d'ici cinq à six semaines. On n'a qu'à la mettre debout près d'une chaise, elle s'y tient très bien, et ne tombe jamais. Elle prend ses petites précautions pour cela, et paraît très intelligente. Je crois qu'elle aura un bon caractère. Elle sourit continuellement, et a *une expression de prédestinée* [2]... »

Et, le 11 janvier suivant :

« Ma petite Thérèse marche seule depuis jeudi. Elle est douce et mignonne comme un petit ange. Elle a un caractère charmant. On voit déjà cela : elle a un sourire si doux ! Il me tarde de l'avoir chez nous [3]. »

N'est-il pas remarquable de voir ainsi cette faible enfant, âgée d'un an à peine, révéler déjà, par la suavité et les grâces de son visage, la présence du Dieu caché qui prenait ses délices en son âme ?

Thérèse avait été ramenée à Alençon le 2 avril 1874. Les

[1] Lettre inédite.
[2] *Id.*
[3] Lettre inédite à son frère et à sa belle-sœur, 11 janvier 1874.

dangers redoutés par la famille paraissaient conjurés. La santé de Marie se raffermissait, et Pauline faisait toujours, à la Visitation, la joie de ses maîtresses comme la consolation de sa mère ; la petite Céline, vive, aimable, et d'esprit très délié, triomphait elle-même de certains accidents de santé qui avaient inspiré des craintes. Quant à Léonie, tout faisait prévoir, pour un avenir prochain, l'essor, jusqu'alors indécis, de ses bonnes qualités.

Les deux époux oubliaient maintenant leurs récentes angoisses au milieu des caresses que leur prodiguaient, tout le jour, les douces mains enfantines ; mais l'aspect de celle qui devait être la « petite Reine » suffisait pour les épanouir délicieusement. « Je n'ai jamais eu, déclarait Mme Martin, une enfant si forte, excepté la première... Elle sera belle; elle est déjà gracieuse ; j'admire sa petite bouche, que la nourrice me disait « grande comme un *z'yeux* [1] ».

Au milieu de ces joies, M. Martin n'oubliait pas le devoir de l'action de grâces.

Dès le mois de mai 1873, après la guérison de sa fille Marie, il était allé porter ses hommages à Notre-Dame de Chartres. En octobre de la même année, il se rend à Lourdes, avec un pèlerinage diocésain, et rapporte aux siens deux gros fragments de pierre qu'il a détachés du rocher de Massabielle, à deux mètres de l'Apparition.

Aux pèlerinages de pénitence et d'action de grâces, ce fervent chrétien joint la pratique plus assidue que jamais de l'Adoration nocturne.

De son côté, Mme Martin, désormais entourée d'enfants pieuses qui semblent déjà laisser entrevoir une vocation monastique, stimulée dans la voie de l'abnégation et de la piété par sa sainte sœur Visitandine, s'efforce, à l'exemple de son mari, de progresser dans l'union à Dieu. Elle ne craint pas même de révéler à ses deux filles aînées, de nouveau

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 1er juin 1874.

réunies au couvent, son dessein d'entreprendre une lutte vigilante contre la nature. Nous laissons à son langage familier la saveur du parler normand. « Il faut, écrit-elle un soir de Toussaint, que je me rende aux vêpres, pour prier à l'intention de nos chers parents défunts. Il viendra un jour où vous vous y rendrez pour moi ; mais il faut que je fasse en sorte de ne pas avoir trop grand besoin de vos prières. Je veux devenir une sainte. Ce ne sera pas facile ; il y a bien à « bûcher », et le bois est dur comme une pierre. Il eût mieux valu commencer plus tôt, pendant que c'était moins difficile, mais enfin « mieux vaut tard que jamais [1] ».

Il va de soi que c'était là le langage de l'humilité, et que la lutte pour la perfection était depuis longtemps entreprise.

* * *

M. Martin était un père très tendre, surtout pour les plus jeunes de ses enfants. Les charmes de Thérèse le captivaient même à ce point, qu'il l'appelait déjà sa « Reine », et s'ingéniait à lui procurer mille petits plaisirs.

Il fallait que l'enfant fût assez précocement développée, pour qu'on lui offrît, à l'âge de dix-huit mois, des distractions qui ne conviennent d'ordinaire qu'à un âge plus avancé. En juin 1874, M. Martin établit, pour l'amusement de Céline et de Thérèse, une balançoire dans le petit jardin dépendant de la maison familiale. C'était merveille de voir celle-ci s'abandonner, sous la caresse de l'air, à des oscillations qui lui donnaient, sans doute, l'illusion d'avoir des ailes. « Elle se tient comme une grande fille, écrivait sa mère. Il n'y a pas de danger qu'elle lâche la corde ; puis quand ça ne va pas assez fort, elle réclame ; on l'attache par devant pour l'empêcher de tomber, mais, malgré

[1] Lettre inédite à ses filles Marie et Pauline, 1er novembre 1873.

cela, je ne suis pas tranquille quand je la vois perchée là-dessus [1]. »

Effectivement, l'exercice paraissait un peu violent pour une fillette de cet âge ; mais Dieu, qui avait de tels desseins sur elle, veillait, dès lors, à sa conservation par des moyens qui, parfois, semblaient défier les lois de la nature. Le fait suivant, raconté par Mme Martin, en présente un exemple saisissant :

« Il m'est arrivé dernièrement, écrit-elle, une singulière aventure avec la petite. J'ai l'habitude d'aller tous les jours à la messe de cinq heures et demie. Je n'osais d'abord la laisser seule ; mais, voyant qu'elle ne se réveillait jamais, j'ai fini par me décider à la quitter. Je la couche donc dans mon lit, et j'approche le berceau si près, qu'il est impossible qu'elle tombe.

« Un jour, j'avais oublié de mettre le berceau. J'arrive, et ne trouve plus ma petite Thérèse. Au même moment, j'entends un cri. Je regarde, et je la vois assise sur une chaise qui se trouvait près du lit. Sa tête reposait sur le traversin, et là, elle dormait d'un mauvais sommeil, car elle était gênée.

« Je n'ai pu comprendre comment elle était tombée assise sur cette chaise. J'ai remercié le bon Dieu en voyant qu'elle n'avait aucun mal. C'est vraiment providentiel : elle aurait dû rouler par terre. Son bon ange y a veillé, et les âmes du purgatoire, à qui je fais une prière tous les jours pour elle, l'ont protégée [2]. »

Jusqu'alors, les facultés de la petite fille étaient restées, selon la loi commune, endormies dans la muette torpeur de la première enfance. Tout au plus avait-on surpris sur ses traits déjà gracieux, plus distinctement que sur d'autres fronts innocents, le rayon céleste caressant les tout petits, qui parfois rient aux anges. Son âme allait peu à peu s'éveiller.

---

[1] Lettre à ses filles Marie et Pauline, 25 juin 1874.
[2] Lettre inédite.

Dès l'âge de dix-huit mois, Thérèse manifesta, de façon aussi charmante que naïve, une tendre affection pour sa mère. Ce n'était pas toujours, il est vrai, « l'amour pur », sans espoir de récompense ; malgré tout, Mme Martin souriait délicieusement à ces premiers balbutiements de la piété filiale.

« Voilà, écrivait-elle à ses aînées, le bébé qui vient m'embrasser, et me passer sa petite main sur la figure. Je vois que c'est intéressé. Il lui faut « une épingle ». Cette pauvre petite ne peut pas me quitter ; elle est continuellement avec moi : elle aime beaucoup à aller au jardin ; mais si je n'y suis pas, elle ne veut pas y rester, et pleure jusqu'à ce qu'on me la ramène [1]. »

La pieuse mère allait connaître bientôt des joies plus pures et plus profondes. Elle avait voulu que les premiers mots articulés par son enfant fussent des paroles de prières, et, dès le 8 novembre 1874, la fillette, à peine âgée de vingt-deux mois, offrait au « bon Jésus » l'amour de son âme enfantine, en des termes et avec un accent qui ravissaient sa mère.

« Ma petite Thérèse, disait celle-ci, devient de plus en plus gentille ; elle gazouille du matin au soir. Elle nous chante de petites chansons, mais il faut y être habitué pour les comprendre ; elle fait sa prière comme un petit ange ; c'est idéal [2]. »

Bientôt, il faut la conduire à l'église, et c'est merveille de voir l'attrait que manifeste cette enfant de deux ans pour les divins offices, dont on dirait qu'elle devine déjà le sens et la portée. Laissons encore sa mère raconter ses gestes enfantins et ses naïfs propos : rien ne vaut ces récits d'un témoin si autorisé, pour surprendre les débuts de l'action divine dans cette petite âme.

« Thérèse va toujours bien, elle a une mine de prospérité.

---

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur.
[2] Lettre inédite à Marie et à Pauline, pensionnaires à la Visitation.

Elle nous fait des conversations bien amusantes. Elle sait déjà prier le bon Dieu. Tous les dimanches, elle va à une partie des vêpres, et si, par malheur, on omettait de l'y conduire, elle pleurerait sans se consoler.

« Voilà quelques semaines, on l'avait promenée le dimanche. Elle n'avait pas été à « la messe », comme elle dit. En rentrant, elle s'est mise à pleurer bruyamment, en disant qu'elle voulait aller à la messe. Elle a ouvert la porte, et s'est sauvée, sous l'eau qui tombait à torrents, dans la direction de l'église. On a couru après elle pour la faire rentrer, et ses sanglots ont duré une bonne heure.

« Elle me dit tout haut, dans l'église : « Moi, j'ai été à la messe, là ! j'ai bien prié le bon Dieu ! » Quand son père rentre le soir et qu'elle ne le voit pas faire sa prière, elle lui demande : « Pourquoi donc, papa, que tu ne fais pas ta prière ? Tu as donc été à l'église ? »

« Depuis le commencement du carême, je vais à la messe de six heures, et je la laisse souvent réveillée. Quand je pars, elle me dit : « Maman, je vais être bien mignonne. » Effectivement, elle ne bouge pas et se rendort [1]. »

Faisons la part de l'imitation dans ces gestes religieux assez habituels aux enfants des familles chrétiennes, il reste qu'une fillette de deux ans, assez inclinée vers les choses de Dieu pour vouloir gagner l'église sous une pluie battante, attestait, par ce courage inusité, l'intime attrait par lequel l'Esprit-Saint l'invitait déjà à « ne rien refuser à Jésus ».

* * *

Mme Martin jouissait délicieusement de ces premières lueurs surnaturelles ; mais ces joies de la chrétienne étaient encore troublées par les subites et passagères inquiétudes de la mère. Tantôt Thérèse se heurtait le front contre le

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 14 mars 1875.

pied d'une table et se faisait à la tête une incision dont on craignait qu'elle ne gardât les marques toute sa vie, tantôt elle ne se guérissait d'un rhume que pour en contracter un autre ; mais on sait que les forces des enfants, vite abattues par le moindre accident, renaissent aussi promptement qu'elles défaillent. Les nuages se dissipaient donc après ces petits orages sans lendemain, et le premier sourire de Thérèse, au sortir de ces crises peu dangereuses, épanouissait de nouveau le visage maternel.

Désormais la famille allait connaître, à plusieurs reprises, des heures de tranquille bonheur.

Il existe un dessin qui représente le groupe complet des enfants réunis autour de M. et M^me^ Martin, dans le salon de la rue Saint-Blaise.

C'est durant les heures recueillies d'une veillée, vraisemblablement aux derniers jours de septembre, alors que Marie et Pauline sont en vacances à Alençon.

Sous la clarté discrète d'une lampe, chacun s'occupe ou se récrée selon ses attraits. Le père, au visage grave déjà encadré de cheveux blancs, a déployé son journal, mais il est plus occupé de ses enfants que des nouvelles du jour, et il converse avec Léonie, qui achève quelque devoir scolaire.

Marie s'appuie sur le dossier d'un fauteuil où s'est assise M^me^ Martin. Elle est attentive aux gestes de la petite Thérèse, qui, agenouillée sur sa maman et mains jointes, s'adresse, les yeux au ciel, au petit Jésus, qu'elle semble entrevoir à travers la transparence d'un voile. A genoux, elle aussi, mais aux pieds de sa mère, Céline mêle sa prière à celle de la petite sœur dont elle est désormais la plus chère compagne, tandis que Pauline, toujours sérieuse, interrompt néanmoins sa lecture pour sourire à l'angélique enfant en conversation avec le bon Dieu. Scène d'une délicieuse intimité, qui exprime bien les goûts et les mœurs patriarcales de la famille Martin.

Sans doute, ses membres ne formaient pas un cercle rigoureusement fermé ; mais les relations habituelles ne s'étendaient guère qu'aux proches parents.

On sait son intimité avec son frère. A mesure qu'elle connut davantage sa belle-sœur, une femme de dévouement délicat et de solide piété, elle conçut pour elle une amitié chaque jour plus cordiale, et Mme Guérin devint la confidente de ses joies comme de ses épreuves.

Mme Martin se faisait toujours une fête d'un voyage à Lisieux : non qu'elle recherchât les délassements pour elle-même, mais elle savait quel plaisir c'était pour ses enfants de partager, quelques heures, les jeux de la petite Jeanne Guérin et de sa douce sœur Marie.

De même, le plus vif plaisir du jour de l'an, dans les deux familles, était l'envoi des cadeaux multiples et variés que de part et d'autre, oncles et tantes adressaient, pour leurs étrennes, à leurs petites nièces.

Une sortie néanmoins présentait à Mme Martin un charme plus pénétrant, sinon plus doux, que ses voyages à Lisieux. C'était un pèlerinage à la Visitation du Mans. Cette âme qui, un moment, avait rêvé de la vie religieuse, gardait un attrait profond pour le recueillement et les immolations du cloître. Lorsqu'elle sut que sa sœur très aimée était atteinte de phtisie, et que ses jours étaient comptés, son attachement redoubla pour la religieuse exemplaire qui avait, en partie, servi de mère à ses deux aînées.

Elle avait hâte aussi de lui présenter sa petite Thérèse, qui, si jeune et si naïve, annonçait de telles dispositions pour la piété. Qui sait ? cette enfant n'occuperait-elle pas un jour, dans un chœur de religieuses, la place qu'elle s'était cru à elle-même destinée ?

Donc, un matin d'avril 1875, on prend le train pour le Mans. « J'ai emmené, écrit Mme Martin, la petite Thérèse, qui était très heureuse de partir en chemin de fer... Quand nous sommes arrivées au Mans, elle était fatiguée, elle a pleuré, puis elle est restée au parloir tout le temps, sage comme une grande fille. Cependant je ne sais ce qu'elle avait en y entrant : son cœur était gros ; enfin les larmes sont venues sans bruit. Elle était suffoquée. J'ignore si ce sont les grilles qui lui ont fait peur. Après, tout a bien été.

Elle répondait à toutes les questions, comme si elle avait passé un examen.

« La supérieure est venue la voir, et lui a fait de petits cadeaux. Je lui ai dit : « Demande à la bonne Mère qu'elle te donne sa bénédiction. » Elle a repris : « Ma Mère, voulez-vous venir chez nous ? » Cela a fait rire tout le monde [1]. »

On pouvait s'égayer, en effet, mais est-il défendu de soupçonner, jusque dans cette naïve réplique, l'inclination de la petite âme vers tout ce qui rappelait Dieu, fût-ce l'austère vêtement de la religieuse ?

Est-ce à dire que Thérèse fût totalement exempte des petits caprices de l'enfance, ou de ces rapides saillies qui révèlent, par un mot, par un cri, le tempérament naturellement volontaire des tout petits ? La chose serait d'autant plus surprenante, qu'au témoignage de Mme Martin, son mari avait, durant les premiers mois, quelque tendance à la gâter. Mais, parmi les exigences les plus tenaces de son moi enfantin, une réflexion candide, une demande inattendue, attestaient que Thérèse ne perdait rien de sa naissante piété.

Un soir qu'elle a opposé quelque résistance à sa mère, Mme Martin tient bon, et impose l'obéissance à sa petite fille. Elle écrit ensuite à Pauline : « La petite Thérèse est bien gentille. Lorsque j'ai été couchée, elle m'a dit qu'elle n'avait pas fait sa prière. Je lui ai répondu : « Dors, tu la feras demain. » Oui, mais elle n'a pas lâché prise. Pour en finir, son père la lui a fait faire. Mais il ne lui faisait pas dire tout. Il fallait demander « la grâce... » ? Il ne savait pas trop de quoi il s'agissait. Enfin il a dit à peu près selon l'idée de l'enfant, et nous avons eu la paix jusqu'au lendemain matin [2]. »

Détails futiles, pensera tout d'abord le lecteur. Oui, s'il s'agissait d'une enfance ordinaire ; mais quel chrétien, après

---

[1] Lettre inédite à son frère et à sa belle-sœur, 29 avril 1875.
[2] Lettre de Mme Martin à sa fille Pauline, 5 décembre 1875.

réflexion, nierait l'intérêt de rechercher les premières traces de l'influx divin dans une âme qui devait devenir un tel foyer de charité surnaturelle ?

* * *

En vertu de son naïf amour pour le bon Dieu, et de son attrait pour le ciel où l'on jouit de sa compagnie, la petite Thérèse fait parfois des vœux imprévus. Elle vient, un jour, caresser sa mère en lui souhaitant la mort : « Oh ! que je voudrais bien que tu *mourrais*, ma pauvre petite mère ! » On la gronde ; elle s'explique : « C'est pourtant pour que tu ailles au ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller. » Et Mme Martin ajoute : « Elle souhaite de même la mort à son père, quand elle est dans ses excès d'amour [1]. »

Le désir de plaire à Jésus, ou du moins de ne pas le contrister, permet déjà à l'enfant de dompter certaines tendances de sa nature instinctivement impérieuse.

Depuis son retour de la Visitation, Marie, la grande sœur, donnait des leçons à Céline, de trois ans et huit mois plus âgée que Thérèse, et celle-ci voulait absolument assister aux cours de lecture. Ce n'était pas sans profit, puisqu'au témoignage de Mme Martin, dès la fin de décembre 1875, et avant sa troisième année révolue, elle savait presque toutes ses lettres et commençait déjà à lire [2].

De plus en plus charmée, la mère devait écrire, quelques mois plus tard, à Pauline : « Elle a de l'esprit comme je n'en ai vu à aucune de vous [3]. »

Or, la curiosité de l'enfant était quelquefois importune, Marie craignant d'être gênée par elle dans son rôle d'institutrice. On ne l'invitait pas toujours aux séances présidées

---

[1] Lettre de Mme Martin à sa fille Pauline, 5 décembre 1875.
[2] Lettre inédite à sa belle-sœur, 23 décembre 1875.
[3] Lettre inédite à Pauline, 22 mars 1877.

par la grande sœur, mais elle n'hésitait pas à s'y présenter d'elle-même.

« Un jour, raconte Marie, je la vis à la porte de ma chambre, essayant de l'ouvrir, mais elle était encore trop petite pour atteindre le bouton. Je regardais ce qu'elle allait faire : si elle allait pleurer ou appeler quelqu'un pour lui ouvrir. Mais non ; elle ne dit rien, et, dans son impuissance, elle témoigna sa douleur en se couchant au pied de la porte.

« Je racontai à ma mère cette petite aventure. Elle me dit : « **Il ne faut pas la laisser faire.** »

« Le lendemain, la chose se renouvelle. Alors, je lui dis : « Ma petite Thérèse, tu fais de la peine au petit Jésus. » Elle me regarda attentivement. Elle avait si bien compris, que jamais, depuis, elle n'a recommencé [1]. »

Chose merveilleuse ! sous l'action des vertus infuses au baptême, vertus dont la sollicitude maternelle avait favorisé l'essor, la crainte de Dieu et son amour avaient jeté, dans l'âme de cette enfant de deux ans, des germes qui s'épanouissaient en actes déjà méritoires.

* * *

Mme Martin se rappelait ses ambitions de jeune mère : « Tous ses enfants consacrés à Dieu ! » Quelle joie ! Longtemps, elle avait craint l'illusion ; mais elle commençait à espérer de n'être pas déçue. Avec sa piété sérieuse, son dévouement sans cesse en progrès, ses goûts de simplicité et de modestie, Marie, sa première fille, faisait présager une vocation à la vie claustrale. On aurait pu craindre un peu de vanité chez Pauline, à cause de ses constants succès scolaires, mais elle était aussi obéissante que laborieuse, et plus fidèle encore à ses exercices de piété qu'assidue à la

[1] Note inédite de Sœur Marie du Sacré-Cœur (Marie), du Carmel de Lisieux.

préparation de ses examens. Aussi les nouvelles de la Visitation étaient-elles, pour sa mère, une joie très douce. « Toi, écrivait-elle à Pauline, tu es ma vraie amie ; tu me donnes le courage de supporter la vie avec patience... Je te remercie de faire ainsi notre joie à tous. Le bon Dieu t'en récompensera en ce monde et en l'autre, car on est bien plus heureux, même pour la vie présente, quand on fait bravement son devoir [1]. »

Malgré les vicissitudes d'un caractère inégal, Léonie manifestait un si réel attachement à sa tante, la religieuse, qu'on se prenait à soupçonner qu'elle irait un jour la rejoindre. En 1875, Sœur Marie-Dosithée écrivait à son frère, M. Guérin : « Léonie me donne bon espoir pour l'avenir. C'est une enfant, il est vrai, un peu difficile à élever ; mais elle a un cœur d'or. Je lui trouve bon jugement ; avec cela, une force de caractère admirable. Quand cette petite verra son devoir, rien ne l'arrêtera [2]. »

En 1875, Céline a six ans. Au dire de Mme Martin, « elle est douce, elle apprend très bien, et sera charmante, si le bon Dieu la laisse vivre [3]. »

Quant au petit Benjamin qui, par ses mots imprévus et ses réflexions au-dessus de son âge, manifeste si clairement l'emprise de l'Esprit-Saint, qui pourrait interdire d'espérer qu'un jour, il lui sera uni à jamais ?

Afin d'entretenir ces rêves heureux, Mme Martin consacrait ses rares loisirs aux lectures qui lui rappelaient les joies de la vie religieuse, joies qui l'avaient elle-même séduite, et dont elle souhaitait plus que jamais, pour ses filles, le charme apaisant. « Je lis en ce moment, écrivait-elle, la vie de sainte Chantal... Je suis ravie d'admiration. C'est d'autant plus intéressant pour moi, que j'aimais beaucoup

---

[1] Lettre inédite à sa fille Pauline, 5 décembre 1875.
[2] Lettre inédite. — *Archives de la famille.*
[3] Elle était, en effet, de santé délicate. (Lettre inédite de novembre 1875.)

la Visitation ; mais je l'aime plus que jamais. Que je trouve heureuses les personnes qui y sont appelées [1] ! » Et, quelques semaines plus tard : « Je ne fais que rêver cloître et solitude. Je ne sais pas vraiment, avec les idées que j'ai, comment ce n'était pas ma vocation, ou de rester vieille fille, ou de m'enfermer dans un couvent. Je voudrais maintenant vivre très vieille, pour me retirer dans la solitude, quand tous mes enfants seront élevés [2]. »

Hélas ! ces espoirs de longue vie et de vieillesse paisible au fond d'un cloître ne seront point satisfaits ici-bas.

Dieu a d'autres desseins sur la chrétienne d'élite qui, de loin, lui a préparé déjà des âmes de religieuses. Par le mérite de souffrances héroïquement subies, elle achèvera la formation des aînées, et obtiendra, en faveur de cette petite Thérèse, déjà prédestinée, les grâces qui feront d'elle, un jour, la plus pure victime de l'Amour miséricordieux.

---

[1] Lettre inédite à sa fille Pauline, 5 décembre 1875.
[2] *Ibid.*, 16 janvier 1876.

CHAPITRE III

VERTU NAISSANTE DE THÉRÈSE.
LA PREMIÈRE GRANDE ÉPREUVE.

« Toute ma vie, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour ; mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres [1]. » C'est par l'influence de ces saintes affections et des vertus domestiques dont elle fut le témoin, que Thérèse explique ce précoce attrait pour le bien, dont nous avons déjà noté les signes. Nous y devons ajouter l'action austère de l'épreuve, qui orienta vers les joies célestes sa jeune âme déprise, au seuil de la vie, des fragiles bonheurs d'ici-bas.

Avant de suivre les progrès de sa piété enfantine, il convient de compléter le tableau de cette vie familiale, où l'abnégation entretenait la charité, et où le dévouement de chacun provoquait, de la part de tous, par l'action de l'exemple, les plus méritoires efforts.

Notons d'abord les actes qui, accomplis quotidiennement par les parents sous les yeux de Thérèse, devaient lui donner peu à peu un sens très élevé du devoir. Les traits ainsi recueillis achèveront de fixer la physionomie de ce foyer chrétien.

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. I^er^, p. 8.

* * *

Nous avons déjà admiré l'ardeur au travail de Mme Martin ; mais son mari, bien que retiré de son ancien commerce, ne la laissait pas seule peiner sur ses dentelles.

La façade de la demeure habitée par les époux portait une plaque de marbre avec cette inscription : « *Louis Martin, fabricant de point d'Alençon* », et cette enseigne exprimait la part très réelle du maître de la maison au travail commun. C'est M. Martin qui faisait les voyages d'affaires et les livraisons lointaines. C'est lui aussi qui souvent tenait les comptes, et ces occupations lui fournissaient l'occasion d'actes de vertu que la petite Thérèse, très fine observatrice dès le bas âge, notait curieusement, sauf à en discerner progressivement le mérite.

C'est ainsi qu'il ne tolérait pas qu'on prît quoi que ce fût à crédit chez les fournisseurs. Il fallait les payer comptant, aussi bien que les ouvrières, « afin, disait-il, de ne pas retenir injustement une somme due ou un salaire gagné, et de ne pas s'exposer soi-même à excéder ses revenus par inadvertance ».

On sait avec quelle rigueur il observait le repos du dimanche et les pénitences prescrites par l'Église ; mais la vertu de sa femme dépassait de loin, à cet égard, la mesure commune. On devait voir, en effet, Mme Martin, atteinte depuis longtemps d'un mal incurable, venir à Lisieux, huit mois avant sa mort, pour y subir une opération, et refuser le repas du soir qu'on lui avait préparé, « parce que c'étaient les Quatre-Temps, et qu'elle entendait jeûner ».

De tels chrétiens appelaient, en quelque sorte, en leur faveur les manifestations du monde surnaturel. On a vu de quelle tendresse Mme Martin avait entouré sa petite Hélène, morte à cinq ans et demi. Elle se souvenait qu'un léger mensonge lui avait échappé, au cours d'une de ses conversations enfantines, et elle se lamentait un jour, devant une statue de la sainte Vierge, dans la pensée que son enfant

pouvait être en purgatoire, lorsque, de cette statue, destinée à jouer un rôle dans l'existence de Thérèse, sortit une voix qui disait : « Elle est là, à côté de moi [1]. »

Après les communications célestes, la pieuse femme connut, à l'exemple de certains saints physiquement tourmentés par le démon, la brutalité des puissances diaboliques jalouses de sa vertu. Un soir [2] qu'après la lecture d'une biographie édifiante, Mme Martin, restée seule au rez-de-chaussée, songeait aux vexations souvent infligées aux serviteurs de Dieu par l'esprit de ténèbres, elle se disait intérieurement : « Ce n'est pas à moi qu'arriveront de pareilles avanies, il n'y a que les saints à pouvoir les appréhender. » Au même instant s'abattit sur son épaule un poids énorme, et comme une griffe de bête féroce. Mais au premier sentiment de terreur causé par cette redoutable agression, succéda bientôt le calme d'une âme qui se sent, avant tout, sous la main de Dieu.

* * *

Telles étaient les vies exemplaires qui s'offraient aux clairs regards de Thérèse. « Fine comme l'ambre, très franche et très vive [3] », elle les observait attentivement, les admirait, et déjà, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, aimait à plein cœur ces êtres dévoués, qu'elle sentait les messagers de la bonté infinie auprès de sa faiblesse. « On ne peut se figurer, a-t-elle écrit, combien je chérissais papa et maman. Je leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive ; toutefois, les moyens que j'employais alors me font rire aujourd'hui quand j'y pense [4].

Aidée et stimulée par cette vive affection, sa piété nais-

[1] Cette statue avait été offerte à M. Martin avant son mariage par une pieuse personne d'Alençon, qu'on surnommait « la sainte ».
[2] C'était avant la naissance de Thérèse.
[3] Lettre inédite de Mme Martin.
[4] *Histoire d'une âme*, ch. Ier, p. 8.

sante se développe. Elle veut faire plaisir à ses parents : elle les devine si parfaitement bons, parce qu'ils aiment beaucoup le bon Dieu ; elle comprend dès lors qu'il faut aimer cet Être si bienfaisant, faire ce qu'il commande, éviter ce qu'il défend, et elle s'y porte avec toute l'ardeur de sa vive nature. Déjà ce ne sont plus les bégaiements de la piété naïve qui s'essaie à répéter des bribes de prières ; les premières lueurs de raison s'appliquent à discerner les rapports entre les obligations imposées par Dieu et les récompenses célestes. L'éternité bienheureuse est une récompense ; donc il faut la mériter, et c'est ce que l'enfant commence à comprendre : « Thérèse me disait ce matin, écrit Mme Martin, qu'elle voulait aller dans le ciel, et que pour cela, elle serait toujours mignonne comme un petit ange [1]. »

Sa haute idée de la bonté de Dieu lui fait croire, dans son ingénuité, qu'en aucun cas le Tout-Puissant, même offensé, ne pourrait se résoudre à séparer un enfant de sa mère. D'où ce naïf dialogue : « Irai-je au ciel, maman ? — Oui, si tu es bien sage. — Ah ! maman, si je n'étais pas mignonne, j'irais donc en enfer ? Mais moi, je sais bien ce que je ferais. Je m'envolerais vers toi, qui serais au ciel ; puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre [2] ? » Et son regard exprime la conviction que le bon Dieu ne lui peut rien, si elle se cache dans les bras de sa mère.

Quelques mois plus tard, elle fait montre d'une théologie mieux informée. Sa jeune sœur Céline l'interroge : « Comment se fait-il que le bon Dieu soit dans une toute petite hostie ? » Thérèse répond : « Ce n'est pas si étonnant, puisque le bon Dieu est tout-puissant. — Et qu'est-ce que cela veut dire, tout-puissant ? — Cela veut dire qu'il fait tout ce qu'il veut [3]. »

---

[1] Lettre inédite.
[2] Lettre de Mme Martin à sa fille Pauline, 29 octobre 1876.
[3] *Ibid.*, 10 mai 1877.

Voici un bien gracieux tableau, esquissé par Mme Martin, dans une de ses lettres à sa fille Pauline, toujours pensionnaire à la Visitation du Mans :

« Céline et Thérèse sont inséparables. On ne peut pas voir deux enfants s'aimer mieux. Quand on vient chercher Céline pour ses leçons, Thérèse est tout en larmes. Hélas ! que va-t-elle devenir ? Sa petite amie s'en va... Marie en a pitié ; elle la prend aussi, et le pauvre bébé s'assied sur une chaise perdant deux ou trois heures. On lui donne des perles à enfiler ou un chiffon à coudre. Elle n'ose bouger, et pousse souvent de gros soupirs, surtout quand son aiguille se désenfile, car elle ne peut parvenir à la renfiler, et n'ose pas déranger Marie. On voit alors deux grosses larmes qui coulent sur ses joues. Marie la console bien vite, renfile l'aiguille, et le pauvre petit ange sourit à travers ses larmes [1]. »

Tout en enfilant ses perles, Thérèse écoutait, et son excellente mémoire retenait nombre de précieuses notions, spécialement sur les choses de Dieu.

Elle s'instruisit ainsi, par l'audition, beaucoup plus promptement que par la lecture.

Tout en appliquant de préférence son esprit aux choses divines, Thérèse se mit, dès l'âge de quatre ans, à apprendre de petites compositions poétiques, qu'elle récitait en famille, pour la plus grande joie de tous.

Écoutons encore les effusions de sa mère, qui trouvait dans ces petites scènes intimes un allégement à son lourd fardeau.

« Cette chère petite, écrivait-elle à Pauline, fait notre bonheur. Elle sera bonne ; on en voit le germe déjà. Elle ne parle que du bon Dieu ; elle ne manquerait pas, pour tout au monde, à faire sa prière. Je voudrais que tu l'entendisses réciter de petites fables. Jamais je n'ai rien vu de si gentil. Elle trouve toute seule l'expression qu'il faut donner, et le ton. Mais c'est surtout quand elle dit :

---

[1] Lettre inédite, du 4 mars 1877.

« Petit enfant à tête blonde
Où crois-tu donc qu'est le bon Dieu ?
— Il est partout, dans tout le monde,
Et puis, là-haut, dans le ciel bleu. »

« Quand elle arrive à ces derniers mots, elle tourne son regard en haut avec une expression angélique. On ne se lasse pas de le lui faire dire, tant c'est beau ; il y a quelque chose de si céleste dans son regard, qu'on en est ravi [1]. »

Cette famille si profondément unie, ce milieu si aimable et si sainement joyeux, cette atmosphère de douce affection, de piété simple assaisonnant tous les entretiens et pénétrant tous les actes, agirent profondément sur le caractère de Thérèse.

Après Dieu, c'est à la foi vive et au dévouement de sa mère, à la bonté sans faiblesse de son père, à la charmante tendresse de ses sœurs, que l'enfant dut sa gentillesse d'abord, ensuite sa préoccupation de répandre autour d'elle le contentement et la joie, enfin le besoin de faire plaisir, coûte que coûte, au bon Jésus, qu'elle voyait, parmi les siens, si ardemment aimé. Avant de noter les derniers signes de l'action éducatrice de ses parents, essayons de saisir la part d'influence de ses sœurs sur sa formation.

* * *

Rien ne vaut, à ce sujet, son propre témoignage. « Je me souviens, a-t-elle écrit, de l'affection bien grande que j'avais, dès ce temps-là, pour ma chère marraine (sa sœur Marie), qui venait de terminer ses études à la Visitation. Sans en avoir l'air, je faisais attention à tout ce qui se passait et se disait autour de moi : il me semble que je jugeais des choses comme maintenant. J'écoutais attentivement ce qu'elle apprenait à Céline. Pour obtenir la faveur d'être admise dans sa chambre pendant les leçons, j'étais bien

[1] Lettre inédite à Pauline, 4 mars 1877.

sage et je lui obéissais en tout ; aussi me comblait-elle de cadeaux qui, malgré leur peu de valeur, me faisaient un extrême plaisir [1]. »

Mme Martin confirme par le trait suivant cette réelle autorité de Marie sur sa filleule.

« Marie aime beaucoup sa petite sœur ; elle la trouve bien mignonne. Elle serait fort difficile s'il en était autrement, car cette pauvre petite a grand'peur de la contrarier. Hier, j'ai voulu lui donner une rose, sachant que cela la rend heureuse, mais elle m'a suppliée de ne la pas couper : Marie l'avait défendu. Elle était rouge d'émotion. Malgré cela, je lui en ai cueilli deux ; mais elle n'osait plus paraître à la maison. J'avais beau lui dire que les roses étaient à moi. — « Mais non, disait-elle, c'est à Marie. » — C'est une enfant qui s'émeut bien facilement [2]. »

Toutefois, ce n'est pas la sœur aînée de Thérèse, malgré sa présence habituelle auprès d'elle, et son rôle presque maternel de première institutrice, qui eut sur l'avenir de l'enfant et l'orientation de sa vie l'action la plus décisive. Le croirait-on ? C'est l'exemple d'une sœur qui vivait encore loin d'elle ; moins encore, c'est un simple mot relatif à la vocation supposée de Pauline, qui devait fixer Thérèse dans sa destinée.

C'est elle-même qui l'affirme expressément.

« Lorsque je commençais seulement à parler, et que maman me demandait : « A quoi penses-tu ? » la réponse était invariable : « A Pauline. » Quelquefois, j'entendais dire que Pauline serait religieuse ; alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : « Moi aussi, je serai religieuse ! » C'est là un de mes premiers souvenirs ; et depuis, je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc son exemple qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Époux des vierges [3]. »

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. Ier, p. 11.
[2] Lettre inédite à Pauline, 21 mai 1876.
[3] *Histoire d'une âme*, ch. Ier, p. 11.

Surprenant appel de l'amour infini à cette âme de candeur et de lumière, par le canal de celle qui, après l'avoir attirée inconsciemment vers le cloître dès l'âge le plus tendre, devait être, plus tard, son guide officiel dans les voies de la sainte dilection ! Cette déclaration de Thérèse au sujet de l'action si précoce et si insolite de Dieu sur elle doit être soigneusement retenue. C'est cette conscience d'une vocation à la vie parfaite, conscience discrètement, mais constamment entretenue, qui explique cette résolution, héroïque pour une enfant, et prise néanmoins par Thérèse dès l'âge de trois ans, de ne rien refuser à Jésus.

L'action de Léonie sur l'éducation de Thérèse semble avoir été moins profonde. C'était une enfant maladive, qui suivait des cours en ville, et ne faisait que passer à la maison ; mais elle avait des moments d'aimable expansion, et prodiguait alors ses tendresses à la petite sœur, qui le lui rendait bien. « Ma chère petite Léonie, écrit Thérèse, tenait aussi une bien grande place dans mon cœur ; elle m'aimait beaucoup. Le soir, en revenant de ses leçons, elle voulait me garder quand toute la famille était en promenade ; il me semble entendre encore les gentils refrains qu'elle chantait de sa douce voix pour m'endormir. Je me souviens parfaitement de sa première communion. Je me rappelle aussi la petite fille pauvre, sa compagne, que notre mère avait habillée, suivant l'usage touchant des familles aisées d'Alençon. Cette enfant ne quitta pas Léonie un seul instant de ce beau jour, et, le soir, au grand dîner, on la mit à la place d'honneur [1]. »

Ce dernier trait achève de peindre cette mère chrétienne, si charitable, qui entendait pourvoir surtout par l'exemple à l'éducation de ses filles.

Céline ne pouvait, au même titre que ses grandes sœurs, agir sur la vie et les habitudes de Thérèse ; elle était trop

[1] *Histoire d'une âme*, p. 12.

jeune ; néanmoins, sa précoce vertu présentait à sa petite compagne une attirance qui la lui rendait spécialement accessible, car elle était, de son côté, une charmante enfant. « Je crois, écrivait alors sa mère, que Céline me donnera beaucoup de consolation. Elle a une nature d'élite. Elle s'occupe déjà sérieusement de savoir comment il faudra se préparer pour bien faire sa première communion [1]. »

Mais elle fut surtout la confidente de sa petite sœur, la compagne de ses premiers jeux, celle qui devait, plus que toute autre, créer autour de Thérèse cette atmosphère de joie rayonnante dont le souvenir lui ferait bénir, plus tard, « ces années ensoleillées de sa petite enfance ». C'est surtout aussi dans le commerce ingénu avec sa chère Céline que Thérèse apprit la douceur d'un attachement à la fois tendre et pur, qui devait la préparer à recevoir, plus tard, dans son cœur vierge, mais déjà formé au don de soi-même, les effusions du céleste amour.

Rien de plus aimable que cette scène de la vie des deux sœurs, retracée par Mme Martin.

« Céline et Thérèse s'aiment beaucoup ; elles se suffisent pour se récréer. La nourrice a donné à Thérèse un coq et une poule de la petite espèce ; vite, le bébé a donné le coq à sa sœur. Tous les jours, après le dîner, Céline va prendre son petit coq. Elle l'attrape tout d'un coup, ainsi que la poule, qui n'est pourtant pas facile à saisir ; mais Céline est si vive, que, du premier bond, elle la tient. Puis les voilà qui viennent s'asseoir au coin du feu ; elles s'amusent ainsi fort longtemps.

« Dimanche, Thérèse s'est avisée de sortir de son petit lit pour aller coucher avec Céline. La bonne la cherchait pour l'habiller. Elle l'aperçoit enfin, et la petite lui dit, en embrassant sa sœur et en la serrant bien fort dans ses bras : « Laissez-moi, ma pauvre Louise ; vous voyez bien que,

[1] Lettre inédite à Pauline, 8 octobre 1876.

toutes les deux, on est comme les petites poules blanches ; on ne peut pas se séparer [1]. »

Céline quittait-elle la table avant Thérèse, celle-ci laissait aussitôt son dessert inachevé, pour aller en toute hâte partager les jeux de sa sœur. Souvent une préoccupation religieuse ou un mot de piété relevaient la naïveté de leurs amusements. « Le dimanche, raconte Thérèse, comme j'étais trop petite pour aller aux offices, maman restait à me garder. En cette circonstance, je montrais une grande sagesse, ne marchant que sur le bout des pieds ; mais, aussitôt que j'entendais la porte s'ouvrir, c'était une explosion de joie sans pareille. Je me précipitais au-devant de ma jolie petite sœur, et je lui disais : « O Céline, donne-moi bien vite du pain bénit ! » Un jour, elle n'en avait pas !... Comment faire ? Je ne pouvais m'en passer ; j'appelais ce festin, *ma messe*. Une idée lumineuse me traversa l'esprit : « Tu n'as pas de pain bénit, eh bien ! fais-en ! » Elle ouvrit alors le placard, prit le pain, en coupa une bouchée, et, récitant dessus un *Ave Maria* d'un ton solennel, me le présenta triomphante. Et moi, faisant le signe de la croix, je le mangeai avec une grande dévotion, lui trouvant tout à fait le goût du pain bénit [2]. »

C'est ainsi que par toutes les voies, à l'occasion des actes les plus simples comme des cérémonies rituelles, on voyait le sentiment religieux pénétrer dans l'âme de l'enfant, et s'affermir en elle le respect des choses divines.

* * *

Nous avons passé en revue certains grands exemples de religion, de courage ou de dévouement donnés par les parents

---

[1] Lettre à Pauline, du 8 novembre 1876, reproduite en partie dans l'*Histoire d'une âme*, ch. I^er^, p. 14.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. I^er^, p. 14.

à leurs fillettes dès le plus bas âge. Ces exemples n'auraient pas, sans doute, agi aussi puissamment sur Thérèse, si les êtres aimés qui l'entouraient de sollicitude ne l'eussent pas, en même temps, enveloppée d'amour. C'est par l'amour que, peu à peu, ils la formeront à aimer jusqu'au don complet d'elle-même, jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort.

La tendresse de Mme Martin était virile. C'était la femme forte qui, pour rien au monde, n'eût consenti à flatter, chez ses enfants, une dangereuse inclination ; mais elle savait leur prodiguer, à l'occasion, les marques d'attachement les plus douces et les plus émouvantes.

Elle a raconté elle-même avec quelle affectueuse condescendance elle répondait aux exigences enfantines de la petite Thérèse. « Elle ne monterait pas l'escalier toute seule, écrit-elle, à moins de m'appeler à chaque marche : *Maman ! Maman !* Autant de marches, autant de *Maman !* Et si, par malheur, j'oublie de répondre une seule fois : « Oui, ma petite fille ! » elle reste là, sans avancer ni reculer [1]. »

Même tendresse, et plus démonstrative encore, de la part du père. A peine rentre-t-il de ses affaires, que Thérèse court au-devant de lui, l'embrasse, et, sans façon, s'assied sur une de ses bottes. Son plaisir est de se voir promener ensuite, en cet équipage, par cette monture complaisante. Mme Martin reproche en souriant à son mari de faire toutes les volontés de Thérèse : « Que veux-tu ? dit-il, c'est la *Reine !* » Et il la prend dans ses bras, l'assied sur son épaule, l'embrasse et lui prodigue des caresses sans fin.

Cette éducation par l'amour, où tenaient tant de place la pensée de Dieu et le désir de lui plaire, ne nuisait nullement, chez Thérèse, au développement normal des inclinations enfantines. La grâce perfectionnait la nature, sans la détruire. Comme toutes les fillettes de son âge, elle aimait le jeu, sinon les jeux bruyants ou les violents exercices au

[1] Lettre de Mme Martin, citée dans l'*Histoire d'une âme*, ch. Ier, p. 9.

grand air [1], du moins les amusements prolongés à domicile, car elle était largement pourvue de jouets variés, voiturettes, poupées de divers modèles et rubans pour les orner. Elle ne dédaigne pas la boîte de bonbons savoureux que les parents de Lisieux lui envoient à l'occasion d'un baptême, et, comme on vante devant elle l'opulence d'un riche propriétaire, elle s'écrie, en sautant et en battant des mains, qu'elle aime beaucoup mieux le cadeau de sa tante que toutes les terres de ce potentat !

Mais ce qu'elle goûte plus que tous les jouets, plus même que tous les gâteaux, ce sont les fleurs, fleurs des jardins, dont les vives couleurs réjouissent ses yeux clairs, fleurs des champs surtout, dont l'éclat discret, les formes gracieuses et tous les humbles charmes dédaignés du vulgaire, flattent son goût inné de sobre élégance et de délicate beauté.

Confusément, au fond de son âme ingénue, germent et s'épanouissent les sentiments qu'un aimable poète exprimait naguère par cette apostrophe :

« Fleurs des prés et des bois, fleurs des monts, fleurs des eaux,
« Que berce au gré du vent la chanson des roseaux,
« Et vous, fleurs des vergers, si blanches et si roses,
« Comme des papillons, fleurs dans l'espace écloses,
« Fleurs qu'habille un lambeau de la pourpre des soirs,
« Fleurs d'azur et fleurs d'or, mystiques encensoirs,
« Balançant des parfums dans vos corolles blanches ;
« Fleurs au tendre regard, fleurs à l'œil bleu, pervenches ;
« Bruyères qui semblez, sur les coteaux penchants,
« Un reflet adouci des lumineux couchants ;
« Primevères, muguets, fleurs au printemps fleuries,
« Pâquerettes d'argent, étoiles des prairies ;
« Fleurs des Gaules, verveine où nos rudes aïeux
« Cherchaient de l'avenir le mot mystérieux.
. . . . . .
« Le limpide ruisseau vous abreuve à ses ondes ;
« Le sol vierge nourrit vos racines profondes ;

[1] Elle aimait l'exercice de la balançoire, mais ce goût semble avoir été une exception.

« Bonnes, vous embaumez les bons et les méchants,
« Créatures de Dieu, douces sœurs, fleurs des champs [1] ! »

Aussi quelle fête quand M. Martin emmenait Céline et Thérèse au « Pavillon » ! C'était, à l'entrée de la ville, une petite maison garnie de meubles rustiques, et entourée d'un vaste jardin où foisonnaient, l'été, fraises, groseilles, géraniums et roses couleur de pourpre.

Thérèse rentre à la maison chargée d'énormes bouquets, formés moins des roses du « Pavillon » que des pâquerettes, boutons d'or, et coquelicots cueillis au hasard des sentiers. Il semble que, dès cet âge, elle saisisse le symbolisme des fleurs offertes à un être aimé, et qu'en entourant de gerbes champêtres la Vierge vénérée au foyer, et le saint Joseph devant lequel s'agenouille sa mère, elle entende leur consacrer, par là, son âme et sa vie. En tout cas, elle ne prie jamais mieux que dans la pièce disposée en oratoire pour le « Mois de Marie ». Sa sœur aînée le déclare en termes expressifs. « C'est toute une affaire, écrit-elle à Pauline, d'arranger le « Mois de Marie » à la maison. Maman est trop difficile, plus difficile que la sainte Vierge [2] ! Il lui faut des branches d'aubépine qui montent jusqu'au plafond, des murs tapissés de verdure, etc...

« Thérèse en est tout émerveillée. Chaque matin, elle y vient faire sa prière en sautant de joie. Si tu savais comme elle est espiègle et fine ! Je suis dans l'admiration devant ce petit « bouquet-là ». Tout le monde, à la maison, la dévore de baisers [3]. »

Non seulement Thérèse avait gardé, sous l'influence de l'action céleste, ses mœurs enfantines, avec leur grâce et leur candeur, mais elle se distinguait par la charmante

---

[1] Henry Thédenat, *Quelques vers*, p. 19. — Paris, Jouve.

[2] La statue ainsi honorée était celle devant laquelle Mme Martin avait déjà obtenu une grâce extraordinaire, et qui devait, plus tard, s'animer et sourire devant Thérèse.

[3] Lettre inédite.

spontanéité de son langage et l'imprévu de ses vives reparties, que relevait parfois le piquant des locutions de terroir. Un matin, Céline tourmentait son père pour qu'il l'emmenât avec Thérèse au « Pavillon », comme il l'avait fait la veille. D'un ton mi-sérieux, mi-badin, M. Martin lui dit : « Plaisantes-tu ? crois-tu que je t'emmènerai tous les jours ? » Thérèse était dans un coin, s'amusant avec une baguette, et tout occupée de son jouet. Tout d'un coup, d'un air indifférent : « Faut pas nous « mettre dans le toupet » que papa nous emmènera tous les jours[1] ! » Céline baissa la tête, et « papa » se prit à rire de tout son cœur.

* * *

Cette atmosphère de tendres effusions, où l'enfance de Thérèse s'écoulait parmi les prières, les jeux et les caresses, contribuait, nous le savons, à épanouir la chère petite du côté de Dieu ; mais, bien qu'à son propre témoignage, elle ne fût pas réellement gâtée par ses parents, l'amour-propre, qui, de par la faute originelle, sommeille au fond de toute âme, même prédestinée, devait parfois effleurer cette nature virginale.

Thérèse en connut les atteintes, légères, il est vrai, et fugitives, assez distinctes néanmoins pour lui laisser un souvenir qu'elle a humblement noté dans l'*Histoire d'une âme*.

Vers l'âge de trois ans, elle eut quelques crises de l'entêtement mutin si habituel à cet âge. Sa mère les signale sans atténuation, mais sans inquiétude, à cause des charmantes qualités qui en sont le correctif. « Ma petite Céline, écrit-elle, est tout à fait portée à la vertu ; c'est le sentiment

[1] « Se mettre dans le toupet », locution normande qui signifie « avoir la prétention de... ». — Lettre inédite de Mme Martin à Pauline, octobre 1876.

intime de son être ; elle a une âme candide et l'horreur instinctive du mal.

« Quant au « petit furet », on ne sait pas trop comment ça fera : c'est si petit, si étourdi ! Elle est d'une intelligence remarquable, elle a un cœur d'or ; elle est très caressante et bien franche. C'est curieux de la voir courir après moi pour me faire sa confession : « Maman, j'ai poussé Céline une fois, je l'ai battue une fois, mais je ne recommencerai plus. » Et c'est ainsi pour tout ce qu'elle fait [1]. »

Malgré les précautions des parents, qui, tout en aimant tendrement Thérèse, ne lui passent aucune fantaisie tant soit peu déréglée, elle fait parfois, rarement, figure d'enfant gâtée ; mais quels touchants regrets expient l'oubli momentané, et avec quelle promptitude il est réparé ! Écoutons son propre récit :

« Je me rappelle très bien qu'un jour où je me balançais en folâtrant, mon père vint à passer et m'appela, disant : « Viens m'embrasser, ma petite Reine ! » Contre mon habitude, je ne voulus point bouger, et répondis d'un air mutin : « Dérange-toi, papa ! » Il ne m'écouta pas et fit bien. Marie était là. « Petite mal élevée, me dit-elle, que c'est vilain de répondre ainsi à son père ! » Aussitôt, je sortis de ma fatale balançoire ; la leçon n'avait que trop bien porté ! Toute la maison retentit de mes cris de contrition ; je montai vite l'escalier, et, cette fois, je n'appelai point « maman » à chaque marche ; je ne pensais qu'à trouver papa, à me réconcilier avec lui, ce qui fut bien vite fait [2]. »

Même scène, ou, du moins, presque semblable, avec sa mère. C'est M^me^ Martin, cette fois, qui en fait le récit : « L'autre jour, je voulus embrasser Thérèse avant de descendre ; elle paraissait profondément endormie. Je n'osais la réveiller, quand Marie me dit : « Maman, elle fait sem-

[1] Lettre à Pauline, 14 mai 1876.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. I^er^, p. 19.

blant de dormir, j'en suis sûre ! » Alors je me penchai sur son front pour l'embrasser ; mais elle se cacha aussitôt sous sa couverture, en me disant d'un air d'enfant gâtée : « Je ne veux pas qu'on me voie. » Je n'étais rien moins que contente, et le lui fis sentir.

« Deux minutes après, je l'entendais pleurer, et voilà que bientôt, à ma grande surprise, je l'aperçois à mes côtés. Elle était sortie toute seule de son petit lit, avait descendu l'escalier pieds nus, embarrassée dans sa chemise de nuit plus longue qu'elle ; son petit visage était couvert de larmes. « Maman, me dit-elle, en se jetant à mes genoux, maman, j'ai été méchante, pardonne-moi ! » Le pardon fut vite accordé. Je pris mon chérubin dans mes bras, le pressant sur mon cœur et le couvrant de baisers [1]. » Ne serait-on pas tenté de dire : « Heureuse faute, que fait oublier une si touchante réparation ! »

L'enfant prit de bonne heure l'habitude de s'accuser des petits accidents, même involontaires, auxquels elle avait eu quelque part. Écoutons encore sa mère :

« Aussitôt qu'elle a fait le moindre malheur, il faut que tout le monde le sache. Hier, ayant déchiré, sans le vouloir, un petit coin de tapisserie, elle s'est mise dans un état à faire pitié. Puis, il fallait bien vite le dire à son père. Lorsqu'il est rentré, quatre heures après, personne n'y pensait plus ; mais elle est accourue vers Marie, lui disant : « Raconte vite à papa que j'ai déchiré le papier. » Elle se tenait là comme une criminelle qui attend sa condamnation, mais elle a dans sa petite idée qu'on va lui pardonner plus facilement si elle s'accuse [2]. »

Elle ne se borne pas à s'accuser, elle entend réparer le dommage, et cela par des moyens dont sa naïve simplicité appelle, avec l'indulgence souriante de ses parents, un redoublement de tendresse de la part de tous.

---

[1] Lettre à Pauline, 13 février 1877.
[2] Lettre de Mme Martin à Pauline, 21 mai 1876.

Elle a brisé, un jour, un petit vase que lui avait donné sa mère. Bien vite, comme de coutume, elle vient le lui montrer, et, comme Mme Martin paraît mécontente, elle commence à sangloter. Un moment après, elle va la trouver, en disant : « N'aie pas de chagrin, ma petite mère ; quand je gagnerai de l'argent, je t'assure que je t'en achèterai un autre. » Et Mme Martin de dire à Pauline : « Comme tu le vois, je ne suis pas près de le tenir [1] ! »

* * *

Tout contribuait, malgré ces petits nuages, à la joie de Thérèse. On admirait de plus en plus son intelligence, sa vivacité et ses grâces charmantes. Sans le lui dire, on était émerveillé de sa précoce piété. Mais quelle solidité promettait cette aimable vertu, qui s'épanouissait parmi les sourires des siens, à peine mêlés de douces réprimandes ? Les actes de dévotion de la petite fille n'étaient-ils pas de ceux que commande l'amour maternel, mais que pourrait déconcerter le moindre effort ? La Providence devait y pourvoir.

Pour grandir, la piété enfantine de Thérèse avait besoin, comme toute autre, de l'action fortifiante de l'épreuve. Dieu la lui prodigua de bonne heure, au point qu'elle pourra écrire plus tard, elle, l'enfant si entourée jadis, et si choyée : « La croix n'a cessé de m'accompagner depuis le berceau. »

Aux petits malaises ou souffrances physiques supportés sans se plaindre et en souriant, Thérèse sentait déjà la nécessité d'ajouter des privations volontaires. Sa sœur Marie avait rapporté de la Visitation un chapelet spécial dont les pensionnaires se servaient pour compter leurs actes de vertu. Chaque grain était mobile, et pouvait, en glissant, se séparer des autres par un intervalle : chaque sacrifice

[1] Voir la lettre inédite du 14 mai 1876.

était marqué par un grain attiré en avant. Elle donna à Céline et à Thérèse un chapelet semblable. On vit, dès lors, celle-ci, presque tout le jour, son chapelet à la main, tirant un grain à chaque léger sacrifice qu'elle avait réussi à accomplir.

Les deux petites sœurs s'encourageaient sans cesse à renouveler ces sacrifices. Elles appelaient leurs actes de vertu des « pratiques », si bien que, dans leurs conversations et même leurs jeux, il était continuellement question de « pratiques ».

Un jour qu'elles discouraient très fort sur ce chapitre dans le jardin de la rue Saint-Blaise, le mystère de leur entretien piqua la curiosité d'une voisine qui se pencha vainement à la fenêtre pour en saisir le sens, et, finalement, descendit à pas de loup pour demander à la bonne ce que signifiaient ces « pratiques » qui semblaient passionner les deux sœurs [1].

Cette indiscrète démarche n'empêcha ni Céline, ni Thérèse de reprendre, en toute occasion, leur entretien favori. Mais c'était peu de discourir, ou même de noter de petites privations faciles. Il s'agissait d'acquérir une vertu durable. On vit bientôt que Thérèse n'avait pas vainement égrené le petit chapelet. « Que j'étais heureuse, à cet âge ! devait-elle déclarer plus tard. Non seulement, je commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne pas me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. Il n'y avait en cela aucun mérite de ma part ; je le faisais naturellement [2]. »

---

[1] Voir R. P. Carbonel, *Histoire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour les enfants*, p. 30.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. Ier, p. 16.

Ces actes « naturels » n'en étaient pas moins faits consciemment pour le bon Dieu, puisqu'au dire de sa mère, la petite fille « mettait cent fois par jour la main dans sa poche, pour tirer une perle à son chapelet toutes les fois qu'elle pratiquait une mortification. » Mais ils étaient accomplis si facilement et si suavement, que déjà, à n'en pas douter, le » petit lutin » vivait sous la conduite habituelle du Saint-Esprit.

On connaît le goût de l'enfant pour les fleurs champêtres. Un dimanche qu'elle avait passé l'après-midi à la campagne, moissonnant en abondance bleuets, pâquerettes et boutons d'or, elle revenait à la maison, rouge de plaisir, et s'apprêtait à mettre en gerbes son gracieux butin, lorsque sa grand'mère, Mme Martin, trop âgée pour saisir certaines délicatesses de la nature enfantine, réclama ces fleurs pour orner un petit autel érigé dans sa maison. L'enfant sentit les larmes mouiller ses paupières ; mais Céline, qui la connaissait à fond, fut seule à s'en apercevoir, tant elle se dominait ; elle donna ses chères fleurs une à une, jusqu'à la dernière [1].

Thérèse était d'ailleurs en voie de comprendre que, pour plaire entièrement à Jésus, il ne suffit pas d'adopter un ensemble déterminé de pratiques, mais qu'il faut embrasser de bon cœur toutes celles qu'il demande.

Un petit fait de cette époque, noté par elle-même, symbolisera, plus tard, à ses yeux, l'acceptation large et spontanée des volontés divines, dont elle commençait à soupçonner l'importance, et qui devait, dans l'avenir, exprimer la perfection de sa vertu.

« Un jour, écrit-elle, Léonie, se trouvant sans doute trop grande pour jouer à la poupée, vint nous trouver toutes les deux (Céline et moi) avec une corbeille remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garnitures, sur lesquels ayant couché sa poupée, elle nous dit : « Tenez, mes petites

[1] Cf. R. P. Carbonel, *op. cit.*, p. 33.

sœurs, choisissez ! » Céline regarda et prit un peloton de ganse. Après un moment de réflexion, j'avançai la main à mon tour, en disant : « Je choisis tout ! » Et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie.

« Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot, de *choisir* entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! Je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous ; je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car je *choisis tout* ce que vous voulez [1] ! »

* * *

D'aussi généreuses tendances ne pouvaient encore que poindre dans une âme de quatre ans ; mais aux grâces d'éducation chrétienne et de saints exemples qui avaient épanoui de si bonne heure la piété de Thérèse, allaient s'ajouter la protection céleste de sa pieuse tante, récemment retournée à Dieu, et les mérites de terribles souffrances physiques qui, de longs mois, allaient tenir sa mère sur la croix.

Le 24 février 1877, M^me^ Martin avait reçu d'une des religieuses de la Visitation du Mans les lignes suivantes : « C'est ce matin que notre bien-aimée Sœur Marie-Dosithée a terminé sa vie si édifiante par une mort digne d'envie... Sa présence d'esprit, sa sérénité furent admirables jusqu'à

[1] *Histoire d'une âme*, ch. 1^er^, p. 15.

la fin. Un de ces derniers soirs elle dit à notre Mère : « O ma Mère, je ne sais plus qu'aimer, me confier et m'abandonner ! Aidez-moi à en remercier le bon Dieu. »

Nous pouvons dire que nous avons une protectrice de plus au ciel, car il est difficile de finir plus saintement une plus vertueuse vie [1]. »

Soutenue dans son grand deuil par cette espérance, Mme Martin engagea ses enfants, spécialement Thérèse, à implorer la protection céleste de leur tante. Elle se prit elle-même à espérer de l'intercession de sa pieuse sœur, jointe à celle de la très sainte Vierge, un miracle dont elle avait personnellement besoin.

Étant jeune fille, elle s'était heurtée assez violemment au coin d'une table, et ce choc avait déterminé à la poitrine une glande peu douloureuse d'abord, mais qui avait fini par dégénérer en tumeur fibreuse. Sans se plaindre jamais, sans interrompre son fatigant travail, sans manquer à aucun devoir de religion ou de famille, Mme Martin avait porté silencieusement, durant plus de seize ans, ce mal, qui lentement faisait son œuvre. Lorsque les douleurs devinrent plus vives et qu'il ne lui fut plus possible de dissimuler son état à ses proches, ceux-ci l'entraînèrent chez un médecin d'Alençon, le docteur Prévost, qui, pour la forme, se mit à écrire une ordonnance. — « A quoi cela servira-t-il ? » demanda Mme Martin. Et le docteur, l'ayant regardée, dit à demi-voix : — « A rien : c'est pour faire plaisir aux malades. »

M. Isidore Guérin préconisait, malgré tout, une opération. Il fit venir, dans ce but, sa sœur à Lisieux, et la confia aux soins d'un praticien expérimenté, qui déclara : « Il est trop tard ! »

Condamnée par les médecins, n'ayant plus que la perspective de mourir au milieu de très vives souffrances, la

[1] Citée par Mme Martin dans une lettre inédite à son frère, 26 février 1877.

courageuse chrétienne revint à Alençon, reprit son train de vie ordinaire, et n'eut plus d'autre pensée que de faire face, jusqu'au bout, sans faiblesse comme sans ostentation, au devoir quotidien.

Une fois de retour au milieu de ses enfants, elle écrivait à sa belle-sœur : « Vous vous donnez vraiment beaucoup trop de peine pour moi ; j'en suis toute confuse. Je ne mérite pas qu'on s'occupe tant de moi, ma vie n'est pas si précieuse [1]. »

Elle céda néanmoins son commerce de dentelles, sachant bien qu'elle ne jouirait guère de la liberté ainsi conquise, mais s'y résignant avec un regret à peine exprimé. « Je quitte donc tout de bon, écrivit-elle, mon point d'Alençon, et je commence à vivre de mes rentes. Je crois que, de toutes manières, il en est temps. La plus grande crainte que j'aie, c'est de ne pas jouir longtemps de ma retraite ; je puis dire pourtant qu'elle m'a coûté cher [2]. »

L'image de la mort lui était devenue familière. Elle l'envisageait sans trembler, lorsqu'après le décès de sa sœur, il lui parut qu'elle était encore utile en ce monde pour achever l'éducation de ses filles. Elle se prit alors à espérer que, par la puissance de la Reine du ciel et l'intercession de sa chère Visitandine, un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes lui rendrait la santé. Elle écrivit à sa fille Pauline : « C'est dix ou quinze jours après la mort de ta tante qu'il m'est venu, à tort ou à raison, cette confiance que je ne m'explique pas, et aussi un grand désir de vivre encore quelques années, pour élever mes enfants [3]. »

Un pèlerinage du diocèse d'Angers, à destination de Lourdes, s'organisait pour le 18 juin 1877. M^me^ Martin obtint de s'y joindre, avec ses trois filles, Marie, Pauline et

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 28 janvier 1877.
[2] *Id.*, du 10 mai 1877.
[3] Lettre inédite, 13 mai 1877.

Léonie. « C'est bien de l'embarras et des dépenses, écrivait-elle ; mais, si j'obtiens la grâce tant désirée, ce ne sera pas la payer trop cher, et il me semble que, plus je ferai de sacrifices, plus la sainte Vierge sera disposée à nous exaucer [1]. » La grande raison de son départ en si nombreuse compagnie était l'espoir qu'elle fondait sur les ardentes prières de ses enfants, qui, avec une foi sans pareille, se disposaient à assiéger l'Immaculée de leurs supplications.

Le voyage fut plus fatigant qu'on ne l'avait prévu. Chaleur accablante, alimentation défectueuse, difficulté de trouver à Lourdes un logement passable, tout contribua à exténuer la malade.

L'épreuve de la piscine ne fut pas favorable. Une fois de retour, elle devait écrire à ses parents de Lisieux : « Je me suis plongée quatre fois dans la piscine, la dernière fois, deux heures avant de partir. J'avais de l'eau glacée jusque par-dessus les épaules ; mais elle n'était pas si froide que le matin. J'y suis restée plus d'un quart d'heure, espérant toujours que la sainte Vierge allait me guérir. Pendant que j'y étais, je ne sentais aucune douleur ; mais, aussitôt retirée, cela recommençait à m'aiguillonner comme d'habitude...

« J'aurais été doublement heureuse d'être guérie à cause de vous. Hélas ! la sainte Vierge nous a dit, comme à Bernadette : « Je vous rendrai heureux, non pas en ce monde, mais dans l'autre [2]. »

Forte de cette assurance, l'intrépide voyageuse reprit la route d'Alençon et se mit à chanter à pleine voix les cantiques du pèlerinage, en présence de ses filles, muettes de tristesse et de saisissement. Mais, en rentrant en Normandie, elle était brisée, et il lui fallut avouer que ce pénible déplacement avait aggravé son mal.

Son mari l'attendait à la gare, avec Céline et Thérèse. Il

---

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 29 mai 1877.
[2] *Id.*, du 24 juin 1877.

avait passé une dure semaine, espérant toujours la bienheureuse dépêche qui n'était pas venue. Il était triste, et les petites filles, étonnées de voir que la sainte Vierge n'avait pas écouté leurs innocentes prières. M. Martin, au dire de sa femme, fut très surpris de la voir arriver aussi gaîment que si elle avait obtenu la grâce désirée. « Cela, ajoute-t-elle, lui a redonné du courage, et a remis la bonne humeur à la maison [1]. »

Cette attitude de la malade était de pure charité pour les siens. A sa fille Pauline, dont elle connaissait la piété, et qu'elle voulait habituer à envisager l'épreuve en face, elle confiait ses véritables sentiments. « Je veux savoir, lui écrivit-elle, dans quelles dispositions d'esprit tu te trouves, et si tu es encore fâchée contre la sainte Vierge, qui n'a pas voulu te faire « sauter de joie »... N'espère pas beaucoup de joie sur la terre : tu aurais trop de déceptions. Pour moi, je sais par expérience à quoi m'en tenir sur les joies de la terre, et, si je n'espérais pas celles du ciel, je me trouverais bien malheureuse [2]. »

Cependant, pour la consolation des siens, comme pour le maintien de son propre courage, la pauvre mère continuait de demander un miracle. Mme Martin désirait revoir, une fois encore, à Lisieux, la chère famille qui lui avait toujours été si affectueusement secourable. Elle projetait même d'emmener avec elle quelques-unes de ses filles, et, parlant à sa belle-sœur de leur vif désir de l'accompagner, elle ajoutait : « La plus petite serait la plus empressée. Elle se rappellera toute sa vie qu'on l'a laissée à Alençon il y a deux ans, et, quand elle en parle, les larmes viennent tout de suite. C'est une charmante petite créature que ma Thérèse ; je vous assure que celle-là se tirera d'affaire [3]. »

---

[1] Lettre inédite à Pauline, 25 juin 1877.
[2] *Ibid.*
[3] Lettre inédite à sa belle-sœur, 8 juillet 1877.

La pauvre enfant qui craignait de n'être pas emmenée à Lisieux ne prévoyait point, hélas ! la cruelle nécessité qui la contraindrait bientôt à ce voyage.

* * *

Impitoyablement, le mal progressait. Les mois de juillet et d'août furent marqués par des douleurs intolérables. Ni sommeil désormais, ni calme, ni répit pour la malade, sur la couche douloureuse où elle passait une partie de ses jours.

Elle voit nettement la gravité de son état, et, avec la foi qui avait été la lumière comme l'appui de sa vie, se prépare à l'inévitable. « J'en ai pris mon parti, écrit-elle, et tâche de faire comme si je devais mourir. Il faut absolument que je ne perde pas le peu de temps qui me reste à vivre. Ce sont des jours de salut qui ne reviendront jamais plus ; je veux en profiter [1]. »

Et, pour s'assurer la grâce de la persévérance finale, aussi bien que pour donner jusqu'au bout l'exemple de la fidélité au devoir religieux, elle se traîne une dernière fois, le premier vendredi du mois d'août, à la messe matinale de la paroisse. A chaque pas, elle se sent le cou comme transpercé par un stylet. D'horribles souffrances dans tout le côté droit l'obligent fréquemment à s'arrêter. N'importe ! elle entend dans cet état sa dernière messe, et puise dans la vue du sacrifice du Calvaire renouvelé sur l'autel le courage d'affronter la lutte suprême.

Les semaines suivantes virent la dissolution progressive du pauvre corps qui s'abîmait sous l'action d'un mal implacable.

Il fallait épargner ces scènes de douleur aux deux plus jeunes enfants, Céline et Thérèse, que cette mère dévouée avait entourées jusqu'au bout de ses soins. On décida

[1] Lettre inédite à sa belle-sœur, 15 juillet 1877.

d'emmener les deux petites filles, pendant la journée, dans une maison amie. Consultons, à ce sujet, les souvenirs de Thérèse :

« Nous étions, Céline et moi, comme de pauvres petites exilées ! Tous les matins, Mme X... venait nous chercher, et nous passions la journée chez elle. Une fois, nous n'avions pas eu le temps de faire notre prière avant de partir, et Céline me dit tout bas pendant le trajet : « Faut-il avouer que nous n'avons pas fait notre prière ? — Oh ! oui, répondis-je. » Alors, bien timidement, elle confia son secret à cette dame, qui nous dit aussitôt : « Eh bien, mes petites filles, vous allez la faire. » Puis, nous laissant dans une grande chambre, elle partit. Céline me regarda stupéfaite ; je ne l'étais pas moins, et m'écriai : « Ah ! ce n'est pas comme maman ! Toujours, elle nous faisait faire notre prière ! »

« Dans la journée, malgré les distractions qu'on essayait de nous donner, la pensée de notre mère chérie nous revenait sans cesse. Je me rappelle que Céline, ayant reçu un bel abricot, se pencha vers moi et me dit : « Nous n'allons pas le manger ; nous allons le donner à maman ! » Hélas ! notre mère bien-aimée était déjà trop malade pour manger les fruits de la terre ; elle ne devait plus se rassasier qu'au ciel, de la gloire de Dieu, et boire avec Jésus le vin mystérieux dont il parla dans sa dernière cène, promettant de le partager avec nous dans le royaume de son Père [1]. »

Une dernière joie terrestre était réservée à la mère si soucieuse de la bonne éducation de ses filles. L'aînée servait toujours d'institutrice à Céline et à Thérèse. La période des vacances étant ouverte, Marie eut l'idée, pour l'encouragement de ses petites sœurs, aussi bien que pour la consolation de ses parents, d'organiser à domicile un simulacre de distribution des prix. Voici comment, dans une lettre à sa tante de Lisieux, elle décrivit la séance. « Je vous assure que c'était tout à fait beau. J'avais orné ma chambre de

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 19.

guirlandes de pervenches entremêlées de bouquets de roses. De distance en distance, des couronnes de fleurs étaient suspendues ; un tapis couvrait le parquet, et deux fauteuils attendaient les présidents de « l'auguste cérémonie », Monsieur et Madame Martin.

« Oui, ma tante, maman aussi a voulu assister à nos prix... Nos deux petites étaient en blanc, et il fallait voir avec quelle figure triomphante elles venaient chercher leurs livres et leurs couronnes. Papa et maman distribuaient les récompenses, et moi, j'appelais mes élèves [1]. »

* * *

C'était le dernier sourire de la famille à celle qui allait la quitter pour toujours. Mme Martin passa de son fauteuil de présidente à son lit de souffrances. Huit jours plus tard, elle écrivait : « ... Mes forces sont à bout... Si la sainte Vierge ne me guérit pas, c'est que mon temps est fait, et que le bon Dieu veut que je me repose ailleurs que sur la terre [2]. » Ce suprême message à son frère de Lisieux était daté du 16 août. Le 26, il fallut songer au saint viatique. M. Martin eut le courage de se rendre lui-même à l'église, et d'accompagner, à l'aller et au retour, le Sauveur Jésus, qui venait fortifier la mourante pour le dernier passage. Les saintes onctions produisirent sur celle qui allait partir leurs bienheureux effets de purification et de renouvellement. Thérèse était présente, devinant qu'une séparation solennelle allait s'accomplir, mais que, par la miséricorde du Tout-Puissant, son héroïque mère, en retournant à Dieu, ne la quitterait pas tout à fait.

« La cérémonie touchante de l'extrême-onction, a-t-elle écrit, s'est imprimée dans mon âme. Je vois encore l'endroit

[1] Lettre inédite, du 9 août 1877.
[2] Lettre inédite à son frère, 16 août 1877.

où l'on me fit agenouiller, j'entends encore les sanglots de notre pauvre père [1]. »

L'âme ainsi préparée brisa ses liens le 28 août 1877, à minuit et demi. Elle avait passé ici-bas quarante-six ans, au milieu de labeurs et d'épreuves qui, dès son départ pour l'autre vie, firent espérer pour elle la grande paix du paradis [2].

Avant que ses restes disparussent pour toujours aux regards de Thérèse, M. Martin prit l'enfant dans ses bras. « Viens, dit-il, embrasser une dernière fois ta chère petite mère. » Et, sans prononcer un mot, l'orpheline approcha ses lèvres du front glacé de la défunte.

Cette petite fille si vive, si rieuse, si heureuse de vivre, semblait transformée et subitement mûrie par la redoutable apparition de la mort. Elle ne pleurait pas ; elle regardait et écoutait en silence, mais elle comprenait. On l'avait laissée un moment à elle-même, et elle se trouva seule, en face du cercueil dressé dans un corridor. Elle n'en avait jamais vu. Au lieu de fuir à cet aspect, elle considéra longuement, tristement, le funèbre objet, levant la tête comme pour le distinguer plus à loisir et se familiariser avec cette étroite demeure, dernier asile de toute dépouille humaine.

Après le service religieux, célébré à l'église Notre-Dame, la famille se retrouva dans la maison encore voilée de deuil. « Nous étions réunies toutes les cinq, dit Thérèse, nous regardant avec tristesse. En nous voyant ainsi, notre bonne fut émue de compassion, et, se tournant vers Céline et vers moi : « Pauvres petites, nous dit-elle, vous n'avez plus de mère !... » Alors, Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : « Eh bien, c'est toi qui seras maman ! » Moi, toujours habituée à suivre Céline, j'aurais bien dû l'imiter dans

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 20.

[2] Les filles de Mme Martin, aujourd'hui religieuses, se souviennent encore de l'expression de sérénité céleste répandue alors sur les traits de leur mère.

une action si juste ; mais je pensai que Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille ; alors je la regardai avec tendresse, et, cachant ma petite tête sur son cœur, je dis à mon tour : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman [1] ! »

L'enfant de quatre ans et demi était loin de supposer jusqu'à quel point celle qu'elle choisissait ainsi lui serait mère, et quel guide spirituel la Providence lui préparait en la personne de Pauline.

Pour le moment, les deux sœurs aînées s'efforcèrent de prendre à cœur leur tâche délicate, afin d'atténuer, pour les deux enfants, les suites de la catastrophe qui venait de dévaster le foyer.

Les jours qui suivirent l'inhumation furent solitaires et tristes. La seule sortie de la famille en deuil était une visite au cimetière. M. Martin achevait la liquidation de son fonds de commerce. Ses loisirs étaient pris par ces soucis et d'autres du même ordre. Qu'allaient devenir, privées de la direction maternelle, ses orphelines, et surtout ses deux petites filles ?

Des amis d'Alençon, des parents éloignés, lui donnèrent leurs conseils, et s'offrirent à l'aider pour l'éducation de ses enfants ; mais, ces conseils ne cadrant pas avec ses austères principes, il remercia.

Il se souvint alors que, pendant son agonie, sa femme, déjà privée de la parole, avait fixé sur sa belle-sœur un long regard suppliant, comme pour lui recommander ses filles, et que M^me^ Guérin avait promis de leur servir de mère. Il résolut de mettre à profit l'offre charitable de ses parents de Lisieux.

Pour lui, le sacrifice était amer. Il lui fallait dire adieu à ses amis d'enfance, à son « Pavillon », à toutes ses rela-

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 21. — A son insu, Thérèse obéissait ainsi à un geste prophétique de sa mère mourante, qui, voyant à ses côtés Pauline, lui avait pris la main avec respect pour la baiser. Elle semblait l'investir, par là, de la mission maternelle qu'elle devait remplir toute sa vie.

tions et à toutes ses habitudes. Surtout, il lui fallait quitter ses chères tombes [1]. Il n'hésita pas, et pria son beau-frère, M. Guérin, de chercher à Lisieux une maison assez vaste pour abriter tous les siens.

Le 10 septembre suivant, l'asile était trouvé. Les préparatifs furent promptement terminés. M. Martin resta le dernier à Alençon pour achever le règlement de ses affaires ; mais, dès la première quinzaine de novembre, il établissait ses filles dans la propriété louée par M. Guérin, et qui portait un nom gracieux, « Les Buissonnets ».

[1] En 1894, M. Martin ayant été inhumé au cimetière de Lisieux, M. Guérin fit revenir d'Alençon, pour les réunir dans le même tombeau, les corps de Mme Martin, de leurs jeunes enfants décédés, du grand-père Guérin et de la grand'mère Martin.

CHAPITRE IV

LISIEUX. — LES BUISSONNETS.

Lisieux, groupe de maisons pittoresques, aux pignons aigus, dominées par la flèche hardie et la façade sévère d'une haute cathédrale gothique ; asile discret de l'art des huchiers normands, qui étale, au détour des petites rues, ses fines arabesques et ses monstres bizarres sur le bois des chambranles vermoulus ; petite cité mélancolique, malgré son cadre de verdure et la note gaie de ses jardins fleuris, tel allait être, après le grand deuil d'Alençon, le refuge de la famille Martin.

La première impression des jeunes filles, à leur arrivée, fut triste. Outre qu'elles portaient partout la pensée de leur mère disparue, les porches enfumés de Lisieux, avec leurs figures grimaçantes, les hautes cheminées d'usine, avec leur couronne d'épaisses vapeurs, contrastaient péniblement, à leur gré, avec les coquettes maisons d'Alençon.

Seule, la petite Thérèse avait quitté sans regret la demeure de la rue Saint-Blaise, et elle s'en accusait plus tard avec gentillesse, en disant : « Les enfants aiment le changement. » D'autre part, les visages accueillants qui l'attendaient au seuil de la maison de son oncle l'avaient empêchée de remarquer l'aspect un peu morose de la vieille cité.

La demeure de M. Guérin, haute et solide bâtisse de construction ancienne, s'élevait à l'angle de la Grande-Rue et du carrefour dénommé actuellement place Thiers.

On connaît déjà le maître de la maison ; quelques traits achèveront l'esquisse précédemment tracée.

M. Guérin, qui, à cette époque, dirigeait encore son importante pharmacie, était un homme de moyenne taille et d'allures distinguées, dont le regard vif, le parler net et les manières décidées révélaient l'indéfectible loyauté. Chrétien de tradition, esprit ouvert autant que vigoureux, il avait de bonne heure étendu ses recherches au delà du cercle de connaissances techniques imposées par sa profession, et il s'était assez initié aux études religieuses pour devenir, à ses heures, un polémiste redouté des ennemis de l'Église. Au demeurant, cœur d'un dévouement inaltérable, et aussi accessible à l'émotion que constant dans ses amitiés.

Avec sa bonne grâce affectueuse et son empressement à rendre service, sa femme était le rayon de soleil discret, mais singulièrement chaud, de cette maison à l'aspect grave et un peu austère. Issue d'une de ces familles foncièrement pieuses qui avaient donné à l'Église des prêtres et même des martyrs [1], Céline Fournet était devenue, on le sait, l'amie intime de sa belle-sœur, et sa promesse de servir de mère aux enfants de M^me^ Martin avait adouci les derniers instants de la mourante. Mais elle comptait spécialement sur les prévenances aimables de ses filles, Jeanne et Marie, pour ramener un peu de joie dans l'âme de ses plus jeunes nièces devenues orphelines.

L'accueil fut cordial jusqu'à la tendresse. M^me^ Guérin et ses fillettes attendaient sur le seuil du logis les cinq exilées, conduites par leur oncle. De toutes, Thérèse aurait dû être la plus dépaysée, puisqu'elle venait à Lisieux pour la première fois ; mais les caresses de sa tante amenèrent vite un sourire sur son petit visage intimidé.

Après une nuit paisible et reposante, on dirigea les orphelines vers leur nouvelle demeure.

---

[1] Elle était parente de Thomas-Jean Monsaint, ancien vicaire d'Orbec-en-Auge, puis de la paroisse Saint-Roch, à Paris, qui fut massacré à l'Abbaye le 2 septembre 1792. — Cf. Joseph Grente, *Les martyrs de septembre* 1792, *à Paris.*

* * *

De la route de Pont-L'Évêque, à l'est de Lisieux, part un raidillon qui, par des méandres rocailleux, conduit à une propriété assise à mi-côte d'une colline. La ville s'étage au-dessous, avec ses toits aigus et ses clochers gris. Ce sont les « Buissonnets ».

Rien de plus gracieux que cette petite maison, à la fois confortable et rustique, épanouie dans un nid de verdure, en face d'un horizon aussi large que varié. En avant de la façade principale, une riante pelouse plantée d'arbres ; derrière les bâtiments, un assez vaste jardin entouré de murs tapissés de lierre ; pas d'autres bruits que les notes claironnantes des rossignols nichés dans les haies de lilas ou la stridente symphonie des grillons sautillant dans les foins coupés.

La vue de cette demeure, dont la fraîcheur se détachait sur la sombre frondaison des sapins et des frênes, fut pour Thérèse un ravissement. Il n'en fallait pas moins pour égayer un peu la pauvre petite, à chaque instant ressaisie par les impressions désolantes de son deuil. « Aussitôt après la mort de maman, a-t-elle écrit elle-même, mon heureux caractère changea complètement. Moi, si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès ; un regard suffisait pour me faire fondre en larmes ; il fallait que personne ne s'occupât de moi ; je ne pouvais souffrir la compagnie des étrangers, et ne retrouvais ma gaîté que dans l'intimité de ma famille [1]. »

Cette épreuve devait durer de longues années, et même s'aggraver. Pour le moment, elle était suavement allégée par l'affection de la famille Guérin et le charme de l'asile verdoyant où allait grandir désormais la « petite Reine ».

Cependant, la maison ne possède pas encore son chef. M. Martin connaît pourtant le petit nid où il va tenter d'abri-

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 22.

ter les chers vestiges de son bonheur. Vers la mi-septembre, il l'est venu visiter avant de régler avec le propriétaire les dernières conventions. Dans une lettre du 16 novembre, sa fille aînée, Marie, lui communique ses premières impressions : « Nous sommes installées aux Buissonnets. C'est une charmante habitation, riante et gaie, avec un grand jardin où Céline et Thérèse pourront prendre leurs ébats. Il n'y a que l'escalier qui laisse à désirer et aussi l'accès à la maison. »

Ce que la jeune fille n'ajoute pas, c'est que cette demeure à l'aspect si avenant est, malgré tout, une bâtisse fort ancienne, aux pièces assez mal distribuées, et aux plafonds bas ; elle se garde surtout d'appeler l'attention du fervent chrétien sur les sept cents pas qui séparent la propriété de l'église cathédrale ; mais elle lui signale l'étroit sentier qui conduit aux Buissonnets, et que M. Martin appellera « le chemin du Paradis ».

Au surplus, elle lui promet paix et félicité dans ce tranquille séjour. « Il me semble, dit-elle, que tu seras heureux là, mon cher petit père. Oh ! oui, nous tâcherons d'être si bonnes, de te rendre la vie si douce, que tu seras dédommagé du grand sacrifice que tu fais pour notre bonheur [1]. »

C'est le 30 novembre que M. Martin arriva aux Buissonnets. Sans tarder, on organisa la vie de famille dans le nouveau logis.

* * *

Une chambre donnant de plain-pied dans le jardin situé en arrière de la maison fut assignée à Céline et à Thérèse. C'est là que la « petite Reine » devait offrir à Jésus et à sa Mère tant de prières ingénues [2]. Mais plus tard, lorsqu'elle

[1] Lettre inédite.

[2] C'est dans cette pièce que défile maintenant la foule des pèlerins, pour contempler, dans une galerie vitrée, — autrefois la chambrette de Léonie — le lit de la petite sainte, les objets jadis à son usage, et même les jouets qui égayaient ses récréations.

eut à subir la grave maladie dont nous parlerons bientôt, sa sœur Marie l'établit dans sa propre chambre donnant à gauche sur la façade, et baignée par la clarté de deux grandes fenêtres. C'est dans cette pièce, transformée plus tard en oratoire, que Thérèse devait contempler le surnaturel sourire de la Vierge consolatrice. C'est là aussi qu'elle devait demeurer définitivement avec Céline, après le départ des deux sœurs aînées pour le Carmel.

Céline, qui avait pris pour elle la vivacité de sa petite sœur, fut placée comme demi-pensionnaire, en compagnie de Léonie, au couvent des Bénédictines. Marie et Pauline restèrent aux Buissonnets, dont elles avaient la direction, et s'occupèrent de l'éducation de Thérèse. Celle-ci avait besoin d'être poussée avec entrain, car si jadis l'enfant avait vite appris ses lettres, l'heure venue d'assembler les syllabes, vers l'âge de trois ans et demi, elle était retournée à ses jeux, décidée, selon toute apparence, à borner là son savoir. Depuis lors, il est vrai, elle avait cessé de bouder les livres, mais un travail suivi s'imposait.

La tâche de formation fut principalement dévolue à Pauline. Elle s'en acquitta aussitôt avec autant de savoir-faire que de dévouement.

Après les premières caresses prodiguées dès le réveil à l'enfant qui lui tendait son front pur, elle la faisait s'agenouiller à ses côtés pour la prière. Puis, dès le début de la matinée, commençait la leçon de lecture. Le mot « cieux » est le premier que Thérèse put lire seule, et elle courut, radieuse, annoncer ce bel exploit à son père, dans la chambre haute surnommée « Belvédère », où il se retirait volontiers. C'est là, d'ailleurs, qu'elle le rejoignait chaque jour, après sa leçon, pour lui faire part des notes obtenues, et, en cas de succès, jouir de ses tendresses.

Blanchi prématurément, M. Martin ne songeait déjà plus qu'à sanctifier la fin de sa vie par la prière, les œuvres pieuses et l'éducation de ses enfants. Ses soins préférés allaient toujours à la petite Thérèse. Après la messe quotidienne entendue à la cathédrale, quelques travaux de jar-

dinage et de longues heures consacrées à la méditation ou à la lecture dans le « Belvédère », où il se trouvait si près du ciel, il tenait, chaque jour, à visiter plus intimement encore le Dieu du tabernacle. Accompagné de Thérèse, il abordait quelqu'une des églises où résidait le Saint Sacrement. C'est ainsi que l'enfant entra pour la première fois, alors que ses sœurs ignoraient encore l'existence d'un Carmel à Lisieux, dans la chapelle du monastère où, neuf ans plus tard, elle devait prendre le voile.

Mais ces sorties de l'après-midi étaient pour la petite élève une récompense. L'institutrice était aussi ferme que dévouée. Elle exigeait de la fillette une note suffisante. Si l'application avait fléchi, la sortie était irrévocablement supprimée. Jamais Pauline ne revenait sur la chose jugée, et M. Martin, quoi qu'il lui en coutât, ratifiait toujours son verdict [1].

Les austères pratiques imposées parfois à Thérèse ne donnaient que plus de prix aux longues promenades qu'on lui accordait pendant la belle saison.

L'enfant conservait ses prédilections pour les fleurettes des buissons. Aussi quelle joie de pouvoir aller s'ébattre en plein taillis parmi les anémones des bois et les orchidées

[1] Cette fermeté de Pauline se tempérait toujours de douceur affectueuse. On en jugera par le trait suivant :

Un jour, Thérèse, après avoir beaucoup marché et beaucoup parlé, rentra aux Buissonnets, la sueur au front.

« O Pauline, s'écrie-t-elle, si tu savais comme j'ai soif ! » Trouvant l'occasion bonne de faire pratiquer certains conseils, la grande sœur suggère un sacrifice. « Si tu te privais de boire pour sauver un pécheur ? — Oui, Pauline, dit l'enfant avec un gros soupir. » Évidemment, le sacrifice est grand. Le voyant accepté, l'institutrice, qui souffre, plus que sa petite fille elle-même, de la mortification imposée, se décide à lui apporter une boisson rafraîchissante.

Mais Thérèse doit-elle l'accepter, sauf à abandonner le pécheur à la perdition ? Pauline se hâte de la rassurer, en lui expliquant qu'après avoir eu le mérite du sacrifice, elle va avoir celui de l'obéissance, et, par suite, une chance de plus d'être utile à une âme en détresse. — Cf. R. P. Carbonel, *op. cit.*, p. 59.

sauvages ! Et quel triomphe, le soir, dans le coin du jardin concédé à Thérèse pour son petit autel, d'étaler bouquets éclatants et guirlandes parfumées à la louange du Dieu d'amour !

Parfois, Thérèse se hasardait avec son père le long des rives de la Touques, et, armée d'une petite ligne, s'essayait, à son exemple, à jeter adroitement l'hameçon. Mais on remarquait vite que son esprit était ailleurs, et, de fait, dédaignant poissons et fritures, elle ne tardait guère à aller s'asseoir sur l'herbe fleurie. « Là, écrit-elle, mes pensées devenaient bien profondes, et sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois, la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et *mélancolisait* doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil, et je rêvais le ciel [1]. »

Mêmes impressions, et plus profondes encore, lorsque, d'aventure, un orage soudain embrasait la nue d'éclairs étincelants. « Je me tournais à droite et à gauche, déclare l'enfant, pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle. Je vis la foudre tomber dans un pré voisin, et, loin d'en éprouver la moindre frayeur, je fus ravie ; il me sembla que le bon Dieu était tout près de moi [2] ! »

* * *

Parfois, le long des âpres sentes qui conduisaient aux Buissonnets, on rencontrait quelques vieillards loqueteux. Thérèse allait toujours leur offrir en souriant la pièce de monnaie que lui confiait son père. Un soir même, à la vue d'un mendiant spécialement misérable, elle se promit de prier pour lui le jour de sa première communion, car elle

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 24.
[2] *Ibid.*, p. 25.

avait entendu dire que, ce jour-là, on obtenait de Dieu toutes les grâces demandées.

Mais c'est au logis familial surtout que la gentille enfant prodiguait aux indigents ses témoignages de compassion. Tous les lundis, il venait des pauvres aux Buissonnets. A chaque coup de sonnette, Thérèse allait ouvrir la porte, puis revenait prestement à la maison : « Pauline, c'est un pauvre vieillard estropié ! C'est une pauvre femme avec de tout petits enfants ; il y en a un au maillot, et la femme est toute pâle. Qu'est-ce qu'il faut leur donner ? » Et dans ses yeux se lisait une immense pitié. Elle courait ensuite porter aux mendiants, soit du pain, soit de l'argent. Parfois, elle revenait toute joyeuse : « Pauline, le pauvre m'a dit : « Dieu vous bénira, ma petite demoiselle ! »

Visiblement, les grâces d'union divine se multipliaient pour cette enfant candide, qui allait à Notre-Seigneur avec toute son âme : « En grandissant, déclare-t-elle, j'aimais le bon Dieu de plus en plus, et je lui donnais bien souvent mon cœur, me servant de la formule que maman m'avait apprise [1]. Je m'efforçais de plaire à Jésus en toutes mes actions, et je faisais grande attention à ne l'offenser jamais [2]. »

Elle s'efforçait également de faire éviter toute faute, autant qu'elle le pouvait, dans son entourage. Un jour que, pour la récréer, la domestique laissait échapper devant elle, en badinant, quelques petits mensonges : « Vous savez bien, Victoire, dit-elle, que cela offense le bon Dieu ! »

Aussi observait-on déjà, chez cette enfant de cinq ans, des phénomènes que certains théologiens ont rapportés à l'intuition mystique.

Tous ont souligné l'impression qu'elle éprouvait, le soir,

[1] Voici cette formule : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur : prenez-le, s'il vous plaît, afin qu'aucune créature ne puisse le posséder, mais vous seul, mon bon Jésus ! »

[2] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 26.

lorsqu'elle revenait, avec son père, de chez M. Guérin. « Je me souviens, dit-elle, que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout, au firmament profond, un groupe de perles d'or (le baudrier d'Orion), que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T, et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel ! » Puis, ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je lui demandais de me conduire, et, sans regarder où je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé [1]. »

Le trait est enfantin ; mais qu'on en rapproche ces déclarations que Thérèse devait faire plus tard : « La certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée *dès mon enfance*. Non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire ; mais encore, je sentais dans mon cœur, par des inspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle, me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un nouveau monde [2]. »

En attendant de l'appeler dans la solitude pour lui parler plus intimement au cœur, Dieu se révélait à elle dans le miroir des choses sensibles. Tel était l'invisible et sublime profit de ces promenades ensoleillées qui semblaient n'avoir d'autre but que de distraire Thérèse et d'épanouir son âme dans la joie.

L'excursion champêtre achevée, l'enfant s'appliquait aux devoirs écrits marqués, le matin, par Pauline, puis elle passait le reste du jour à sautiller autour de son père, lorsqu'elle n'allait pas avec lui au « Belvédère », contempler, une fois de plus, l'immensité tranquille du firmament, où elle savait lire déjà de si divins secrets.

La formation chrétienne de la petite fille se continuait

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 30.
[2] *Id.*, ch. IX, p. 129.

à la veillée. Chaque soir, la famille se réunissait, autour de l'âtre pétillant, dans cette salle à manger ornée, encore aujourd'hui, de la table ronde un peu massive et des sévères fauteuils de chêne qui furent témoins de l'enfance de Thérèse.

Après une partie de damier animée et joyeuse, Marie ou Pauline prenait l'*Année liturgique* de dom Guéranger, et en lisait quelques pages relatives à la saison ecclésiastique ou à la fête prochaine, puis elle passait à quelque autre lecture attrayante et instructive, de façon que l'âme et l'esprit eussent successivement leur aliment.

Assise sur les genoux de son père, la « petite Thérèse » écoutait tout, curieusement mais sans bruit, et, une fois la lecture finie, M. Martin lui chantait, de sa belle voix, quelques refrains mélodieux, comme pour l'endormir.

On montait ensuite pour la prière, et Thérèse, à genoux près de son père, « n'avait qu'à le regarder pour savoir comment prient les saints ».

Une fois au lit, l'enfant demandait à Pauline, comme autrefois à sa mère : « Est-ce que j'ai été mignonne aujourd'hui ? — Est-ce que le bon Dieu est content de moi ? — Est-ce que les petits anges vont voler autour de moi ? » Toujours la réponse était : « oui » ; autrement, Thérèse aurait passé la nuit à pleurer.

* * *

De telles soirées présentaient un spectacle angélique ; mais plus doux encore était le charme surnaturel des dimanches et jours de fête.

Le dimanche, quelle journée radieuse pour Thérèse ! Ce n'était pas seulement le jour de repos, la vacance hebdomadaire. C'était la splendeur des offices, sous les voûtes solennelles de cette cathédrale, dont les lignes pures et le sobre décor offrent un chef-d'œuvre de simplicité harmonieuse ; c'était surtout la vision de Jésus dans l'hostie.

A l'heure indiquée, toute la famille partait pour la grand'-messe, et se rangeait dans une des chapelles latérales, du côté de l'Épître. Cette chapelle était assez éloignée de la chaire, et, pour n'être pas privé de la parole de Dieu, il fallait changer de place à l'heure du sermon. On voyait donc, chaque dimanche, un paroissien à cheveux blancs, tenant par la main une petite fille au visage infiniment doux, descendre la grande nef, en quête d'une place favorable, sous les yeux de l'oncle Guérin, qui, posté au banc-d'œuvre, était tout content de voir arriver, comme il disait, son « petit rayon de soleil ».

Thérèse écoutait attentivement le prône, s'efforçant de suivre le prédicateur. Un sermon sur la passion de Notre-Seigneur fut le premier qu'elle comprit, et qui l'impressionna vivement. Elle avait alors cinq ans et demi. Depuis lors, elle put saisir et goûter le sens de toutes les instructions.

L'enchantement des mélodies sacrées et des cérémonies saintes se prolongeait d'ordinaire jusqu'à Complies. Lorsque les ombres du soir envahissaient le vieux sanctuaire, Thérèse songeait mélancoliquement à la fin de cette journée céleste et au train monotone des besognes qu'il faudrait reprendre le lendemain, puis elle rêvait d'un dimanche sans soir, où jamais ne s'interrompraient les divins concerts. De plus en plus tout l'attirait au delà de la terre, et, par l'effet d'une grâce de choix, la mettait en contact avec les réalités d'en haut.

Parfois, la soirée du dimanche s'achevait dans la famille Guérin, où successivement les cinq sœurs étaient reçues. Quand c'était le tour de Thérèse, M^me^ Guérin et les deux cousines redoublaient d'attentions et de gâteries, d'autant qu'on craignait de voir l'enfant péniblement dépaysée par les conversations ordinairement sérieuses de l'oncle. On avait compté sans le précoce développement de Thérèse. Non seulement elle ne s'ennuyait pas, mais elle écoutait avec avidité, sans que personne s'en doutât, les propos graves et instructifs de M. Guérin. Sa joie se mêlait seulement d'un peu de frayeur, lorsque, pour la distraire, celui-ci

l'asseyait sur un seul de ses genoux, en chantant « *Barbe-Bleue* » d'une voix formidable.

Au-dessus de la joie du dimanche, la « petite Reine » plaçait l'allégresse des grandes fêtes. Elle les accueillait toutes avec un redoublement de piété, parce que Pauline avait pris soin de lui expliquer le mystère commémoré en chacun de ces saints jours. Mais c'est spécialement à l'approche des processions du Saint Sacrement que l'âme de Thérèse se sentait tressaillir et exulter. Certes, d'autres enfants éprouvent un saisissement joyeux à la vue des riches bannières aux reflets d'azur, des voiles blancs, des fines dentelles et des chapes d'or qui resplendissent, un jour de Fête-Dieu, autour des reposoirs étincelants. Mais aucun de ces objets imposants ou gracieux n'avait le don de charmer pleinement la chère petite. C'est plus haut que montaient son admiration, ses hommages et, surtout, ses amoureuses prières. Si elle était heureuse de figurer à la procession parmi les petites fleuristes aux corbeilles garnies de pétales éclatants, l'agrément de son costume ou les prévenances de ses gentilles compagnes n'étaient pour rien dans son bonheur. « Quelle joie, a-t-elle écrit, de semer des fleurs sous les pas du bon Dieu ! Mais, avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut, et je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'ostensoir sacré [1]. »

Même délicatesse d'amour dans le culte de la très sainte Vierge. On trouve la petite fille de cinq ans trop jeune pour assister, chaque soir, aux exercices du Mois de Marie. Qu'à cela ne tienne ! Elle aura, dans la chambre de ses sœurs aînées, sa commode convertie en autel de la Madone, avec ses vases de fleurs minuscules et son illumination composée d'allumettes-bougies en guise de cierges. Victoire, la dévouée servante, formera le public de ces cérémonies, dont le principal exercice sera la récitation en commun d'un « *Souvenez-vous* ».

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 28.

* * *

Bien qu'on franchît moins que jamais le cercle de la famille, les vertus de la petite Thérèse Martin commençaient à appeler l'attention.

Une vieille demoiselle qui l'avait souvent rencontrée à l'église, et qui avait remarqué, lors des processions, ses yeux extasiés en présence du Saint Sacrement, disait à une voisine : « Cette petite est un ange. Je serais bien étonnée si elle vivait longtemps ; mais, si elle vit, vous verrez qu'on parlera d'elle plus tard, comme d'une sainte. »

Une ouvrière qui venait travailler aux Buissonnets demanda, un jour, avec instance, qu'on la laissât couper une petite mèche des cheveux de Thérèse, et elle l'emporta comme un trésor.

Suivait-elle ses sœurs dans leurs courses à travers la ville, les passants se retournaient comme fascinés, non par la grâce de sa physionomie pourtant si ravissante, mais par le charme céleste qui semblait rayonner de sa personne.

Et cependant cette enfant qui, si visiblement désormais, vivait sans interruption sous l'œil de Dieu, n'avait rien de commun avec ces dévotes timorées qui, au dire de sainte Thérèse d'Avila, « n'osent pas bouger, de peur que leur dévotion s'en aille ».

Elle était restée pleine d'entrain pour les jeux de son âge, et les congés du jeudi étaient toujours bien accueillis, parce qu'ils lui permettaient de reprendre avec Céline ses ébats d'antan. On gambadait dans le jardin, le long des plates-bandes fleuries, on rivalisait d'habileté pour la confection des bouquets, puis Céline commençait avec ses poupées l'exercice de la classe en miniature.

N'éprouvant qu'un médiocre attrait pour l'habillement des poupées, Thérèse confiait volontiers les siennes à Céline, qui, les ayant rangées en bon ordre à côté de celles qui figuraient dans sa propre armoire, faisait à son petit régiment de carton un cours en règle de morale ou d'ortho-

graphe. Thérèse saluait avec des éclats de rire les tirades de sa sœur ; mais elle applaudissait plus encore, quand celle-ci, voulant récompenser une de ses muettes élèves, l'envoyait vers elle en disant à cette privilégiée : « Ma chérie, va embrasser ta tante ! »

Il fallait que, dans cette vie prédestinée, l'enfance, avec la simplicité naïve de ses amusements, conservât ses droits. Tout en se donnant de plus en plus à Jésus, la petite sainte de cinq ans avait toujours, avec ses heures d'exubérance, la fraîcheur et la grâce aimable du premier âge.

La petite Thérèse avait appris de Pauline que les principaux canaux par lesquels Jésus se donne aux âmes sont les sacrements. Elle brûlait de se nourrir de la divine Hostie, qu'elle avait vue rayonner dans l'ostensoir d'or. L'usage, hélas ! l'éloignait encore pour longtemps de la table eucharistique ; mais, sachant qu'on se prépare à la sainte communion par le sacrement de pénitence, elle demandait, du moins, à se confesser au plus tôt.

On le lui permit quand elle eut six ans. Qu'allait bien déclarer au prêtre cette âme candide, qui, depuis l'âge de trois ans, n'avait rien refusé à Jésus ? Pour son examen de conscience, elle eut recours à Pauline. Celle-ci lui fit remarquer qu'en la personne du prêtre, elle allait parler à Notre-Seigneur lui-même, et l'enfant en fut si persuadée, qu'elle demanda s'il ne fallait pas lui dire, en conséquence, « qu'elle l'aimait de tout son cœur ».

Le confesseur auquel elle se présenta était l'abbé Ducellier, alors vicaire à Saint-Pierre, et qui devait mourir, en 1917, archiprêtre de la même paroisse. C'était un prêtre grave, peu enclin aux confidences, mais qui ne put manquer d'être ému par la candeur exceptionnelle de cette âme angélique. Après avoir reçu ses aveux, dans lesquels il eut beaucoup de peine à discerner des fautes, il l'exhorta, avec un accent spécialement pénétré, à imiter la Reine des vierges ; puis, selon la pratique du temps, il lui donna une simple bénédiction.

Thérèse était si petite, qu'elle avait dû se tenir debout

dans le confessionnal. Elle parvint néanmoins à passer son chapelet à travers le guichet afin de le faire bénir, puis elle se retira toute joyeuse. C'était le soir. Une fois dans la rue, elle s'arrêta sous le réverbère, et se mit à considérer curieusement le chapelet qu'on lui avait rendu.

— « Que regardes-tu, ma petite Thérèse ? dit Pauline.

— Mais, je regarde comment c'est fait, un chapelet bénit ! »

Dès lors, elle s'appliqua plus que jamais à contenter Jésus, afin de lui préparer, dans son âme, une demeure de choix, pour le jour où il lui plairait d'y habiter corporellement.

Elle avait sept ans, lorsque vint pour Céline, alors demi-pensionnaire à l'Abbaye des Bénédictines, l'heure de se disposer à la première communion. Pendant les instants qu'elle passait à la maison, Pauline entreprit sa préparation éloignée. Thérèse fut admise aux premières instructions, et elle écoutait, avide d'orner déjà son âme en vue du grand jour dont elle eût voulu rapprocher la date. On lui dit ensuite de se retirer, parce qu'elle était trop petite, et elle s'éloigna le cœur bien gros, car il lui semblait qu'en tout cas, ce n'était pas trop de quatre ans pour se préparer à recevoir le bon Dieu.

Obligée ainsi de se replier parfois sur elle-même, elle contenait difficilement l'ardeur qui la portait à recevoir le Saint des Saints. Il lui arriva de demander à ses sœurs si elle ne pourrait pas se joindre à elles en cachette, lorsqu'elles auraient le bonheur de communier. Une veille de Noël, avant la messe de minuit, elle dit à Marie : « Oh ! si tu voulais m'emmener avec toi ce soir !... Voici comment je ferais pour recevoir, moi aussi, le bon Jésus. Je me glisserais parmi les autres, tout près de toi, et je suis si petite, que personne ne m'apercevrait. » Ses yeux brillaient de désir, et elle s'éloigna, toute triste, quand on lui eut dit que ce désir était irréalisable.

* * *

La famille Guérin faisait volontiers, pendant la belle saison, un séjour à Trouville. Thérèse avait près de six ans lorsque, au mois d'août 1878, elle alla, sous la conduite de son père et de ses sœurs, rejoindre ses autres parents sur cette plage.

C'était la première fois qu'elle voyait la mer, et, sensible, comme toujours, aux radieux spectacles à travers lesquels elle discernait Dieu, elle ouvrait de grands yeux pleins d'une admiration aussi religieuse qu'ingénue.

Les passants ne tardèrent pas à remarquer cet homme de haute taille, aux cheveux de neige encadrant un visage encore jeune, qui tenait par la main une enfant dont le regard pénétrant et doux, les longues boucles de cheveux blonds et l'angélique sourire faisaient songer à une apparition de chérubin. Un jour, une dame accompagnée de son mari ne put se retenir de murmurer en passant près d'elle : « Quelle jolie petite fille ! » Et elle demanda à M. Martin si elle lui appartenait [1]. L'heureux père supplia d'un signe ces promeneurs de ne pas adresser de compliments à son enfant. Mais celle-ci avait si bien profité des leçons de Pauline, depuis longtemps appliquée à la prémunir contre toute vanité, qu'elle ne fit aucune attention à la flatteuse apostrophe.

Après avoir parcouru avec ses parents la promenade des « Planches », que la famille quitta, sans doute, à cause de certains spectacles qui s'y étalaient trop librement, Thérèse s'aventura, un soir, jusqu'à la pointe isolée des « Roches Noires », qui surplombent la « Jetée des Anglais ». Là encore,

[1] L'impression était la même à Lisieux. Une personne amie de la famille disait, un jour, aux sœurs de Thérèse : « D'où vient l'air angélique de cette enfant ? On voit d'autres petites filles aux traits aussi fins ; mais celle-ci a du ciel dans les yeux. »

elle connut quelques instants de cette contemplation qui lui rendait plus sensible la présence divine. Voici, d'après son propre récit, ses impressions d'alors : « A l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert. Je contemplai longtemps ce sillon d'or, qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors, je me représentai mon cœur au milieu du sillon, comme une petite barque légère à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus[1]... »

Ainsi donc, à l'âge où, d'ordinaire, les premières lueurs de la raison dissipent à peine les nuages de l'enfance, Dieu prenait progressivement possession de cette petite âme déjà inondée parfois de lumières surnaturelles. C'était assurément l'œuvre de sa Providence infiniment sage, qui départit ses dons à qui il lui plaît, mais c'était aussi l'œuvre de la chrétienne famille qui secondait si activement le travail divin.

* * *

Nous avons apprécié la part de la mère dans la formation de Thérèse. Pauline, celle que la petite fille avait élue pour sa « nouvelle maman », avait pris spécialement à tâche de continuer l'œuvre d'amour.

Elle avait voulu, on le sait, que cet amour fût sans faiblesse. Évitant, à l'égard de Thérèse, tout reproche immérité, elle n'abandonnait jamais une résolution annoncée, et ne passait à sa petite sœur aucune imperfection. Elle poussait la fermeté jusqu'à vouloir l'aguerrir contre la peur, en l'envoyant, le soir, chercher un objet oublié en quelque coin obscur.

Mais, à côté de ces apparentes rigueurs, quel dévoue-

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 35.

ment, quelle douce logique elle déployait, surtout lorsqu'il s'agissait de faire saisir à l'enfant quelque raisonnement abstrait !

Un jour, Thérèse demande à sa grande sœur pourquoi Dieu ne donne pas à tous les élus une gloire égale dans le ciel ; elle craint que les moins favorisés ne soient pas vraiment heureux. Aussitôt Pauline l'envoie chercher le grand verre de M. Martin, place à côté le petit dé de la fillette, verse de l'eau jusqu'au bord dans les deux vases, et demande à Thérèse lequel lui paraît le plus rempli. Celle-ci déclare qu'ils sont aussi pleins l'un que l'autre, et qu'ils ne peuvent rien contenir de plus. « Ainsi en sera-t-il, conclut la « petite mère », des élus, qui, ayant reçu chacun selon toute sa capacité, ne pourront rien envier les uns aux autres, et seront, chacun dans sa sphère, parfaitement heureux. » Thérèse comprit aussitôt : la lumineuse leçon de choses avait porté.

Moins apparente peut-être, moins exprimée par les détails, l'action du père n'était pas moins profonde. Elle s'exerçait d'abord par l'exemple. Le fervent chrétien avait transporté à Lisieux ses habitudes d'Alençon, et Thérèse, à mesure qu'elle grandissait, devenait chaque jour plus capable d'en apprécier la portée et le mérite.

Debout de grand matin, M. Martin se rendait, chaque jour, même par les temps de neige et de verglas, à la messe de six heures. Ses filles Marie et Pauline l'y accompagnèrent les premières années, puis obtinrent d'assister avec lui à la messe de sept heures ; mais il le regretta, à cause de la société des pauvres qui assistaient à la messe matinale, et qu'il regardait comme les préférés du bon Dieu.

La messe et l'action de grâces achevées, on regagnait le logis assez lointain. Le père cheminait recueilli et pensif. Marie lui demanda, un jour, ce qui le préoccupait : « Je continue, dit-il, de m'entretenir avec Notre-Seigneur. »

La piété d'un tel chrétien devait déborder, comme jadis, le cercle de famille. A peine établi à Lisieux, il engagea vivement M. Guérin à établir, de concert avec le clergé de

Saint-Pierre, l'œuvre de l'Adoration nocturne, et il en devint, comme à Alençon, un des membres les plus assidus.

La petite Thérèse voyait et entendait tout. Elle conservait ces précieux enseignements dans son cœur, afin d'en faire la règle de sa vie. Mais son père avait sur elle des moyens d'influence plus personnels.

Outre les courses à travers champs, qui lui procuraient mille occasions de la conseiller et de l'instruire, il y avait les séances du « Belvédère ».

Souvent Thérèse l'y rejoignait, et serait-il téméraire de penser qu'elle devait, en partie, à ces intimes colloques sa ferme foi, comme son précoce dédain des choses périssables ? On en jugera par les lignes suivantes, seul fragment qui nous soit parvenu des réflexions dont M. Martin aimait à alimenter sa piété :

« Les hommes, a-t-il écrit, se tourmentent, et se donnent autant de peine pour conserver leur vie à la veille de leur mort, que s'ils avaient encore plusieurs siècles à vivre. Ils agissent de même pour toutes les choses du monde : il n'y a rien qu'ils ne fassent pour les rendre immortelles.

« Cependant Dieu se moque de leur diligence, et il sait l'instant dans lequel il a résolu, de toute éternité, que ces choses ne soient plus.

« Ce décret divin n'exclut pas toutes sortes de soins, mais les inquiétudes, les prévoyances extraordinaires et trop recherchées. Faisons le mieux que nous pourrons, et laissons le reste à la Providence. L'abbé de Rancé avait raison : C'est en vain que la mer mugit et écume de rage, que les flots se ruent en grondant, que le vaisseau est agité. Si le souffle de la Providence enfle ses voiles, il ne saurait faire naufrage, et rien ne l'empêchera d'arriver au port [1]. »

Ces lignes, qui furent peut-être écrites près des larges fenêtres de ce « Belvédère », d'où l'on voyait quotidienne-

[1] Fragment inédit, sans signature, mais qu'il y a lieu d'attribuer à M. Martin. — *Archives du Carmel de Lisieux.*

ment l'ombre disputer la terre à la clarté mourante des soirs, et d'où s'étalait, par suite, aux regards du croyant, le spectacle de l'universelle caducité, exprimaient la foi sereine et la tranquille espérance qui seront toujours les bases de la piété de Thérèse. Mais celle-ci trouvait aussi, dans les entretiens de son père, la suggestion du tendre amour qui devait être la loi de ses rapports avec le divin Maître. Voici, en effet, un exemple des effusions que M. Martin empruntait parfois à la sainte Mère Barat, et qui traduisaient ses propres sentiments aux pieds de son crucifix : « O mon bien-aimé Sauveur, lorsque je m'engageai pour la première fois, j'ignorais le bonheur qu'il y a d'être à vous ; mais aujourd'hui, je sais tout ce que vous êtes pour moi. C'est pourquoi, expérience faite, je veux vous protester qu'à toutes les satisfactions du monde, je préfère l'honneur et la joie de votre service [1]. »

* * *

On voit quelle parenté d'âme unissait dès lors ce grand chrétien et la petite fille déjà si décidément engagée dans la voie de l'union divine.

Or, en vertu d'une conduite cachée de la Providence, il arrive parfois qu'entre deux âmes chères s'établissent des relations nouvelles par des phénomènes mystérieux, pressentiments ou vues à distance, phénomènes qui éclairent souvent leur marche mutuelle, et souvent aussi restent, pendant de longues périodes, des avertissements imprécis.

La petite Thérèse devait être, vers l'âge de six ans, l'objet d'une communication de ce genre.

Son père retournait quelquefois à Alençon pour ses affaires. Un jour qu'il s'y était rendu, l'enfant eut une vision prophétique, qu'elle a racontée comme il suit :

« Mon père était en voyage et ne devait pas revenir de

[1] *Notes intimes. — Archives du Carmel de Lisieux.*

sitôt. Il pouvait être deux ou trois heures de l'après-midi ; le soleil brillait d'un vif éclat, et toute la nature était en fête. Je me trouvais seule à une fenêtre donnant sur le grand jardin, l'esprit tout occupé de pensées riantes, quand je vis devant la buanderie, en face de moi, un homme vêtu absolument comme papa, ayant la même taille élevée, et la même démarche, mais, de plus, très courbé et vieilli : Je dis *vieilli* pour dépeindre l'ensemble de sa personne, car je ne voyais point son visage, sa tête étant couverte d'un voile épais. Il s'avançait lentement, d'un pas régulier, longeant mon petit jardin. Aussitôt, un sentiment de frayeur surnaturelle me saisit, et j'appelai bien haut, d'une voix tremblante : « Papa ! papa ! ». — Mais le mystérieux personnage ne semblait pas m'entendre ; il continua sa marche, sans même se détourner, et se dirigea ainsi vers un bouquet de sapins qui partageait l'allée principale du jardin. Je m'attendais à le voir reparaître de l'autre côté des grands arbres, mais la *vision prophétique* s'était évanouie !

« Tout cela n'avait duré qu'un instant ; un instant qui se grava si profondément dans ma mémoire, qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, le souvenir m'en est aussi présent que la vision elle-même.

« Mes sœurs étaient ensemble, dans une chambre voisine. M'entendant appeler papa, elles ressentirent toutes deux une impression de frayeur. Dissimulant son émotion, Marie accourut vers moi : « Pourquoi donc, me dit-elle, appelles-tu ainsi papa, qui est à Alençon ? » Je racontai ce que je venais de voir, et, pour me rassurer, on me dit que la bonne, voulant sans doute me faire peur, s'était caché la tête avec son tablier.

« Mais Victoire, interrogée, assura n'avoir pas quitté sa cuisine. D'ailleurs, la vérité ne pouvait s'obscurcir dans mon esprit : *J'avais vu un homme, et cet homme ressemblait absolument à papa.* Alors, nous allâmes toutes derrière le massif d'arbres, et, n'ayant rien trouvé, on me dit de ne plus penser à cela.

« Ne plus y penser, ah ! ce n'était pas en mon pouvoir.

Bien souvent mon imagination me représentait cette vision mystérieuse. Bien souvent, je cherchais à soulever le voile qui m'en dérobait le sens, et je gardais au fond du cœur la conviction intime qu'il me serait un jour entièrement révélé [1]. »

Il devait l'être, en effet, et Thérèse ne pouvait soupçonner le martyre qu'il lui faudrait alors endurer. Mais la vision anticipée de son père « courbé et vieilli » lui fut, dès lors, d'autant plus pénible, que, de son propre aveu, elle n'avait pas le courage, à cette époque, de penser sans effroi que son « Roi chéri » pouvait mourir.

Pour l'attirer plus intimement à lui, le Bien-Aimé continuait de l'arracher par l'épreuve à la séduction des joies terrestres, et l'acheminait même vers de plus durs sacrifices.

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 32.

CHAPITRE V

LE COUVENT DES BÉNÉDICTINES. — ÉTRANGE MALADIE. LA PREMIÈRE COMMUNION. SUBITE TRANSFORMATION MORALE.

Les années qui s'étendent de 1877, date de la mort de M^me^ Martin, à la fête de Noël 1886, qui marqua une transformation profonde dans le caractère de Thérèse, furent pour l'enfant une époque d'épreuves à peine interrompues par les joies de la première communion et les tendres effusions de la famille. C'était, comme nous l'avons déjà insinué, la lutte par laquelle Dieu dégage d'abord des sens, puis des diverses attaches mortelles, les âmes destinées à l'intimité sacrée.

Céline a décrit en termes remarquablement précis l'état que dut subir alors sa petite compagne, et dans lequel, par une permission d'en haut, elle retombait, même après les heures d'épanouissement que nous avons décrites.

« Thérèse, déclare-t-elle, traversa (entre les deux dates ci-dessus) une période d'obscurcissement. Il y avait comme un voile jeté sur les qualités dont le Seigneur l'avait gratifiée... Dans le monde, elle passait inaperçue. Ce qui donnait lieu à cet effacement, c'était surtout son excessive timidité, qui la rendait hésitante et la paralysait en toutes choses. Il est vrai qu'elle prêtait parfois aux interprétations désavantageuses, ne disant presque rien, et laissant toujours parler les autres. Elle souffrit, à cette époque, de maux de tête continuels ; mais l'extrême sensibilité de son cœur et la délicatesse de ses sentiments furent la source la plus abon-

dante de ses peines, qu'elle supportait d'ailleurs sans se plaindre.

« Il est important de le remarquer, même en ces années, elle fut, au fond, vraiment forte, malgré son apparente faiblesse. Cette force remarquable m'apparaît en ce que ses tristesses ne l'ont jamais détournée du moindre de ses devoirs. Pour ma part, jamais je n'ai surpris en elle, à cette époque, un écart de caractère, une parole vive, une défaillance de vertu. Sa mortification était de tous les instants, et dans les plus petites choses. Il me semble qu'elle ne laissait échapper aucune occasion d'offrir à Dieu des sacrifices...

« Elle considérait les épreuves de son adolescence comme une conduite particulière de Dieu, qui voulait la former à l'humilité. « J'avais d'autant plus besoin de cette austère formation, écrit-elle, que je n'aurais pas été insensible aux louanges. »

« A cause de l'excès de sensibilité noté plus haut, Thérèse pleurait à la moindre peine, et, lorsqu'on l'avait consolée de sa peine, elle pleurait d'avoir pleuré. Elle reconnaît elle-même que cet état était une grande faiblesse, et elle appelle « sa conversion » le changement subit qui s'opéra en elle la nuit de Noël 1886 [1]. »

Cette sensibilité à l'état aigu existait, on le sait, chez l'enfant, depuis la mort de sa mère. Ses tristesses passagères étaient, il est vrai, heureusement atténuées par la chaude atmosphère des Buissonnets, où chaque petite fête familiale renouvelait, pour Thérèse, les occasions d'épanouissement. Mais elle avait atteint l'âge où la formation reçue au foyer devait se compléter par une éducation plus méthodique et une instruction plus étendue. Léonie allait quitter l'Abbaye des Bénédictines de Lisieux, où Céline avait été admise

[1] *Déposition au Procès apostolique*, p. 125. — Le sentiment de Thérèse appelant « faiblesse » son état d'alors, et qualifiant de « conversion » le changement opéré en elle le 25 décembre 1886, doit être attribué à son humilité, puisque Céline démontre plus haut que, même pendant cette période, sa vertu ne connut aucune défaillance.

avec elle. M. Martin, satisfait de la discipline intellectuelle et morale de cette maison, décida que Thérèse y remplacerait Léonie, et les deux plus jeunes sœurs se retrouvèrent ensemble comme demi-pensionnaires.

Ce ne devait être, par suite, au regard de la famille, qu'une apparente séparation. Néanmoins, l'entrée de Thérèse dans cette maison religieuse, digne de toute estime, marque une recrudescence de la longue épreuve dont elle souffrait depuis 1877.

* * *

L'Abbaye bénédictine de Notre-Dame-du-Pré-de-Saint-Désir est située dans un faubourg de Lisieux, à une assez grande distance des « Buissonnets ». Fondée en 1011, elle se cantonna longtemps, comme les autres couvents du même nom, dans les exercices de la vie contemplative ; mais, au XVII[e] siècle, elle commença à donner l'instruction aux jeunes filles de la région, et admit dans ses murs un pensionnat. Interrompu pendant la Révolution, celui-ci se releva après la tourmente, connut, au XIX[e] siècle, des périodes de grande prospérité, mais vit, plus tard, par la conciurrence de nouvelles maisons d'éducation, diminuer son mportance.

En octobre 1881, date de l'entrée de Thérèse, il comptait environ soixante élèves, recrutées dans la bourgeoisie de Lisieux et les meilleures familles d'alentour. L'instruction y était solide et mème distinguée. L'éducation était simple, foncièrement religieuse et vraiment maternelle. Au reste, les maîtresses ne pouvaient empêcher un mélange de jeunes filles issues de familles rurales avec des enfants affinées par une première formation plus citadine, d'où des frottements qui parfois causaient peut-être à celles-ci quelque déplaisir. Au demeurant, l'esprit était bon, la piété en honneur, la paix et la joie d'ordinaire sans trouble [1].

[1] D'après une notice manuscrite sur l'Abbaye de Notre-Dame-du-Pré.

On sait combien Thérèse était sensible aux beautés de la nature, et quel riant aspect lui avaient présenté les Buissonnets, lors de son arrivée à Lisieux. Rien de semblable lors de son entrée au pensionnat. Hautes murailles grises aux lignes géométriques, salles d'une propreté irréprochable, mais un peu austères, chapelle bâtie au temps de Louis-Philippe, et dont la disposition commode ne rachetait pas la banalité, vaste jardin, mais sans horizon, tel était l'asile offert à cette enfant de huit ans et demi, éprise de soleil et de fleurs, enivrée d'air pur, enveloppée, presque sans trêve, des tendresses familiales. Heureusement, le sourire des maîtresses éclaira, dès le premier instant, la sévère demeure ; mais plus heureusement encore, Thérèse devait retourner, chaque soir, aux Buissonnets.

Ses deux cousines, Marie et Jeanne Guérin, suivaient elles-mêmes les cours du couvent. Il fut réglé que, chaque matin, Céline et Thérèse viendraient les rejoindre à la pharmacie, et que toutes se rendraient ensemble à l'Abbaye, accompagnées d'une domestique de M. Guérin.

Cette domestique, qui devait se faire plus tard religieuse bénédictine [1], aimait encore à rappeler, après trente ans écoulés, ses relations d'alors avec Thérèse. « Lorsque, dit-elle, l'enfant se trouvait seule avec moi, dans le trajet ou à la maison, elle se montrait très affectueuse et très confiante, et me faisait volontiers ses petites confidences. Ces conversations intimes portaient, comme naturellement, sur les choses de la piété. Elle était, pour son âge, exceptionnellement intelligente et réfléchie. Je me souviens, en particulier, comment, même avant sa première communion, entendant des ouvriers blasphémer, elle m'expliquait, pour les excuser, qu'il ne faut pas juger du fond des âmes, que ces gens-là avaient reçu beaucoup moins de grâces que nous, et qu'ils étaient plus malheureux que coupables [2]. »

---

[1] Elle a déposé au procès de béatification sous le nom de Sœur Joséphine de la Croix.

[2] *Procès de l'Ordinaire*, p. 136.

A cause de cette remarquable précocité, les religieuses n'hésitèrent pas à placer d'emblée leur nouvelle élève dans une classe composée de compagnes beaucoup plus âgées qu'elle, et dont quelques-unes atteignaient quatorze ans. Les succès de l'enfant ne tardèrent pas à justifier cette mesure.

Si certaines de ses émules l'égalaient, la surpassaient même, pour le calcul et l'orthographe, elle avait néanmoins réussi très vite, malgré la grande différence d'âge, à se placer parmi les premières.

Elle aimait spécialement l'Histoire Sainte et l'Histoire de l'Église. Quant au catéchisme, elle en saisissait avec une merveilleuse facilité la doctrine ; mais la récitation littérale du texte lui coûtait, au début, de très grands efforts.

Au cours d'instruction religieuse, elle ne manquait jamais de répondre, avec une exactitude parfaite et une rare précision, aux questions de M. l'abbé Domin, l'aumônier du pensionnat. Sa science était si sûre, même quand il s'agissait de questions difficiles, que le bon prêtre l'avait surnommée « son petit docteur ». Elle semblait douée d'une intuition vraiment merveilleuse, surtout lorsqu'il était question du ciel et des choses de l'autre vie.

Toutefois, à titre de rare exception, il lui arrivait de n'obtenir, même pour l'instruction religieuse, qu'un succès moins complet que de coutume. La pauvre enfant en était inconsolable, car elle ne pouvait supporter la pensée que, le soir, son père aurait moins de joie en prenant connaissance de ses notes.

* * *

D'autres incidents lui causaient de pénibles surprises. Comme dans toute maison d'éducation, il y avait à l'Abbaye des enfants de naturel turbulent, qui profitaient d'une absence momentanée de surveillance pour se livrer, spécialement le long des couloirs ou des escaliers, à une dissipation vite réprimée. Thérèse, très opposée à tout ce qui pouvait contrister Dieu, ne comprenait pas, restait interdite, et son

silence désapprobateur, presque toujours remarqué, était la première sanction de ces petits actes d'indiscipline.

Mais, à cet âge, on ne tolère pas volontiers la censure, même muette, d'une compagne. On admet encore moins la supériorité intellectuelle d'une enfant plus jeune de plusieurs années. On le fit bien voir à la nouvelle venue. « Une élève âgée de quatorze ans, raconte Thérèse, était peu intelligente, mais savait cependant en imposer aux pensionnaires. Me voyant si jeune, presque toujours la première aux compositions, et chérie de toutes les religieuses, elle en éprouva de la jalousie, et me fit payer de mille manières mes petits succès. Avec ma nature timide et délicate, je ne savais pas me défendre, et me contentais de pleurer sans rien dire [1]. » Faible moyen de défense, en effet, surtout contre la tentation, si habituelle aux enfants réunis en groupe, de brimer collectivement le rival dont la supériorité les offusque !

Thérèse offrait d'autres points vulnérables aux taquineries de certaines compagnes. Elle semblait peu goûter les démonstrations exubérantes et la bruyante gaîté des pensionnaires en récréation, et celles-ci le sentaient vivement. Trouvant sa joie à effeuiller des roses aux pieds d'une statue de Marie ou à disposer des bouquets sur le petit autel devant lequel elle priait, elle était malhabile à manier la raquette ou le maillet, et plus d'une élève paresseuse ou mal douée se vengeait des succès scolaires de Thérèse en triomphant de sa gaucherie dans les exercices physiques où se détendait cette jeunesse.

Une autre observation avait crée contre elle d'injustes défiances. Affligée de fréquents malaises, elle était obligée, certains jours de classe, de rester aux Buissonnets, mais elle faisait un suprême effort pour ne pas manquer les compositions, ce qui induisait parfois certaines compagnes à soupçonner qu'elle restait chez elle à dessein, pour se

[1] *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 37.

ménager la facilité d'étudier plus à loisir les matières du concours [1].

Il résultait de cette situation une gêne mutuelle, qui obligeait souvent Thérèse à passer ses récréations hors des groupes animés et joyeux, soit seule en présence de son catéchisme, dont elle s'appliquait à retenir la lettre, soit en compagnie de quelques enfants modèles qui la comprenaient mieux que les autres, et se sentaient attirées par ses douces vertus.

L'une d'elles, une future religieuse bénédictine, a révélé l'objet des préoccupations habituelles de la petite silencieuse, même à deux pas des groupes enivrés de bruit et de mouvement. « Comme j'étais, dit la sœur Marie du Saint-Rosaire, présidente d'une association de piété, Thérèse vint me demander conseil pendant la récréation, selon la coutume de la maison. Elle avait environ dix ans, et je fus très surprise de sa question. Elle me demanda, en effet, de lui expliquer comment on faisait la méditation. Je crois me souvenir aussi qu'elle m'exposa alors comment elle-même faisait oraison les jours de congé. Elle se cachait derrière les rideaux de son lit, pour mieux se recueillir, « *et là*, disait-elle, *je pense* ». Ce mot insinue assez clairement l'état auquel était parvenue la petite Thérèse dans son commerce avec Dieu, et combien peu, dès lors, elle avait besoin des méthodes offertes aux débutants dans la vie spirituelle. »

Elle ne sentait pas davantage la nécessité des livres de messe et autres manuels qui présentent aux fidèles des prières vocales toutes faites. Ses maîtresses remarquaient qu'elle ne suivait guère les formules indiquées dans le paroissien pour l'assistance au Saint Sacrifice. Parfois, d'un mot ou d'un regard, elles la rappelaient à l'ordre. Elle remerciait d'un sourire ; mais il fallait bien reconnaître, l'instant d'après, que son regard, au lieu de plonger dans le vague, s'attachait à une réalité céleste. Elle priait « sans bruit de paroles ».

[1] Cf. *Notice manuscrite sur l'Abbaye de Notre-Dame-du-Pré.*

* * *

Les religieuses devinaient en partie la valeur du trésor confié à leurs soins, sans toutefois l'estimer à son véritable prix. Des états d'âme qui, pour le monde, étaient des défauts, et constituaient, en réalité, une épreuve providentielle, les empêchaient de discerner le degré d'union à Dieu auquel était parvenue la petite fille timide et réservée qu'elles voyaient chaque jour sur les bancs de leurs salles de classe. L'une d'elles a tracé de Thérèse Martin le portrait suivant : « Un sourire fin, délicieux, était son expression habituelle, aussitôt que ses larmes, trop faciles et fréquentes, il faut bien le dire, étaient taries. Manières douces et aimables, piété tendre, obéissance aux moindres devoirs, éloignement des réunions ou jeux bruyants, telles furent les notes caractéristiques de sa vie de pensionnaire : tout cela bien voilé cependant par l'excès de sensibilité et de timidité dont nous avons parlé [1]. »

Comme par le passé, Dieu ménageait à son enfant bien-aimée quelques éclairs de joie dans la nuit de son épreuve. Le retour quotidien à la maison paternelle et la rencontre de chaque soir entre la « petite Reine » et son « Roi chéri », comme elle appelait M. Martin, lui étaient déjà un doux allégement aux contraintes de la journée. Mais il y avait aussi les jours de congé ; et jamais Thérèse ne les trouvait plus délicieux que lorsqu'elle les passait aux Buissonnets avec sa chère Céline. Parfois aussi elle donnait quelques heures à ses parents Guérin, et jouissait beaucoup de la société de sa petite cousine Marie.

Les deux enfants jouaient au « solitaire ». Elles devenaient l'une et l'autre des anachorètes très pénitents, qui partageaient leur temps entre les exercices de la contemplation et ceux de la vie active. Malheureusement, les vulgarités

[1] *Notice manuscrite,* etc...

de l'existence moderne venaient parfois rappeler aux deux ermites qu'ils ne vivaient pas dans une thébaïde.

Un soir, en revenant de l'Abbaye, les fillettes veulent imiter la modestie des solitaires. Thérèse dit à Marie : « Conduis-moi, je vais fermer les yeux. — Je veux les fermer aussi », dit la cousine, et elles s'avancent l'une et l'autre à l'aveugle, sur un trottoir encombré de marchandises. Bientôt un heurt inattendu se produit, et les deux solitaires vont s'abattre sur des caisses contenant les primeurs étalées par un honnête épicier. Celui-ci sort furieux, tempête et menace, tout en ramassant ses produits, cependant que les deux aveugles retrouvent prestement leurs yeux, afin de mieux fuir à toutes jambes.

Notre petite prédestinée ne pouvait qu'inspirer à l'ennemi des âmes une féroce jalousie. Il allait, avec la permission de Dieu, profiter d'une aggravation de peines morales infligée à l'enfant, pour bouleverser son frêle organisme, et, s'il se pouvait, supprimer cette existence qui offrait au Père céleste un objet de si délicieuses complaisances.

On sait quelle place tenait, dans le cœur aimant de Thérèse, sa sœur Pauline, celle qu'elle appelait, et qui sans cesse s'était montrée avec tant d'amour, « sa petite mère ». Depuis qu'elle était exposée aux mille petites vexations de la vie de pensionnat, l'enfant appréciait mieux que jamais la tendresse de la grande sœur qui l'avait élevée, instruite, entourée d'une sollicitude sans trêve.

Or, un jour que Pauline et Marie conversaient ensemble, elle les entendit parler de la prochaine entrée de Pauline au Carmel !

Que pouvait être le Carmel aux yeux de Thérèse ?

Pauline lui décrivit la vie du cloître, ses austérités et ses renoncements, mais aussi la douceur infinie de l'intimité qui unit le divin Maître aux âmes choisies qui ont tout quitté pour le suivre.

Thérèse conservait dans son cœur ces notions, y cherchant une lumière pour sa destinée, lorsqu'un soir, elle discerna clairement, grâce à une soudaine illumination, que le Carmel

était réellement ce « désert lointain » dont elle avait souvent rêvé, et dans lequel on jouit de l'ineffable paix due au voisinage de Dieu. Elle comprit que là serait son refuge à jamais ; elle le sentit avec tant de force, « qu'il n'y eut pas, à l'entendre, le moindre doute dans son esprit [1] ».

Pauline ne découragea pas cet espoir, et engagea même Thérèse à présenter sa requête à la Mère Prieure du couvent de Lisieux. Celle-ci écouta les « grandes confidences » de l'enfant, ne nia pas l'existence de sa vocation, mais lui déclara qu'elle ne recevait pas de postulantes de neuf ans, et qu'il lui faudrait attendre, pour songer à franchir les grilles, sa seizième année.

Pauline allait donc partir, et partir pour toujours ! La réunion de famille qui, chaque soir, groupait autour du père, en de si doux entretiens, les cinq filles de M. Martin, allait être démembrée.

La séparation fut cruelle, mais moins que les premières visites faites au parloir, à la fin desquelles Pauline, devenue Sœur Agnès de Jésus, ne pouvait guère accorder plus de deux ou trois minutes à sa pauvre petite sœur.

La santé de l'enfant, depuis longtemps ébranlée, ne devait pas résister à cette épreuve. Le démon allait profiter de cet état de faiblesse pour obtenir du Tout-Puissant une certaine maîtrise momentanée sur son corps, et l'agiter rudement, jusqu'à en briser, si Dieu l'avait permis, les délicats organes.

* * *

Pauline était entrée au Carmel en octobre 1882. Les mois suivants furent pour Thérèse une période d'amère tristesse et de souffrance physique qui tendait, chaque jour, à s'aggraver.

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 42.

Au mois de mars 1883, M. Martin était à Paris, et faisait admirer à ses deux filles, Marie et Léonie, les cérémonies de la Semaine Sainte dans les grandes églises de la capitale, lorsqu'il fut soudain rappelé à Lisieux.

Thérèse, laissée, ainsi que Céline, à la garde de M^me^ Guérin, venait de subir une crise inquiétante. Après une conversation avec son oncle sur les vertus de sa mère disparue, elle avait pleuré silencieusement, et soudain, le soir, elle avait été saisie d'un tremblement que rien ne pouvait faire pressentir.

L'enfant fut ramenée aux Buissonnets, et son état se précisa. Visions terrifiantes lui arrachant des cris de détresse qui glaçaient de crainte et de compassion tous les assistants, paroles étranges, qu'elle semblait parfois articuler malgré elle, puis longues heures de prostration douloureuse, tout semblait dénoter l'action d'un être malfaisant qui avait reçu un pouvoir extérieur sur la petite malade.

Cette impression se fortifia lorsqu'un jour, elle essaya de franchir la balustrade de son lit pour se précipiter dans le vide. Ses sœurs étaient obligées de la maintenir de force. « Un dimanche, raconte Léonie, j'étais restée seule à la garder pendant la grand'messe. La voyant très calme, je me hasardai à la laisser quelques instants.

« De retour auprès d'elle, je la trouvai étendue sur le pavé, entre le lit et la muraille. Elle aurait pu se tuer ou se blesser gravement ; mais, grâce à Dieu, elle n'avait pas même une égratignure [1]. »

Parfois, les objets les plus familiers prenaient pour elle des formes effrayantes. Certains clous enfoncés dans les murs de sa chambre lui apparaissaient tout à coup sous la forme de gros doigts carbonisés, et elle s'écriait : « J'ai peur ! j'ai peur ! » Son regard, d'ordinaire si calme et si doux, avait alors une expression d'épouvante impossible à rendre.

[1] *Déposition au procès de l'Ordinaire*, p. 130

Un soir, son père, tenant à la main son chapeau, vint s'asseoir près de son lit. D'abord elle le regarda sans mot dire, puis son visage changea en un clin d'œil, et, fixant le chapeau avec une expression d'effroi, elle s'écria d'une voix étranglée : « Oh ! la grosse bête noire ! » Le pauvre père sortit en sanglotant.

Il lui arrivait, tantôt de ne pas reconnaître ses parents qui la soignaient, tantôt de se frapper violemment la tête contre les parois de son lit. Témoin de ces scènes étranges, le docteur Notta, un praticien consciencieux, déclarait sans hésiter : « La science est impuissante devant ces phénomènes ; il n'y a rien à faire [1]. »

Thérèse a écrit, plus tard, que même au plus fort de ses crises, elle ne perdit jamais l'usage de sa raison, de même qu'elle entendait et comprenait parfaitement tout ce qui se passait autour d'elle : nouvelle preuve que, tout en gardant la plénitude de sa personnalité, elle était alors sous l'action d'une puissance occulte qui, voyant dans l'avenir l'obstacle qu'elle devait opposer à son influence, s'efforçait d'attenter à sa vie.

Cependant on approchait de la date fixée pour la prise d'habit de Pauline. On se gardait d'en parler devant Thérèse, de peur d'aggraver son mal par le regret de ne pouvoir assister à la douce fête. Mais la malade déclarait qu'elle serait en état d'accompagner ses parents.

En effet, elle put, le jour venu, embrasser sa « petite mère », s'asseoir sur ses genoux, se cacher sous son voile, et recevoir ses caresses. Peut-être même contempla-t-elle d'un œil d'envie la joie de la fiancée de Jésus ; mais cette ivresse d'une heure passa vite. Il fallut remonter en voiture, regagner les Buissonnets, et, le lendemain matin, de nouvelles crises, plus navrantes que jamais, terrassaient la pauvre enfant.

---

[1] Cf. *Déposition de la Rév. Mère Marie du Sacré-Cœur (Marie) au procès de l'Ordinaire.*

On dut reprendre la garde auprès d'elle. Marie surtout lui prodiguait des soins empressés, et la petite malade ne permettait guère à sa grande sœur de la quitter, sinon pour aller à l'église et au Carmel.

Quant à M. Martin, désolé de l'inutilité des remèdes, mais toujours confiant en la puissance de la Reine du ciel, il faisait demander une neuvaine de messes au sanctuaire parisien de Notre-Dame-des-Victoires, pour la guérison de son enfant.

De telles supplications devaient toucher le cœur de l'Immaculée ; mais la scène qui suit veut être racontée par la plume éthérée de celle même qui contempla le « sourire de la sainte Vierge ». Voici son propre récit.

« Un dimanche, pendant la neuvaine, Marie sortit dans le jardin, me laissant avec Léonie, qui lisait près de la fenêtre. Au bout de quelques minutes, je me mis à appeler presque tout bas : « Marie ! Marie ! » Léonie, étant habituée à m'entendre toujours gémir ainsi, n'y fit pas attention ; alors je criai bien haut, et Marie revint à moi. Je la vis parfaitement entrer ; mais, hélas ! pour la première fois, je ne la reconnus pas. Je cherchais tout autour de moi ; je plongeais dans le jardin un regard anxieux, et je recommençais à appeler : « Marie ! Marie ! » C'était une souffrance indicible que cette lutte forcée, inexplicable, et Marie souffrait peut-être plus encore que sa pauvre Thérèse ! Enfin, après de vains efforts pour se faire reconnaître, elle se tourna vers Léonie, lui dit un mot tout bas, et disparut pâle et tremblante.

« Ma petite Léonie me porta bientôt près de la fenêtre ; alors je vis dans le jardin, sans la reconnaître encore, Marie qui marchait doucement, me tendant les bras, me souriant, et m'appelant de sa voix la plus tendre : « Thérèse, ma petite Thérèse ! » Cette dernière tentative n'ayant pas réussi davantage, ma sœur chérie s'agenouilla en pleurant au pied de mon lit, et, se tournant vers la Vierge bénie, elle l'implora avec la ferveur d'une mère qui demande, qui *veut* la vie de son enfant. Léonie et

Céline l'imitèrent, et ce fut un cri de foi qui força la porte du ciel.

« Ne trouvant aucun secours sur la terre et près de mourir de douleur, je m'étais aussi tournée vers ma Mère du ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir pitié de moi.

« Tout à coup, la statue s'anima ! La Vierge Marie devint belle, si belle, que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffables ; mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son *ravissant sourire !* Alors toutes mes peines s'évanouirent ; deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement.

« Ah ! c'étaient des larmes d'une joie céleste et sans mélange ! *La sainte Vierge s'est avancée vers moi ! Elle m'a souri..., que je suis heureuse !* pensai-je. *Mais je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait.* Puis, sans aucun effort, je baissai les yeux et je reconnus ma chère Marie ! Elle me regardait avec amour, semblait très émue, et paraissait se douter de la grande faveur que je venais de recevoir[1]. »

En voyant le visage de l'enfant transfiguré devant la statue, Marie avait, en effet, deviné un miracle. Elle interrogea Thérèse, qui lui confirma la réalité de la radieuse apparition, et dès lors, elles reconnurent l'une et l'autre que toute trace du mal avait disparu.

Il fallait aller au Carmel, annoncer cette joie. Discrètement, Marie le fit aussitôt, et Thérèse quelque temps après. Celle-ci ne comptait se confier qu'à sa « chère petite mère » ; mais les religieuses, ayant eu vent d'un prodige, la questionnèrent au parloir, et le récit, très réservé, de l'enfant défraya bientôt les entretiens des moniales, modifié, amplifié, selon le jeu des imaginations. Thérèse se prit à craindre d'avoir donné lieu à ces légères inexactitudes par un maladroit exposé, et elle en conçut des troubles très affligeants, qui

[1] *Histoire d'une âme,* ch. III, p. 48.

ne devaient s'apaiser que plusieurs années plus tard, devant une autre statue de la Mère de miséricorde [1].

Quoi qu'il en soit de cette ombre passagère, le démon était vaincu. Une fois de plus, l'Immaculée l'avait écrasé du pied. A cause de cette terrible épreuve si chrétiennement subie, l'enfant avait progressé dans l'union divine. La première communion allait resserrer davantage encore ses liens d'amour avec le Bien-Aimé.

* * *

Avant le grand jour, et sans doute pour affermir définitivement sa santé, M. Martin crut devoir se rendre au désir d'anciennes connaissances qui offraient à Thérèse un séjour

[1] Ces troubles, qui allaient parfois jusqu'à obscurcir dans sa mémoire la réalité de la bienheureuse vision, ne pouvaient être que l'effet d'une permission divine, ayant pour objet de la maintenir dans l'humilité. Au reste, le récit qu'elle a fait de sa guérison a été nettement confirmé par celui de sa sœur Marie. Voici, à ce sujet, la déposition de celle-ci au procès de l'Ordinaire :

« La crise la plus terrible de toutes pour Thérèse fut celle qu'elle raconte dans sa Vie. Je crus qu'elle allait y succomber. C'est alors que je me jetai, avec mes sœurs, aux pieds de la sainte Vierge. Par trois fois, je renouvelai la même prière. A la troisième fois, je vis Thérèse fixer la statue de la sainte Vierge. Son regard était irradié et comme en extase. Elle me confia qu'elle avait vu la sainte Vierge elle-même. Cette vision dura quatre à cinq minutes, puis son regard se fixa sur moi avec tendresse. Dès lors, il ne parut plus trace de son mal. Dès le lendemain, elle reprit sa vie ordinaire. — *Summarium* de 1919, page 416.

La statue qui s'était animée devant Thérèse est celle dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvait depuis longtemps dans la famille Martin. C'est la reproduction d'une œuvre de Bouchardon, jadis exécutée en argent pour l'église Saint-Sulpice à Paris, et qui a disparu pendant la Révolution. Cette Vierge vénérée surmonte actuellement le tombeau de la sainte dans une chapelle latérale du Carmel de Lisieux dite « chapelle de la châsse », où repose son corps virginal.

à la campagne, et il la conduisit à Alençon, chez des amis qui, ensuite, reçurent la petite convalescente et son père dans leurs châteaux respectifs de Saint-Denis, de Grogny et, fort probablement, de Lanchal.

La saison était délicieuse, les sites enchanteurs. Partout, l'accueil fut charmant. Fêtée sans relâche et choyée à l'envi dans ces beaux lieux, Thérèse se laissa prendre un instant, elle l'avoue, à l'attrait des distractions aimables que lui prodiguaient ses hôtes. Mais la tentation effleura à peine cette âme déjà totalement livrée à l'emprise de l'Esprit-Saint. Les pensées graves détruisirent « l'ensorcellement de ces bagatelles », si bien que, plus tard, le souvenir de ces ravissants séjours ne lui inspira d'autres réflexions que celle-ci : « Hélas ! comme le monde s'entend bien à allier les joies de la terre avec le service de Dieu ! Comme il ne pense guère à la mort ! »

La vanité des biens qui, un instant, l'avaient charmée, l'inclina plus que jamais, après son retour à Lisieux, vers l'intimité avec l'Ami qui demeure, alors que tout le reste a passé.

On sait que, depuis nombre d'années, elle aspirait au banquet céleste. Lorsqu'on lui rapportait que, dans la primitive Église, on donnait aux tout petits enfants des fragments du pain consacré, elle disait avec étonnement : « Pourquoi donc n'est-ce plus comme cela maintenant ? »

Mais il fallait observer les lois diocésaines. Ces lois portaient que, pour être reçu au nombre des premiers communiants, tout enfant devait avoir onze ans dans l'année de son admission. Or, Thérèse était née le 2 janvier 1873 ; il lui manquait donc deux jours pour avoir l'âge requis, quand vint le printemps de 1883, époque habituelle des premières communions. Au spectacle de ses compagnes qui se disposaient à la grande action, la chère petite déplorait les deux jours malencontreux qui l'éloignaient de la table sainte.

Sur ces entrefaites, étant sortie en ville avec sa sœur Marie, elle aperçut l'évêque de Bayeux, Mgr Hugonin, qui,

avec un de ses vicaires généraux, se dirigeait vers la gare. « Oh ! Marie, dit-elle vivement, veux-tu que je coure lui demander la permission de faire ma première communion cette année ? » Sa grande sœur eut beaucoup de peine à la retenir.

Thérèse, définitivement guérie, était rentrée à l'Abbaye des Bénédictines. Il fallait envisager, au moins pour l'année suivante, la première communion, dont l'enfant n'était séparée, malgré tout, que par quelques mois. Marie, qui, depuis le départ de Pauline, complétait auprès de Thérèse l'œuvre des religieuses, entreprit de bonne heure sa préparation éloignée.

Ce fut d'autant plus aisé, que l'enfant, possédée d'une faim croissante de l'aliment sacré, avait, de plus, un goût marqué pour les lectures de piété.

Ce furent dès lors, chaque soir, dans la chambre de Thérèse ou dans le jardin des Buissonnets, de longs et doux colloques, où la jeune fille s'efforçait de faire saisir à sa petite sœur le prix ineffable du « don de Dieu ».

Derrière les grilles du Carmel, Pauline suivait ce mystérieux travail et s'y associait par la prière. Elle voulut faire davantage. Se souvenant du chapelet de « pratiques » qui avait si heureusement contribué jadis à sanctifier l'enfance de Céline et de Thérèse, elle composa pour celle-ci un carnet, lui conseillant d'y inscrire au jour le jour ses sacrifices et ses aspirations d'amour, qu'elle l'invitait à multiplier, afin d'être tout entière au Bien-Aimé, dont la venue était proche. Au bout de trois mois, le carnet portait la mention de 818 sacrifices et de 2.774 actes d'amour.

* * *

L'angélique enfant voulait aller plus loin dans ses avances au divin Maître. Formée depuis quelques années par l'Esprit-Saint lui-même, aux entretiens intimes, faciles et presque spontanés avec Dieu, elle eût désiré, au cours de ces dernières

semaines, consacrer régulièrement, chaque jour, une demi-heure à cette conversation cœur à cœur avec Jésus.

Elle en exprima le vœu à sa grande sœur, qui ne crut pas devoir y accéder. — « Alors, raconte Marie, elle me demanda un quart d'heure seulement d'oraison quotidienne. Je ne le lui permis pas davantage. Je la voyais tellement pieuse, et comprenant d'une façon si élevée les choses du ciel, que je croyais mieux faire en agissant avec une très grande réserve sur ce point.

« La douce enfant se soumit avec sa docilité habituelle ; mais naïvement, et sans se douter qu'elle se livrait ainsi à une véritable oraison, elle allait se cacher dans un petit coin de sa chambre, facile à fermer avec les rideaux de son lit, et là, elle passait de longs instants, les jours de congé, à « penser au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité ».

Vint la retraite finale. Elle devait durer une semaine, pendant laquelle Thérèse était invitée à séjourner nuit et jour au couvent. Elle garda longtemps un souvenir ému de la tendresse surnaturelle que lui prodiguèrent alors les religieuses. Chaque soir, la première maîtresse, pleine d'un saint respect pour sa candeur, venait, avec sa petite lanterne, ouvrir doucement les rideaux de son lit, et pieusement la baisait au front. Se voyant l'objet de tant de soins, l'enfant s'enhardit un jour à lui dire : « Madame, je vous aime bien ; aussi je vais vous confier un grand secret. » Et elle lui montra le bienheureux carnet, don de sa sœur Pauline, où elle notait ses offrandes au divin Maître, et qu'elle tenait caché sous son oreiller.

La semaine se passa en exercices pieux, en prières très ferventes et très douces, en séances à la salle d'études, où l'on résumait les solides instructions de l'abbé Domin.

« Enfin, écrit Thérèse, le beau jour entre tous les jours de la vie se leva pour moi ! Quels ineffables souvenirs laissèrent dans mon âme les moindres détails de ces heures du ciel ! Le joyeux réveil de l'aurore, les baisers respectueux et tendres des maîtresses et des grandes compagnes, la

chambre de toilette remplie de flocons neigeux, dont chaque enfant se voyait revêtue à son tour ; surtout l'entrée à la chapelle et le chant du cantique matinal :

O saint autel qu'environnent les anges !

« Mais je ne veux pas et ne pourrais pas tout dire... Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air ; il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre, sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste !

« Ah ! qu'il fut doux, le premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée, et je disais aussi : « Je vous aime, je me donne à vous pour toujours ! » Jésus ne me fit aucune demande ; il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une *fusion*. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'Océan ; Jésus restait seul : il était le Maître, le Roi ! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine [1]...

« Et voici que sa joie devint si grande, si profonde, qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent, au grand étonnement de ses compagnes, qui, plus tard, se disaient l'une à l'autre : « Pourquoi donc a-t-elle pleuré ? N'avait-elle pas une inquiétude de conscience ? — Non, c'était plutôt de n'avoir pas près d'elle sa mère et sa sœur carmélite, qu'elle aime tant ! » — Et personne ne comprenait que, toute la joie du ciel venant dans un cœur,

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 58. —La fin de cette phrase explique ce que le début semblerait présenter d'excessif dans le sens de la « fusion ». Thérèse parle évidemment de l'intimité à son plus haut degré, qui laisse subsister néanmoins la dualité entre la faiblesse de la créature et la « force divine ».

ce cœur exilé, faible et mortel, ne peut la supporter sans répandre des larmes [1]. »

Ce grand amour devait se traduire par des actes. Thérèse savait qu'après les joies du Thabor, le Sauveur la renverrait à sa tâche quotidienne, et elle entendait qu'en la voyant à l'œuvre, on s'aperçût qu'elle s'était abreuvée à la source de vie. Le soir du grand jour, elle écrivit donc sur son petit carnet les trois résolutions suivantes : 1° Je ne me découragerai jamais. — 2° Je dirai tous les jours un *Souvenez-vous*. — 3° J'essayerai d'humilier mon orgueil [2]. »

La seconde de ces promesses était liée à l'acte de consécration à la sainte Vierge, que Thérèse avait prononcé dans l'après-midi, au nom de ses compagnes. L'enfant se souvenait du sourire visible de Marie, qui l'avait récemment délivrée et guérie. Aussi, toute son âme passa-t-elle dans cette offrande d'elle-même, qui était en même temps un filial appel à la constante protection de la Reine du ciel.

Ce jour, commencé dans le baiser du Seigneur, devait s'achever, pour Thérèse, sur la douce vision de l'union spirituelle que Jésus avait daigné contracter, presque à la même heure, avec sa « petite mère », et qu'elle rêvait toujours pour elle-même. Après la cérémonie de l'Abbaye, M. Martin conduisit l'enfant au Carmel, où elle put contempler sa chère Pauline, religieuse professe depuis le matin, « revêtue d'un voile blanc comme le sien, et couronnée de roses ». Ce n'était plus le deuil de la séparation serrant le cœur de Thérèse, c'était l'envie du sort de Pauline, et le doux espoir de le partager bientôt, qui maintenant l'épanouissait.

On rentra finalement aux Buissonnets, où le repas de famille mit en commun la joie de tous ; après quoi, M. Martin, selon la coutume d'alors, fit don à sa « petite Reine » d'une jolie montre.

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 59.

[2] *Déposition de Sœur Françoise-Thérèse* (*Léonie*), *religieuse de la Visitation, au procès de l'Ordinaire*, p. 132.

La journée avait été si douce, les avances du Sauveur si attirantes, que, volontiers, Thérèse eût de nouveau abordé, dès le lendemain, la table sainte. Il lui fallut attendre huit jours ; toutefois, le 15 mai, en la fête de l'Ascension, elle put participer, pour la seconde fois, entre son père et sa sœur aînée, au banquet sacré. Mais, hélas ! les jours de grandes fêtes, les seuls où désormais on lui permettrait de communier, allaient s'espacer. Elle connut alors cette soif de l'aliment céleste qui était le partage de certaines âmes très pures avant la bienfaisante intervention de Pie X. Au moins compensait-elle par la ferveur de sa préparation la rareté relative de ses communions.

Marie l'aidait toujours à disposer dignement la demeure du Saint des Saints. L'exhortant à la veille d'une de ses communions, elle lui parla du rôle de la souffrance, ajoutant que peut-être Dieu ne la conduirait pas par cette voie ; mais, après avoir communié, l'enfant sentit son cœur s'enflammer d'un ardent désir de la croix, avec l'intime persuasion qu'elle serait exaucée. « Alors, déclara-t-elle, mon âme fut inondée de telles consolations, que je n'en ai point eu de pareilles dans toute ma vie [1]. » Le Très-Haut préparait dès lors sa petite victime.

Mais Thérèse sentait en même temps que, sous l'épreuve, elle faiblirait infailliblement sans la force du divin Maître. Aussi se disposa-t-elle avec une application extraordinaire à recevoir le sacrement de Confirmation, dont la dignité et les fruits lui apparurent avec une netteté inconnue de la plupart des enfants. Voici, à ce sujet, le témoignage de sa sœur Céline : « Elle reçut le sacrement de Confirmation le 14 juin 1884. Les quelques jours qui précédèrent se sont particulièrement gravés dans ma mémoire. Thérèse, si calme d'ordinaire, n'était plus la même ; une sorte d'enthousiasme et de sainte ivresse perçait dans son extérieur. Un jour de sa retraite préparatoire, où je lui manifestais mon étonnement

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 61.

de la voir dans ces dispositions, elle m'expliqua ce qu'elle comprenait de la vertu de ce sacrement, de la prise de possession de tout son être par l'Esprit d'amour. Il y avait dans ses paroles une telle véhémence, dans son regard une telle flamme, que moi-même, toute pénétrée d'une impression surnaturelle, je la quittai, profondément émue. Ce fait me frappa tellement, que je vois encore son geste, son attitude, la place qu'elle occupait, et ce souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit [1]. »

* * *

Après les vacances, elle reprit, avec plus de succès que jamais, ses études religieuses et littéraires. Enfant par l'âge, et peut-être encore par la sensibilité, elle ne l'était plus aux yeux de quiconque remarquait la précoce maturité de son jugement. Rien de puéril désormais, ni dans son développement intellectuel, ni dans la trempe de sa volonté.

Ses distractions même avaient un caractère de gravité. C'est ainsi qu'elle aimait à ensevelir « honorablement », comme elle disait, sous les grands marronniers de l'Abbaye, les petits oiseaux qui, raidis par l'hiver, tombaient parfois à ses pieds. Elle se plaisait aussi à conter des histoires, et, comme elle narrait avec intérêt, les grandes élèves faisaient volontiers cercle autour d'elle, jusqu'à ce que la surveillante, qui voulait voir courir et non pas discourir, dissipât l'attroupement momentané.

Avec sa délicatesse affectueuse et affinée, Thérèse devait avoir des amies. Elle en eut deux, qu'elle distingua, par une prédilection très pure, de toutes les âmes qu'elle aima pour Dieu. De ces deux liaisons, l'une fut si éphémère, sans doute, qu'elle n'a pas laissé de traces dans sa vie. Elle nous a confié le sort de l'autre. Après une absence de quelques mois

[1] *Déposition de Sœur Geneviève de la Sainte-Face au procès de l'Ordinaire*, p. 123.

imposée, par diverses circonstances, à sa petite amie, elle n'obtint d'elle, à son retour, qu'un regard indifférent, ce qui lui révéla, pour sa vie entière, la fragilité des unions terrestres. « Cependant, dit-elle, le bon Dieu m'a donné un cœur si fidèle, que lorsqu'il a aimé, il aime toujours ; aussi je continue de prier pour cette compagne, et je l'aime encore [1]. »

Instruite par cette déception, elle se garda de l'attachement affiché par certaines jeunes filles à l'égard de telle maîtresse préférée, attachement trop souvent, lui aussi, trompeur et passager, lorsque le seul attrait naturel en est le fondement. C'est en évoquant ces souvenirs, que, plus tard, elle s'écriait : « Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre ! Avec un cœur comme le mien, je me serais laissé prendre et couper les ailes ; alors comment aurais-je pu voler et me reposer [2] ? »

Ayant gardé pour Jésus tout son trésor inviolé de tendresses, elle renouvela, en mai 1885, avec ses jeunes compagnes, cette communion solennelle qui lui avait apporté, l'année précédente, les plus douces émotions de sa vie. Hélas ! le Maître lui refusa, cette fois, le sentiment joyeux de sa présence. Elle était, depuis quelques jours, tourmentée de scrupules, et cette épreuve très crucifiante devait durer des mois entiers !

* * *

Pour lui procurer un délassement nécessaire, et dès le lendemain de la cérémonie, M^me^ Guérin, sa tante, l'emmena à Deauville, avec ses propres enfants.

La bonté de cette seconde mère, la charmante vivacité de ses deux filles, Jeanne et Marie, le spectacle de la grande mer, calme comme un beau lac ou terrible en ses soudaines

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 63.
[2] *Ibid.*, p. 64.

fureurs, facilitèrent encore les ascensions de l'enfant vers le Tout-Puissant, dont la majesté planait sur l'abîme.

La famille s'était établie dans une villa située sur le quai de la Touques et appelée alors le « Chalet Colombe ». L'église Notre-Dame-des-Victoires était loin. Néanmoins on s'y rendait ordinairement chaque soir, pour les exercices du Mois de Marie. Si parfois on hésitait à cause de la distance ou pour tout autre motif, Thérèse insistait en faveur de l'hommage quotidien à la Mère de Dieu, et jamais les fatigues de la journée ne l'empêchèrent d'entreprendre cette longue course. C'était aussi son bonheur d'assister, en dépit des vents et des orages, à la messe matinale, dans cette église consacrée à la très sainte Vierge [1].

Prodigue de distractions envers sa nièce, afin de lui procurer un bienfaisant repos, M^me^ Guérin entendait la préserver de tout ce qui aurait pu alanguir sa vigueur morale.

Un soir que la famille était réunie dans le petit salon du « Chalet Colombe », Marie Guérin, qui était alors âgée d'environ quinze ans, commença à se plaindre de la migraine, et sa mère, cédant à sa tendresse trop facilement inquiète, se mit à la « câliner en lui prodiguant les noms les plus tendres, sans obtenir autre chose que des larmes ».

Un instant, Thérèse se laisse prendre à l'attirance de ces douces paroles. Elle a de fréquentes migraines, elle aussi. Elle ne s'en est jamais plainte ; mais n'y a-t-il pas un essai à tenter ? Peu de jours après, elle se retire dans un coin du salon, s'enfonce dans un fauteuil, et se met à son tour à larmoyer. On l'interroge ; elle répond, comme Marie : « J'ai mal à la tête ! »

Mais quoi ! personne ne s'avise de compatir à son malaise ! Sa tante la reprend gravement, comme une grande personne qui veut jouer à l'enfant gâtée. Il n'est pas jusqu'à sa cousine Jeanne qui ne la morigène d'un ton légèrement sarcas-

[1] Cf. *Déposition de Sœur Joséphine de la Croix, bénédictine, au procès de l'Ordinaire*, p. 141.

tique, laissant entendre que Thérèse n'a pas voulu avouer à sa tante la véritable cause de ses larmes : « Thérèse, dit-elle, manque de simplicité et de confiance. Bien sûr, elle est tourmentée d'un gros scrupule et n'ose pas le dire [1] ! » La leçon avait porté. « Finalement, déclare l'enfant, j'en fus quitte pour mes frais, bien résolue à ne plus imiter les autres, et je compris la fable de « l'Ane et du petit Chien ». J'étais l'âne qui, témoin des caresses prodiguées au petit chien, avait mis son lourd sabot sur la table pour recevoir aussi sa part de baisers. Si je ne fus pas renvoyée à coups de bâton comme le pauvre animal, je n'en reçus pas moins pourtant la monnaie de ma pièce, et cette monnaie me guérit pour toujours du désir d'attirer l'attention [2]. »

En septembre, Mme Guérin fit un second séjour à Trouville-Deauville, et s'établit, cette fois, dans une maison de la rue Charlemagne. M. Martin étant parti, quelques semaines auparavant, pour un long voyage que nous raconterons plus loin, elle convia encore ses nièces à la rejoindre. Ce nouveau séjour sur la plage normande fut marqué par un petit incident, que Thérèse a raconté dans son autobiographie.

Un jour, sa tante, toujours aimable, lui avait donné des rubans « bleu de ciel », pour nouer ses beaux cheveux blonds. Grand contentement de Thérèse au premier instant. Mais a-t-elle le droit d'offrir une pâture à l'amour-propre par cette vaine parure ? Ce problème met son cœur à l'étroit, et son extrême délicatesse de conscience l'oblige à se confesser, à Trouville même, « de ce plaisir enfantin qui lui semble être un péché [3] ».

Thérèse passa le reste des vacances aux Buissonnets, mais elle y dut subir une privation qu'elle n'avait jamais

[1] Cf. *La mission providentielle de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, article publié dans *La Croix* en novembre 1923, par M. l'abbé Lepetit, professeur au petit Séminaire de Caen.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 67.

[3] *Ibid.*, p. 66.

connue, et qui lui fut sûrement très sensible, l'absence prolongée de son père. Sur les instances d'un prêtre de Lisieux, l'abbé Marie, vicaire à Saint-Jacques, M. Martin s'était laissé tenter par une excursion à travers l'Allemagne, l'Autriche, Constantinople et l'Italie. Cet événement, assez notable dans sa vie paisible, et indirectement dans celle de ses proches, appelle quelques détails.

* * *

Nous possédons une série de lettres écrites par M. Martin à ses filles, des diverses étapes du voyage, qui dura six semaines. Successivement Munich et ses musées, Vienne et la merveille de ses ponts, « comme le pèlerin n'en a jamais vu, même à Paris », Constantinople avec les splendeurs de Sainte-Sophie et le panorama éblouissant de la tour de Galata, remplissent ses yeux de visions insoupçonnées, dont il décrit le charme à Marie, « son diamant », à la « bonne Léonie », à « Céline l'Intrépide », à Thérèse, « la Reine du cœur », sans oublier Pauline, la « Perle fine [1] » du Carmel.

Ces grands spectacles toutefois, ne lui font pas oublier les Buissonnets, et, en réponse aux vœux de fête que lui ont adressés ses filles le 25 août 1885, il leur écrit de Vienne : « Il me semblait vous voir toutes autour de moi dans le « Belvédère », et entendre ma « petite Reine », de sa voix sympathique et douce, me gazouiller un petit compliment. Cela m'a tellement ému, que je voudrais être à Lisieux, mais là, tout de bon, pour vous embrasser toutes [2]. »

L'excursion se termine par l'Italie. Naples, « ville enchanteresse », Pompéi, avec la poésie de ses ruines ; Rome, avec les magnificences de Saint-Pierre, qui sont bien « ce qu'il y a de plus beau au monde », font successivement l'objet des descriptions enthousiastes de M. Martin.

[1] Surnoms aimables, que M. Martin aimait à donner à ses filles.
[2] Lettre inédite, du 30 août 1885.

Mais c'est Rome qui, plus que tout autre lieu, l'attire et le captive. Près du tombeau des saints Apôtres, à deux pas du Pontife prisonnier dont la parole et l'influence ne cessent de régir le monde, il ne saurait contenir son allégresse, et il écrit à Marie : « C'est certainement ici que j'éprouve le plus de plaisir. Dis à « ma Perle » (Pauline) que je suis trop heureux, que cela ne peut pas durer [1] ! »

Est-ce un pressentiment ? En tout cas, arrivé à Milan et à la veille de rentrer en France, M. Martin éprouve plus vivement encore l'impression de la fragilité des joies humaines, et son voyage se termine sur une aspiration vers les beautés de l'éternelle patrie, que ne saurait ternir aucune prévision funeste. « Tout ce que je vois, écrit-il, est splendide ; mais c'est toujours une beauté terrestre, et notre cœur n'est rassasié de rien, tant qu'il ne voit pas la beauté infinie... A bientôt le plaisir intime de la famille ! C'est cette beauté-là qui nous en rapproche davantage [2]. »

* * *

Lorsque M. Martin rentra à Lisieux, Thérèse avait repris, depuis quelques jours, le chemin de l'Abbaye, où la rappelait la rentrée d'octobre.

Ses scrupules, loin de s'apaiser, avaient, hélas ! redoublé. De plus, la fillette, très appliquée au travail, souffrait de maux de tête si pénibles, que son père crut devoir, après quelques mois, lui épargner désormais les exercices scolaires et la vie trop sédentaire du pensionnat.

C'était au début de 1886. Il fut décidé que Thérèse serait conduite, plusieurs fois la semaine, chez une « respectable dame », de qui elle recevrait d'excellentes leçons, ayant le double avantage de l'instruire et de lui ménager un premier contact avec le monde.

---

[1] Lettre inédite, du 27 septembre 1885.
[2] *Id.*, du 6 octobre 1885.

Voilà donc l'enfant assise devant un bureau « dans une chambre meublée à l'antique, entourée de livres et de cahiers », que fréquentent quotidiennement nombre de dames bien pensantes et en quête de distractions. L'une s'extasie sur les beaux cheveux de la nouvelle élève ; l'autre demande à voix basse quelle est cette jeune fille si jolie. Thérèse semble étudier, mais elle entend tout, discerne tout, et ne tarde pas à comprendre que, pour empêcher le naufrage de son humilité, elle a besoin d'un secours particulier de la Reine du ciel.

Une Congrégation d'Enfants de Marie existe à l'Abbaye de Notre-Dame-du-Pré. Elle sollicitera son affiliation à ce groupe de jeunes filles spécialement vouées à l'imitation de la divine Mère, et, afin d'y être admise, elle acceptera de faire un nouveau stage parmi les grandes élèves du couvent.

On lui avait imposé, comme condition, d'assister, deux ou trois fois la semaine, à une leçon de travail manuel donnée à l'Abbaye. Au reste, la Mère Saint-Placide, directrice du pensionnat, avait dit aux congréganistes, en recevant sa demande : « Nous n'aurons pas à regretter d'avoir son nom sur nos listes ! »

Thérèse vint donc, sans enthousiasme, il est vrai, et même avec quelque ennui, « n'ayant pas, comme les autres élèves, une maîtresse particulièrement aimée ». Elle travaillait en silence jusqu'à la fin de la leçon d'ouvrage manuel, « et ensuite, déclare-t-elle, personne ne faisant attention à moi, je montais à la tribune de la chapelle jusqu'à l'heure où papa venait me chercher [1] ».

L'enfant se trompait en s'imaginant que personne ne pensait à elle. Parmi ses compagnes, une grande jeune fille, qui devait devenir religieuse bénédictine sous le nom de Sœur Saint-Jean-L'Évangéliste, l'observait pendant son silencieux travail, et telle était son admiration pour l'humble douceur et le continuel recueillement de l'aspirante, qu'elle

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IV, p. 68.

épiait, à la sortie de la salle, l'occasion de s'entretenir avec elle ; mais Thérèse avait trop prestement disparu ; elle était devant le tabernacle, en conversation avec Jésus, et y restait, d'ordinaire, plus d'une heure [1].

Elle devint officiellement enfant de Marie le 31 mai 1887. Ce fut la dernière faveur notoire qu'elle dut à la sollicitude des Dames Bénédictines. Elle devait leur garder toute sa vie une vive reconnaissance de l'éducation solidement chrétienne reçue dans leur maison, et la leur témoigner en toute rencontre [2].

* * *

Thérèse allait atteindre sa quatorzième année, lorsqu'en octobre 1886, sa sœur aînée, Marie, devenue sa principale confidente, la crut assez courageuse pour supporter une nouvelle séparation. Elle ne craignit pas alors d'accomplir un projet médité depuis plusieurs mois, celui d'aller rejoindre Pauline au Carmel.

Certes, Thérèse ne pouvait la blâmer, elle qui aspirait secrètement à la même destinée.

Mais, en attendant l'heure d'imiter ses sœurs dans leur suprême sacrifice, qu'allait-elle devenir ? Qui la guiderait désormais dans ses troubles de conscience ? Elle commença par fondre en larmes, puis, se voyant privée de tout appui humain, elle eut la pensée d'appeler à son secours les quatre petits anges qui l'avaient précédée au foyer de sa famille terrestre, et, plus tard, dans le sein de Dieu. Au nom de l'affection qu'ils lui auraient témoignée ici-bas, s'ils avaient

[1] Cf. *Déposition de Sœur Saint-Jean-l'Evangéliste au procès de l'Ordinaire*, p. 154. — C'est cette ancienne compagne qui, feignant une fois, par taquinerie, de suspecter la sincérité de Thérèse, s'était attiré cette réponse de l'enfant étonnée et attristée : « Marie, je ne mens jamais. »

[2] Nous citerons plus tard la lettre très affectueuse qu'elle écrivit, peu après son entrée au Carmel, à la Mère Saint-Placide, son ancienne directrice de pensionnat.

vécu, et que leur entrée au ciel n'avait pu éteindre, elle les conjura de lui obtenir la paix, lui prouvant ainsi que « là-haut, on sait encore aimer ».

La réponse des petits frères et sœurs deThérèse ne se fit pas attendre. Une paix délicieuse inonda son âme naguère si tourmentée. Elle était aimée au ciel, ses scrupules étaient vaincus.

Restait à maîtriser cette sensibilité exagérée, qui, trop souvent encore, se traduisait par un flot de larmes. Ce petit miracle — car il en fallait un — fut opéré par le nouveau-né de Bethléem, en la nuit de Noël 1886. « En cette nuit bénie, déclare Thérèse, Jésus, le doux enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrents de lumière. En se rendant faible et petit pour mon amour, il me rendit forte et courageuse. Il me revêtit de ses armes, et depuis, je marchai de victoire en victoire, commençant, pour ainsi dire, *une course de géant*. La source de mes larmes fut tarie, et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement. »

Elle explique ensuite en quelle occasion et à quel moment précis lui fut accordée cette grâce aussi précieuse qu'inattendue.

« En arrivant aux Buissonnets, après la messe de minuit, je savais trouver dans la cheminée, comme aux jours de ma petite enfance, mes souliers remplis de gâteries, — ce qui prouve que, jusque-là, j'étais traitée comme un petit bébé. — Papa lui-même aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie lorsque je tirais chaque nouvelle surprise des souliers enchantés, et sa gaîté augmentait encore mon plaisir. Mais l'heure était venue où Jésus voulait me délivrer des défauts de l'enfance, et m'en retirer les innocentes joies. Il permit que notre cher petit père, contre son habitude de me gâter en toutes circonstances, éprouvât, cette fois, de l'ennui. En montant dans ma chambre, je l'entendis prononcer ces paroles, qui me percèrent le cœur : « Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine ; je l'espère, ce sera la dernière année. »

« Céline, connaissant ma sensibilité extrême, me dit tout bas : « Ne descends pas tout de suite ; attends un peu ; tu

pleurerais trop en regardant les surprises devant papa. » Mais Thérèse n'était plus la même ; Jésus avait changé son cœur !

« Refoulant mes larmes, je descendis rapidement dans la salle à manger, puis, comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers, et tirai *joyeusement* tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il ne paraissait plus sur son visage aucune marque de contrariété, et Céline se croyait au milieu d'un songe ! Heureusement, c'était une douce réalité ; la petite Thérèse venait de retrouver pour toujours sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi.

« En cette nuit lumineuse commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel. En un instant, l'œuvre que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté [1]. »

L'épreuve providentielle avait pris fin. L'enfant qui l'avait subie sans que sa vertu en fût amoindrie allait devenir une des âmes les plus vaillantes que nous présente la Vie des saints ; désormais, elle pouvait aspirer au don parfait d'elle-même dans la vie religieuse.

Son enfance, elle aussi, était finie. Malgré les nuages de tristesse qui avaient de temps en temps voilé son aurore, elle ne devait jamais renier, même sous le voile de carmélite, ces années printanières où son âme s'ouvrait, avec une candeur joyeuse, à la beauté des spectacles d'ici-bas, figures et symboles des splendeurs célestes. Elle ne devait rien écrire, à l'avenir, de plus gracieux que les strophes suivantes, imitées d'une romance fameuse de Chateaubriand :

« Oh ! que j'aime la souvenance
Des jours bénis de mon enfance !
Pour garder la fleur de mon innocence,
Le Seigneur m'entoura toujours
D'amour.

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 75.

J'aimais les champs de blé, la plaine ;
J'aimais la colline lointaine,
Dans mon bonheur, je respirais à peine,
En moissonnant avec mes sœurs,
Les fleurs.

J'aimais la pâquerette blanche,
Les promenades du dimanche,
L'oiseau léger gazouillant sur la branche,
Et le bel azur radieux
Des cieux.

O souvenir, tu me reposes...
Tu me rappelles bien des choses...
Les repas du soir, le parfum des roses,
Les Buissonnets pleins de gaîté
L'été [1]. »

Lorsque Thérèse saluait de ce doux et mélancolique adieu un passé toujours cher, elle n'avait plus pour horizon, depuis de longues années, que les murs gris d'un cloître ; mais alors avait commencé cette période riche de grâces, qu'elle a proclamée, malgré tout, la plus belle de sa vie. Il est temps d'exposer ses précoces tentatives pour échapper au charme des beautés mortelles, et suivre à l'odeur de ses parfums le Bien-Aimé qui l'appelle au désert.

[1] Cf. *Histoire d'une âme.* — Poésies (*Ce que j'aimais*).

CHAPITRE VI

LA VOCATION AU CARMEL. LUTTE CONTRE LES OBSTACLES EXTÉRIEURS QUI LA CONTRARIENT. — VOYAGE EN ITALIE.

Thérèse analysait volontiers, avec une reconnaissance émue, les effets de la grâce singulière, qui, à l'entendre, l'avait transformée en la nuit de Noël 1886. Elle les résumait en ces mots : « La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours ; depuis lors, je fus heureuse [1]. »

La charité, certes, habitait, depuis le baptême, cette âme virginale. Mais le don de soi à Notre-Seigneur, jusqu'au « besoin de s'oublier toujours », est un acte assez parfait et assez rare pour que la jeune fille ait noté, comme un des plus insignes bienfaits du Maître, le moment où la grâce lui en fut donnée. Elle devait apprécier d'autant plus chèrement cette heure divine, qu'elle lui apportait la « joie parfaite » chantée par le séraphique pauvre d'Assise, comme la récompense du suprême dépouillement.

Voilà donc cette enfant de quatorze ans décidée à servir son Créateur jusqu'à s'oublier toujours, et à devenir une pierre de choix dans la cité mystique bâtie, au dire de saint Augustin, par ceux qui savent aimer Dieu jusqu'au complet mépris d'eux-mêmes.

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 75.

Aussi bien, ce don total, seul retour qui réponde au sacrifice sanglant du Calvaire, Thérèse sent, à de nouvelles instances, que le divin Crucifié le lui demande sans réserve.

« Un dimanche, raconte-t-elle, en fermant mon livre à la fin de la messe, une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses mains divines, percée et sanglante. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur, à la vue de ce sang précieux, qui tombait à terre sans que personne s'empressât à le recueillir, et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir la divine rosée du salut, et la répandre ensuite sur les âmes.

« Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « J'ai soif », retentissait à chaque instant dans mon cœur, pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-aimé ; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles [1]. »

Sans doute, elle entrevoyait, comme un des plus sûrs moyens de rachat pour ces malheureux, l'immolation personnelle que pratiquaient déjà ses deux sœurs aînées derrière les grilles du Carmel, et dont sa chère Pauline lui avait fait soupçonner la puissante vertu ; mais la Prieure ne lui avait-elle pas déclaré qu'à son âge, il n'était pas temps encore de songer au couvent ?

En attendant, pour répondre au pressant appel du Maître, il fallait, sous toutes les formes et par tous les moyens, se donner au prochain, afin de le gagner à Dieu.

* * *

Ce prochain, c'était, en premier lieu, la famille. Sortie du pensionnat, et, sans le dire encore, aspirant au Carmel,

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 75.

Thérèse eut tout d'abord le souci de se sacrifier joyeusement pour le contentement de son entourage.

« A cette époque, déclare sa sœur Léonie, Thérèse, étant constamment à la maison, fut vraiment la joie de la famille. Les domestiques même l'aimaient beaucoup, parce que tout, dans sa personne, respirait la paix, la bonté et la condescendance. Elle s'oubliait toujours pour faire plaisir à tous. Son égalité d'humeur était si simple et semblait si naturelle, qu'on aurait pu croire que rien ne lui coûtait dans ses renoncements perpétuels [1]. »

C'est en se reportant à cette époque de sa vie que, plus tard, au Carmel, elle devait dire à l'une de ses sœurs : « J'avais grand'pitié des personnes qui servaient. En constatant la différence qui existe entre les maîtres et les serviteurs, je me disais : « Comme cela prouve bien qu'il y a un ciel, où chacun sera placé selon son mérite intérieur ! Comme les pauvres et les petits seront bien dédommagés des humiliations qu'ils ont subies sur la terre ! »

Après la famille, les pauvres. Lorsque, chaque lundi, ils se présentaient à la porte du jardin, ils appréciaient assurément le morceau de pain blanc que leur tendait Thérèse, mais combien plus le sourire de l'enfant et son geste protecteur qui apaisait les aboiements de Tom, le fidèle chien de garde, volontiers terrible aux mendiants ! En ville, où elle accompagnait son père plus fréquemment que jadis, c'était, presque à chaque coin de rue, en faveur des miséreux blottis sous les auvents des pignons sculptés, un appel au porte-monnaie de M. Martin.

Au soulagement des corps, elle joignait la charité pour les âmes. La domestique de M. Guérin, devenue religieuse bénédictine, a noté quelques manifestations de cet amour supérieur pour le prochain, qui signalait dès lors la vocation de Thérèse à la vie du Carmel.

---

[1] *Déposition de Sœur Françoise-Thérèse, de la Visitation, au Procès apostolique.*

« Lorsqu'elle avait environ quatorze ans, elle visitait et catéchisait des petites filles pauvres. Je l'ai conduite plusieurs fois dans ces familles. J'étais alors témoin de sa joie et de la reconnaissance que ces enfants avaient pour elle [1]. »

Thérèse a parlé elle-même, en termes ravissants, de ses relations charitables avec deux de ces enfants : « Pendant la maladie d'une pauvre mère de famille, écrit-elle, je m'occupai beaucoup de ses deux petites filles, dont l'aînée n'avait pas six ans. C'était un vrai plaisir pour moi de voir avec quelle candeur elles ajoutaient foi à tout ce que je leur disais. Il faut que le saint baptême dépose dans les âmes un germe bien profond des vertus théologales, puisque, dès l'enfance, l'espoir des biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices. Lorsque je voulais voir mes deux petites filles bien conciliantes entre elles, au lieu de leur promettre des jouets et des bonbons, je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnera aux enfants sages. L'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec une expression de vive joie, et me faisait mille questions charmantes sur le petit Jésus et son beau ciel. Elle me promettait ensuite avec enthousiasme de toujours céder à sa sœur, ajoutant que jamais de sa vie, elle n'oublierait les leçons de la « grande demoiselle ». C'est ainsi qu'elle m'appelait [2]. »

A son tour, la domestique de M. Guérin reçut d'elle une aide spirituelle bien autrement délicate et aimable. L'enfant lui répétait que Dieu est très bon pour ceux qui le servent, et que, par suite, il faut l'aimer de tout son cœur. La pauvre fille fut alors amenée à lui révéler une de ses peines intérieures. « Comme je ne sentais pas du tout cet amour-là, écrit-elle, et que je m'en plaignais, disant que je n'aimais

---

[1] *Déposition de Sœur Joséphine de la Croix, O. S. B., au Procès apostolique, p.* 140.

[2] *Histoire d'une âme,* ch. v, p. 87.

point ainsi le bon Dieu, elle m'expliqua que l'amour n'est pas dans le sentiment, mais dans la pratique de la vertu. »

* * *

Thérèse n'avait pas ainsi son franc-parler avec tous ceux qu'elle voulait instruire et sanctifier. Il y avait les impies obstinés, les pécheurs récalcitrants, qui se tenaient à l'écart de sa douce voix, comme de toute influence chrétienne. Pour ceux-là, elle avait une ressource : prier sans cesse, et, au besoin, souffrir sans défaillance. Elle préludait, dès lors, à l'acte d'héroïque charité qui, sur son lit de mort, devait être comme le résumé des aspirations de toute sa vie : « Je demande au bon Dieu que toutes les prières qui sont faites pour moi ne servent pas à alléger mes souffrances, mais qu'elles soient toutes pour les pécheurs [1]. »

Aucun degré de perversité ou d'endurcissement n'arrêtait l'élan de sa charité. On le vit bien, lorsque, en 1887, les journaux racontèrent l'aventure d'un grand criminel qui, après avoir étonné ses juges par le cynisme de son attitude, désolait par son impiété l'aumônier chargé de le préparer au dernier supplice.

M. Martin ne permettait pas à ses filles de lire le journal, même « *La Croix* », à laquelle il était abonné ; mais on parlait, en famille, des événements du jour.

Or, dans la seconde quinzaine de juin 1887, il n'était bruit que des circonstances odieuses qui avaient accompagné le meurtre de deux femmes et d'une fillette, meurtre accompli à Paris, rue Montaigu, par un nommé Pranzini. Depuis lors, l'assassin n'avait donné aucun signe de repentir, et l'on sut bientôt qu'aux approches du châtiment suprême, il refusait tout secours religieux.

---

[1] *Déposition de Sœur Geneviève de la Sainte-Face, au Procès apostolique*, p. 369.

La pensée du supplice éternel réservé au misérable, après les hontes de l'échafaud, émut Thérèse d'une compassion sans bornes, et elle résolut, elle, faible enfant habitant à cinquante lieues du grand coupable qui lui était totalement inconnu, de faire l'impossible pour arracher son âme à la damnation. Mais il faut l'entendre elle-même raconter les préludes de sa tentative.

« Afin, dit-elle, de parvenir à empêcher l'irrémédiable malheur, j'employai tous les moyens spirituels imaginables, et, sachant que, de moi-même, je ne pouvais rien, j'offris, pour la rançon du malheureux, les mérites infinis de Notre-Seigneur et les trésors de la sainte Église.

« Faut-il le dire ? Je sentais au fond de mon cœur la certitude d'être exaucée. Mais, afin de me donner du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes, je fis cette naïve prière : « Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez au malheureux Pranzini ; je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur ; à cause de cela, je vous demande seulement *un signe* de repentir, pour ma simple consolation [1]. »

A partir de ce jour, Thérèse crut pouvoir jeter quotidiennement un simple coup d'œil sur le journal, afin de connaître, autant que possible, le sort de son protégé.

Le 1er septembre, elle lut dans *La Croix* les lignes suivantes : « (Après le réveil du condamné), on le mène à la salle du greffe, où Deibler et ses aides attendent, depuis quelques instants, qu'on le leur livre.

« Là, on coupe ses cheveux, on échancre son col de chemise, on le ligotte, et, à cinq heures moins deux minutes, pendant que les oiseaux chantent dans les arbres de la place, qu'un murmure confus s'élève de la foule, le commandement : « Sabre au clair ! » retentit ; un cliquetis de fer résonne, les

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 76.

lames brillent, et, sur le seuil de la prison, dont la porte s'ouvre, l'assassin paraît, livide.

« L'aumônier se met devant lui pour lui cacher la sinistre machine ; les aides le soutiennent ; il repousse le prêtre et les bourreaux. Le voici devant la bascule. Deibler le pousse et l'y jette. Un aide placé de l'autre côté lui empoigne la tête, l'emmène sous la lunette, le maintient par les cheveux.

« Mais, avant que ce mouvement se soit produit, peut-être un éclair de repentir a-t-il traversé sa conscience. Il a demandé à l'aumônier son crucifix. Il l'a trois fois embrassé.

« Et quand le couteau est tombé, quand un des aides a saisi par une oreille la tête détachée, nous nous sommes dit, que si la justice humaine est satisfaite, peut-être ce dernier baiser aura satisfait la justice divine, qui demande surtout le repentir [1]. »

A cette lecture, les larmes de Thérèse trahirent son émotion, et elle fut obligée de s'enfuir.

« J'avais donc, continue-t-elle, obtenu le signe demandé, et ce signe était bien doux pour moi ! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin, que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé, afin de les purifier de leurs souillures, et les lèvres de mon « premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines ! Quelle réponse ineffable ! Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour. Il me semblait entendre Jésus me dire tout bas, comme à la Samaritaine : « Donne-moi à boire ! » C'était un véritable échange d'amour : aux âmes j'offrais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense [2]. »

---

[1] *La Croix*, n° du 1er septembre 1887.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 76-77.

* * *

Avec de pareilles dispositions, une question s'imposait à Thérèse. Quelle voie s'adapterait le mieux à ces ardeurs conquérantes ? La vocation de religieuse missionnaire à l'étranger, ou de sœur dévouée au soin des malades, ou encore d'auxiliaire du prêtre dans les œuvres paroissiales, ne sourit-elle pas parfois à cette jeune fille altérée de sacrifices pour le salut des âmes pécheresses ? Il n'est pas douteux, et elle le déclarera elle-même plus tard, qu'elle se sentit au cœur la flamme qui alimente ces divers apostolats ; mais toujours une voix intérieure lui disait que le genre de vie où la prière incessante s'unit à la mortification pour parfaire la totale immolation de la créature donnerait plus entière satisfaction au « *Sitio* » du divin Sauveur, et l'attrait qui, dès l'enfance, l'avait inclinée vers le Carmel devint plus vif que jamais.

« La Servante de Dieu, déclare Sœur Geneviève de la Sainte-Face (Céline), me confia elle-même le pourquoi de cette préférence. C'était pour souffrir davantage, et, par là, gagner plus d'âmes à Jésus. Elle estimait qu'il est plus dur pour la nature de travailler sans voir jamais le fruit de ses labeurs, de travailler sans encouragement, sans distraction d'aucune sorte ; que le travail pénible entre tous est celui que l'on entreprend sur soi-même, pour arriver à se vaincre.

« Aussi cette vie de mort, plus lucrative que toutes les autres pour le salut des âmes, c'était celle-là qu'elle voulait embrasser, souhaitant, comme elle le disait elle-même, « de devenir au plus tôt prisonnière, afin de donner aux âmes les beautés du ciel ». — Enfin, en entrant au Carmel, son but tout spécial fut de prier pour les prêtres et de s'immoler pour les besoins de la sainte Église [1]. »

---

[1] *Déposition au Procès de l'Ordinaire*, p. 204. — Pendant le voyage de Thérèse à Rome, un pèlerin lui prêta des Annales de religieuses

« Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Église que toutes les œuvres réunies. » Sans le moindre stimulant humain, sans même l'aide d'un directeur de conscience, cette maxime de saint Jean de la Croix apparut à Thérèse comme le principe directeur de son avenir, et elle résolut d'aller là où elle pourrait donner davantage, à Dieu d'abord, puis indirectement mais réellement, au prochain.

Qu'elle eût, en outre, subi l'attirance du cloître où déjà ses deux sœurs aînées vivaient dans la pénitence et dans la paix, rien de plus naturel ; mais si Pauline, restée sa plus chère confidente, n'hésitait pas à l'encourager, malgré son âge, à suivre son austère vocation, il faut observer que, la trouvant trop jeune, Marie, avec son autorité d'aînée, repoussait l'idée d'une entrée immédiate.

L'enfant ne pouvait, d'ailleurs, s'entretenir que rarement et difficilement de son avenir avec ses deux sœurs séparées d'elle par la grille du couvent. Elle était plus à l'aise avec Céline, sa « petite compagne d'enfance », chez laquelle elle avait surpris depuis quelque temps les aspirations vers la vie parfaite, qu'elle éprouvait elle-même si nettes et si impérieuses. Cette sœur chérie, faisant abnégation de ses propres désirs pour le bonheur de sa cadette, consentait volontiers à la laisser partir la première.

Au soir de leurs journées consacrées à l'étude et aux soins domestiques, les deux jeunes filles devisaient volontiers de cette joie austère de la croix que l'on savoure au Carmel, et qui donne dès ici-bas un avant-goût de la paix céleste.

Assises au « Belvédère », les mains l'une à l'autre enchaînées, devant les grands arbres baignés dans la lumière argentée des crépuscules d'été, elles plongeaient ensemble

---

missionnaires. Après les avoir acceptées avec enthousiasme, elle les donna à sa sœur en lui disant : « Je ne les lirai pas, car j'ai un désir trop vif de me consacrer aux œuvres de zèle, et je veux me cacher dans un cloître pour *me donner* plus totalement au bon Dieu. » — *L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 27.

leurs regards dans l'azur profond semé d'étoiles, et là, derrière ce voile si léger et si transparent des créatures, elles discernaient la présence du Bien-Aimé, et redisaient avec le divin Cantique : « L'ayant trouvé seul, il nous a donné son baiser, afin que personne ne puisse nous mépriser [1]. »

Il fallait descendre de ces hauteurs, car M. Martin entendait que, malgré leur jeunesse, ses deux enfants pussent vaquer utilement aux divers travaux qui sont l'apanage de la femme, et acquérir les connaissances requises pour la bonne tenue d'un intérieur.

Comme jadis, Céline et Thérèse commençaient régulièrement leurs journées par l'assistance à la messe. Thérèse communiait d'ordinaire dans cette belle chapelle absidiale du XV^e^ siècle qui forme le chevet de la cathédrale, et qui, selon une tradition d'ailleurs contestée, aurait été bâtie par l'évêque Cauchon, en expiation de son rôle coupable au procès de Jeanne d'Arc.

La jeune fille trouvait-elle un charme spécial à recevoir son Dieu dans ce cadre de beauté ? C'est probable, car les splendeurs terrestres, qu'elle appréciait d'instinct, n'avaient jamais contrarié l'essor de son âme vers les magnificences du monde invisible. Mais ce qui l'intéressait le plus, dans cette église où elle avait tourné vers la table sainte tant de regards d'envie, c'était la possibilité d'y participer souvent au banquet sacré. Émerveillé par la pureté de cette âme, son confesseur, contrairement à la pratique du temps, lui avait permis plusieurs communions par semaine. Non contente de donner au Bien-Aimé son temps, son travail et ses sacrifices, elle lui livrait, dans une étreinte dont chaque nouvelle rencontre augmentait la douceur, son être, sa personne et sa vie.

Dégagée de ses scrupules et de son excessive sensibilité par la grâce de la nuit de Noël, Thérèse était maintenant

[1] Cant., VIII, 1.

une jeune fille à l'esprit singulièrement appliqué et réfléchi, que le désir de savoir inclinait vers de fortes études.

Elle continuait de fréquenter les cours de la maîtresse que lui avait choisie son père au sortir du pensionnat, et celle-ci était même très fière d'une élève aussi distinguée ; mais sa curiosité s'élançait sans cesse au delà du programme de l'institutrice : disposition périlleuse, assurément, si Dieu n'eût pris soin de guider cette âme qui voyait en lui le dernier mot de toute science humaine.

Par une préférence digne d'attention, cette jeune fille, avide de progresser spécialement dans la science des saints, élut pour son manuel de spiritualité le livre qu'après l'Évangile on propose tout d'abord à la méditation des plus simples chrétiens, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Dans ces pages humbles de forme, mais riches de substance doctrinale autant que de pénétrante observation, et surtout imprégnées d'une onction qui semble empruntée aux écrivains sacrés, Thérèse trouva un langage adapté aux aspirations de son âme droite, aimante et profondément sensée. Elle en fit son livre de chevet, au point de l'apprendre par cœur au bout de quelques mois, et d'en pouvoir réciter de mémoire des chapitres entiers.

Parmi les livres qui nourrissaient encore sa piété, il en est un qu'elle cite avec grand éloge, et qui ne paraît pas avoir conservé auprès du public catholique la faveur qu'elle lui accorda. Ce sont les *Conférences sur la fin du monde présent et les mystères de la vie future*, de l'abbé Arminjon. « La lecture de cet ouvrage, déclare-t-elle, plongea mon âme dans un bonheur qui n'est pas de la terre. Je pressentais déjà ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, et, voyant ces récompenses éternelles si disproportionnées avec les légers sacrifices de cette vie, je voulais aimer, aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse pendant que je le pouvais encore [1]. »

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 78.

En d'autres termes, à cette enfant de quatorze ans, désireuse de ne pas dérober sans mérite les récompenses de l'autre vie, dont elle entrevoyait la splendeur, il fallait, et au plus tôt, les immolations du Carmel.

* * *

Mais comment en forcer les portes, alors que, ni la Prieure, ni même la sœur aînée de Thérèse, ne jugeaient le moment venu de les lui ouvrir ?

« Pour m'encourager dans ma vocation, déclare-t-elle, je ne rencontrai qu'une seule âme, celle de ma Pauline chérie. Mon cœur trouva dans le sien un écho fidèle, et, sans elle, je ne serais certainement pas arrivée au rivage béni qui l'avait reçue depuis cinq ans [1]. »

Un empêchement plus délicat, sinon plus invincible, que l'opposition venue du Carmel lui-même, était la perspective de laisser M. Martin dans un isolement qui ne pourrait manquer de déchirer son cœur.

Le père de Thérèse avait alors 64 ans. Il gardait une apparence de vigueur, mais restait affaibli par une première attaque de paralysie, promptement conjurée, il est vrai, mais dont le retour possible ne laissait pas que d'effrayer son entourage. De plus, piqué autrefois par une mouche venimeuse au cours de ses excursions de pêcheur, il ne s'était jamais guéri d'une petite excroissance au cou qui parfois le faisait beaucoup souffrir, et qui avait résisté à tous les remèdes. C'était là une double menace pour sa vie, et c'est dans ces circonstances qu'il fallait lui demander le sacrifice de sa « petite Reine » !

Thérèse tremblait à la seule pensée d'aborder devant lui ce sujet. Cependant les mois s'écoulaient. Elle était âgée de quatorze ans et demi, et elle avait décidé, si elle parvenait

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 81.

à triompher des obstacles dressés contre son projet, d'entrer au Carmel à la prochaine fête de Noël, le jour même où, l'année précédente, elle avait reçu « sa grâce de conversion ».

Ayant choisi, pour faire sa « grande confidence », le jour de la Pentecôte, elle résolut de parler après avoir invoqué les saints apôtres, renouvelés et fortifiés par l'effusion de l'Esprit-Saint.

Comme d'ordinaire, la famille avait assisté aux longs offices de la cathédrale. Après les vêpres, M. Martin s'était assis, un peu las, à l'entrée du jardin qui s'étend derrière la maison, et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature épanouie sous le soleil de mai.

La soirée était délicieuse. Les derniers feux du couchant doraient le feuillage des grands arbres, et les oiseaux lançaient dans l'air pur, comme une prière du soir, leur adieu au jour finissant. Le beau visage de M. Martin respirait la sérénité des saintes pensées.

Doucement, les yeux voilés de larmes, Thérèse alla, sans dire un mot, s'asseoir à ses côtés. Il la regarda avec une touchante tendresse, puis, l'attirant sur son cœur : « Qu'as-tu, ma petite Reine ? dit-il, confie-moi cela [1]... » Et, se levant comme pour dissimuler son émotion, il se mit à marcher lentement, la tenant toujours embrassée.

A travers ses larmes, Thérèse livra son secret... Elle se sentait appelée au Carmel, et elle désirait y entrer bientôt.

Le premier coup fut rude au pauvre père. Vit-il dans un prochain avenir son foyer désert, sa maison vide, sa vieillesse abandonnée à des soins mercenaires ? En tout cas, comme le Sauveur à la veille du sacrifice sanglant, il sentit son âme brisée de douleur, et il pleura.

C'était le tribut réclamé par la nature ; mais l'instant d'après, le grand chrétien se ressaisit. Il fit tout d'abord

[1] Cette scène a été reproduite par un habile artiste, qui a érigé à cette même place, dans le jardin des Buissonnets, un très beau groupe de marbre blanc.

remarquer à Thérèse qu'elle était encore bien jeune pour prendre une telle décision, puis il écouta ses raisons, que, devenue plus sûre d'elle-même, elle exposait avec aisance, et finalement, se rendit à ses filiales instances. Avisant alors un mur où croissaient de petites fleurs blanches qui rappelaient la forme et la couleur des lis, il en cueillit une et l'offrit à sa fille comme un symbole de la virginale pureté qu'elle voulait consacrer à Dieu. Le cœur du père et celui de l'enfant étaient, dès lors, fondus dans l'aspiration au même idéal : la démarche la plus pénible à Thérèse avait réussi.

Mais, depuis la mort de sa mère, la jeune fille avait un tuteur, et il ne convenait pas qu'elle quittât la maison paternelle sans avoir obtenu son consentement.

Surpris et vivement peiné dans son affection pour sa nièce, M. Guérin se montra d'abord récalcitrant. « Ce serait, déclarait-il, un cas unique dans toute la France, et presque un scandale, que l'entrée au Carmel d'une enfant de quinze ans. » Il s'y opposerait, quant à lui, de tout son pouvoir, et, pour le faire changer d'avis, il faudrait un miracle.

Une telle réponse consterna la pauvre Thérèse. Elle supplia ses patrons célestes de faire fléchir la résolution de son oncle ; mais le ciel restait sourd à ses plaintes, et, durant trois jours, elle eut l'impression d'être abandonnée de Dieu et des hommes. La nature s'était mise à l'unisson de son âme ; de gros nuages noirs y versaient la tristesse et l'effroi. Malgré tout, dans cette détresse, elle priait.

Le quatrième jour, elle retourna chez son oncle, et quelle fut sa surprise de le trouver totalement changé ! « Un miracle n'est plus nécessaire, dit-il. J'ai prié le bon Dieu de me donner une simple inclination de cœur ; je viens de l'obtenir. Va en paix, ma chère enfant ! Tu es une petite fleur privilégiée que le Seigneur veut cueillir ; je ne m'y opposerai pas. » Et il embrassa sa nièce avec la tendresse d'un père.

L'horizon s'éclaircissait ; Thérèse pouvait faire désormais une tentative directe auprès du Carmel.

* * *

Après avoir jadis repoussé la demande ingénue de la postulante de neuf ans, la Mère Prieure, qui avait vu maintes fois Thérèse au parloir et la connaissait par les confidences de ses sœurs, était maintenant assez disposée à l'accueillir. Mais elle devait, avant de prononcer cette admission, prendre l'avis du supérieur ecclésiastique de la communauté, représentant auprès d'elle l'autorité épiscopale.

Ce supérieur était alors le curé de la paroisse Saint-Jacques, sur laquelle est établi le monastère, M. le chanoine Delatroëtte. Homme de foi vive, mais de caractère rigide et de convictions nettement tranchées, ce prêtre était, plus que la Prieure elle-même, gardien inflexible de la règle, qu'il croyait avoir mission de maintenir sans tempéraments ni exceptions.

Il professait qu'on ne devait entrer au Carmel qu'à vingt et un ans accomplis.

La Mère Marie de Gonzague avait, sans le moindre succès, tenté de le fléchir. Elle essaya d'un moyen détourné. Un jour que le terrible supérieur était venu à l'infirmerie visiter la vénérée Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, fondatrice du Carmel de Lisieux, celle-ci, à la suggestion de la Prieure, renouvela, en faveur de Thérèse Martin, la demande d'entrée en communauté. Ce fut une vraie tempête. « Encore cette jeune fille ! s'écria M. Delatroëtte. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que le salut de la communauté dépend de l'entrée de cette enfant ? Il n'y a pas de péril en la demeure. Qu'elle reste chez son père jusqu'à sa majorité ! Croyez-vous, d'ailleurs, que j'oppose un tel refus sans avoir consulté Dieu ? Qu'on ne me reparle plus de cette affaire [1] ! »

Une telle scène pouvait faire présager l'accueil réservé

[1] *Déposition de la Rév. Mère Agnès de Jésus au Procès apostolique.* p. 161.

par le supérieur à l'intéressée, lorsqu'elle se présenterait elle-même pour plaider sa cause. Aussi M. Martin, qui n'acceptait pas seulement désormais, mais entendait favoriser la vocation de sa fille, résolut de l'accompagner chez le redoutable chanoine.

Aux premiers mots de Thérèse, un « non » aussi tranchant que rapide coupa court au petit plaidoyer préparé par elle. Mais le prêtre consciencieux reconduisit ses visiteurs en disant : « Toutefois, je ne suis que le délégué de Monseigneur. S'il permet que vous entriez, je n'aurai plus rien à dire. »

On sortit du presbytère sous une pluie torrentielle. Comme le ciel, l'âme de Thérèse était en deuil. Néanmoins, les derniers mots du supérieur ne tardèrent pas à y rallumer une lueur d'espoir. Un recours à l'évêque diocésain était possible. Sans hésiter, M. Martin offrit à sa fille de la conduire à Bayeux, et Thérèse envisagea avec soulagement une tentative dont l'éloignait pourtant sa persistante timidité.

* * *

Mgr Hugonin, dont il s'agissait d'invoquer l'autorité, était un prélat d'humeur douce et bienveillante ; mais, homme d'étude par goût et déjà vieillissant, il se déchargeait volontiers d'une partie du gouvernement sur ses grands vicaires.

Il s'était associé, en cette qualité, un prêtre de haute piété et de magnifique dévouement, dont l'action devait avoir une influence momentanée sur la destinée de Thérèse.

Successivement vicaire à la paroisse de Vaucelles de Caen, aumônier militaire, curé de Saint-Pierre de Caen et vicaire général de Bayeux, l'abbé Reverony avait laissé partout la réputation d'un vaillant apôtre et d'un habile directeur de conscience. Aussi humble et désintéressé que charitable, il avait refusé l'épiscopat, sa seule ambition étant de servir les âmes jusqu'à la fin, dans le diocèse où il avait reçu le sacerdoce. Aussi était-il l'homme de confiance de Mgr Hu-

gonin, qui ne prenait guère de décision grave sans le consulter [1].

C'est ce confident du prélat qui assigna à M. Martin le 31 octobre 1887 comme date de sa visite à l'Évêché.

Celui-ci se mit en route, seul avec Thérèse. C'était la première fois que la jeune fille allait en visite sans être accompagnée de ses sœurs, et elle allait commencer par visiter un évêque ! Bien plus, elle qui ne parlait jamais, sinon pour répondre aux questions d'autrui, allait se voir obligée d'exposer devant le prélat les raisons qui lui faisaient solliciter une faveur étrange, presque inouïe ! Quelle épreuve pour son excessive réserve !

En attendant, elle s'efforçait de faire bonne contenance. Afin de ne pas paraître une enfant aux yeux de Mgr Hugonin, Thérèse avait relevé ses cheveux, qu'elle portait jusqu'alors flottants. Malgré tout, lorsqu'elle eut franchi le majestueux portail, et se vit à deux pas de cette façade solennelle derrière laquelle son sort allait se décider, elle sentit l'émotion la gagner. Mais laissons-la raconter l'entrevue sur laquelle son cœur avait fondé tant d'espérances.

« M. l'abbé Reverony se montra très aimable, quoique un peu étonné. Apercevant des larmes dans mes yeux, il me dit : « Ah ! je vois des diamants ! Il ne faut pas les montrer à Monseigneur ! »

« Nous traversâmes alors de grands salons, où je me faisais l'effet d'une petite fourmi, et me demandais ce que j'allais oser dire ! Monseigneur se promenait en ce moment sous une galerie avec deux prêtres. Je vis M. le grand vicaire échanger avec lui quelques mots, et revenir en sa compagnie dans l'appartement où nous attendions. Là, trois énormes fauteuils étaient placés devant la cheminée où pétillait un feu ardent.

« En voyant entrer Monseigneur, papa se mit à genoux

[1] Voir la *Vie de l'abbé J.-M. Reverony, vicaire général de Bayeux.* (Anonyme.) — La Chapelle-Montligeon, 1900.

près de moi pour recevoir sa bénédiction, puis Sa Grandeur nous fit asseoir. M. Reverony me présenta le fauteuil du milieu. Je m'excusai poliment. Il insista, me disant de montrer si j'étais capable d'obéir. Aussitôt je m'exécutai sans la moindre réflexion, et j'eus la confusion de lui voir prendre une chaise, tandis que je me trouvais enfouie dans un siège monumental, où quatre comme moi auraient été à l'aise, — plus à l'aise que moi, car j'étais loin d'y être !

« J'espérais que papa allait parler ; mais il me dit d'expliquer le but de notre visite. Je le fis le plus éloquemment possible, tout en comprenant très bien qu'un simple mot du supérieur m'eût plus servi que mes raisons. Hélas ! son opposition ne plaidait guère en ma faveur. Monseigneur me demanda s'il y avait longtemps que je désirais le Carmel.

« — Oh ! oui, Monseigneur, bien longtemps !

— Voyons, reprit en riant M. Reverony, il ne peut toujours pas y avoir quinze ans de cela !

— C'est vrai, répondis-je, mais il n'y a pas beaucoup d'années à retrancher, car j'ai désiré me donner au bon Dieu dès l'âge de trois ans. »

« Monseigneur, croyant être agréable à papa, essaya de me faire comprendre que je devais rester quelque temps encore près de lui. Quelles ne furent pas la surprise et l'édification de Sa Grandeur, de le voir alors prendre mon parti, ajoutant, d'un air plein de bonté, que nous devions aller à Rome avec le pèlerinage diocésain, et que je n'hésiterais pas à parler au Saint-Père si je n'obtenais auparavant la permission sollicitée !

« Cependant un entretien avec le supérieur fut exigé comme indispensable, avant de nous donner aucune décision. Je ne pouvais rien entendre qui me fît plus de peine, car je connaissais son opposition formelle et bien arrêtée. Aussi, sans tenir compte de la recommandation de M. l'abbé Reverony, je fis plus que *montrer des diamants* à Monseigneur, *je lui en donnai*. Je vis bien qu'il était touché. Il me fit des caresses comme jamais, paraît-il, aucun enfant n'en avait reçu de lui.

« Tout n'est pas perdu, ma chère petite, me dit-il, mais je suis bien content que vous fassiez avec votre bon père le voyage de Rome ; vous affermirez ainsi votre vocation. Au lieu de pleurer, vous devriez vous réjouir.

« D'ailleurs, la semaine prochaine, je vais aller à Lisieux, je parlerai de vous à M. le Supérieur, et, certainement, vous recevrez ma réponse en Italie. » Sa Grandeur nous conduisit ensuite jusqu'au jardin [1]. »

L'audience était terminée, et Thérèse, hélas ! n'avait rien obtenu !

Ému de la candeur de l'enfant, aussi bien que de sa générosité, le vieil évêque n'avait pas voulu la décourager ouvertement ; mais la démarche lui avait paru, ainsi qu'à son grand vicaire, aussi inopportune qu'insolite, et, selon toute apparence, ils se promirent l'un et l'autre de ne la point favoriser, au moins jusqu'à plus ample examen.

* * *

Restait un suprême recours : une supplique adressée, de vive voix, s'il était possible, au Souverain Pontife.

Mais qu'était ce pèlerinage, auquel avait fait allusion M. Martin, et sur lequel il comptait pour faciliter l'entrée en religion de sa « petite Reine » ?

On était à l'époque où la récente spoliation des couvents italiens, s'unissant au maintien du Souverain Pontife dans la situation de prisonnier, faisait frémir les fidèles du monde entier, mais spécialement les catholiques de France. Les évêques des diocèses les plus religieux avaient à cœur de protester contre ces sacrilèges, et de consoler le Saint-Père en conduisant dans son palais des légions de pèlerins empressés à lui dire leur respectueux attachement.

Parmi les plus ardents protestataires contre les usur-

[1] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 89-91.

pations du gouvernement italien se distinguait l'évêque de Coutances, Mgr Germain.

C'est lui, selon toute apparence, qui prit l'initiative du pèlerinage auquel devait se joindre la famille Martin, et dont le but avoué était de fêter le jubilé sacerdotal de Léon XIII.

Mgr Germain avait un vicaire général très apte à le seconder dans cette tâche. Grand organisateur d'excursions pieuses, très actif, très romain de tendances, honoré du titre de camérier du pape pour diverses manifestations de dévouement à l'égard du Saint-Siège, l'abbé Legoux se chargea de trouver, dans le clergé et les grandes familles catholiques de la région, un nombre suffisant de pèlerins pour former, dans les salles du Vatican, une manifestation imposante.

Afin de réunir plus d'adhérents, on s'appliqua à faire de l'expédition projetée, à la fois un acte de piété filiale envers le Saint-Père et un magnifique voyage d'agrément. Le programme, publié dans le diocèse de Bayeux, y parut si attrayant, que, là aussi, de très nombreuses familles s'inscrivirent pour le pèlerinage, si bien que Mgr Hugonin, désirant, de son côté, faire représenter officiellement ses ouailles auprès du pape, délégua, à leur tête, son vicaire général, M. Reverony.

Tout était prêt pour un prochain départ. Rien de mieux entendu que la préparation de ce long trajet, où les soucis du matériel, réduits au minimum, permettraient à chaque voyageur de s'abandonner sans inquiétude à l'admiration des grands spectacles. L'organisation économique du voyage avait été confiée à l' « Agence Lubin », qui, moyennant un prix forfaitaire, assurait le transport en chemin de fer, le logement, l'alimentation dans les meilleurs hôtels, et la visite en voiture des principales villes. M. Martin avait toujours aimé les voyages. Dès la première heure, il avait été tenté par le charme d'un itinéraire qui lui permettrait de contempler une seconde fois les plus beaux sites de l'Europe et de saluer les plus splendides monuments de

l'art chrétien, tout en portant au Pontife prisonnier l'hommage d'une fidélité indéfectible. Après son entrevue avec Mgr Hugonin, un nouveau motif l'affermit dans sa résolution.

Il quitta Lisieux avec ses deux filles, le 4 novembre, pour se rendre à Paris, où devait se faire la concentration de tous les pèlerins.

Thérèse remarqua vite que certains voyageurs étaient hantés par d'autres préoccupations que celles de la piété. Il y avait là, dans les voitures revêtues d'emblèmes religieux, la fleur de la noblesse normande. Dans cette brillante réunion, et au début d'un voyage où l'on se promettait autant de plaisir que d'édification, chacun faisait volontiers sonner ses titres, ou étalait pompeusement ses avantages de famille.

L'enfant fut choquée de cette ostentation mondaine au début d'un pèlerinage. « Bien loin de nous éblouir, dit-elle, tous les titres de noblesse ne nous parurent qu'une vaine fumée. Je me rappelai cette parole de l'*Imitation : Ne poursuivez pas cette ombre que l'on appelle un grand nom* [1]. Je compris que la vraie grandeur ne se trouve point dans le nom, mais dans l'âme. »

Rien ne dévoile les petits défauts ou les manies des personnes les plus vertueuses comme la communauté prolongée d'un voyage. Thérèse faisait route avec nombre de prêtres normands, qu'elle estimait édifiants, et qui l'étaient en effet, sans avoir dépouillé toutes les misères de la nature humaine.

Ce rapprochement continu lui inspira, après quelques semaines, les réflexions suivantes : « Pendant un mois, j'ai rencontré beaucoup de saints prêtres, et j'ai vu que, si leur sublime dignité les élève au-dessus des anges, ils n'en sont pas moins des hommes faibles et fragiles. Donc, si de saints prêtres, que Jésus appelle, dans l'Évangile, le *sel de la terre*,

[1] *Imit.*, l. III, ch. XXIV, 2.

montrent qu'ils ont besoin de prières, que faut-il penser de ceux qui sont tièdes [1] ? »

Elle comprit dès lors ce qui lui avait échappé jusque-là, à savoir que la prière pour les prêtres était un des plus hauts et utiles ministères qu'eût assumés le Carmel, et elle se promit de la mettre, plus tard, au premier rang de ses devoirs d'état.

La réunion plénière des pèlerins était fixée, pour le 7 novembre, à la Basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre.

En attendant le départ pour l'Italie, M. Martin crut devoir faire visiter à ses filles les principaux monuments de Paris.

Pour Thérèse, rien ne valut la petite église de Notre-Dame-des-Victoires. Elle sentait que, dans ce sanctuaire témoin de tant de merveilles spirituelles, Marie avait quelque chose à lui révéler, et elle se tenait, dans une confiante et tranquille attente, aux pieds de la blanche statue, au visage si maternel.

La Vierge des Victoires lui fit nettement entendre, tout d'abord, que c'était bien elle-même qui lui avait souri et qui l'avait guérie.

Cette assurance était pour l'enfant d'un prix inestimable. On se souvient que les questions curieuses de quelques Carmélites avaient troublé la « petite Thérèse », au point de lui faire perdre, en quelque sorte, la joie de sa guérison surnaturelle. La Reine du ciel la pacifia pleinement à ce sujet, si bien qu'elle put ouvrir son âme à une reconnaissance et à une consolation sans mélange.

Une telle condescendance incitait à solliciter de nouvelles grâces. Thérèse soupçonnait que le voyage d'Italie, avec ses visions d'art païen parfois, ou trop directement inspiré du paganisme, ne serait pas sans danger pour sa modestie. Ignorant le mal, elle craignait de le découvrir. Aussi supplia-t-elle l'Immaculée de la garder sans tache. Après qu'elle

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 95.

eut adressé la même prière à saint Joseph, « le père et protecteur des vierges », elle se sentit exaucée.

L'heure était venue de rejoindre le pèlerinage. Après la consécration des voyageurs au Sacré-Cœur dans la basilique de Montmartre, on se mit en route pour la Suisse, que l'on devait traverser avant de descendre en Italie.

* * *

On voulut d'abord mettre chaque compartiment de wagon sous le vocable d'un saint, et l'on eut l'idée de choisir de préférence le patron du prêtre qui présidait ce compartiment, ou celui de sa paroisse.

Mgr Legoux avait déjà remarqué la piété des trois pèlerins de Lisieux. S'approchant vivement de leur groupe, il proclama très haut le nom du patron : *Saint Martin !* Le père de Thérèse sourit et remercia. Il devait rencontrer, en cours de route, de moins aimables procédés.

Il avait été accoutumé, lors de ses pèlerinages antérieurs, à entendre chanter des cantiques. Il lui semblait qu'en traversant, par exemple, les plaines de la Champagne pouilleuse, où rien n'attirait spécialement le regard, on eût pu donner quelques instants à la louange divine collective. Or, les parties de cartes prenaient souvent un plus grand nombre d'heures que la prière, même dans le compartiment de M. Martin. Sollicité de partager lui-même ce passe-temps, il s'excusa, alléguant qu'à son avis, il serait bon de faire une plus large part à la piété. Vexé de cette observation pourtant très courtoise, l'interlocuteur s'écria : « Heureusement, les pharisiens sont rares ! » L'humble chrétien ne dit pas un mot, feignit de n'avoir pas entendu, et, peu après, trouva le moyen de serrer la main de celui qui avait si gravement manqué de respect à ses cheveux blancs.

C'était là un de ces mille incidents qui, malgré tout, allaient faire du beau voyage, dans la mesure utile pour la sanctification de tous, un pèlerinage de pénitence.

Bâle fut la première étape du trajet. Arrivés à la nuit

tombante, les pèlerins ne purent visiter la ville, et, après une station de quelques heures à la gare, reprirent, en pleine nuit, le train à destination de Lucerne.

La Suisse avait jusqu'alors voilé ses splendeurs ; mais quand, transportés soudain au bord du lac des Quatre-Cantons, les voyageurs aperçurent, sous les rayons d'un clair soleil, les rivages, découpés à l'infini, baignant dans les eaux cristallines leurs âpres ou riants promontoires ; quand ils purent contempler les masses imposantes du Pilate et du Righi aux cimes neigeuses perdues dans les nuages, ce fut un cri d'admiration.

Thérèse Martin rivalisait d'enthousiasme avec les plus animés. Ces visions splendides allaient l'enchanter pour longtemps, puisque, de longues années après, elle pouvait écrire : « Que ces beautés de la nature, répandues ainsi à profusion, ont fait de bien à mon âme ! Comme elles l'ont élevée vers Celui qui s'est plu à jeter de pareils chefs-d'œuvre sur une terre d'exil qui ne doit durer qu'un jour [1] ! »

En quittant Lucerne, la ville aux ponts historiés, dont le cadre majestueux fait un peu oublier les curiosités archéologiques, la voie ferrée suit le cours de la Reuss. C'est la partie la plus pittoresque de la Suisse, si riche en admirables aspects. Aussi Thérèse trouve-t-elle, à chaque détour de la route, l'occasion d'un nouvel hymne à la louange du Créateur : « Parfois, nous étions emportés jusqu'au sommet des montagnes. A nos pieds, des précipices dont le regard ne pouvait sonder la profondeur semblaient vouloir nous engloutir. Plus loin, nous traversions un village charmant, avec ses chalets et son gracieux clocher, au-dessus duquel se balançaient mollement de légers nuages. Ici c'était un vaste lac, aux flots calmes et purs, dont la teinte azurée se mêlait aux feux du couchant. Comment dire mes impressions devant un spectacle si poétique et si grandiose ? Je pressentais les merveilles du ciel [2]... »

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 97.
[2] *Ibid.*

Et encore : « Je me disais : « Plus tard, à l'heure de l'épreuve, lorsque, prisonnière au Carmel, je ne pourrai voir qu'un petit coin du ciel, je me souviendrai d'aujourd'hui ; ce tableau me donnera du courage. Je ne ferai plus cas de mes petits intérêts en pensant à la grandeur, à la puissance de Dieu ; je l'aimerai uniquement, et n'aurai pas le malheur de m'attacher à des pailles, maintenant que mon cœur entrevoit ce qu'il réserve à ceux qui l'aiment [1]. »

Tel était le profit spirituel de cette rapide excursion à travers la Suisse et ses paysages si vantés.

Au sortir du tunnel du Saint-Gothard, nouvel enchantement. Ce sont les plaines de Lombardie qui resplendissent sous le soleil, offrant aux regards étonnés des Normands, qui viennent de quitter leurs arbres dépouillés et leurs sentiers jonchés de feuilles mortes, des frondaisons estivales et des gazons d'un vert à peine assombri par la bise d'automne.

Voici, au bord des eaux transparentes où se reflètent ses maisons blanches, Lugano qui dresse ses coupoles au centre d'un paysage élyséen. Voici Côme et son lac endormi sous la caresse des rayons lunaires, et la couronne bleue de ses collines noyées de brume. Voici enfin Milan, la fière capitale, qu'on aborde à la nuit tombante, et dont on ne peut contempler, le soir, que les larges boulevards étincelants de lumière.

Il fallut attendre le lendemain pour visiter le « Dôme », cette cathédrale incomparable, revêtue d'une dentelle de marbre blanc et surmontée d'un peuple de statues.

Elle abrite le corps de saint Charles. M. Martin et ses filles ne manquèrent pas d'assister à la messe matinale célébrée par Mgr Germain devant la châsse précieuse ; mais, comme il était loisible aux pèlerins de faire l'ascension du monument, Thérèse, dont les horizons de la Suisse n'avaient pas épuisé l'admiration, entreprit, avec sa sœur,

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 97.

d'escalader voûtes et clochetons, afin de voir se dérouler, de ces hauteurs, le panorama de la ville et de la campagne lombarde. Elles n'eurent de cesse que lorsque les promeneurs des rues de Milan apparurent à leurs pieds comme de « petites fourmis ».

Le programme des excursions comprenait une visite au Campo-Santo de Milan. Dans le nord de l'Italie, chaque grande ville a son cimetière monumental, où les tombes opulentes, revêtues de marbre, sont d'ordinaire ornées de belles sculptures. Aussi sensible au charme des œuvres d'art qu'aux magnificences de la nature, Thérèse s'extasiait sur le fini de ces statues, qu'on eût dit palpitantes de vie. « Quels chefs-d'œuvre ! disait-elle. Ici, c'est un enfant qui jette des fleurs sur la tombe de son père ; on oublie la pesanteur du marbre ; les pétales délicats semblent glisser entre ses doigts. Ailleurs, le voile léger des veuves et les rubans dont sont ornés les cheveux des jeunes filles paraissaient flotter au gré du vent [1]. »

Un pèlerin pourtant avait pris à tâche de rabattre cette joie. C'était un vieux monsieur qui, à propos de tout, maugréait, récriminait et, surtout, ne pouvait supporter l'enthousiasme de ses compagnons. Qu'il eût mieux fait de rester chez lui, c'est ce que Thérèse déclarait rondement. Mais elle se gardait de se plaindre. C'était là un sujet d'observation dont elle comptait tirer profit. « Quelle intéressante étude, écrira-t-elle, que celle du monde, quand on est à la veille de le quitter ! »

Il fallut, dès le lendemain, prendre le train pour Venise. Les pèlerins y arrivèrent à nuit close, vers dix heures du soir.

* * *

Rien de lugubre comme l'entrée dans cette singulière ville, lorsque, quittant le sol ferme de la gare, on doit se

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 98.

livrer, en pleines ténèbres, au gondolier chargé d'assurer le trajet jusqu'au gîte préalablement choisi. Cet homme, dont souvent vous ignorez la langue, vous fait glisser sans mot dire sur l'eau marécageuse des canaux ; il s'engage parfois entre deux hautes murailles noires et sinistres, dont l'ombre épaissit encore la nuit qui pèse sur ces sortes de cloaques, et vous conduit enfin, par mille circuits inconnus, jusqu'à l'hôtel où vous retrouvez, avec quelque peine, le sentiment de la sécurité.

Telle fut la première impression des pèlerins normands en abordant la ville des doges.

Est-ce en souvenir de cette arrivée peu engageante que Thérèse apprécie médiocrement les beautés de Venise ? « Cette ville, dit-elle, a bien ses charmes, mais elle est triste. »

Peut-être ne présentait-elle pas, au degré désiré, l'attrait qui, pour elle, dominait tous les autres : celui de sanctuaires spécialement vénérés pour leurs reliques insignes ou les miracles opérés dans leur enceinte. Assurément, des merveilles artistiques incomparables s'épanouissaient au palais des doges, à Saint-Marc, dans les musées, à la façade des palais qui bordent le Grand Canal ; mais tout cela était solennel et muet comme une nécropole ; et puis, il y avait les prisons souterraines, ces puits dans lesquels jadis languirent tant de victimes, et dont l'aspect inspira à Thérèse autant d'horreur que de pitié [1].

La cathédrale de Padoue apporta à sa piété une précieuse compensation. C'est seulement après avoir vénéré une importante relique de saint Antoine, qu'elle consentit à admirer les splendides sculptures entassées par Donatello sur la tombe de l'humble franciscain.

Bologne était l'étape suivante. Sans s'arrêter aux détails de la cathédrale San Petronio, ni aux chefs-d'œuvre de

[1] Thérèse Martin, arrivant à Venise, fut conduite à l'Hôtel della Luna. C'est là que se trouvait aussi l'auteur de ce livre, faisant partie du même pèlerinage. Sans la connaître, il la croisa plus d'une fois sans doute dans les corridors et escaliers de l'immeuble.

Francia qu'elle abrite, Thérèse se hâta vers l'église Sainte-Catherine. La future Thérèse de l'Enfant-Jésus ne pouvait manquer de contempler avec dévotion la dépouille de cette petite Clarisse du XVe siècle, que le divin Enfant avait aimée de prédilection jusqu'à lui donner un baiser dont son visage momifié porte encore la trace. Elle vénéra ces membres souples malgré la mort, et ce sang resté liquide après quatre cents ans. Les pèlerins voyaient dans cette conservation relative la glorification de la pureté et de l'humilité de la sainte, qui, avant de s'ensevelir dans un cloître, avait brillé, comme dame d'honneur, à la cour de Ferrare. Une fois de plus Thérèse exalta dans son cœur le Tout-Puissant, qui semblait récompenser ainsi ses vertus préférées [1].

Mais Lorette l'attirait, Lorette où l'on vénère l'humble maison où le Verbe s'est fait chair, les murs témoins des premiers jeux comme des rudes travaux de l'Enfant Jésus.

Après un trajet ravissant le long de l'Adriatique sillonnée de barques de pêcheurs aux petites voiles triangulaires ; à la suite d'un long parcours à travers des plaines où la vigne, comme au temps de Virgile, se marie à l'orme et au cerisier, les pèlerins purent gravir les pentes de la sainte colline.

Comme si le coin de terre où repose la Santa-Casa devait participer à l'humilité de cette maison d'artisans, Lorette est un simple village, où l'on chercherait vainement une demeure de quelque apparence ou un hôtel confortable. Comme jadis, l'asile du Roi des rois est entouré de pauvres logis. C'était pour Thérèse un attrait de plus. Aussi déclare-t-elle que Lorette l'a charmée.

On sait que la Sainte Maison, enchâssée maintenant dans une somptueuse basilique, renferme quelques objets spécialement propres à exciter la piété des pèlerins, comme un petit vase de bois, qu'on appelle « l'écuelle de l'Enfant Jésus ». Thérèse ne manqua pas de faire toucher son chapelet à cette relique consacrée par une touchante tradition. Mais

[1] Elle confia néanmoins, plus tard, à l'une de ses sœurs que le corps momifié de la sainte lui avait offert un spectacle peu attirant.

la Santa-Casa abrite surtout un autel, et c'est à cet autel, si rapproché du lieu où vécut le Sauveur, que, par une heureuse audace, les deux sœurs, Thérèse et Céline, trouvèrent moyen de communier.

Quelques heures plus tard, le train s'ébranlait dans la direction de Rome. Le temps était radieux ; les paysages ombriens, baignés dans la transparente lumière automnale, versaient dans l'âme des spectateurs une douce sérénité. Les pèlerins se figuraient volontiers comme des paradis terrestres ces beaux villages blancs qui émergeaient des touffes toujours vertes des pins et des yeuses, au faîte de collines dont les sommets arrondis se succédaient sans fin.

Quant à Thérèse, plus que tout autre, elle goûtait avec délices les charmes de cette terre enchanteresse : n'étaient-ce pas les derniers sourires de la nature tant aimée à laquelle elle allait dire adieu ?

La nuit venue, elle s'était endormie dans un coin du wagon, lorsque des employés de gare longèrent le train en criant : « Roma ! Roma ! » Elle était parvenue au terme du voyage ; la demeure du Souverain Pontife, dont elle allait invoquer l'autorité, n'était pas loin !

* * *

A travers le tumulte des quartiers neufs qui enserrent la Rome antique d'une ceinture de maisons banales et laides, Thérèse fut conduite, avec les siens, jusqu'à l'un de ces vastes hôtels que l'agence avait pu procurer à tous les pèlerins. C'est l'hôtel du Sud qui l'abrita pendant son bref séjour à Rome [1], alors que Mgr Germain, Mgr Legoux

[1] Cet immeuble, situé via Capo le Case, existe encore, et une plaque commémorative, avec l'effigie de la sainte, y fut apposée, le 17 mai 1925, jour de sa canonisation.

et la plupart des pèlerins coutançais étaient descendus à l'Hôtel de la Minerve.

Un œil inquisiteur avait suivi les faits et gestes de Thérèse depuis son départ de Normandie, et ne cessait de l'observer discrètement à chaque halte du voyage : c'était celui de l'abbé Reverony. Un peu gênée de cette sollicitude prolongée, qu'elle prévoyait devoir s'exercer spécialement lors de la visite au Vatican, elle n'en était pas néanmoins inquiète, et c'est avec une pleine liberté d'esprit et un entrain tout juvénile qu'elle entreprit les excursions offertes aux voyageurs avant le jour fixé pour l'audience papale.

Pour la visite des monuments, les pèlerins avaient été divisés en cinq groupes. Celui dont faisait partie la famille Martin devait commencer par une visite aux lieux les plus célèbres de la campagne romaine.

Thérèse et Céline n'étaient pas seulement curieuses de s'arrêter devant ce cirque gigantesque qui, sous le nom de Colisée, fut le théâtre des jeux cruels du peuple romain ; elles avaient un culte pour son arène rougie du sang des martyrs, et c'est avec transport qu'elles se dirigèrent vers l'amphithéâtre dont les ruines formidables restent une des merveilles de la ville des papes.

Leur rêve était de baiser le sol où les chrétiens avaient succombé sous la dent des bêtes, et, s'il était possible, de recueillir quelques grains de cette poussière sacrée. Elles avaient compté, hélas! sans les bouleversements qui, au cours des siècles, ont exhaussé ce sol d'au moins huit mètres.

Cependant des fouilles étaient pratiquées sur un point de l'ancienne arène, et une ouverture béante, défendue par une forte barrière, donnait accès à des profondeurs où pouvait se découvrir, peut-être, le sol que tant de combats avaient sanctifié.

Malgré les barricades, les deux sœurs s'approchèrent du puits, et Thérèse, se penchant sur l'orifice, crut découvrir un moyen d'y descendre : « Viens, suis-moi, dit-elle à Céline, nous allons pouvoir passer. » Mais il faut entendre d'elle-même le récit de cet exploit.

« Aussitôt, nous nous élançons, escaladant les ruines qui croulaient sous nos pas, tandis que papa, étonné de notre audace, nous appelait de loin ; mais nous n'entendions plus rien.

« De même que les guerriers sentent leur courage augmenter au milieu du péril, ainsi notre joie grandissait en proportion de notre fatigue et du danger que nous affrontions pour atteindre le but de nos désirs.

« Céline, plus prévoyante que moi, avait écouté le guide. Se rappelant qu'il venait de signaler un certain petit pavé croisé comme étant l'endroit où combattaient les martyrs, elle se mit à le chercher. L'ayant trouvé bientôt, et nous étant agenouillées sur cette terre bénie, nos âmes se confondirent en une même prière... Mon cœur battait bien fort lorsque j'approchai mes lèvres de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens. Je demandai la grâce d'être aussi martyre pour Jésus, et je sentis au fond du cœur que j'étais exaucée.

« Tout ceci dura très peu de temps. Après avoir ramassé quelques pierres, nous nous dirigeâmes vers les murs pour recommencer notre périlleuse entreprise. Papa, nous voyant si heureuses, ne put nous gronder ; je m'aperçus même qu'il était fier de notre courage [1]. »

C'est au cours de cette excursion dans la campagne romaine que les deux sœurs visitèrent les catacombes de Saint-Calixte. Elles y furent introduites par un trappiste d'origine normande, le P. Marie-Bernard. Son amabilité devait leur aplanir les difficultés de la descente dans ce labyrinthe de galeries souterraines, éclairées par la lumière vacillante d'un cierge.

On sait que cette catacombe contient le sarcophage où fut découvert le corps de sainte Cécile. Afin d'affirmer leur vénération pour le dernier lit de la martyre, Thérèse et Céline se couchèrent l'une et l'autre dans ce loculus de

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 102.

pierre, qui avait gardé, tant de siècles, le corps de la douce vierge, « Reine de l'harmonie [1] ».

Ce fut pour Thérèse le point de départ d'un culte nouveau. « Je sentis pour Cécile, dit-elle, plus que de la dévotion, une véritable tendresse d'amie. Elle devint ma sainte de prédilection, ma confidente intime. Ce qui surtout me ravissait en elle, c'était son abandon, sa confiance illimitée, qui l'ont rendue capable de virginiser des âmes n'ayant jamais désiré que les joies de la vie présente [2]. »

Même émotion au tombeau de sainte Agnès, où elle recueille un petit fragment de mosaïque ancienne, qu'elle compte rapporter comme souvenir à sa chère Pauline (Sœur Agnès de Jésus).

Les jours qui suivirent les pèlerinages à ces lieux célèbres, où Thérèse n'avait cherché qu'un aliment à sa piété, furent employés à la visite des principales églises de Rome, et des autres monuments que l'histoire ou l'art ont immortalisés.

On s'était proposé de voir en six jours les plus importantes merveilles de la Ville éternelle. C'était une gageure. Aussi, pour accomplir le programme, fallait-il, d'ordinaire, courir à la suite d'un guide, qui ne laissait trop souvent, dans les lieux les plus vénérés, qu'un temps trop limité pour la prière.

Pour comble d'ennui, la pluie ne cessait de harceler les pèlerins, et c'est sur un ciel livide que se détachaient coupoles et obélisques.

Obligée de visiter dans ces conditions les grandes basiliques, y compris Saint-Pierre, puis la Scala-Santa, la prison Mamertine, sans compter les musées et galeries particulières, Thérèse ne semble pas avoir gardé de ces spectacles une bien

---

[1] On n'y avait pas encore placé, à cette époque, la reproduction de la statue de Maderna.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 103.

vive impression, puisqu'elle n'en fait pas mention dans son autobiographie [1].

Au reste, une préoccupation impérieuse la dominait de plus en plus : celle de l'audience pontificale, fixée au 20 novembre, et de la requête qu'elle devait adresser au Saint-Père.

* * *

Au jour dit, de grand matin, les voitures de l'agence vinrent prendre à leurs hôtels les divers groupes de pèlerins, et, sous une pluie persistante, les conduisirent au Vatican. A sept heures et demie, tous étaient réunis, sous la conduite de Mgr Germain et de M. Reverony, auxquels s'étaient joints les évêques de Nantes, de Séez et de Vannes, dans une vaste salle tendue de damas rouge, dont le fond était occupé par un autel d'une grande simplicité.

C'est là que le Souverain Pontife devait célébrer la sainte messe, après laquelle il avait promis de recevoir les membres du pèlerinage.

A huit heures précises, Léon XIII paraît, vêtu du grand manteau rouge jeté sur sa simarre de laine blanche. Après une bénédiction silencieuse aux pèlerins, il s'agenouille pour la préparation au Saint Sacrifice, et l'on peut voir déjà

[1] Elle fait exception pour la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où elle fut l'objet d'un privilège qu'elle est heureuse de signaler.

« A Rome, écrit-elle, dans l'église Sainte-Croix-de-Jérusalem, nous vénérâmes plusieurs fragments de la vraie croix, deux épines et l'un des clous sacrés. Afin de les considérer à mon aise, je fis en sorte de rester la dernière, et, comme le religieux chargé de ces précieux trésors s'apprêtait à les remettre sur l'autel, je lui demandai si je pouvais y toucher. Il me répondit affirmativement, paraissant douter que j'y réussisse. Je passai alors mon petit doigt dans une ouverture du reliquaire, et pus toucher ainsi au clou précieux qui fut baigné du sang de Jésus. On le voit, j'agissais avec lui comme une enfant qui se croit tout permis, et regarde les trésors de son père comme les siens. » — *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 110.

combien ce grand Pape, si remarquable par sa puissante doctrine et ses hautes facultés de gouvernement, est en même temps homme de prière et d'humble recueillement en présence du Saint des Saints.

Le visage d'une pâleur mate et d'une maigreur d'ascète, les paupières abaissées sur ses yeux noirs, d'où, ordinairement, jaillissent des éclairs, il s'entretient avec son Dieu. Ses lèvres remuent lentement, comme pour une de ces oraisons où quelques rares paroles soutiennent la vivacité du sentiment intérieur. Il se lève, et l'on observe que, si sa frêle stature est à peine courbée par l'âge, il doit néanmoins, pour monter à l'autel, appuyer ses mains déjà tremblantes sur le bras de ses chapelains.

La messe du Pape dut consoler Thérèse Martin de tant de prières hâtives subies par elle, les jours précédents. Nulle prédication ne valait le spectacle de Léon XIII à l'autel. Il prononçait d'une voix lente les paroles latines, que l'accentuation italienne empêchait parfois les spectateurs français de bien saisir ; mais quelle foi et quelle tendre piété dans le ton de la voix, dans l'attitude et jusque dans les moindres gestes ! Quelle onction surtout, dans la récitation des prières finales qu'il avait lui-même composées, et prescrites aux prêtres du monde entier !

Léon XIII parut vraiment à Thérèse un saint Pontife, et quand, après la messe d'action de grâces, célébrée par un de ses chapelains, il se rendit dans une salle voisine pour l'audience des pèlerins, la jeune fille se sentit fortement attirée à lui parler comme à un père.

Les diocésains de Coutances devaient être reçus les premiers. A leur suite devaient venir ceux de Bayeux, qui céderaient la place à quelques fidèles du diocèse de Nantes.

L'audience commença, sans grand apparat, presque avec l'intimité des réunions de famille. Mgr Germain présentait successivement chacune de ses ouailles, indiquant son nom, sa qualité, et parfois ses titres à une bénédiction spéciale du Saint-Père. Celui-ci, assis sur un simple fauteuil élevé d'un ou deux degrés, vêtu de la soutane et du camail, pre-

nait la main de chacun, lui adressait quelques paroles paternelles, le bénissait avec effusion, et lui faisait remettre une médaille commémorative [1].

Le rite se renouvela pour les pèlerins de Bayeux ; mais ce n'était plus alors Mgr Germain qui présentait. Avec un peu moins de bonne grâce peut-être, M. Reverony veillait surtout à la scrupuleuse observation du protocole. Soupçonnait-il que Thérèse Martin oserait, en pleine audience publique du Souverain Pontife, en présence des hauts dignitaires qui l'entouraient, au vu et su de plus de cent personnes, adresser à Léon XIII la requête qu'avait ajournée l'évêque de Bayeux ?

En tout cas, lorsqu'il vit les deux sœurs, le visage calme et résolu sous leurs mantilles noires, s'approcher du trône pontifical, il fit savoir à très haute voix qu'il défendait absolument de parler au Saint-Père. Que faire ? Thérèse implora du regard un signe de Céline. Obéir à l'injonction, c'était voir s'effondrer en un clin d'œil l'espoir qui avait soutenu les deux jeunes filles au cours d'un voyage de cinq cents lieues. — « Parle ! » dit la grande sœur.

L'instant d'après, Thérèse est aux pieds de Léon XIII. Elle baise rapidement la mule du Pontife, met sa main dans celle qu'il lui présente, puis, les yeux baignés de larmes : « Très Saint-Père, dit-elle, j'ai une grande grâce à vous demander ! »

Le pape incline la tête très bas, jusqu'à frôler la mantille de Thérese. Ses yeux noirs et perçants cherchent à lire dans les yeux de l'enfant.

Elle reprend : « Très Saint-Père, en l'honneur de votre Jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans ! »

C'était la fameuse supplique redoutée par M. Reverony.

---

[1] Celui qui écrit ces lignes fut présenté par Mgr Germain comme l'auteur d'un Manuel de philosophie thomiste, et le pape de l'Encyclique *Æterni Patris* daigna lui adresser les plus encourageantes félicitations.

Il ne voulait pas qu'il fût dit, sans doute, qu'on obtenait à Rome ce qui avait été refusé à Bayeux. Debout près du Souverain Pontife, il crut devoir intervenir : « Très Saint-Père, dit-il, c'est une enfant qui désire la vie du Carmel, mais les supérieurs examinent la question en ce moment. »

C'était, en quelque sorte, dicter au pape sa réponse.

« Eh bien, mon enfant, dit Sa Sainteté, faites ce que les supérieurs décideront. »

Thérèse joignit les mains, les appuyant sur les genoux du Pontife, et, d'un air suppliant :

— « O Très Saint Père, si vous disiez oui, tout le monde voudrait bien ! »

Léon XIII la regarda fixement, avec bonté, puis, d'un ton pénétré : « Allons, allons !... vous entrerez si le bon Dieu le veut. »

Réponse évasive, mais qui n'était pas un refus, et qui laissait place à une autorisation de l'évêque diocésain.

Les pèlerins suivants attendaient. Thérèse préparait une nouvelle instance, quand deux gardes-nobles l'invitèrent à se lever, et, comme elle restait prosternée dans l'attente d'un « oui », ils la prirent par les bras, et il fallut jusqu'à l'aide de M. Reverony pour la détacher des genoux du Souverain Pontife.

* * *

C'en était fait, le but du voyage était manqué, au moins jusqu'à nouvelle intervention de Mgr Hugonin. La pauvre enfant se retira désolée. Quand son père, qui avait été béni avant elle par le Saint-Père, la retrouva au sortir de l'audience, elle fondait en larmes. Il ne se sentit pas la force de les essuyer... Les nuages accumulés sur la ville continuaient à verser des torrents de pluie, et Thérèse remarqua, une fois de plus, l'harmonie entre l'état de son âme et celui du ciel, qui semblait vouloir s'associer à ses douleurs et à ses joies.

Cette fois, la déception était profonde ; mais, en dépit de son amère tristesse, Thérèse resta maîtresse de cette pure

région où la volonté, dominant les puissances inférieures, assure le calme bienheureux qui résulte de l'union à la volonté de Dieu.

La jeune fille avait tout fait pour répondre à l'appel d'en haut. Le Tout-Puissant jugeait bon de déjouer ses calculs et ses espoirs ; l'épreuve était dure, mais elle jouissait intérieurement d'une grande paix. Une simple réflexion lui fit, d'ailleurs, adorer amoureusement la conduite divine. Elle s'était offerte, depuis quelque temps, à l'Enfant Jésus pour être son jouet, « sa petite balle », comme elle disait. Il était dès lors naturel de le voir la lancer à droite ou à gauche, la pousser du pied, ou même la percer, selon son bon plaisir. Le traitement, en apparence si rigoureux, qu'elle subissait était la conséquence de son acte. Jésus avait agréé l'offrande. Cet agrément ne serait-il pas la source, n'était-il pas déjà le présage de cette « joie parfaite » promise, en dépit des pires tribulations, à quiconque se donne à Dieu sans réserve ?

Thérèse rentra à l'hôtel avec son père. Dans l'après-midi, M. Martin rendit visite à un vénérable religieux, le frère Siméon, qui dirigeait, après l'avoir fondé, le collège Saint-Joseph.

Il y rencontra l'abbé Reverony, auquel il reprocha aimablement d'avoir si mal secondé Thérèse dans sa difficile entreprise, et il exposa en quelques mots au frère Siméon la pieuse et héroïque tentative de sa fille. « Cela ne se voit pas en Italie ! » dit le vieillard. Ces mots étaient peut-être une leçon indirecte à l'adresse du vicaire général si peu empressé à favoriser un si beau dessein. M. Reverony ne se défendit pas. Il avait cru interpréter le désir de son évêque, c'était assez pour sa conscience. D'autre part, il est probable que l'approche de la mort, qui devait l'atteindre quelques mois plus tard, et dont il sentait déjà la menace, lui ôtait la part d'enthousiasme qu'il eût fallu sans doute, pour s'associer à un projet en apparence hasardeux.

Le lendemain de l'audience pontificale avait été marqué pour une excursion à Naples et à Pompéi. On partit de

grand matin. En quelques heures, après avoir salué Aquino, la patrie de saint Thomas, et le célèbre monastère du Mont-Cassin, les voyageurs atteignirent Pompéi.

La tristesse de cette ville morte répondait à l'état d'âme de Thérèse. Elle eût désiré en parcourir seule les rues abandonnées et les palais effondrés, afin de méditer à loisir sur la caducité des grandeurs mortelles, mais il fallait suivre le guide impitoyable, au milieu d'une foule surprise par une averse, et peu disposée à admirer longuement des maisons à ciel ouvert.

Le départ pour Naples fut un soulagement. Thérèse, naguère si émue au spectacle de la mer, lors de ses séjours à Trouville, ne pouvait manquer de s'extasier devant la baie de Naples, dominée par la masse formidable et le cratère menaçant du Vésuve.

La ville est adossée à une colline que couronnent les bâtiments d'un splendide couvent, veuf, hélas ! de ses moines. Les salles, revêtues de fresques, de sculptures et de marqueteries précieuses, ont été converties en musée, de sorte qu'au monastère de San-Martino, le voyageur jouit de richesses artistiques de grand prix, jointes aux plus étonnantes merveilles de la nature.

La vue qui, de ce beau lieu, s'offrit à Thérèse, l'eût jetée autrefois dans le ravissement ; mais, au lendemain de la déception éprouvée au palais pontifical, elle constate vivement l'impuissance des objets terrestres à remettre l'âme en joie. Pas plus que les riches hôtels de Naples, l'aspect de son admirable golfe ne réussit à l'épanouir, si bien qu'au souvenir de cette excursion, elle écrivait plus tard : « Ah ! je l'ai bien senti, la joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent ; elle réside au plus intime de l'âme. On peut aussi bien la posséder au fond d'une obscure prison que dans un palais royal [1]. »

Une menace d'accident avait contribué, il est vrai, à

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 109.

assombrir encore son séjour à Naples. En descendant la colline de San-Martino, les chevaux de sa voiture avaient pris le mors aux dents, et elle n'avait dû qu'à la protection de son ange gardien de rentrer saine et sauve à l'hôtel où tous devaient passer la nuit.

Le désir du retour en France s'imposait à la famille Martin, et c'est avec plaisir que, le lendemain, à Rome, elle en vit les préparatifs.

Le départ était fixé au 24 novembre. Le train s'ébranla dès six heures du matin, remontant vers le nord de l'Italie. A l'un des premiers arrêts, Céline et sa sœur étant restées seules dans leur wagon, Mgr Legoux s'approcha de la portière, regarda attentivement Thérèse, puis lui dit en souriant : « Eh bien, comment va notre petite carmélite ? » La pauvre enfant, qui avait cru ignorée sa demande au Saint-Père, comprit que tout le pèlerinage était au courant de son secret. Ce fut une souffrance de plus.

C'était, il est vrai, scrupule de réserve et de modestie, car de son propre aveu, cette révélation lui valut certains regards « sympathiques », qui n'allèrent jamais jusqu'à l'indiscrétion.

L'auteur de ces lignes avait connu, dès le départ de Rome, l'émouvante histoire de cette jeune fille de Lisieux, qui avait osé demander à Léon XIII d'ensevelir ses quinze ans dans un austère couvent. On en devisait curieusement, mais avec une admiration non dissimulée, dans le compartiment qu'il occupait, si bien qu'il conçut un vif désir d'apercevoir cette enfant si pressée de tout quitter pour Dieu. Mais le train continuait à brûler les étapes ; les spectacles se succédaient ; bientôt les enchantements du beau pèlerinage firent place aux arides soucis de la vie quotidienne, si bien qu'après de longues années, il fallut le bruit des miracles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour rappeler à son humble biographe d'aujourd'hui qu'il avait vécu un mois entier dans son voisinage immédiat.

* * *

Après avoir côtoyé le beau lac de Pérouse, les pèlerins débarquèrent, par une après-midi de clair soleil, au pied de la colline d'Assise.

Les traces du « petit pauvre » qui avait trouvé la « joie parfaite » dans le total dépouillement devaient attirer une jeune fille inclinée vers la rude pauvreté du Carmel. Elle les rechercha avec tant d'ardeur, au couvent d'Assise, qu'à l'heure du départ, elle laissa s'éloigner sans elle la voiture qui devait la conduire à la gare.

Restait un seul véhicule. C'était celui de M. Reverony, et il était déjà au complet. Sous peine de manquer le train de pèlerinage, Thérèse dut exposer sa situation critique au prêtre que, d'instinct, elle redoutait plus que jamais.

L'abbé Reverony était l'homme de tous les dévouements, et, à l'occasion, de toutes les délicatesses. Conscient de la peine qu'il avait faite à Thérèse, il pria un de ses compagnons de s'asseoir près du cocher, et il établit l'enfant juste en face de lui, à la meilleure place de la voiture.

Elle se sentait « comme un écureuil pris au piège ». Il résolut de l'apprivoiser, et pour cela, ne cessa de lui parler du Carmel, promettant de faire enfin tout son possible pour réaliser son désir d'y entrer à quinze ans.

Ces paroles devaient la rasséréner pour le reste du voyage. Elle avoue toutefois qu'après tant de mécomptes, « elle avait perdu confiance en la créature, et ne pouvait plus s'appuyer que sur Dieu seul ».

C'est, en tout cas, avec une âme apaisée, que, le 25 novembre, elle arriva à Florence. Là encore, la nature étalait assez de splendeurs pour charmer les yeux des pèlerins ; mais, une fois de plus, des nuages chargés de pluie voilaient l'horizon. Il fallut se contenter de la visite des monuments. Pendant que les voyageurs se répandaient dans les galeries des Uffizi et du Palais Pitti, qui abritent les collections artistiques les plus riches du monde, Thérèse, sentant, même au milieu de ces merveilles, l'attirance du Carmel, se hâta vers

le monastère où avait vécu sainte Madeleine de Pazzi, et, à genoux devant sa tombe, la supplia de lui obtenir l'entrée de la maison de son Ordre où elle ne cessait de demander asile.

De nombreux pèlerins désiraient faire toucher leur chapelet aux reliques de la sainte. Seule, la main de Thérèse se trouva assez petite pour traverser la grille qui protégeait le corps vénéré. Elle accepta de sanctifier ainsi tous les chapelets qu'on lui présenta, et « ce noble office », déclare-t-elle, la rendit bien fière.

On s'arrêta, quelques heures à peine, à Pise et à Gênes. On était pressé de rentrer en France, et Thérèse n'accorde à ces deux villes, dans son autobiographie, qu'une rapide mention ; mais son âme poétique ne put s'empêcher de saluer d'un dernier hommage le rivage italien, que le train allait côtoyer désormais jusqu'à la frontière française : « Nous revînmes en France, dit-elle, sur un parcours des plus splendides. Tantôt nous longions la mer, et, par suite d'une tempête, le chemin de fer, un jour, s'en trouva si près, que les vagues semblaient arriver jusqu'à nous. Plus loin, nous traversions des plaines couvertes d'orangers, d'oliviers, de palmiers gracieux. Le soir, les nombreux ports de mer s'éclairaient de lumières éclatantes, tandis qu'au firmament d'azur scintillaient les premières étoiles. Ce féerique tableau, c'était sans regret que je le voyais s'évanouir ; mon cœur aspirait à d'autres merveilles [1] ! »

Après avoir vénéré, à Marseille, Notre-Dame de la Garde, et à Lyon, Notre-Dame de Fourvière, les pèlerins se hâtèrent vers Paris, où ils arrivèrent le 2 décembre. La disjonction des groupes commença aussitôt ; le pèlerinage était terminé.

M. Martin, on le sait, était né grand voyageur. Soit pour consoler Thérèse de ses récentes déceptions, soit pour abréger la période d'attente qu'on semblait vouloir lui imposer avant l'entrée au Carmel, il lui offrit, vraisemblablement pendant le trajet de Paris à Lisieux, un pèlerinage à Jéru-

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 111.

salem. Un tel projet ne pouvait sourire à la jeune fille. Au lieu de contempler de nouveaux horizons, elle aspirait à s'enfermer entre les quatre murs d'une cellule ; bien plus, elle n'avait pas encore renoncé, malgré tant d'amères déconvenues, à son ancien et cher projet d'entrer au Carmel le 25 décembre.

A peine de retour à Lisieux, elle courut au couvent, exposer à ses sœurs le résultat de son voyage. Ayant vainement épuisé toutes ses chances de succès, elle demandait conseil et appui, spécialement à Sœur Agnès de Jésus, qui avait toujours encouragé son désir de prochaine consécration. Celle-ci lui rappela que Mgr l'évêque de Bayeux lui avait promis une réponse écrite, réponse qu'on pouvait espérer bienveillante, et qui, de fait, ne lui était pas parvenue. Elle lui conseilla, par suite, d'écrire de nouveau au prélat, pour lui demander d'aller célébrer dans le cloître la prochaine fête de Noël. Ainsi fut fait ; Mgr Hugonin ne donna pas signe de vie.

Toutefois, le 1er janvier 1888, Thérèse reçut de la Mère Marie de Gonzague, Prieure du Carmel, une lettre l'informant que Mgr l'évêque avait adressé sa réponse au monastère le 28 décembre, qu'il permettait l'entrée immédiate de la jeune fille, mais qu'elle-même croyait devoir différer cette entrée jusqu'après le carême. Thérèse sut, dans la suite, que la Mère Prieure avait imposé ce léger retard afin de ménager la susceptibilité de M. Delatroëtte, qui ne désarmait pas, et aussi pour éviter à la postulante de subir, dès le début, les rigueurs du carême carmélitain.

Au premier moment, cette décision lui fut extrêmement pénible. Mais elle trouva le moyen de sanctifier ces mois d'épreuve en s'efforçant de s'oublier plus que jamais pour les autres.

Elle préludait ainsi à la vie de renoncement qu'allait lui imposer la règle, et s'astreignait d'avance aux pratiques de l'austère noviciat dont l'attirance lui inspirait toutes les générosités.

CHAPITRE VII

LE CARMEL DE LISIEUX.
LE POSTULAT DE THÉRÈSE ET SA PRISE D'HABIT.
TERRIBLE ÉPREUVE.
PROGRÈS DANS LE DÉTACHEMENT.

Au centre du vieux Lisieux, non loin de l'église Saint-Jacques, dans une rue étroite bordée en partie d'antiques maisons à l'armature de bois, s'élève le couvent que Thérèse Martin devait rendre célèbre dans le monde entier.

La belle chapelle, restaurée et agrandie en l'honneur de celle qui en est devenue la gloire, mais maintenue dans ses parties essentielles, ne présentait pas, lors de l'entrée de la jeune fille, le même aspect qu'aujourd'hui. Au reste, le cloître n'a pas changé, et la sainte qui l'habita en reconnaîtrait, s'il lui était donné d'y rentrer, les moindres recoins.

Rien de simple et d'austère comme les bâtiments géométriques de ce couvent, construits en briques rouges, et surmontés d'un petit dôme revêtu d'ardoises. Son jardin, resserré entre le cours de l'Orbiquet, aux eaux limoneuses, et les propriétés voisines, est étroit, et la parfaite ordonnance des allées n'en rachète pas l'exiguïté.

Ce monastère a eu des débuts héroïques, presque à l'égal des fondations espagnoles de sainte Thérèse.

Établies en 1838, dans une chaumière d'emprunt de la Chaussée de Beuvillers, les quatre premières carmélites

lexoviennes, formées et gouvernées par deux religieuses venues de Poitiers, connurent les rigueurs de la plus extrême pauvreté.

Ayant pour tout logis deux misérables mansardes auxquelles s'ajoutaient une indigente chapelle et une chambre de six mètres de côté divisée en trois compartiments, elles manquaient, en outre, des meubles les plus nécessaires.

Une caisse, dans la cuisine, faisait l'office de buffet ; un devant de cheminée, placé dans un angle, constituait un garde-manger ; quant à la table de service, le sol pavé devait en tenir lieu. La vaisselle faisait à ce point défaut, qu'il fallait laver les écuelles au milieu du dîner, afin de pouvoir achever le repas.

C'est de cette étable de Bethléem que la Mère Elisabeth de Saint-Louis, prieure, assistée de la Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, que nous retrouverons plus loin, transporta son petit groupe dans une vieille maison de la rue de Livarot, qui devait faire place au couvent actuel.

Là encore, il fallut subir de longues années de gêne rigoureuse, au point que, plus d'une fois, les sœurs durent se contenter, à leur dîner, de poireaux frits ; mais la ferveur de la communauté croissait dans la mesure même de ses privations. Elle fut d'ailleurs favorisée par le gouvernement prolongé d'une de ces premières sœurs venues de Poitiers, la Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, élue prieure après la mort de la Mère Elisabeth. C'était une religieuse consommée en humilité, qui, à force d'application, était arrivée à faire, avec une rare perfection surnaturelle, les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne.

Sa haute vertu attira sur le couvent des bénédictions qui lui amenèrent, avec de nouvelles recrues, un peu plus d'aisance matérielle. La Mère Aimée de Jésus, future prieure du Carmel de Coutances, qui gouverna trois ans la maison de Lisieux, après la déposition obligée et temporaire de la sainte Mère Geneviève, put faire bâtir, en 1858, la première grande aile du couvent actuel, et la Mère Marie de Gonzague, qui succéda plus tard à la Mère Geneviève, entreprit,

en 1876, les constructions qui devaient achever de donner au monastère sa forme définitive.

Le couvent de Lisieux était donc, lorsque Thérèse Martin s'y présenta, une maison déjà sanctifiée par d'héroïques sacrifices, et embaumée de souvenirs qui auréolaient de grandeur divine les plus humbles pratiques de la règle carmélitaine [1].

C'est le 9 avril 1888 qui avait été choisi pour l'entrée de Thérèse dans l'arche sainte. Ses derniers jours de liberté s'écoulaient aux Buissonnets, tout embaumés de ferveur et de tendresse familiale, entre son père et ses deux sœurs, Léonie [2] et Céline. Avant de se séparer de sa « petite Reine », M. Martin recherchait toutes les occasions de lui faire plaisir.

Il lui apporta, au retour d'une de ses promenades rurales, un petit agneau d'un jour, tout blanc et tout frisé. Céline et Thérèse, qui aimaient d'instinct ces frêles créatures, dont la grâce nous apparaît comme un sourire du bon Dieu, étaient ravies. Hélas ! le charmant agnelet mourut le jour même, et, en songeant à cette déception, Thérèse écrivit à sa sœur Marie : « Il ne faut s'attacher à rien sur la terre, pas même aux choses les plus innocentes, car elles nous manquent au moment où nous y pensons le moins. Seul, ce qui est éternel peut nous contenter. »

Le soir du 8 avril, la famille, composée du père et de ses trois dernières filles, auxquels s'étaient joints M. et Mme Guérin et leurs deux enfants, avait pris place autour de la table de vieux chêne, à laquelle Thérèse devait s'asseoir pour la dernière fois. Tout parlait à la jeune fille d'un passé très doux, dans cette salle, véritable sanctuaire, où s'étaient échangés

[1] Sur cette période des origines, voir : *La fondation du Carmel de Lisieux, et sa fondatrice, la Révérende Mère Geneviève de Sainte-Thérèse.* — Office central de Lisieux.

[2] Celle-ci était rentrée dans sa famille après un essai de vie religieuse chez les Clarisses, que sa délicate santé l'avait obligée d'interrompre.

tant d'affectueuses paroles et tant d'entretiens bénis de Dieu. C'étaient ces deux grands fauteuils où trônaient d'ordinaire les parents, au cours des soirées d'hiver, si intimes et si reposantes. C'était le foyer, centre d'attraction pour tous, d'où se répandaient, avec le pétillement de la flamme, la chaleur et la joie ; c'étaient ces murs eux-mêmes, témoins de tant de bonheur discret, confidents de tant d'effusions cordiales ou pieuses. Tous ces objets, qui avaient une âme, d'ordinaire muette peut-être, mais qui, ce soir-là, semblait s'exprimer en plaintes douloureuses, il fallait leur dire adieu !

Mais qu'était cet éloignement d'êtres inanimés, en comparaison du déchirement qui attendait Thérèse le lendemain matin ? « Alors que l'on voudrait se voir oublié, a-t-elle écrit, les paroles les plus tendres s'échappent de toutes les lèvres, comme pour faire sentir davantage le sacrifice de la séparation [1]. »

* * *

L'heure était venue de tout quitter pour Dieu [2]. « Le matin, continue Thérèse, après avoir jeté un dernier regard sur les Buissonnets, ce nid gracieux de mon enfance, je partis pour le Carmel. J'assistai à la sainte messe, entourée, comme la veille, de mes parents chéris. Au moment de la communion, quand Jésus fut descendu dans leur cœur, je n'entendis

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 116.

[2] « J'ai assisté au départ de ma petite sœur pour le Carmel, déclare Léonie. J'ai été singulièrement frappée de sa force d'âme dans cette circonstance. Seule elle était calme... Je lui dis de bien réfléchir avant d'entrer en religion, ajoutant que l'expérience que j'en avais faite m'avait montré que cette vie demandait beaucoup de sacrifices, et qu'il ne fallait pas s'y engager à la légère. La réponse qu'elle me fit et l'expression de son visage me prouvèrent qu'elle s'attendait à tous les sacrifices, et qu'elle les acceptait avec joie. » — *Déposition de Sœur Françoise-Thérèse au Procès de l'Ordinaire*, p. 211.

que des sanglots. Pour moi, je ne versai pas de larmes ; mais, en marchant la première pour me rendre à la porte de clôture, mon cœur battait si violemment, que je me demandai si je n'allais pas mourir. Ah ! quel instant ! quelle agonie ! Il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre.

« J'embrassai tous les miens, et je me mis à genoux devant mon père pour recevoir sa bénédiction. Il s'agenouilla lui-même, et me bénit en pleurant. C'était un spectacle qui dut faire sourire les anges que celui de ce vieillard présentant au Seigneur son enfant, encore au printemps de la vie. Enfin, les portes du Carmel se fermèrent sur moi, et là, je reçus les embrassements des sœurs aimées qui m'avaient servi de mères, et d'une nouvelle famille dont on ne soupçonne pas, dans le monde, le dévouement et la tendresse [1]. »

La pensée de vivre désormais sous le même toit que Marie, la sœur aînée si constamment dévouée, et Pauline, la « chère petite mère », l'espoir de se former en partie par leur exemple à l'immolation, furent absolument étrangers à l'allégresse qui inonda, dès son entrée, l'âme de la postulante. C'est seulement avec l'enthousiasme du sacrifice volontairement embrassé qu'elle envisagea les rudes aspérités de la vie religieuse. Tout, dans le monastère, la charmait ; elle se croyait transportée dans le désert qui avait été le rêve de sa petite enfance ; sa cellule, surtout, avec ses murs froids et nus, avait pour elle une attirance qui lui fit dire, dès la première heure, avec un soupir de contentement : « Maintenant je suis ici pour toujours ! »

Elle avait quelque mérite à garder cette impression après l'apostrophe dont M. Delatroëtte avait cru devoir saluer son entrée dans la maison. En présence de M. Martin, la porte de clôture étant grande ouverte, l'intraitable supérieur avait dit sèchement : « Eh ! bien, mes Révérendes Mères, vous pouvez chanter un *Te Deum !* Comme délégué

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 116.

de Mgr l'évêque, je vous présente cette enfant de quinze ans, dont vous avez voulu l'entrée. Je souhaite qu'elle ne trompe pas vos espérances, mais je vous rappelle que, s'il en est autrement, vous en porterez seules la responsabilité [1]. » Toutes les sœurs furent glacées par cette attitude d'un prêtre vénérable, qui semblait s'ériger en prophète de malheur.

Ce fut la première mortification de Thérèse dans le cloître, où elle venait pour prier, souffrir et réparer.

Heureusement, les fâcheux pronostics de M. Delatroëtte n'influèrent pas sur le jugement de ses compagnes. Celles-ci subirent, dès le début, l'ascendant de cette vertu qui s'ignorait, et qui néanmoins rayonnait jusque dans l'aspect physique de la postulante : « Dès son entrée, a déclaré sa maîtresse des novices, la Servante de Dieu surprit la communauté par sa tenue empreinte d'une sorte de majesté, à laquelle on était loin de s'attendre chez une enfant de quinze ans [2]. »

Cette majesté « n'excluait d'ailleurs, ni la simplicité, ni les aimables prévenances », puisqu'au témoignage de la même religieuse, « elle se mit à tous ses devoirs avec une grâce charmante. »

Avant de la suivre dans le détail de sa vie quotidienne, présentons un rapide aperçu de l'existence qu'elle a choisie.

---

[1] *Déposition de Mère Agnès de Jésus au Procès apostolique*, p. 162.

[2] *Déposition de Mère Marie des Anges au Procès apostolique*, p. 184. — La déposition de la Rév. Mère Agnès de Jésus à ce sujet est plus explicite encore. « A son entrée au Carmel, déclare-t-elle, les sœurs qui, averties de son jeune âge, croyaient voir une enfant, furent comme saisies de respect en sa présence, admirant son maintien si digne et si modeste, son air profond et résolu. L'une d'elles, Sœur Saint-Jean de la Croix, qui avait été opposée à l'entrée d'une postulante si jeune, me dit quelque temps après : « Je pensais que vous vous repentiriez bientôt d'avoir tant travaillé à nous donner votre petite sœur. Je me disais : « Elles en auront des déceptions toutes les deux !... » Comme je me suis trompée ! Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est extraordinaire : elle nous en remontre à toutes. » *Summarium* de 1914, p. 679, § 2831.

* * *

Commencer dès ici-bas, le moins imparfaitement possible, la vie de contemplation qui est celle des bienheureux, tel est le but de la carmélite ; et, comme la vie du ciel se résume en trois actes, qui sont l'éternelle occupation des saints : voir Dieu, l'aimer et le louer, la carmélite s'appliquera, dès ici-bas, à la connaissance et à l'amour de la divine Majesté, aussi bien qu'à la louange divine, en empruntant, pour le chant et la psalmodie, les paroles dictées par l'Esprit-Saint lui-même. Par la récitation du bréviaire romain, auquel elle est astreinte, par l'objet de ses lectures et de ses oraisons, elle a sur les lèvres, durant six et souvent sept heures par jour, des paroles divines, comme elle doit avoir dans le cœur, au moyen de ces paroles, des affections divines. Le zèle de la gloire de Dieu et du salùt des âmes, assigné pour but par sainte Thérèse d'Avila à ses filles, doit la maintenir sans cesse en haleine [1].

D'autre part, la perfection religieuse ne va pas sans un entier détachement des créatures et un profond mépris de soi-même ; en conséquence, la carmélite pratiquera, tous les jours de sa vie, des exercices multipliés de mortification, de pénitence, d'obéissance et d'humilité. Soumise au jeûne depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, sans compter les jeûnes de l'Église, ceux des vendredis de toute l'année et de nombreuses vigiles ; condamnée à une abstinence perpétuelle, sauf le cas de maladie ; obligée à un profond silence, excepté pendant les deux heures quotidiennes de récréation ; confinée, une notable partie du jour, dans la solitude de sa cellule, où la retient une tâche laborieuse ; vêtue de bure grossière, elle n'aura pour reposer ses membres, après ses

[1] La devise du Carmel est : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.*

veilles prolongées, qu'une dure paillasse supportée par trois planches. Et à ces austérités de règle, il est loisible d'ajouter parfois des pénitences surérogatoires qui, de tout temps, furent familières aux saints.

Ces rudes mortifications corporelles sont d'ordinaire peu de chose, en comparaison des assauts livrés à l'amour-propre et à la fantaisie. Actes d'humilité publiquement accomplis ; obligation de ne pas s'excuser, même après une imputation sans fondement ou un reproche immérité ; obéissance immédiate, absolue, silencieuse, même dans les détails les plus minutieux, à toute supérieure qui commande au nom de Dieu, telles sont les armes employées sans trêve pour dompter la nature en révolte et préparer ce bienheureux état d'une épouse qui aime Dieu jusqu'à s'immoler totalement pour sa gloire.

Ce n'est pas en vain que l'on bataille ainsi, dans les asiles de la souffrance joyeuse, contre l'antique ennemi. Peu à peu les âmes se dégagent, s'épurent, se divinisent, et il n'est peut-être pas de lieu au monde où la paix s'épanouisse en gaîté rayonnante, comme les enceintes bornées par les sombres murs des Carmels.

Telle est la vie que Thérèse Martin venait d'embrasser, avec l'espoir de compenser, par là, les offenses prodiguées dans le monde à son bien-aimé Sauveur.

Les mortifications ne se firent pas attendre à l'enfant qui venait s'offrir avec un amour désintéressé. La Providence permit même qu'elle trouvât, dans le caractère de quelques-unes de ses supérieures ou de ses compagnes, une aggravation aux rigueurs de la règle.

* * *

Le monastère était, depuis un an, gouverné, pour la seconde fois, par la Mère Marie de Gonzague, qui succédait à la vénérée Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, encore vivante, mais accablée d'infirmités.

Issue d'une noble famille du Calvados [1], la prieure en charge avait fait preuve, dans le passé, d'initiative et de savoir-faire. Ces qualités, jointes à un grand cœur et à un charme personnel dû en partie à une première éducation soignée, avaient, sans doute, déterminé le choix de la communauté.

Mais cette nature active et riche présentait des lacunes. Très impressionnable, d'un caractère ombrageux et prédisposé à la mélancolie, elle ne possédait pas toujours le degré de pondération et l'esprit de suite qui rendent le gouvernement bienfaisant et donnent confiance aux subordonnés.

D'autre part, bien qu'elle eût vivement désiré l'entrée de Thérèse Martin au Carmel, elle estimait, ce semble, qu'une vocation aussi précoce demandait à être spécialement éprouvée. En conséquence de cette théorie, et par suite de certaines saillies de caractère qu'elle ne dominait pas toujours, elle rendit pénibles les débuts religieux de la sainte enfant.

Notons les simples aveux de la postulante : « Mes premiers pas, dit-elle, ont rencontré plus d'épines que de roses. D'abord, je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère. Puis le Seigneur permit que je fusse traitée très sévèrement par notre Mère, même à son insu. Je ne pouvais la rencontrer sans recevoir quelque reproche. Une fois, je me rappelle qu'ayant laissé dans le cloître une toile d'araignée, elle me dit devant toute la communauté : « On voit bien que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans ! C'est une pitié ! Allez donc ôter cette toile d'araignée, et devenez plus soigneuse à l'avenir. »

« Dans les rares directions où je restais près d'elle pendant une heure, j'étais encore grondée presque tout le temps, et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas com-

[1] Elle était née à Caen, en 1834.

prendre la manière de me corriger de mes défauts : par exemple de ma lenteur, de mon peu de dévouement dans les offices.

« Un jour, je me dis que, sans doute, notre Mère désirait me voir employer au travail les heures de temps libre, ordinairement consacrées à la prière, et je fis marcher ma petite aiguille sans lever les yeux ; mais, comme je voulais être fidèle et n'agir que sous le regard de Jésus, personne n'en eut jamais connaissance.

« Pendant le temps de mon postulat, notre maîtresse m'envoyait le soir, à quatre heures et demie, arracher de l'herbe dans le jardin. Cela me coûtait beaucoup, d'autant plus, que j'étais presque sûre de rencontrer en chemin Mère Marie de Gonzague. Elle dit en l'une de ces circonstances : « Mais enfin, cette enfant ne fait absolument rien ! Qu'est-ce donc qu'une novice qu'il faut envoyer tous les jours à la promenade ? » Et pour toutes choses, elle agissait ainsi à mon égard [1]. »

Tel est le traitement que Thérèse devra subir de longues années, et dont les rigueurs, après des intervalles de calme, ne se relâchèrent guère, même au cours de sa dernière maladie.

Ce qu'elle fut, sous l'action de cette main vraiment dure, qui pour elle, néanmoins, était toujours la main divine, nous l'apprenons du témoignage de la prieure elle-même. « La Mère Marie de Gonzague, déclare le R. P. Godefroy Madelaine [2], m'a confié que, pour exercer la vertu de Sœur Thérèse, elle s'étudiait à l'éprouver en affectant à son égard une sorte d'indifférence et de sévérité. Elle m'a attesté, de plus, que ces rigueurs apparentes avaient été certainement très pénibles à la Servante de Dieu, mais que la peine qu'elle

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 117.

[2] D'abord prieur de l'Abbaye des Prémontrés de Mondaye (Calvados), et vice-provincial de son ordre pour la France, puis abbé de Saint-Michel de Frigolet.

ressentait ne l'avait jamais détournée en quoi que ce soit de l'obéissance parfaite [1]. »

Nous reviendrons sur cette obéissance, qui atteindra plus tard l'héroïsme, et comptera, jusqu'à la fin, parmi les vertus les plus méritoires de la jeune moniale.

* * *

Après la Mère Prieure, vers laquelle elle s'était sentie attirée d'abord, par une sympathie sitôt rebutée, la maîtresse des novices, Mère Marie des Anges, allait contribuer à la formation de Thérèse.

C'était une bonne et pieuse religieuse, d'éducation distinguée, qui avait connu la jeune fille tout enfant, l'ayant vue, dès l'âge de neuf ans, venir au parloir visiter sa sœur Pauline [2]. Elle avait conçu pour elle une véritable affection, qu'avivait encore son admiration pour sa vertu. « Dès son entrée, a-t-elle déclaré, Thérèse grandit en grâce et en sagesse devant Dieu et devant la communauté, par une correspondance très constante à la grâce. C'est ce qui m'explique l'ascension rapide de cette enfant si jeune vers la plus éminente sainteté. Dernièrement encore, une ancienne et sainte religieuse me disait, en parlant du noviciat de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Vraiment, on n'avait jamais vu cela [3] ! »

Dès le début, elle avait procuré, elle aussi, à sa novice, une augmentation de mérites, en l'exerçant, sans le vouloir, à la patience. Ne comprenant pas tout d'abord la grâce spéciale de la petite sainte, qui était celle du silence intérieur,

---

[1] *Déposition du R. P. Godefroy Madelaine au Procès apostolique*, p. 739.

[2] Elle était issue de la famille de Chaumontel, une des plus anciennes et des plus chrétiennes du Calvados, qui avait pour devise : *Douceur et discrétion*. Elle est morte en 1924, âgée de 79 ans.

[3] *Déposition au Procès apostolique*, p. 215.

elle lui imposa, durant les premiers mois, de longues exhortations, dont la piété ne corrigeait pas la monotonie, et qui, contrariant un peu la conversation intime de Thérèse avec Notre-Seigneur, empêchaient son âme de « se dilater ».

Mais l'estime qu'inspirait à toutes les sœurs la vertu de la pieuse maîtresse triompha bientôt de cette gêne.

C'est à elle que, malgré ses premières difficultés d'expansion, Thérèse avouait la peine que lui causaient les sévérités de la Mère Prieure, non qu'elle songeât à critiquer ou à se plaindre, mais par un besoin de sa nature aimante et loyale. « Je la vois encore, dit la Mère Marie des Anges, venir un jour me confier le brisement de son cœur, sans laisser pourtant échapper le moindre murmure. Elle discernait la conduite de Dieu sur son âme, et souriait malgré tout [1]. »

La voyant peinée, et parfois affaiblie physiquement par les austérités de la règle, la maîtresse des novices essayait de lui procurer quelque adoucissement, par exemple en lui laissant prolonger son sommeil. Malheureusement, la pauvre Mère était souvent distraite. Après avoir oublié de lui donner ce soulagement pendant des semaines entières, elle l'obligeait ensuite, sans motif suffisant, à se reposer quinze jours consécutifs, et la Mère Prieure, ne voyant pas la novice à l'oraison du matin, grondait Thérèse, qui ne savait plus alors à qui obéir.

L'enfant espéra, quelque temps, trouver appui et lumière dans les conseils de l'ancienne Prieure, la vénérable Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, clouée alors sur son lit, et en proie à de cruelles souffrances. Mais il était dit que nulle consolation humaine ne viendrait amoindrir le mérite de sa générosité. La Mère Geneviève était une sainte, favorisée de lumières surnaturelles. Néanmoins, Thérèse ne rencontra pas en elle l'aide qu'elle aurait pu souhaiter pour son avancement spirituel. Plus d'une fois prophète, la bonne Mère ne devina rien néanmoins des sublimes destinées qui atten-

[1] *Déposition au Procès de l'Ordinaire*, p. 665.

daient l'humble postulante. Elle s'effraya même, à plusieurs reprises, de la hardiesse de ses pensées, et la déconcerta par certaines de ses réflexions, ce qui ne l'empêcha pas, au reste, de la consoler dans les peines extérieures dont elle la voyait affligée [1]. Thérèse profita de l'entraînant exemple que lui donnait la piété de la fondatrice ; mais, sauf en une circonstance que nous signalerons, elle reçut d'elle peu d'encouragement verbal pour son ascension vers les cimes.

Restait l'action du confesseur, sur laquelle Thérèse avait droit de compter, en entrant dans le cloître. L'abbé Youf, aumônier du Carmel de Lisieux, était un prêtre de vraie piété et d'austère vertu, mais dont la chétive santé restreignait l'activité spirituelle. Impossible d'obtenir de lui des conseils de direction proprement dite. Il ne fut pas longtemps, néanmoins, sans remarquer les rares qualités de la nouvelle venue ; il n'hésita pas, dès lors, à faire d'elle les plus grands éloges, et favorisa, autant que le lui permettait la discrétion, son désir de la communion quotidienne.

* * *

Jusqu'alors, d'ailleurs, Thérèse ne semblait pas avoir éprouvé un véritable besoin de direction sacerdotale. Pendant les deux ans qui précédèrent son entrée au Carmel, Dieu ne se servit pas d'intermédiaire pour l'instruire sur sa vocation ; tout au plus lui fit-il donner quelques éclaicissements sur la vie du couvent et l'esprit de l'Ordre par sa sœur Pauline, déjà religieuse. Mais, le seuil du cloître une fois franchi, cette lumière se voila ; une épreuve de

[1] Voir la biographie de « *la Révérende Mère Geneviève de Sainte-Thérèse* », p. 88. — « Un jour, entre autres, où M. Martin se trouvait dans une situation des plus angoissantes pour le cœur de ses filles, Mère Geneviève, alors infirme, fit appeler Sœur Thérèse et ses sœurs, et calma leurs alarmes en leur répétant une parole que Notre-Seigneur lui avait dite, et qui se vérifia le lendemain. » — *Ibid.*, p. 89.

sécheresse et d'obscurité s'ajouta aux autres souffrances que le divin Maître lui envoyait pour l'épuration de son âme. Dès lors, elle rechercha les conseils des prêtres qui avaient quelque accès au monastère.

En dehors de l'aumônier, qui lui était d'un faible secours, elle ne voyait, hélas ! qu'à de rares intervalles un prédicateur de retraite.

Tous ne la comprirent pas. Le P. Blino, de la Compagnie de Jésus, un saint homme pourtant, et éclairé dans les voies spirituelles, aurait volontiers taxé de témérité des ardeurs d'immolation et des élans d'amour peu compatibles, à son sens, avec une formation religieuse encore rudimentaire [1].

Un autre jésuite vit plus clair et plus loin. Né aux environs d'Alençon, à Carrouges, le P. Almire Pichon était un religieux éminent, spécialement appliqué à la prédication des retraites, où il excellait [2].

Envoyé par ses supérieurs au Canada en 1886, il revint en France en 1887, pour un séjour de quelques mois. Thérèse avait alors quatorze ans. Sur le conseil de ses sœurs, qu'il dirigeait, elle lui confia ses désirs de vie religieuse, et il fut probablement le seul ecclésiastique à encourager son projet d'entrer sans retard au Carmel, dût-elle, pour y être autorisée, recourir au Souverain Pontife.

Au cours de l'année 1888, le P. Pichon vint donner les Saints Exercices au Carmel de Lisieux. Il y retrouva Thérèse,

---

[1] « Plusieurs confesseurs ou prédicateurs de retraite, déclare la Mère Agnès de Jésus, en arrivaient à l'effrayer ou à paralyser ses élans. « Mon Père, je veux devenir une sainte, dit-elle un jour au R. P. Blino ; je veux aimer le bon Dieu autant que sainte Thérèse. » Il lui répondit : « Quel orgueil et quelle présomption ! Bornez-vous à corriger vos défauts, à ne plus offenser le bon Dieu, à faire chaque jour de petits progrès, et modérez vos désirs téméraires. — Mais, mon Père, je ne trouve pas que ce soient des désirs téméraires, puisque Notre-Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... » Le religieux ne fut pas convaincu. » — *Summarium* de 1919, p. 248, § 605.

[2] En 1915, quatre ans avant sa mort, il en avait donné 1015.

et il pensait n'avoir à l'encourager que dans la voie de l'amour confiant, voie dont il prêchait partout la sûreté et l'efficacité. C'était, hélas ! l'époque où la pauvre enfant, plongée dans la sécheresse, se demandait, avec une amère inquiétude, si elle était digne d'amour ou de haine.

Le Père commença par lui rendre la paix ; mais laissons-la exposer elle-même les bienfaits de sa passagère direction. « Le R. P. Pichon fut surpris lui-même, deux mois après mon entrée, de l'action de Dieu sur mon âme ; il croyait ma ferveur tout enfantine et ma voie bien douce. Mon entretien avec le bon Père m'eût apporté de grandes consolations, sans la difficulté extrême que j'éprouvais à m'épancher. Je lui fis cependant une confession générale, après laquelle il prononça ces paroles : « En présence de Dieu, de la sainte Vierge, des Anges et de tous les saints, je déclare que vous n'avez jamais commis un seul péché mortel. Remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait pour vous gratuitement, sans aucun mérite de votre part. »

« Sans aucun mérite de ma part ! Ah ! je n'avais pas de peine à le croire ! Je sentais combien j'étais faible, imparfaite ; seule, la reconnaissance emplissait mon cœur. La crainte d'avoir terni la robe blanche de mon baptême me faisait beaucoup souffrir, et cette assurance, sortie de la bouche d'un directeur comme le désirait notre Mère sainte Thérèse, « unissant la science à la vertu », me paraissait venir de Dieu lui-même. Le bon Père me dit encore : « Mon enfant, que Notre-Seigneur soit toujours votre Supérieur, et votre Maître des novices ! » Il le fut, en effet, et aussi mon directeur... A peine le Père Pichon se chargeait-il de mon âme, que ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Réduite désormais à ne recevoir de lui qu'une lettre par an, la « petite Fleur » se tourna vers le Directeur des directeurs [1]. »

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 119. — Voici quelques lignes de la déposition faite, plus tard, par le R. P. Pichon au Procès de Béatification : « C'était facile de diriger cette enfant-là : le Saint-Esprit

A quelque temps de là, Thérèse rencontra un autre prédicateur de retraite vraiment éclairé sur son âme ; mais son secours, à lui aussi, devait être fugitif, si bien qu'elle resta réduite à implorer l'aide de son Directeur céleste.

Elle s'affermit alors dans l'habitude de chercher lumière et consolation, soit dans les Saints Livres, soit dans les écrits dont la doctrine et l'accent lui rappelaient davantage la parole divine.

* * *

Au témoignage de sa sœur Céline, qui devait l'avoir plus tard comme maîtresse des novices, « elle scrutait l'Écriture afin de connaître le *caractère* du bon Dieu. La différence des traductions l'affligeait. « Si j'avais été prêtre, disait-elle, j'aurais étudié à fond le grec et l'hébreu, afin de connaître la pensée divine, telle que Dieu daigna l'exprimer dans notre langage humain [1]. »

Il semble bien, d'ailleurs, que les lumières de l'Esprit-Saint aient suppléé, pour elle, à la connaissance des langues orientales, car, si l'on en croit la Sœur Marie de la Trinité, qui fit son noviciat sous sa direction, « c'est avec une facilité inouïe qu'elle interprétait les livres de la sainte Écriture. On eût dit que ces livres divins n'avaient plus de sens caché pour elle, tellement elle savait en découvrir toutes les beautés [2]. »

Ainsi s'explique son amour pour la prière liturgique, amour qui prit naissance dès son entrée au couvent, et qui

---

la conduisait, et je ne crois pas avoir eu jamais, ni alors, ni plus tard, à la prémunir contre une illusion...

« Ce qui me frappa dans cette retraite, ce furent les épreuves spirituelles par lesquelles Dieu la faisait passer. J'eus alors l'impression très vive que le bon Dieu voulait faire d'elle une grande sainte. » — *Summarium* de 1919, § 362 et 364.

[1] *Témoignage de Sœur Geneviève de la Sainte-Face au Procès apostolique*, p. 390.

[2] *Témoignage au Procès apostolique*, p. 702.

devait croître en son âme jusqu'à la dernière heure. Elle l'affirme elle-même en termes enthousiastes, qui montrent la netteté avec laquelle elle percevait, à travers les saintes Lettres, le rayonnement de l'Esprit de Dieu. « Que j'étais heureuse, dit-elle, lorsque j'étais semainière, à l'office, et que je disais les oraisons tout haut au milieu du chœur ! Je pensais alors que le prêtre récitait les mêmes oraisons à la messe, que j'avais, comme lui, le droit de prier tout haut devant le Saint Sacrement, et de lire l'Évangile quand j'étais première chantre... Je puis affirmer que l'office divin a été à la fois mon bonheur et mon martyre, parce que j'avais un grand désir de le réciter sans faute, et que, malgré toute mon application, il m'arrivait d'en faire quelques-unes [1]. »

Avec l'Écriture sainte, Thérèse étudia assidûment, au début de son séjour au couvent, les œuvres, en quelque sorte classiques dans les Carmels, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix [2]. Elle aimait les belles envolées lyriques de ce dernier, et se pénétra même très fortement de sa doctrine, sans toutefois manifester un goût marqué pour ses théories parfois compliquées sur les divers états mystiques.

On sait la prédilection de la novice pour le livre de l'*Imitation*, qu'elle n'eut pas besoin de relire, puisqu'elle le possédait par cœur ; mais le fruit qu'elle en avait retiré lui inspira la pensée d'étudier un autre livre, qui n'en est que le commentaire.

L'ouvrage publié jadis par le P. Surin sous ce titre : *Les fondements de la vie spirituelle, tirés du Livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, présente, entre autres mérites, celui de participer à l'admirable simplicité et à la pénétrante onction du texte qu'il commente. Il constitue, de plus, un parfait manuel de détachement, puisque partout il exhorte au

[1] Notes inédites.
[2] Plus particulièrement les écrits de ce dernier.

mépris du monde, au dénuement de toute richesse terrestre, à la mortification des sens et à l'abnégation de soi-même. C'en était assez pour que Thérèse, exercée alors par le Maître à tous les genres de patience, en fît son livre de chevet.

Un autre ouvrage de style simple, mais remarquablement lucide, la charmait également. C'était le traité de Mgr de Ségur intitulé : « *La piété et la vie intérieure.* » Le saint prélat y insiste sur cette idée, que le premier moyen de vivre de la vie de Jésus, est la méditation assidue de son Évangile. Nulle doctrine ne s'adaptait mieux à l'attrait ancien et sans cesse grandissant de Thérèse pour ce livre divin, qui finira par absorber son attention, à l'exclusion de toute œuvre humaine. Un mot sur la place qu'il a tenue dans sa vie intérieure.

Après son entrée au couvent, la fervente carmélite réussit à trouver un recueil des quatre Evangiles en un seul volume, de dimensions assez réduites pour qu'elle pût le porter constamment sur son cœur, et elle se montra, jusqu'à sa mort, fidèle à cette pratique. Bien plus, à une époque où elle subissait de graves tentations contre la foi, elle écrivit avec son sang, sur ce volume, d'après le conseil d'un de ses confesseurs, le *Credo* tout entier.

Elle expliquait cette dévotion à ses plus intimes confidents. Elle écrivait, par exemple, à la Mère Prieure : « C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons. Là, je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux [1]. »

Et encore : « Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite ; je ferme le savant livre, qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Écriture sainte. Alors, tout me paraît lumineux : une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis. La

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 146.

perfection me semble facile : je vois qu'il suffit de reconnaître son néant, et de s'abandonner comme un enfant entre les bras du bon Dieu [1]. »

Ces derniers mots indiquent assez clairement où Thérèse a puisé l'idée de la « petite voie » de perfection qu'elle devait, plus tard, proposer à toutes les âmes. C'est dans l'Évangile lui-même, dans l'Évangile bien compris, qui prêche sans relâche la voie d'abandon et d'amour filial envers le Père céleste. Trouverait-on, en effet, une doctrine plus souvent rappelée, dans le texte sacré, que celle de notre filiation divine ? Or, si nous sommes, réellement et à la lettre, les enfants de Dieu, notre premier devoir n'est-il pas d'imiter, à son égard, la conduite des petits enfants ? Et, par suite, ne lui serons-nous pas d'autant plus agréables, que nous nous montrerons plus petits, plus humbles et plus confiants ? Il importait de souligner au passage l'origine purement évangélique d'une méthode de perfection qui, en peu d'années, a conduit la jeune religieuse aux plus hauts degrés de l'union divine.

Exercée au détachement par sa prieure ; formée par sa maîtresse des novices aux pratiques de la vie claustrale, instruite par les conseils intermittents d'un directeur expérimenté et par la lecture de quelques livres ascétiques, Thérèse de l'Enfant-Jésus avait eu, en définitive, pour maître principal, et bientôt unique, le divin Sauveur lui-même, livrant, dans son Évangile, le secret de la sainteté.

* * *

Elle eût pu compter également, pour s'initier à l'esprit du Carmel, sur l'aide de ses deux sœurs religieuses ; mais les relations de la postulante avec ses aînées furent tout autres que ne l'avaient prévu, au dehors, les amis de la famille.

[1] Lettre publiée à la suite de l'*Histoire d'une âme*, p. 370.

Voyant entrer au Carmel cette enfant de quinze ans, vraiment charmante, intelligente, gracieuse et douce, on s'imaginait volontiers, dans le monde, qu'elle serait le « joujou » de la communauté, et que ses deux aînées n'auraient pas pour elle assez de caressantes attentions. Quel étonnement, si l'on eût pu connaître sa véritable attitude à l'égard de ses sœurs selon la nature ! Persuadée que, dans la vie religieuse plus qu'ailleurs, la perfection de la charité exige que l'on fasse, du moins quant aux manifestations visibles, le sacrifice de ses affections naturelles, Thérèse, si aimante, si sensible et si tendre, savait se mortifier au point de ne rechercher jamais la compagnie de Sœur Agnès de Jésus ou de Sœur Marie du Sacré-Cœur. En récréation, elle se plaçait indifféremment auprès de la première venue, ou mieux s'assurait le voisinage d'une compagne qui lui paraissait délaissée.

L'une de ses chères sœurs était-elle malade, elle ne se croyait le droit de l'aller visiter que si d'autres religieuses avaient pris les devants pour cet acte de charité.

Certains aveux, il est vrai, révélaient la cruelle âpreté de la contrainte qu'en pareil cas elle s'imposait. Pendant sa dernière maladie, on lui demandait ce qu'elle aurait fait si l'une de ses sœurs avait gardé le lit à sa place.

« Seriez-vous allée à l'infirmerie pendant la récréation ?

— Non, je serais allée tout droit à la récréation sans demander aucune nouvelle ; mais j'aurais fait cela bien simplement, pour que personne ne s'aperçût de mon sacrifice [1]. »

Au parloir, même effacement, même volontaire privation des joies de l'expansion familiale. Sauf avec ses sœurs aimées, Léonie et Céline, qu'elle savait devoir réjouir, dans leur

[1] *Déposition de Mère Agnès de Jésus au Procès de l'Ordinaire*, p. 570. — Ces actes d'abnégation, que les mondains ignorants peuvent juger avec sévérité, ont été qualifiés de « magnifiques » par le R. P. Auriault, S. J., un des témoins les plus autorisés qui aient déposé au Procès de Béatification sur la doctrine de la sainte.

isolement, par ses témoignages d'affection, Thérèse laissait parler, écoutait presque sans mot dire, et, le sablier une fois vide, se retirait la première.

Mais, à cette école de renoncement, elle avait compris que l'amour adoucit toute souffrance ; elle jouissait d'une paix délicieuse, même dans l'abandon apparent des créatures, même sous le coup d'épreuves qui, humainement, auraient dû la déconcerter. C'est de cette période que datent les lignes suivantes, qu'elle adressait à Céline, restée après elle aux Buissonnets : « Tu as raison, la vie est souvent pesante et amère ; il est pénible de commencer une journée de labeur, surtout quand Jésus se cache à notre amour. Que fait-il, ce doux Ami ? Il ne voit donc pas notre angoisse, le poids qui nous oppresse ? où est-il ? pourquoi ne vient-il pas nous consoler ? Céline, ne crains rien ; il est là, près de nous ! Il nous regarde ! C'est lui qui nous mendie cette peine, ces larmes... Il en a besoin pour les âmes, pour notre âme ; il veut nous donner une si belle récompense ! Ah ! je t'assure qu'il lui en coûte pour nous abreuver d'amertume ; mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à le *connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes !* Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande ! Élevons-nous au-dessus de ce qui passe ; tenons-nous à distance de la terre ; plus haut, l'air est si pur ! Jésus peut se cacher, mais on le devine [1]... »

Une enfant qui, à quinze ans, planait à ces hauteurs, pouvait se blesser encore aux épines de la route, dans ses contacts intermittents avec la terre ; elle n'en pouvait être ni abattue, ni même ralentie dans son élan.

Cette rare vertu ne tarda pas, d'ailleurs, à conquérir la secrète admiration des supérieurs qui avaient cru devoir l'éprouver. La Mère Marie de Gonzague, toujours si rigide à son égard, disait volontiers, dans son entourage, que

[1] Lettre du 8 mai 1888, publiée à la suite de l'*Histoire d'une âme*, p. 315.

Thérèse était un trésor pour le Carmel, « la meilleure entre ses bonnes, un ange ». Ce qui vaut mieux, elle lui permit de prendre le saint habit, non pas, il est vrai, à la date normale, c'est-à-dire, après six mois de postulat, mais le 10 janvier 1889 [1].

* * *

La retraite préparatoire à la vêture se passa, pour Thérèse, dans les aridités par lesquelles Jésus se plaisait à l'épurer. Mais les lignes suivantes, adressées alors à Sœur Agnès de Jésus, nous révèlent sa parfaite intelligence du traitement divin de la douleur.

« ... Dans mes rapports avec Jésus, rien : sécheresse ! sommeil ! Puisque mon Bien-Aimé veut dormir, je ne l'en empêcherai pas ; je suis trop heureuse de voir qu'il ne me traite point comme une étrangère, qu'il ne se gêne pas avec moi...

« Je suis heureuse, oui, bien heureuse de souffrir !... O ma Mère, si vous saviez jusqu'à quel point je veux être indifférente aux choses de la terre ! Que m'importent toutes les beautés créées ? Je serais bien malheureuse si je les possédais ! Ah ! que mon cœur me paraît grand quand je le considère par rapport aux biens de ce monde, puisque tous réunis ne pourraient le contenter ; mais quand je le considère par rapport à Jésus, comme il me semble petit !

« Qu'il est bon pour moi, Celui qui sera bientôt mon Fiancé ! Qu'il est divinement aimable, en ne permettant pas que je me laisse captiver par aucune chose d'ici-bas ! Il sait bien que, s'il m'envoyait seulement une ombre de bonheur, je m'y attacherais avec toute l'énergie, toute la force de mon cœur, et cette ombre, il me la refuse !... Il préfère me laisser dans les ténèbres, plutôt que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas Lui.

[1] On attribue ce retard à l'opposition de M. Delatroëtte, qui ne cessait d'alléguer la grande jeunesse de la postulante.

« Je ne veux pas que les créatures aient un seul atome de mon amour ; je veux tout donner à Jésus, puisqu'il me fait comprendre que lui seul est le bonheur parfait. Tout sera pour lui, tout ! Et même, quand je n'aurai rien à lui offrir, comme ce soir, je lui donnerai ce rien [1]... »

— « Une ombre de bonheur, Jésus me la refuse ! » — Quelle grande détresse pouvait donc arracher à la postulante ce cri de douleur résignée ? Nous connaissons ses intimes privations ; nous savons combien elle disait vrai en affirmant son indifférence progressive pour les beautés créées ; mais des liens plus forts et plus doux l'attachaient encore à des êtres aimés ; Jésus se préparait à trancher dans le vif, afin que les fiançailles de Thérèse, scellées dans le sang de son sacrifice, fussent indissolubles à jamais.

On se souvient que, peu avant le départ de sa dernière fille pour le Carmel, M. Martin avait subi une première attaque de paralysie. Il s'était remis assez complètement, et c'est dans l'allégresse de son âme qu'il avait offert à Dieu son enfant. Il écrivait alors à l'un de ses amis : « Thérèse, ma petite Reine, est entrée hier au Carmel. Dieu seul peut exiger un tel sacrifice ; mais il m'aide si puissamment, qu'au milieu de mes larmes, mon cœur surabonde de joie. »

C'étaient là d'admirables dispositions. Elles devaient s'élever jusqu'à l'héroïsme. Il se présenta, un jour, au parloir du Carmel, et dit à ses trois filles : « Mes enfants, je reviens d'Alençon, où j'ai reçu dans l'église Notre-Dame de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : « Mon Dieu, c'en est trop ! Oui, je suis trop heureux ! Il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela ; je veux souffrir quelque chose pour vous !... » Et je me suis offert... » Le tendre père n'osa pas achever devant ses filles ; mais elles comprirent. Il s'était offert en victime !

Peu après, une seconde attaque de paralysie sembla marquer que l'holocauste était agréé !

[1] Lettre publiée à la suite de l'*Histoire d'une âme*, p. 342.

* * *

Malgré tout, la fête de la prise d'habit fut rayonnante, autant que douce, à la famille entière, spécialement au cœur de M. Martin.

Thérèse franchit, une dernière fois, la porte de clôture, revêtue de sa parure de fiançailles. Pour honorer le Roi du ciel, auquel allait s'unir publiquement sa « petite Reine », M. Martin avait voulu que, ce jour-là, elle portât une robe de velours blanc, garnie de cygne et de point d'Alençon. Ses longues boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules, et des lis formaient sa parure virginale.

« Papa m'attendait, écrit-elle, à la porte de clôture. S'avançant vers moi, les yeux pleins de larmes, et me pressant sur son cœur : « Ah ! s'écria-t-il, la voilà donc, ma petite Reine ! » Puis, m'offrant son bras, nous fîmes solennellement notre entrée dans la chapelle. Ce jour fut son triomphe, sa dernière fête ici-bas ! Toutes ses offrandes étaient faites ; sa famille appartenait à Dieu. Céline lui ayant confié que, plus tard, elle abandonnerait aussi le monde pour le Carmel, ce père incomparable avait répondu, dans un transport de joie : « Viens, allons ensemble devant le Saint Sacrement remercier le Seigneur des grâces qu'il accorde à notre famille, et de l'honneur qu'il me fait de se choisir des épouses dans ma maison. Oui, le bon Dieu me fait un grand honneur en me demandant mes enfants. Si je possédais quelque chose de mieux, je m'empresserais de le lui offrir. » Ce mieux, c'était lui-même [1] !... »

Nous verrons sous quelle forme Dieu imposa l'holocauste. En attendant, l'Époux céleste voulut, au matin de la fête nuptiale, répondre, par une attention toute divine, à un désir de sa nouvelle fiancée. Thérèse avait un goût prononcé

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 124.

pour la neige, « la première parure dont ses yeux d'enfant avaient vu la terre embellie ». Elle eût souhaité voir encore, au jour de sa prise d'habit, la nature vêtue de blanc, comme elle-même ; mais la température très douce rendait cet espoir irréalisable.

Cependant, la cérémonie une fois terminée à l'église, les religieuses accueillirent à la porte conventuelle l'heureuse élue, afin de la conduire processionnellement au chœur.

« Au moment où je mettais le pied dans la clôture, dit Thérèse, mon regard se porta sur mon joli petit Jésus [1], qui me souriait au milieu des fleurs et des lumières, puis, me tournant vers le préau, *je le vis tout couvert de neige.* Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait de la neige ! Quel est donc le mortel, si puissant soit-il, qui puisse en faire tomber du ciel un seul flocon pour charmer sa bien-aimée [2] ? »

On avait su, dans la communauté et ailleurs, le désir de Thérèse. Quand on vit apparaître cette neige si inattendue, on se plut à y reconnaître un symbole de la pureté de l'âme virginale qui se donnait à Dieu, et il ne fut bruit, dans l'entourage du Carmel, que du « petit miracle » qui avait signalé la prise d'habit de Sœur Thérèse.

* * *

Cependant l'heure était venue de la grande épreuve qui devait la plonger, avec toute sa famille, dans un deuil amer et prolongé.

La seconde attaque de paralysie de M. Martin avait fait redouter des troubles cérébraux. La troisième, survenue un mois après la prise d'habit, réalisa brusquement toutes les

[1] Statue de l'Enfant Jésus, qui se trouvait et se trouve encore dans le cloître du Carmel, et que Sœur Thérèse était chargée d'orner.

[2] *Histoire d'une âme,* ch. VII p. 124.

craintes. La jeune novice qui, lors des précédentes menaces, avait dit à la Mère Marie des Anges : « Je souffre beaucoup ; mais je puis souffrir davantage encore », écrivit, après le terrible accident : « Ah ! je n'ai plus dit alors pouvoir souffrir davantage ! Les paroles ne peuvent exprimer nos angoisses ; je n'essaierai pas de les décrire... »

Cette belle intelligence qui se voilait, cette affection si tendre qui s'évanouissait dans un naufrage qu'on pouvait croire irrémédiable, n'était-ce pas, pour les filles de M. Martin, l'effondrement de tout bonheur humain ?

La main de Dieu était visible. Il demandait à cette famille des sacrifices sanglants, afin que, tout lien terrestre étant brisé, rien n'arrêtât l'élan de ces âmes vers une perfection toujours plus haute.

Le 12 février 1889, M. Martin quittait Lisieux pour aller recevoir des soins spéciaux dans une maison choisie par sa famille. Il y devait rester trois ans.

Les filles de cet admirable chrétien, victime volontaire, allaient gravir avec lui ce rude calvaire. Sans doute, pour les trois religieuses, aussi bien que pour les deux jeunes filles restées seules dans le monde, le coup avait atteint jusqu'aux dernières fibres du pauvre cœur filial ; mais Thérèse et ses sœurs avaient répété, dans un sentiment d'acquiescement héroïque, le mot du poète, adorant, au plus fort de sa douleur, le bon plaisir divin :

> « Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire ;
> Je vous porte, apaisé,
> Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
> Que vous avez brisé [1]. »

La pensée de faire plaisir à Jésus en souffrant pour son amour, le sentiment du détachement, de plus en plus facile à mesure que la main divine tranchait les derniers liens, le souvenir de l'offrande en victime si visiblement agréée,

[1] Victor Hugo, *A. Villequier.*

la vue, pour ainsi dire sensible, de Dieu qui passait, pour épurer, assainir et enflammer : tout cela apportait aux cinq sœurs, parmi les tribulations les plus cuisantes, une surabondance de joie surnaturelle, si bien que Thérèse n'hésitait pas à écrire : « Les trois années de martyre de mon père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie ; je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases. »

Rappelant, plus tard, les sentiments qu'elle échangeait alors avec Céline, sa petite sœur d'âme, Thérèse ajoutait : « Comme autrefois aux Buissonnets, nous plongions, non plus nos regards, mais nos cœurs, jusque par delà les espaces et le temps ; et, pour jouir bientôt d'un bonheur éternel, nous choisissions ici-bas la souffrance et le mépris [1]. » C'était là l'écho des entretiens du parloir. Les lettres de la novice à sa sœur chérie trahissent le même choix sublime :

« Maintenant nous n'avons plus rien à espérer sur la terre ; les *fraîches matinées sont passées* [2], il ne nous reste plus que la souffrance ! Oh ! quel sort digne d'envie ! Les séraphins dans les cieux sont jaloux de notre bonheur [3]. » Et encore :

« Céline, loin de nous plaindre à Notre-Seigneur de cette croix qu'il nous envoie, je ne puis comprendre l'amour infini qui l'a porté à nous traiter ainsi. Il faut que notre père soit bien aimé de Dieu pour avoir tant à souffrir ! Quelles délices d'être humiliées avec lui [4] ! »

La privation des êtres les plus chers est peu de chose, pour l'âme fervente, en comparaison de l'apparent délaissement de son Époux céleste. Afin de consommer l'œuvre de détachement, Jésus se voila de plus en plus aux regards

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 126.
[2] Saint Jean de la Croix.
[3] Lettre de janvier 1889.
[4] Lettre du 28 février 1889.

de la novice du Carmel, qui éprouva, de cette sorte d'abandon, une aggravation de souffrances. Mais elle ressentit, en même temps, la très douce joie spirituelle de montrer au divin Maître qu'elle l'aimait pour lui-même, non pour les faveurs sensibles qu'il prodigue ou retire à son gré.

« Je ne trouvais, avoue-t-elle, de consolation, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre ; et cependant, au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, j'étais la plus heureuse des créatures [1]. »

C'est dans ce mélange de peines cruelles et de douces consolations que s'écoula la première partie de son noviciat, avant l'émission de ses vœux.

Ses récentes épreuves l'avaient rendue plus que jamais apte à panser les blessures d'autrui. Si une postulante souffrait de quelque gros chagrin, on l'envoyait à Sœur Thérèse pour recevoir de consolantes paroles. Elle fut, de plus, chargée, même avant sa profession, de stimuler les efforts d'une de ses compagnes : nouvelle preuve de la secrète estime que, malgré ses rigueurs, la Mère Marie de Gonzague professait pour son discernement et sa piété.

* * *

Cependant, une fois de plus, Thérèse allait voir contrarier ses plus chers désirs. L'année de noviciat terminée, elle ne fut pas appelée à prononcer ses vœux : l'inflexible supérieur ecclésiastique s'y opposait. Au lieu de murmurer, la sainte enfant attribua à l'insuffisance de ses mérites le retard imposé, et adressa à son Fiancé céleste cette touchante prière : « Je ne vous demande plus de faire profession ; j'attendrai autant que vous le voudrez ; seulement, je ne pourrai souffrir que, par ma faute, mon union avec vous soit différée ; je vais donc mettre tous mes soins à me faire

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 127.

une robe enrichie de diamants et de pierreries de toutes sortes. Quand vous la trouverez assez riche, je suis sûre que rien ne vous empêchera de me prendre pour épouse [1]. »

Et elle redoubla d'ardeur dans la pratique de la perfection religieuse.

Elle avait pour compagne de noviciat une jeune sœur converse, d'un caractère assez difficile. Au lieu de l'éviter, elle s'entretenait de préférence avec elle, et, à force de bonté, elle finit par prendre sur elle un très utile ascendant.

Mais rien ne devait égaler la délicatesse de sa charité envers une autre vieille converse, la Sœur Saint-Pierre, d'un caractère que l'infirmité avait rendu exigeant, et qu'il fallait conduire, chaque soir, au réfectoire, avec mille précautions pour ne la pas irriter.

Sœur Thérèse avait hésité à se proposer pour cet office, à cause de la difficulté de contenter la pauvre malade. Son bon cœur finit par l'emporter, et elle parvint, non sans peine, à faire accepter ses services. Chaque soir, à l'oraison, lorsque la vieille religieuse agitait son sablier, Thérèse savait que cela voulait dire : Partons !

« Prenant alors tout mon courage, dit-elle, je me levais, et toute une cérémonie commençait. Il fallait remuer et porter le banc d'*une certaine manière*, surtout ne pas se presser ; ensuite, la promenade avait lieu. Il s'agissait de suivre cette bonne sœur en la soutenant par la ceinture. Je le faisais avec le plus de douceur qu'il m'était possible ; mais si, par malheur, survenait un faux pas, aussitôt il lui semblait que je la tenais mal et qu'elle allait tomber. — « Aïe ! mon Dieu ! vous allez trop vite ; j'vais m'briser ! » Si j'essayais alors de la conduire plus doucement : — « Mais suivez-moi donc ; je n'sens pas vot'main ; vous m'lâchez, j'vais tomber !... Ah ! j'disais bien que vous étiez trop jeune pour me conduire ! »

« Enfin nous arrivions sans autre accident au réfectoire.

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 127.

Là surgissaient d'autres difficultés. Je devais installer ma pauvre infirme à sa place, et agir adroitement pour ne pas la blesser ; ensuite relever ses manches, toujours d'une *certaine manière ;* après cela, je pouvais m'en aller.

« Mais je m'aperçus bientôt qu'elle coupait son pain avec une peine extrême, et, depuis, je ne la quittai pas sans lui avoir rendu ce dernier service. Comme elle ne m'en avait jamais exprimé le désir, elle resta très touchée de mon attention, et ce fut par ce moyen nullement cherché que je gagnai entièrement sa confiance, surtout — je l'ai appris plus tard — parce qu'après tous mes petits services, je lui faisais, dit-elle, *mon plus beau sourire* [1]. »

Et, dès lors, l'infirme ne cessa d'exalter la charité de Thérèse.

C'est ainsi que, même avant sa profession, la jeune sœur s'efforçait d'être, dans le couvent qui l'avait accueillie, un ange de douceur et de paix.

La « robe de pierreries » s'enrichissait. Elle brillait des plus beaux joyaux de la charité et de la patience ; il s'agissait d'y multiplier ceux de la pauvreté religieuse et de l'humilité.

Avant de décrire les grands actes qui marqueront les rapides progrès de Thérèse dans ces deux vertus, notons seulement ici les premières victoires de ce genre, remportées au Carmel, sur ses tendances natives [2].

* * *

Thérèse Martin avait apporté au couvent, avec l'exquise délicatesse de sa nature, son goût inné du beau et sa passion de l'ordre. Pendant son postulat, elle jouissait d'avoir à son usage des choses soignées et de trouver sous sa main les

[1] *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 193.

[2] Nous exposerons plus loin, dans un chapitre spécial, les principales manifestations de ces vertus, qui, pour Thérèse, faisaient partie de la « Petite voie d'enfance spirituelle ».

objets appropriés à ses fonctions. « Jésus, dit-elle, souffrait cela patiemment, car il n'aime pas à tout montrer aux âmes en même temps ; il ne donne ordinairement sa lumière que petit à petit. »

Cette lumière se fit de plus en plus vive au cours du noviciat. En outre, le divin Maître multiplia sous les pas de la novice les occasions de s'exercer aux vertus dont il lui demandait la pratique.

Un soir, Thérèse cherchait vainement sa petite lampe sur la planche où, d'ordinaire, on la déposait. Évidemment, une Sœur l'avait prise pour la sienne et l'avait emportée. Mais c'était l'heure qui suit Complies ; le grand silence était de règle ; comment porter remède à la méprise ? D'autre part, fallait-il passer une heure entière dans les ténèbres, alors que, ce soir-là précisément, la novice comptait beaucoup travailler ? L'Esprit-Saint lui rappela que la vraie pauvreté consiste à se voir privé, non seulement des choses agréables, mais des objets indispensables. « Et, dans les ténèbres extérieures, conclut-elle, je trouvai mon âme illuminée d'une clarté divine. »

Elle s'était pénétrée plus encore de cette doctrine lorsque, sans doute par ordre de la Mère Prieure, une grosse cruche ébréchée fut substituée à celle qui avait été jusqu'alors à son usage. Non seulement elle n'eut pas la pensée de se plaindre, mais elle se servit avec joie du nouvel et déplaisant objet : elle en était venue, avec l'assistance céleste, à préférer les ustensiles les plus laids et les moins commodes.

Un point déjà signalé de la règle carmélitaine lui coûta davantage à observer. « Entre toutes les pratiques de vertu auxquelles notre sainte Constitution nous oblige, lit-on dans le Recueil des statuts de l'Ordre, celle de ne pas s'excuser est une des principales pour s'avancer dans la pratique de l'humilité [1]. »

[1] *Régularités ou Points d'exaction, tirés de ceux que les Mères espagnoles ont apportés en France*, p. 35.

On admirera la générosité avec laquelle elle saisit, malgré sa répugnance, la première occasion de se renoncer sur ce point.

Un petit vase, abandonné derrière une fenêtre, avait été brisé. La maîtresse des novices, croyant Thérèse coupable de ne l'avoir pas rangé, lui fit d'assez sévères remontrances, lui reprochant de manquer totalement d'ordre. La novice n'était pour rien dans l'accident. Avec sa nature loyale, elle eût pu d'un mot détromper la maîtresse. Sans rien dire, elle baisa la terre, et promit d'avoir plus de prévoyance à l'avenir.

De semblables actes d'humilité allaient se multiplier au cours de sa vie religieuse. La parure nuptiale avait acquis assez d'éclat pour ravir le regard de l'Époux. Après huit longs mois ajoutés au temps normal du noviciat, Thérèse de l'Enfant-Jésus fut admise à la sainte profession [1].

[1] Quelques mois avant ce grand acte, Thérèse avait voulu donner un spécial témoignage d'attachement aux religieuses bénédictines qui l'avaient élevées. Peu de temps après sa prise d'habit, elle adressa à la Mère Saint-Placide, son ancienne directrice de pensionnat, une lettre très touchante, que nous citons en Appendice.

CHAPITRE VIII

LA PROFESSION. — RIGUEURS APPARENTES DE DIEU ET AMOUR DÉSINTÉRESSÉ DE SA SERVANTE. — DON GRACIEUX DE JÉSUS A THÉRÈSE. — LES POÉSIES DE LA CARMÉLITE. — CORRESPONDANCE SPIRITUELLE. — ENTRÉE DE CÉLINE AU COUVENT.

C'est le 8 septembre 1890 que Sœur Thérèse devait se lier pour toujours par l'émission des vœux. Le Tout-Puissant la maintenait dans cette sorte de nuit obscure que connaissent bien ceux qu'il appelle à gravir les degrés de la montagne d'amour, et elle avoue elle-même que sa retraite de profession fut, comme celles qui suivirent, « une retraite de grande aridité ». Mais cette absence de consolation devait rendre plus parfait encore le don d'elle-même, et jamais peut-être elle n'avait aimé plus purement le divin Maître que dans ce sentier de ténèbres où il lui plaisait de la faire cheminer. Elle a décrit, au moyen de saisissantes images, cette atmosphère froide et nébuleuse où elle était condamnée à vivre, et qui, loin d'éteindre le foyer d'amour allumé dans son cœur, semblait, au contraire, l'entretenir et l'aviver.

Il s'agit de la lettre qu'elle adressa à Mère Agnès de Jésus. quelques jours avant sa profession. On ne saurait mieux marquer la délicate pureté des dispositions qu'elle apportait à son Bien-Aimé.

« Avant de partir, dit-elle, mon Fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quelle route je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir, celui de me rendre au *sommet de la montagne de l'Amour*...

« Et Notre-Seigneur me prit par la main, et me fit entrer

dans un souterrain où il ne fait ni froid, ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie et le vent n'ont pas d'accès, un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus.

« Mon Fiancé ne me dit rien, et moi, je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi.

« Je ne vois pas que nous avancions vers le but de notre voyage, puisqu'il s'effectue sous terre ; et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne.

« Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres ; j'y suis dans une paix profonde ; volontiers je consens à rester toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer ; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs.

« Je suis heureuse, oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de la terre, qui regardent aux mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent, ou bien à leur visage, pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit.

« Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même ; elle ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé qu'afin d'y surprendre des larmes qui la ravissent par leurs charmes cachés. Ces larmes, elle veut les essuyer ; elle veut les recueillir, comme des diamants inestimables, pour en broder sa robe de noces.

« Jésus ! je voudrais tant l'aimer ! L'aimer comme jamais il n'a été aimé !...

« A tout prix, je veux cueillir la palme d'Agnès. Si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour [1]... »

[1] Appendice à l'*Histoire d'une âme*. — *Lettres*, p. 344.

* * *

Thérèse était chargée, on le sait, d'orner la statue de l'Enfant Jésus qui commande une des entrées du cloître. La veille de sa profession, elle disposa devant le divin Enfant les mêmes bougies qu'au jour de sa prise d'habit. Et comme Sœur Marie du Sacré-Cœur s'étonnait qu'elle semblât dédaigner de belles bougies roses préparées pour le grand jour, elle lui adressa ce billet, touchante expression de sa fidélité au souvenir des joies familiales et de la vivacité de sa foi : « Les autres (bougies) m'en disent plus long. Elles ont commencé à brûler le jour de ma prise d'habit ; alors, elles étaient fraîches et roses ; papa, qui me les avait données, était là, et tout était joie ! Mais maintenant, la couleur de rose est passée... Y a-t-il encore ici-bas des joies couleur de rose pour votre petite Thérèse ? Oh ! non, il n'y a plus pour elle que des joies célestes, des joies où tout le créé, qui n'est rien, fait place à l'incréé, qui est la réalité [1]... »

C'est l'âme allégée par ce magnifique détachement que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus vit luire l'aurore du grand jour.

La nature était en fête pour célébrer ses noces mystiques. Un soleil radieux dans un ciel de rêve éclairait le cortège qui allait l'accompagner aux noces de l'Agneau. Pendant que la communauté se rendait en procession à la salle capitulaire où la novice allait prononcer ses vœux, on remarqua une véritable nuée d'hirondelles rasant à tire d'ailes les murs du monastère, et semblant figurer, par leur vol rapide et léger, l'essor empressé de la fiancée vers l'Époux.

L'occasion se présenta, au cours de la cérémonie, d'un acte d'abandon fort méritoire. La prieure, Mère Marie de Gonzague, avait conseillé à Thérèse de demander à Dieu,

[1] *Lettres*, p. 352.

une fois prosternée pour son immolation personnelle, la guérison de son père. Elle se contenta de dire : « Mon Dieu, faites que papa guérisse si c'est bien votre volonté, puisque notre Mère m'a dit de vous le demander. » Elle conciliait ainsi la soumission au bon plaisir divin, l'amour filial et la sainte obéissance.

Un autre intérêt, qu'elle estimait supérieur à la santé même de son père, parce qu'il était d'ordre spirituel, fut l'objet, pendant ces minutes divines, d'une demande moins conditionnelle présentée à Jésus, en retour de son propre holocauste. Elle était préoccupée de l'avenir de sa sœur Léonie, dont la santé contrariait les projets de vie religieuse. Elle osa adresser cette requête au divin Maître : « Pour Léonie, faites que ce soit votre volonté qu'elle soit Visitandine, et, si elle n'a pas la vocation, je vous demande de la lui donner : vous ne pouvez pas me refuser cela. »

Elle se fit suppliante, le jour de sa profession, en faveur de beaucoup d'autres. Son cœur s'ouvrit alors grand comme le monde. « Je n'oubliai personne, a-t-elle dit : je voulais que, ce jour-là, tous les pécheurs de la terre se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif. »

Voici les faveurs qu'elle sollicitait du Bien-Aimé pour elle-même : « O Jésus, mon divin Époux, faites que la robe de mon baptême ne soit jamais ternie ! Prenez-moi, plutôt que de me laisser ici-bas souiller mon âme par la plus petite faute volontaire ! Que je ne cherche et ne trouve jamais que vous seul ! Que les créatures ne soient rien pour moi et moi rien pour elles ! Qu'aucune des choses de la terre ne trouble ma paix !

« O Jésus, je ne vous demande que la paix !... La paix, et surtout l'*amour* sans bornes, sans limites ! Jésus ! que pour vous je meure martyre ! Donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps... Ah ! plutôt, donnez-les-moi tous deux !

« Faites que je remplisse mes engagements dans toute leur perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable ! Je m'offre à vous, mon Bien-Aimé, afin que vous accomplis-

siez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle [1] ! »

Une première peine intérieure avait montré, dès la veille, que le Maître daignait agréer l'oblation. Après Matines, au cours de l'heure de prières qui précéda l'aurore du grand jour, la vocation du Carmel apparut tout à coup à Thérèse comme un rêve et une chimère auxquels il n'était que temps de renoncer. Par un dernier artifice, l'esprit de mensonge s'efforçait de lui persuader que, n'étant pas appelée à la vie religieuse, elle devait retourner dans le monde.

Terrifiée, entourée d'épaisses ténèbres, la pauvre enfant eut l'heureuse idée de confier sans retard cette tentation à sa maîtresse des novices, et elle n'hésita pas, dans ce but, à la faire sortir du chœur. Ayant découvert aussitôt l'illusion, la Mère Marie des Anges rit de bon cœur de la confidence de la novice, et la rassura complètement. Le démon était vaincu. Thérèse le sentit immédiatement, à la lumière qui se faisait dans son esprit.

D'ailleurs, la paix que l'on goûte à servir Dieu, même sans joie sensible et sans consolation, le divin Maître ne la refusa pas à sa fidèle épouse. « Dès le matin du 8 septembre, avoue-t-elle, je fus inondée d'un fleuve de paix, et, dans cette paix « qui surpasse tout sentiment [2] », je prononçai mes saints vœux. » Et elle ajoute : « A la fin de ce beau jour, ce fut sans tristesse que je déposai, selon l'usage, ma couronne de roses aux pieds de la sainte Vierge : je sentais que le temps n'emporterait pas mon bonheur [3]... »

Mais son Époux crucifié allait exaucer pleinement les autres demandes de son héroïque prière. Le martyre du cœur, si ardemment sollicité, allait commencer pour elle, en attendant l'autre.

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 134.
[2] Philip., IV, 7.
[3] *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 134.

* * *

Le grand acte de la profession est complété, au Carmel, par la cérémonie symbolique de la prise de voile. Celle de Thérèse fut fixée au 24 septembre.

Une accalmie lui avait fait espérer que son bien-aimé père assisterait à cette nouvelle fête, et la pensée de cette chère présence lui causait une vive allégresse. Mais, au dernier moment, l'entourage du vieillard craignit de provoquer, par des émotions trop vives, une aggravation de son mal : M. Martin ne vint pas.

La généreuse enfant, toujours si forte dans l'adversité, ne put, cette fois, maîtriser sa douleur, et elle pleura abondamment.

Pour surcroît de déception, on s'étonna autour d'elle de cette apparente faiblesse, et elle dut faire ce pénible aveu : « Mes larmes n'ont pas été comprises. » Mais son âme vaillante domina aussitôt son émotion, et elle écrivit à Céline : « Tout était prêt pour mes noces. Cependant ne trouves-tu pas qu'il manquait quelque chose à la fête ? Il est vrai que Jésus avait déjà mis bien des joyaux dans ma corbeille : mais il en fallait un, sans doute, d'une beauté incomparable, et ce diamant précieux, Jésus me l'a donné aujourd'hui... Papa ne viendra pas demain !

« Céline, je te l'avoue, mes larmes ont coulé ; elles coulent encore pendant que je t'écris ; je puis à peine tenir ma plume !

« Tu sais à quel point je désirais revoir notre père chéri ; eh bien ! maintenant je sens que c'est la volonté du bon Dieu qu'il ne soit pas à ma fête. Il a permis cela simplement pour éprouver notre amour... Jésus me veut orpheline ; il veut que je sois seule avec Lui seul, pour s'unir plus intimement à moi, et il veut aussi me rendre, dans la Patrie, les joies si légitimes qu'il m'a refusées dans l'exil.

« L'épreuve d'aujourd'hui est une douleur difficile à comprendre. Une joie nous était offerte ; elle était possible,

naturelle. Nous avançons la main... et nous ne pouvons saisir cette consolation si désirée ! Mais ce n'est pas une main humaine qui a fait cela, c'est Jésus ! Céline, comprends ta Thérèse ! Et, toutes deux, acceptons de bon cœur l'épine qui nous est présentée. La fête de demain sera une fête de larmes pour nous ; mais je sens que Jésus sera si consolé [1] !... »

Tout devait, en effet, se réunir pour faire de la prise de voile de Thérèse une fête de larmes. Mgr Hugonin, sur lequel on comptait pour la présider, ne vint pas ; divers autres incidents remplirent la journée entière de tristesse et d'amertume. La paix de Dieu était toujours, il est vrai, au fond du calice, et cette bienheureuse paix permettait à la jeune religieuse de réconforter Céline, désolée elle-même de l'infirmité persistante de son père. Rien de plus pénétrant que ces lignes consolatrices. « Je comprends tout ce que tu souffres ; je comprends tes déchirements, et je les partage. Ah ! si je pouvais te communiquer la paix que Jésus a mise dans mon âme au plus fort de mes larmes ! Console-toi ! Tout passe ! Notre vie d'autrefois est passée ; la mort passera aussi, et alors nous jouirons de la vie, de la vraie vie, pour des millions de siècles, pour toujours [2] ! »

Cet appel aux compensations éternelles ne réussissait pas toujours à alléger le chagrin de sa sœur. Lorsque les douces paroles de Thérèse, prodiguées au parloir, n'avaient pu la rasséréner, la fervente Carmélite demandait au divin Maître lui-même de la fortifier et de lui donner pleine lumière sur les vérités utiles à son âme, puis elle se tenait calme et confiante, persuadée que Dieu l'avait entendue. De fait, à la visite suivante, elle trouvait toujours Céline apaisée, éclairée, souvent inondée d'une joie dont elle ignorait elle-même l'origine.

Ainsi débutait cet apostolat religieux qui, après de brèves

---

[1] *Lettres*, p. 325.
[2] *Id.*, p. 324.

années d'action terrestre, devait perpétuer, au ciel, le bien commencé ici-bas. Il allait rayonner bien au delà du cercle de la famille.

* * *

Au cours de l'examen canonique qui précède la profession, on demanda à Thérèse Martin les motifs qui l'avaient attirée vers le cloître. « Je suis venue au Carmel, dit-elle, pour sauver des âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres. »

Cette charité spirituelle en faveur du clergé datait principalement, on le sait, de son voyage en Italie ; mais elle s'aviva singulièrement à mesure que la jeune moniale se pénétra davantage des grandeurs du sacerdoce. Elle voulait contribuer, disait-elle, à conserver ce sel de la terre en exerçant, en toute humilité, le rôle d'apôtre des apôtres, et en obtenant qu'ils pussent évangéliser efficacement, par leurs exemples comme par leurs paroles. Bien plus, aux heures où son rêve d'amour franchissait tous les obstacles, elle aurait voulu partager elle-même la vocation des prêtres, afin d'aller annoncer l'Évangile aux peuplades les plus délaissées, et, comme elle l'avait dit, mourir martyre pour Jésus-Christ [1].

C'est cette ardeur conquérante qui devait bientôt l'associer, par la prière et le sacrifice, aux œuvres de deux jeunes missionnaires dont le souvenir reparaîtra dans ce récit.

Pour le moment, une grande détresse sacerdotale appelait son assistance et sa compassion. Elle avait entendu parler du célèbre P. Hyacinthe, de l'Ordre des Carmes, de sa défection retentissante et des erreurs dans lesquelles il s'obstinait. Elle entreprit de ramener à Dieu, à force de prières et de sacrifices, cette âme dévoyée. Elle devait travailler à cette conversion jusqu'à la fin de sa vie, et offrir même pour le malheureux apostat sa dernière communion.

---

[1] Cf. *Summarium* de 1919, p. 549, § 1517.

L'événement ne sembla pas justifier son espoir, puisque Hyacinthe Loyson mourut sans s'être réconcilié publiquement avec l'Église. Mais les témoins intimes de cette fin, en apparence terrifiante, ont raconté qu'à la dernière heure, le moribond approcha de ses lèvres une croix qu'il portait d'ordinaire sur lui, et expira en disant : « O mon doux Jésus ! » N'était-ce pas le signe d'un retour tardif au Dieu qu'il avait renié, et cette suprême invocation n'exprimait-elle pas un acte de repentir obtenu par la religieuse inconnue qui s'était sacrifiée pour lui ?

Cette vocation au sacrifice, que Thérèse avait toujours sentie distinctement depuis qu'elle s'était livrée au divin Amour, se précisait depuis son entrée au Carmel. Sans doute, son nom de Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui lui avait été donné dès l'âge de neuf ans, quand elle manifesta le désir de devenir carmélite, répondait plus que jamais à une réalité [1], car sa dévotion au divin Enfant ne cessait de gran-

[1] Le Souverain Pontife Benoît XV a merveilleusement mis en lumière les convenances de ce nom de religion attribué à la nouvelle professe. « Par une disposition divine, dit-il, elle fut mise sous le patronage de l'Enfant Jésus, qui se plaisait à reconnaître ainsi le soin qu'elle avait déjà témoigné d'honorer les vertus de son enfance. Mais pourquoi ne pas dire aussi que ce nouveau titre fut, pour la pieuse carmélite, un stimulant à s'abandonner toujours plus au Seigneur ? L'Enfant de Bethléem se révélait à elle dans les bras de sa très sainte Mère, docile et prêt à se laisser porter de Bethléem en Égypte, et d'Égypte à Nazareth. A son tour, Thérèse se plaçait entre les bras de la sainte Règle du Carmel, se laissant guider en tout par l'obéissance religieuse. Le divin Ouvrier de Nazareth se montrait encore à ses yeux toujours occupé aux travaux que lui prescrivait son père adoptif, toujours soumis aux ordres qui lui représentaient l'autorité du Père céleste. A son exemple, Thérèse exécutait avec empressement tout ce qui lui était commandé par sa Prieure et sa maîtresse des novices, et elle le faisait parfaitement, sans plainte ni observation d'aucune sorte, semblant n'avoir plus de volonté propre. Cette imitation parfaite des vertus de l'enfance du Sauveur fut si admirable en la jeune carmélite, que, si le nom de « l'Enfant-Jésus » ne lui fût providentiellement échu, ses Sœurs en religion auraient dû le lui décerner. » — *Discours de Sa Sainteté le Pape Benoît XV, à l'occasion du Décret sur l'héroïcité des vertus*, 14 août 1921.

dir [1] ; mais, aimant à contempler la sainte Humanité tout entière, elle ne pouvait séparer les mystères de la crèche de ceux du Calvaire ; c'est ce qui lui fit recevoir avec une vive allégresse la faveur d'ajouter à son nom religieux la mention de la Sainte Face.

Si son amour pour l'Enfant Jésus la portait à se livrer à lui pour être, entre ses mains, comme un jouet aux mains d'un petit enfant, elle voyait dans la Sainte Face le symbole de toutes les humiliations endurées par le Sauveur, et elle puisait dans cette contemplation la volonté constante de souffrir et de s'humilier pour lui.

La seule vue de ce divin visage ravagé et sanglant lui causait un attendrissement inexprimable. Sa sœur, Mère Agnès de Jésus, lui disait un jour, en présence de l'image traditionnelle vénérée à Tours : « Quel dommage que ses paupières soient baissées, et que nous ne voyions pas son regard ! » Et Thérèse de répondre : « Oh ! non, cela vaut mieux ainsi, car, autrement, nous n'aurions pu voir son divin regard sans mourir d'amour [2]. » Elle avait toujours une image de la Sainte Face dans son livre d'office, et elle la plaçait près d'elle, à sa stalle, pendant son oraison ; elle devait la faire suspendre, plus tard, aux rideaux de son lit, pendant sa longue agonie [3].

Cette contemplation habituelle de la Face meurtrie du Sauveur, et le nom même qu'elle avait adopté, étaient,

---

[1] Elle répétait souvent cette prière composée par elle : « O petit Enfant Jésus, mon unique trésor, je m'abandonne à tes divins caprices ; je ne veux pas d'autre joie que celle de te faire sourire. Imprime en moi ta grâce et tes vertus enfantines, afin qu'au jour de ma naissance au ciel, les anges et les saints reconnaissent en moi ta petite épouse, Thérèse de l'Enfant-Jésus. » — *Summarium* de 1919. p. 338, § 871.

[2] *Summarium* de 1919, p. 549, § 1521.

[3] C'est sous son inspiration posthume que, plus tard, sa sœur Céline devait exécuter, d'après le Saint Suaire de Turin, cette image impressionnante de la Sainte Face, qui est actuellement connue dans le monde entier.

pour Thérèse, des moyens de s'encourager à la souffrance rédemptrice. Son rôle de victime, si joyeusement assumé dès sa jeunesse, si courageusement rempli dès son noviciat, allait se préciser et prendre sa pleine signification, jusqu'à ce que, par un acte authentique, elle se consacrât pour toujours, en cette qualité, à l'Amour Miséricordieux.

* * *

L'ardeur de la jeune moniale au service du Maître fut stimulée, à cette époque, par un propos, en apparence indifférent, d'une de ses cousines, entendu au parloir.

Jeanne Guérin venait d'épouser un excellent chrétien, le docteur La Néele. Huit jours après la prise de voile de Thérèse, elle vint la visiter, et lui décrivit, au cours de l'entretien, les prévenances dont elle entourait son mari. A ces paroles, la nouvelle épouse du Roi des rois se piqua d'émulation. « Il ne sera pas dit, s'affirma-t-elle à elle-même, qu'une femme du monde fera plus pour son mari, simple mortel, que moi pour mon Jésus bien-aimé ! » Et elle résolut plus fermement que jamais d'offrir à l'Époux céleste ces fleurs d'abnégation qui devaient le réjouir et le consoler, alors qu'elle serait seule à en sentir les épines [1].

[1] A cette occasion, elle parodia aimablement la lettre de faire part du récent mariage. Les lignes suivantes devaient souligner, pour l'usage des novices, l'infériorité des unions terrestres, au regard des titres d'une épouse de Jésus :

« Le *Dieu Tout-Puissant*, Créateur du ciel et de la terre, Souverain Dominateur du monde, et la *très glorieuse Vierge Marie*, Reine de la Cour céleste, veulent bien vous faire part du mariage spirituel de leur auguste Fils, *Jésus*, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, avec la petite *Thérèse Martin*, maintenant Dame et Princesse des royaumes apportés en dot par son divin Époux : l'Enfance de Jésus et sa Passion, d'où lui viennent ses titres de noblesse : *De l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face.*

« N'ayant pu vous inviter à la fête des noces, qui a été célébrée sur

La première mortification qu'elle dut subir à cette époque fut un retour des peines morales qu'elle avait endurées au cours de son noviciat. Le P. Pichon n'était plus là pour encourager ses aspirations intimes vers une absolue confiance en Dieu. Elle souffrait de difficultés intérieures, dont elle faisait la matière de sacrifices sans cesse renouvelés, lorsqu'un Récollet de la Maison de Caen, le P. Alexis, vint au Carmel pour y prêcher la retraite de 1891.

C'était un religieux connu et apprécié dans la contrée, pour son apostolat populaire ; mais on vantait jusqu'alors ses conversions d'ouvriers et de servantes plus que ses succès spirituels dans les couvents. Thérèse, qui le connaissait de réputation, craignait de ne pouvoir s'ouvrir à lui d'une foule de préoccupations qu'il jugerait, sans doute, méticuleuses à l'excès. Mais, ô surprise ménagée par l'Esprit-Saint ! dès la première entrevue, elle se sentit comprise, et se confia sans hésiter au digne religieux. Le résultat fut aussi merveilleux qu'immédiat : « Le Père, dit-elle, me lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort, mais sur lesquels je n'osais avancer. Il me dit que mes fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu : « En ce moment, ajouta-t-il, je tiens sa place auprès de vous ; eh bien ! je vous affirme qu'il est très content de votre âme ! »

Que les fautes, même d'une Carmélite, « ne fissent pas de peine au bon Dieu », ce langage pouvait prêter à l'illusion. Thérèse ne s'y méprit pas. Elle se rappela qu'une mère est toujours prête à pardonner les petites indélicatesses de son enfant, qui ne la contristent pas, parce qu'elle les sait invo-

---

la Montagne du Carmel, le 8 septembre 1890, — la Cour céleste y étant seule admise — vous êtes néanmoins priés de vous rendre au retour de noces qui aura lieu demain, jour de l'éternité, auquel jour Jésus, Fils de Dieu, viendra sur les nuées du ciel, dans l'éclat de sa majesté, pour juger les vivants et les morts.

« L'heure étant encore incertaine, vous êtes invités à vous tenir prêts et à veiller. » — *Histoire d'une âme*, p. 135.

lontaires, et, se souvenant que Jésus est infiniment plus tendre que la meilleure des mères, elle se rassura pleinement sur l'état de son âme. L'Époux céleste n'y découvrait, sans doute, que des fautes de fragilité, inséparables de la nature humaine. Ces oublis ne l'éloignaient pas d'elle. Quelle tranquillité et quelle joie ! Cette assurance si pacifiante allait lui permettre d'affronter, sans défaillance et même avec allégresse, une autre série d'épreuves.

* * *

L'aperçu que nous avons donné de la vie du Carmel montre que les mortifications et pénitences de règle y sont sévères ; mais, dans les plus saintes maisons, ce ne sont pas ces austérités qui, d'ordinaire, font le plus souffrir la nature.

« Ma principale pénitence, a dit saint Bernard, c'est la communauté de vie. » Qui ne sait, en effet, que la diversité des caractères, la différence d'éducation, le jeu des sympathies et antipathies naturelles, qu'on peut contrarier, mais qu'on ne supprime pas tout à fait, sont, pour les plus fervents religieux, des occasions multiples et continues d'exercice ? Et si cette source de souffrance se rencontre dans les couvents qui ont gardé sur le monde une issue, que dire des maisons cloîtrées, où un petit nombre de personnes, toujours les mêmes, se rencontrent dans un face à face perpétuel ?

Non seulement cette mortification ne fut pas épargnée à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais elle fut aggravée par la présence de deux Sœurs de chœur, dont le caractère difficile lui rendit plus âpres les débuts de sa vie religieuse.

Les peines que pouvait éprouver, de ce côté, la jeune religieuse n'étaient pas toutes ignorées de la Mère Prieure ; mais celle-ci, qui prévoyait, sans doute, la haute vertu à laquelle parviendrait Sœur Thérèse, semblait vouloir lui ménager les occasions de mérite. En cela, elle jugeait bien sa nouvelle fille, car la généreuse carmélite dépassait tou-

jours les intentions de celles qui, à l'occasion, songeaient à l'humilier. C'est du fond du cœur qu'elle avait dit à Jésus : « Que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds comme un petit grain de sable [1] ! »

Plus que jamais, cette invitation héroïque allait être entendue à la lettre : non certes, que, d'ordinaire, ses Sœurs voulussent sciemment la faire souffrir, mais en vertu de cette facilité instinctive qui fait accepter les services et méconnaître les privations de qui ne se plaint jamais.

C'est ainsi qu'on vit Thérèse, toujours ingénieuse à se renoncer, s'offrir, en hiver, pour le lavage à l'eau froide, travail qui lui coûtait beaucoup, et, en été, rester de préférence dans les chaudes vapeurs de la buanderie, sauf à recevoir en plein visage l'eau sale que la Sœur placée en face d'elle lui lançait par inadvertance. C'est ainsi encore qu'elle exprima le désir d'aider dans son emploi l'une des deux compagnes mentionnées plus haut, qui, par ses idées noires, était à charge à toute la communauté.

Ces mortifications contrariaient surtout l'amour-propre et la tendance au bien-être ; d'autres atteignaient plus directement la santé.

On soupçonne quelle peut être la frugalité d'un repas de carmélite. Or, la jeune professe trouva moyen d'aggraver, à cet égard, les privations communes. Ne se plaignant jamais, laissant croire qu'elle était douée d'un tempérament robuste, elle fut traitée sans ménagement par les Sœurs de la cuisine, qui, bonnement, lui passaient, par exemple, les aliments indigestes que d'autres n'auraient pu supporter.

Même mortification pour le vêtement. Non seulement Thérèse recherchait les étoffes les plus pauvres, mais ses chaussures étaient presque toujours usées jusqu'à l'excès. Ces sortes de sandales, faites de cordes réunies et dites « alpargates », sont déjà très propres, d'elles-mêmes, à exercer

[1] *Summarium* de 1919, p. 409, § 1035.

la patience. Qu'était-ce, lorsqu'elles étaient devenues, par l'usage, toutes déformées et tordues ?

Humiliée dans son amour-propre, traitée sévèrement par sa Prieure, privée, sauf au parloir, de la compagnie de ses sœurs, soumise à d'incessantes mortifications corporelles, sevrée, par-dessus tout, des consolations de la piété, Thérèse était-elle donc sans allégement et sans joie, dans cette maison où elle avait espéré trouver le lieu de son repos ? Loin de là, puisque la plupart de ces peines avaient été par elle désirées, voulues, embrassées avec ardeur, pour l'amour de l'Époux dont elle entendait reconnaître la munificence en se rassasiant d'immolations. Elle cheminait dès lors allégrement dans la « petite voie d'enfance spirituelle » que nous décrirons plus loin, et qu'elle savait jonchée, jusqu'au terme, des « fleurs des petits sacrifices ». Outre que, même au milieu des pires tribulations, elle ne perdait jamais cette paix qui, de son aveu, « surpasse tout sentiment », elle vivait en société d'âmes pour la plupart très ferventes, dont l'exemple, aussi bien que les exhortations, lui étaient un perpétuel *Sursum corda.*

* * *

Elle devait, plus tard, contracter avec quelques-unes une véritable amitié surnaturelle, et elle aimait, dès lors, à recueillir les derniers conseils de celles qui, après de longues austérités, semblaient à la veille de recevoir leur couronne.

C'est ainsi que, par charité, autant que pour s'édifier au spectacle d'une sainte vie qui s'éteignait, elle visitait à l'infirmerie la vénérable fondatrice, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse.

Un dimanche, celle-ci, voyant que la jeune Sœur se retirait discrètement devant d'autres visiteuses plus anciennes, lui dit : « Attendez, ma petite, j'ai seulement un mot à vous dire. Vous me demandez toujours un bouquet spirituel. Eh bien ! aujourd'hui, je vous donne celui-ci : « *Servez Dieu avec paix et avec joie ; rappelez-vous, mon enfant, que notre Dieu est le Dieu de la paix !* »

Or, ce jour-là, Thérèse était précisément sous le poids d'une de ses désolations intérieures. Les paroles de la vénérée malade lui parurent une réponse d'en haut à ses anxiétés, et elle s'en alla le cœur dilaté d'une immense allégresse. C'était un de ces sourires par lesquels le Bien-Aimé répondait à ses sacrifices. Il allait multiplier ses encouragements, sans toutefois supprimer les épreuves.

A quelque temps de là, Mère Geneviève était à l'agonie, et Sœur Thérèse assistait, avec la Communauté, à ses derniers moments. Un dessein providentiel la maintenait alors dans une sorte d'insensibilité à la fois triste et accablante. « Mais, dit-elle, au moment même de la naissance au ciel de notre Mère, ma disposition intérieure changea complètement. En un clin d'œil, je me sentis remplie d'une joie et d'une ferveur indicibles, comme si l'âme bienheureuse de notre sainte Mère m'eût donné, à cet instant, une partie de la félicité dont elle jouissait déjà, car je suis bien persuadée qu'elle est allée droit au ciel [1]. »

Par une délicate attention, Thérèse eut l'idée de recueillir une relique presque imperceptible de la pieuse défunte. Pendant l'agonie, une larme, la dernière, avait scintillé à la paupière de la mourante, et y demeurait suspendue, même au cours de l'exposition funèbre dans le chœur des religieuses.

Sœur Thérèse prit un linge fin, et, s'approchant furtivement, le soir, du visage glacé, elle emporta ce souvenir impalpable de la regrettée Mère qui lui avait fait du bien.

Elle voulut, jusqu'au bout, entourer de soins la chère dépouille. Les fonctions de sacristine, qu'elle exerçait alors, l'amenèrent à disposer autour du cercueil les fleurs que la vénération des habitants de Lisieux avait envoyées au Carmel. Elle s'y employait avec un soin filial, lorsqu'une Sœur converse, cédant momentanément à un sentiment d'humeur contre une compagne d'une origine plus élevée,

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 138.

s'oublia jusqu'à lui dire : « Ah ! vous savez bien mettre au premier rang les couronnes envoyées par votre famille, et vous mettez en arrière les bouquets des pauvres ! »

Rien n'était moins justifié que cette invective. Néanmoins, Thérèse répondit avec une infinie douceur : « Je vous remercie, ma Sœur, vous avez raison. Donnez-moi la croix de mousse envoyée par les ouvriers ; je vais la placer en avant [1]. »

Ainsi Jésus mêlait l'absinthe à tous les breuvages de la jeune religieuse, même à ceux qui lui avaient promis une fugitive jouissance.

* * *

Admirable dans le support des mécomptes, son courage ne se démentait pas dans l'action.

Appliquée, dès son entrée au couvent, aux emplois les plus humbles, parfois les plus fatigants, comme le balayage des escaliers, du réfectoire et autres lieux réguliers, elle ne s'était jamais dérobée à un fardeau [2].

[1] *Summarium* de 1919, p. 559, § 1544.

[2] Le 13 juillet 1897, étant déjà malade à l'infirmerie, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus précisa elle-même à sa sœur, la Révérende Mère Agnès de Jésus, les différents emplois remplis par elle au couvent.

« Dès mon entrée au Carmel, dit-elle, j'ai été mise à la lingerie avec Mère Sous-Prieure. (Sœur Marie des Anges.) J'avais, de plus, un escalier et un dortoir à balayer.

« C'est à cette époque que j'allais arracher de l'herbe à quatre heures et demie, ce qui mécontentait Notre Mère.

« Après ma prise d'habit, j'ai été mise au réfectoire jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; je le balayais et je mettais l'eau et la bière. Aux Quarante Heures, en 1891, j'ai été mise à la sacristie. A partir du mois de juin de l'année suivante, je suis restée deux mois sans emplois. C'est pendant ce temps que j'ai peint la fresque autour du tabernacle de l'oratoire, et que j'ai été Tierce de la Dépositaire. Après ces deux mois, j'ai été mise au Tour, tout en gardant la peinture. J'ai continué ces deux emplois jusqu'aux élections de 1896, après lesquelles je retournai à la sacristie. J'y suis tombée malade, et c'est alors que j'ai demandé d'aider ma Sœur X pour les raccommodages. »

Au début de l'année 1891, elle fut désignée comme aide de la Sœur sacristine, pour le soin des ornements sacerdotaux et la préparation des vases sacrés en vue du Saint Sacrifice. Nulle fonction ne pouvait agréer davantage à sa piété eucharistique. Avant de déposer dans le ciboire les hosties destinées à devenir le corps du Seigneur, elle aimait à voir sa propre image se réfléchir au fond du vase d'or où allait prochainement reposer le Saint des Saints. Un jour qu'après la messe, elle avait distingué une parcelle de l'hostie oubliée sur la patène, elle appela quelques-unes de ses compagnes à qui elle savait faire plaisir, adora, en leur compagnie, le Saint Sacrement, et, avec les témoignages de la plus vive piété, remit cette parcelle à la disposition du prêtre.

Mais elle allait être détournée de sa tâche quotidienne par une terrible calamité. On sait que l'insidieuse et grave maladie qui, sous le nom de « grippe » ou d' « influenza », a tant de fois décimé le monde depuis trente ans, fit sa première apparition en France vers 1890. Elle était, à cette époque, spécialement pernicieuse et très souvent mortelle.

Aux derniers jours de l'année 1891, le fléau s'abattit sur le Carmel de Lisieux. Toutes les Sœurs furent atteintes, sauf deux, qui résistèrent complètement à la contagion, et Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui n'en subit qu'une attaque bénigne.

Rien de navrant comme l'état de la communauté en ces jours de deuil. Les Sœurs les plus malades étaient soignées par d'autres qui se traînaient à peine. La mort planait sur la maison entière, et, lorsqu'une religieuse avait succombé, il fallait l'abandonner aussitôt pour courir au secours de celles qu'on jugeait le plus en danger.

Dans ce lugubre hôpital, Thérèse, à peine âgée de dix-neuf ans, et malade elle-même, fit preuve d'un remarquable savoir-faire et d'un dévouement sans bornes. Demeurée seule à la sacristie, pour la préparation des cérémonies funèbres qui se répétèrent trois fois en quelques jours, elle

sut concilier ce surcroît accablant avec l'aide immédiate que réclamaient souvent les agonisantes.

Un matin, elle a le pressentiment qu'une de ses sœurs vient de trépasser. Elle se hâte, en pleine obscurité, jusqu'à sa cellule, et la trouve, en effet, habillée et couchée sur sa paillasse, dans l'immobilité de la mort. « Je n'eus pas la moindre frayeur, déclare-t-elle, et, courant à la sacristie, j'apportai bien vite un cierge, et lui mis sur la tête une couronne de roses. Au milieu de cet abandon, je sentais la main du bon Dieu, son Cœur qui veillait sur nous ! C'était sans effort que nos chères Sœurs passaient à une vie meilleure ; une expression de joie céleste se répandait sur leur visage ; elles semblaient reposer dans un doux sommeil [1]. »

Sur ces entrefaites, le rigide supérieur de la communauté, M. Delatroëtte, vint visiter ses filles dans l'épreuve. Il vit à l'œuvre la jeune professe, dont il avait salué l'entrée au couvent de si néfastes prophéties. Obligé de reconnaître sa maturité précoce et sa rare vertu, il quitta ses préventions. Il devait, plus tard, ne parler qu'avec admiration, et les larmes aux yeux, de celle qu'il avait tout d'abord méconnue.

Vers cette époque, une joie très intense et très douce allait récompenser l'abnégation de la chère sainte. L'aumônier du couvent, M. l'abbé Youf, qui connaissait son ardent désir de communier souvent, souffrait de ne pouvoir l'admettre chaque jour à la sainte Table. Mais, sur ce point, la Mère Marie de Gonzague, forte des droits que donnaient alors aux supérieures les traditions des couvents français, s'était montrée inflexible. Cependant, à l'occasion du désarroi causé par le fléau, le confesseur prit sur lui de réconforter, chaque matin, la pieuse enfant par la divine Eucharistie.

Ce privilège dura quelques mois encore après la cessation de l'épidémie : « Ah ! que c'était doux, s'écrie Thérèse... Je

[1] *Histoire d'une âme*, ch. VIII, p. 140.

n'avais pas demandé cette exception, mais j'étais bien heureuse de m'unir chaque jour à mon Bien-Aimé. »

C'étaient là, en effet, les plus divins de ces sourires qui, rayonnant dans l'âme de la jeune moniale, lui faisaient oublier bien des larmes. Encore faut-il comprendre que ces joies célestes n'avaient rien d'égoïste. De son propre aveu, Thérèse désirait recevoir la visite de Notre-Seigneur, non pour sa satisfaction personnelle, mais uniquement « pour son plaisir à lui » ; d'où ces communions à la fois très ferventes et très peu consolées, qui étaient, d'ordinaire, le lot de sa piété.

Une fois en possession de la sainte Hostie, elle invitait, comme elle le déclare gracieusement, tous les anges et tous les saints à venir chanter, avec elle et en elle, des cantiques d'amour. Il lui semblait qu'alors Jésus était content de se voir si magnifiquement reçu, et elle partageait la joie de l'Hôte divin, quelles que fussent ses propres aridités ou ses ténèbres.

* * *

Les débuts religieux de Sœur Thérèse avaient été, en définitive, semés de plus d'épines que de roses. Mais afin, sans doute, de l'encourager sur la voie montante du sacrifice, l'Époux céleste se plut alors à combler un certain nombre de désirs, même enfantins, qu'avec sa familiarité souriante, elle osait lui exprimer.

L'âme de la jeune vierge, essentiellement artiste, s'était toujours sentie attirée vers les diverses formes du beau, et, avant même de s'y être exercée, elle avait l'intime sentiment que la réalisation esthétique de ses visions aimées ne lui serait pas impossible. A vrai dire, « toutes les muses habitaient dans son sein », muettes encore, mais prêtes à chanter.

Elle était âgée de dix ans, lorsqu'un jour son père apprit à sa sœur Céline qu'il allait lui faire donner des leçons de dessin, et lui demanda à elle-même si elle serait heureuse de

l'apprendre aussi. Elle allait répondre un oui bien joyeux, lorsque sa sœur aînée, Marie, fit remarquer qu'elle n'avait pas les mêmes dispositions que Céline. M. Martin parut céder à cette observation, et l'enfant, pensant que c'était là une bonne occasion d'offrir un grand sacrifice à Jésus, garda le silence ; mais, même après son entrée au Carmel, elle se demandait encore comment elle avait eu la force de se taire.

Voyant sa sœur Pauline, sa « petite mère », peindre de charmantes miniatures et composer de gracieuses poésies, elle conçut le désir de pouvoir l'imiter, même sans apprentissage, et le divin Maître, tout en lui rappelant la fragilité de ces avantages humains, comme leur impuissance à lui donner la joie parfaite et à traduire même ses aspirations infinies, daigna lui accorder le don d'évocation, qui fait la puissance et le charme de l'artiste.

On vit donc la jeune carmélite exécuter d'emblée, et presque sans leçons, de menus ouvrages de peinture sur des ornements d'église ou sur des feuilles de vélin destinées à être répandues comme images ; on la vit surtout entreprendre, par pure obéissance, la décoration d'un oratoire intérieur, où la fresque peinte de ses mains provoque encore l'étonnement par la grâce de son exécution, en même temps qu'elle encourage la piété par l'expression vraiment angélique des chérubins qu'elle représente.

Mais la communauté fut bien plus surprise encore, en lisant les premières strophes composées par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, à la demande de ses supérieures. C'étaient de pieuses élégies, toutes pénétrées du sentiment de la nature ou de la poésie du passé, plus souvent des cantiques d'un lyrisme enflammé, destinés à commémorer une profession, une vêture ou une autre solennité carmélitaine. Les paroles en étaient, d'ordinaire, adaptées à un air connu et imposé d'avance.

Où Thérèse avait-elle trouvé le temps de rythmer ces chants qui, dès le début, eurent le don de ravir la communauté ? Qui lui avait enseigné les secrets de la prosodie,

au point de la faire se mouvoir comme en se jouant au milieu des mètres les plus variés ?

Aucun loisir ne lui fut jamais spécialement ménagé pour des compositions littéraires. A la demande d'une supérieure ou d'une compagne, elle groupait mentalement ses strophes ailées, tout en frottant un parquet ou en rangeant des chasubles dans une armoire [1], et, comme elle ne voulait rien distraire du temps consacré à son emploi, il lui fallait attendre le soir, pour fixer sur quelque feuille volante, dans le silence de sa cellule, les couplets qu'elle avait retenus de mémoire [2]. A peine, le dimanche, trouvait-elle un peu plus de facilité pour aligner ses vers, pendant les quelques heures libres dont chaque carmélite peut alors disposer. Quant aux règles du métier, elle les tenait sans doute du divin Artiste lui-même, puisque sa sœur Pauline se borna à corriger, dans ses premières poésies, quelques inexpériences de prosodie.

Que valent, au vrai, ces compositions, que des lettrés profanes et distraits ont cru pouvoir assimiler à ces menus ouvrages de couvent, faits d'ingéniosité ou de patience, mais d'où l'art véritable est absent ?

Reconnaissons tout d'abord, que ces chants, destinés par Thérèse à aider la piété de ses compagnes, présentent une véritable valeur doctrinale. On y sent l'influence des saintes Lettres, et parfois celle des écrits de saint Jean de la Croix, dont la ferveur lyrique inspire visiblement les élans de certaines pages. Telle pièce, comme « *Jésus, rappelle-toi !* » n'est qu'un exposé, en langage poétique, des principaux mystères de la vie du Sauveur. Comme les cantiques du Bienheureux Grignion de Montfort, les poèmes de la jeune

[1] Son cantique intitulé « Vivre d'amour » fait exception. Il fut composé d'un seul jet, pendant qu'elle faisait son heure d'adoration devant le Saint Sacrement. — Voir *Summarium* de 1919, p. 599, § 1732.

[2] Elle consacrait à cette occupation une partie du temps dont elle disposait, entre 8 et 9 heures.

carmélite portent avec eux, presque toujours, un enseignement dogmatique. C'en serait assez pour les faire recommander aux prêtres qui cherchent, à l'usage de leurs fidèles, des chants vraiment instructifs. Mais les compositions de Sœur Thérèse présentent, de plus, une valeur littéraire bien supérieure à celle de la plupart des cantiques spirituels usités dans nos églises.

On n'y trouve rien, assurément, qui sente l'apprêt ou la recherche. Ses vers, destinés à être chantés, réclament, à ce titre, une plus grande liberté de facture ; on lui passe ses multiples comparaisons tirées des fleurs, à raison de sa prédilection pour ces gracieuses créatures, signes de joie et symboles d'innocence. Mais, ces réserves faites, quel charme dans ces strophes d'une pureté que Racine eût goûtée, dans ces fraîches floraisons de poésie intime ou champêtre !

Les compositions de Thérèse n'ont rien d'artificiel. C'est son âme tout entière qui se livre, en flots de mélodie pénétrante et suave. Ce qu'elle exprime, c'est sa propre candeur d'enfant, avec son sens singulièrement affiné et profond des choses spirituelles. Ce qu'elle chante, c'est son abandon total au Bien-Aimé, avec ses multiples inventions pour obtenir de lui bénédictions ou gages de tendresse, c'est sa bienheureuse contemplation des mystères divins, et ses immenses désirs d'apostolat auprès des infidèles et des pécheurs ; c'est son parfait détachement d'elle-même, c'est surtout son amour pour son céleste Époux, amour « devenu un abîme dont elle ne peut sonder la profondeur ».

Les fleurs, nous l'avons signalé, tiennent une large place dans ses poésies, et, de fait, « ses vers, dit le P. Jubaru, tombent sans compter, comme une pluie de pétales, frais, légers, délicatement colorés, doucement imprégnés d'un parfum exquis. Ils ne sont pas de marbre ou d'onyx, comme les sonnets des impersonnels Parnassiens ; ce sont des productions de la vie ».

Et encore : « Le cœur de Thérèse chantait dans l'effusion de la joie spirituelle comme chante le rossignol dans l'épanouissement de mai fleuri ; son cœur chantait dans la dure

contrainte de l'épreuve, comme chante la source cristalline parmi les roches de l'âpre ravin [1]. »

Nous citerons quelques-unes de ces strophes en narrant les circonstances où elles furent composées. Notons, pour le moment, une autre de ces surprises gracieuses qui semblaient à l'aimable sainte des caresses de son Bien-Aimé.

On sait combien elle aimait les fleurs champêtres. Il n'est pas douteux qu'en se faisant prisonnière à quinze ans, elle avait escompté, comme un de ses plus durs sacrifices, celui de ses courses printanières à travers les halliers d'aubépine et les prés verts semés de mille étoiles. Elle n'attendait, au couvent, d'autre fête des yeux que la brique rouge du cloître alternant avec la blancheur uniforme et nue des cellules.

Or, à peine était-elle entrée au Carmel, que des mains amies, et d'autres inconnues, lui envoyèrent, pour l'honneur de l'Enfant Jésus dont elle devait orner la statue, et aussi pour la joie de ses propres yeux, des profusions de gerbes embaumées. Jamais elle n'avait autant manié de bleuets, de coquelicots et de pâquerettes. Une fleur pourtant lui manquait, humble parmi les plus humbles, mais que, pour ce motif même, elle cueillait jadis avec prédilection. C'était la nielle des blés, odieuse au laboureur, dont elle corrompt la récolte, charmante aux yeux de l'artiste qui discerne la grâce de ses enlacements [2]. Thérèse donnait un regret à cette fleurette qu'elle n'espérait pas revoir, lorsqu'elle en aperçut la pâle corolle émergeant d'un bouquet déposé pour elle au parloir. C'était une nouvelle attention du

---

[1] *Poésies de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Préface, p. VII et IX.

[2] Une jolie plaquette intitulée : « *La Nielle des blés, ou Mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus auprès des pécheurs* », commente, en plusieurs scènes allégoriques, la prédilection de la sainte pour cette « sœur de l'ivraie » symbolisant, à ses yeux, l'âme des pécheurs. — En vente à l'Office central de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, à Lisieux.

divin Époux, qui lui avait envoyé de la neige pour sa prise d'habit. Elle en conçut une joie d'enfant, tempérée toutefois par la vive impression du néant de ces satisfactions qui passent, et même de ces dons, qui ne valent que comme moyens de célébrer l'éternel amour.

* * *

Avec son familier abandon, Thérèse avait exprimé à son Bien-Aimé un autre désir, d'ordre plus élevé et plus grave, puisque la gloire du Très-Haut y pouvait être intéressée. Elle souhaitait voir sa sœur Céline la rejoindre au plus tôt dans sa retraite bénie, afin de l'initier aux délices de l'immolation parfaite.

Mais comment entretenir pareil espoir, puisque Céline était la garde-malade obligée, l'ange consolateur attitré et nécessaire de son père, toujours plongé dans sa nuit douloureuse ?

Depuis que la paralysie était devenue générale, M. Martin avait été ramené à Lisieux, où il habitait, avec ses filles Léonie et Céline, une maison voisine de celle de la famille Guérin. Il achevait d'y mourir dans la léthargie habituelle de ses facultés.

On put néanmoins le conduire une fois au parloir du Carmel, pour un suprême adieu à ses filles religieuses. Au moment de les quitter, il leva les yeux, et, désignant du doigt le lieu de l'éternel rendez-vous, il dit simplement d'une voix mêlée de larmes : « Au ciel ! »

Loin de fléchir sous le poids prolongé de cette croix, Thérèse s'appliquait à soutenir la vaillance de ses sœurs. Elle encourageait surtout Céline dans son dévouement filial, fortifiait ses espérances de vie religieuse, et faisait l'impossible pour la préserver contre les atteintes de l'esprit du monde. Dans ce but, elle lui écrivait aussi fréquemment que le permettait la règle. C'est alors que se déroula cette correspondance si rayonnante de poésie et si pénétrée de

l'onction des Écritures, qui permit à Céline, éloignée du Carmel, de jouir par avance des joies du cloître.

Thérèse propose sans hésiter à sa sœur la plus haute doctrine de perfection, et lui prêche les vertus dont, en suivant personnellement sa « petite voie d'enfance », elle a reconnu la souveraine efficacité.

Et d'abord, sa vertu favorite, l'amour de la petitesse et de l'oubli. Il faut que Céline soit la « goutte de rosée, qui rafraîchit, durant une seule nuit, le « Lis de la vallée », figure du Dieu caché.

« Heureuse petite goutte de rosée, connue de Dieu seul, ne t'arrête pas à considérer le cours retentissant des fleuves de ce monde ; n'envie même pas le clair ruisseau qui serpente dans la prairie. Sans doute, son murmure est bien doux, mais les créatures peuvent l'entendre, et puis le calice de la fleur des champs ne saurait le contenir. Pour s'approcher de Jésus, il faut être si petit ! Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à être petites et inconnues [1] !... »

Malgré l'infirmité de ses moyens, la jeune fille ne devra pas hésiter devant la grande mission de l'apostolat, d'ordinaire si peu comprise des simples chrétiens. « Quel mystère, s'écrie Thérèse ! Jésus n'est-il pas tout-puissant ? Les créatures ne sont-elles pas à Celui qui les a créées ? Pourquoi s'abaisse-t-il à dire : « *Demandez au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers !...* » Ah ! c'est qu'il a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer. Le Créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang.

« Notre vocation, à nous, ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs du Père de famille. Jésus ne nous dit pas : « *Baissez les yeux, moissonnez les campagnes* » ; notre mission est plus sublime encore. Voici les paroles du divin Maître : « *Levez les yeux et voyez...* » Voyez comme, dans le

[1] Lettre du 25 avril 1893.

ciel, il y a des places vides ; c'est à vous de les combler... Vous êtes mes Moïses priant sur la montagne ; demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai ; je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur [1]. »

Transportée sur ces sommets et associée à ces sublimes desseins, Céline connaît néanmoins le pain amer des aridités. La douce carmélite lui dévoile alors le secret d'utiliser ces heures de détresse. « Chère petite sœur, doux écho de mon âme, ta Thérèse ne se trouve pas dans les hauteurs en ce moment ; mais, vois-tu, quand je suis dans la sécheresse, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je cherche de petites occasions, des riens, pour faire plaisir à mon Jésus : par exemple un sourire, une parole aimable, alors que je voudrais me taire et montrer de l'ennui ; si je n'ai pas d'occasion, je veux au moins lui répéter souvent que je l'aime ; ce n'est pas difficile, et cela entretient le feu dans mon cœur. Quand même il me semblerait éteint, ce feu d'amour, je jetterais encore de petites pailles sur la cendre, et je suis sûre qu'il se rallumerait [2]. »

* * *

Chaque été désormais, M. Martin passait, avec ses deux filles, quelques mois chez son beau-frère, au château de la Musse, propriété de la famille Guérin, située près d'Évreux. Si les vastes solitudes et les horizons enchanteurs de la campagne qu'habitait alors Céline étaient, au jugement de Thérèse, très propres à élever son âme, il était difficile de préserver de toute infiltration mondaine l'hospitalière et somptueuse demeure.

M. Guérin voyait à La Musse quelques-uns de ses amis de Lisieux. Ceux-ci l'invitaient parfois, avec ses filles et

[1] Lettre du 13 août 1892.
[2] Lettre XVI[e] (sans date).

ses nièces, à des soirées très convenables, mais plus ou moins dissipantes, pour des âmes soucieuses de vivre sans cesse en la présence de Dieu.

Un jour, à l'occasion d'un mariage, Céline ne crut pas pouvoir refuser d'aller assister à une soirée dansante. L'ayant appris, Thérèse s'alarme aussitôt, et elle fait demander sa sœur au parloir pour lui donner ses instructions. Céline trouve qu'elle excède un peu, et allègue qu'on ne peut « se ridiculiser ». Alors Thérèse, si affectueuse d'ordinaire envers sa sœur, n'hésite pas à prendre le ton de la douleur indignée. « Oh ! Céline, supplie-t-elle, considère la conduite des trois jeunes Hébreux qui ont préféré être jetés dans une fournaise ardente plutôt que de fléchir le genou devant une statue d'or. Toi, l'épouse de Jésus par ton vœu de chasteté [1], voudrais-tu bien pactiser avec le siècle, et adorer la statue d'or du monde, en te livrant à des plaisirs dangereux ? Souviens-toi de cet avertissement, donné de la part de Dieu ! »

L'insistance était superflue, car Céline n'avait pas le moindre attrait pour la danse. Obligée néanmoins de paraître à la soirée où l'avait conduite son oncle, elle refusa longtemps, et au risque de froisser plusieurs personnes, de se prêter à ce divertissement. A la fin, elle fut, selon son expression, « littéralement emportée » par un jeune cavalier. Mais, ô surprise ! l'un et l'autre se sentirent immédiatement paralysés, au point de ne pouvoir exécuter un seul pas de danse. En vain Céline, afin de ne pas humilier le jeune homme, essaya-t-elle d'observer le mouvement imprimé par la musique, il lui fut impossible d'y parvenir. Les deux danseurs, retenus par une force invisible, furent réduits à se promener « d'un pas très religieux » jusqu'à ce que le cavalier, ayant reconduit la jeune fille à sa place, s'esquivât, rouge de honte, sans oser reparaître au salon. Céline crut

[1] Céline avait déjà fait ce vœu de façon privée, avant son entrée au couvent.

toujours qu'elle avait dû cette assistance aux prières de sa chère Thérèse [1].

Cet incident fut, d'ailleurs, la seule diversion un peu importante à sa vie de garde-malade. Celle-ci, hélas ! allait prendre fin. Le 29 juillet 1894, son père expirait, au château de la Musse, après avoir récompensé d'un dernier regard chargé de gratitude son dévouement et sa tendresse.

Son devoir filial avait été longuement et généreusement rempli. Elle était libre désormais d'aborder l'asile auquel elle aspirait depuis tant d'années.

* * *

Mais quoi ! Le Carmel de Lisieux allait-il donc abriter quatre sœurs selon la nature, quatre membres de la famille Martin ? Ne serait-ce pas contraire aux traditions, ou même à l'esprit des monastères de l'Ordre ? Cette crainte semblait hanter l'esprit d'une religieuse, qui ne cachait pas son opposition à la réception de Céline.

En présence de cet obstacle, Thérèse se mit à invoquer, avec une ardeur faite d'espérance, son père introduit désormais au sein de Dieu, et si désireux, ici-bas, de lui consacrer toutes ses filles.

La chère sainte importunait Jésus afin d'obtenir de lui la prompte cessation de l'obstacle. Elle osait même, un jour, lui demander, après la sainte communion, que ce lui fût un signe de l'entrée immédiate de son père dans les délices du paradis. A peine avait-elle terminé son action de grâces, qu'elle rencontra la religieuse opposante. Celle-ci l'appela, et, presque honteuse de son attitude, lui témoigna, les larmes aux yeux, combien elle serait heureuse de voir Céline au Carmel.

Rien n'empêchait plus la jeune fille de rejoindre sa petite

[1] Cf. *Summarium* de 1919, p. 400, § 1013.

compagne d'enfance dans la pieuse retraite. Thérèse craignit-elle qu'au désir de s'immoler dans les austérités du cloître se mêlât, chez sa sœur, un peu de la joie humaine de retrouver sa famille ? Elle voulut, en tout cas, faire part à la future postulante d'une sorte de pressentiment qui devait singulièrement déjouer le calcul éventuel d'une longue et douce réunion des quatre sœurs sous le toit du Carmel.

Lorsque tout fut arrêté, elle écrivit à Céline : « C'est peut-être la dernière fois, ma chère petite sœur, que je me sers de la plume pour parler avec toi : le bon Dieu a exaucé mon vœu le plus cher !

« Viens, nous souffrirons ensemble, et puis, *le bon Dieu prendra l'une de nous*, et les autres resteront pour un peu de temps dans l'exil. Écoute bien ce que je vais te dire : *Jamais, jamais le bon Dieu ne nous séparera. Si je meurs avant toi, ne crois pas que je m'éloignerai de ton âme ; jamais nous n'aurons été plus unies.* Surtout ne te fais pas de peine de ma prophétie, c'est un enfantillage ! Je ne suis pas malade ; j'ai une santé de fer ; *mais le Seigneur peut briser le fer comme l'argile...*

« Notre père chéri nous fait sentir sa présence d'une manière qui me touche profondément. Après une mort de cinq longues années, quelle joie de le retrouver comme autrefois, et plus paternel encore ! Oh ! comme il va te rendre les soins que tu lui as prodigués ! Tu as été son ange, il sera ton ange à son tour. Vois donc, il n'y a pas un mois qu'il est au ciel, et déjà, par son intervention puissante, toutes tes démarches réussissent. Maintenant, ce lui est chose facile d'arranger nos affaires ; aussi a-t-il eu moins de peine pour sa Céline que pour sa pauvre petite Reine [1] ! »

Un mois plus tard, le 14 septembre 1894, Céline était reçue au Carmel, où elle devait devenir Sœur Geneviève de la Sainte-Face et de Sainte-Thérèse.

---

[1] Lettre du 19 août 1894.

Les désirs de son épouse mystique, Jésus les avait comblés royalement. Son surnaturel attrait pour la souffrance avait été surabondamment, et devait être jusqu'au bout, satisfait ; cette voix qui, dès ses jeunes années, avait fait entendre à « la petite fleur », qu'elle serait cueillie en son printemps semblait répondre à la secrète aspiration qui lui avait fait appeler la mort comme une messagère de joie. Elle n'avait plus rien à souhaiter, rien, sinon d'aimer Jésus à la folie. Cet amour sans réserve, sans conditions, sans limite, sera désormais l'unique règle de ses actes et de sa vie, comme son unique attitude à l'égard du Sauveur miséricordieux et tout-puissant sera l'abandon, degré suprême et aboutissement final du don de soi.

CHAPITRE IX

LA VIE INTIME AU CARMEL. — L'AMOUR DIVIN SOURCE DE TOUTE PERFECTION POUR THÉRÈSE. — LES QUALITÉS DE CET AMOUR ET SES PRINCIPALES ŒUVRES. — DÉVOTION DE THÉRÈSE A LA SAINTE VIERGE ET AUX SAINTS.

Avec l'entrée de Céline au couvent se clôt, pour ainsi dire, l'histoire extérieure de Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Un seul lien rattache désormais au monde la jeune religieuse, celui qui l'unit à la famille Guérin ; encore sa cousine Marie viendra-t-elle prochainement la rejoindre derrière les grilles du Carmel [1].

Ce qu'il nous reste à raconter avant sa bienheureuse naissance à la vie éternelle, ce ne sont donc pas, à vrai dire, des événements, car on ne saurait donner ce nom aux menus faits qui rempliront maintenant sa vie de réfectorière, de portière, de lingère, ou même de sacristine. Tout au plus son action comme maîtresse-adjointe des novices donnera-t-elle lieu à quelques récits variés et saisissants. Le seul objet qui doive nous occuper est le tableau de la vie d'amour de la chère sainte, entre ces murailles qui lui dérobent les horizons terrestres, et l'obligent à maintenir en haut ses regards dépris de toute vanité.

Cette vie, nous en avons décrit l'éveil et les premiers accroissements, en racontant cette enfance candide et cette jeunesse avide de l'union nuptiale avec Jésus. Il nous reste à dire les caractères de cette union, les principaux actes

[1] Même avant Céline, Léonie avait quitté le monde.

qui la cimentent dans le « jardin fermé » de l'Époux, et les fruits qu'elle produit, soit pour la gloire du Bien-Aimé, soit pour la joie de Thérèse, soit enfin, pour le bonheur des âmes qui l'entourent.

A cette énumération s'ajoutera naturellement un rapide tableau des principaux traits qui caractérisent sa dilection envers le prochain, second objet du grand commandement du Maître.

Ses autres qualités surnaturelles n'étant, selon la conception de la sainte, qu'un épanouissement de l'amour, nous aurons à décrire, plus tard, l'accroissement de ses vertus proprement monastiques sous l'influence de la divine charité ; puis nous ferons connaître la « petite voie d'enfance spirituelle » qu'elle crut devoir révéler à la fin de sa vie, avec les divers moyens de sanctification qui s'y réfèrent, et, que, de tout temps, elle avait elle-même pratiqués.

* * *

Certains auteurs spirituels présentent l'amour comme l'aboutissement des autres vertus. Telle n'est pas la théorie de Thérèse, qui, au contraire, fait découler de l'amour tout avancement dans les voies divines. « Tu me demandes, écrit-elle à sa cousine, un moyen pour arriver à la perfection ? Je n'en connais qu'un seul : l'amour [1]. »

On l'interroge un jour sur ses méthodes de progrès. « Vous avez dû beaucoup lutter pour vous vaincre aussi parfaitement ? — Oh ! ce n'est pas cela ! » dit-elle. Et nous trouvons ailleurs l'explication de sa pensée : « Certains directeurs, je le sais, conseillent de compter ses actes de vertu pour avancer dans la perfection ; mais mon directeur, qui est Jésus, ne m'apprend pas à compter mes actes, il m'enseigne *à faire tout par amour* [2]. » Elle devait dire, à la

[1] Lettre à Marie Guérin, 1894.
[2] Lettre à Céline, 6 juillet 1893.

veille de mourir : « *Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour.* »

Ce qui lui inspirait confiance en cette méthode, c'était sa parfaite conformité avec la doctrine de saint Paul, selon lequel les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'amour [1] ; c'était son étroite parenté avec cette maxime de saint Jean de la Croix : « Le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Église que toutes les autres œuvres réunies ensemble. » Elle eût même pu s'autoriser, si elle avait lu les écrits de saint François de Sales, d'une réponse très caractéristique de l'éminent docteur à une religieuse de son temps. « Je veux, avait dit celle-ci, acquérir l'amour par l'humilité. — Et moi, je veux acquérir l'humilité par l'amour. »

Au reste, le besoin de mettre l'amour à la base de toutes ses œuvres venait certainement, pour Thérèse, d'un attrait de grâce. Elle avait si parfaitement répondu, dès le plus bas âge, aux appels du Dieu d'amour, que la vertu infuse de charité, mise dans son âme au baptême, était devenue capable, dès l'éveil de sa vie morale, de commander tous ses actes.

Il ne faudrait pas prendre, au surplus, pour une simple série d'émotions affectives, ce constant amour qui sera la loi de sa vie. Nous avons vu avec quelle générosité elle s'est dominée, dans le monde, pour faire plaisir à Jésus. S'oublier, se vaincre, se sacrifier, tel sera plus que jamais, sous la bure de la carmélite, son exercice d'amour.

Passons en revue quelques-uns des actes qui révèlent l'énergie, la générosité, le désintéressement ou la délicatesse de sa charité, surtout au cours des années qui suivent sa profession.

Nous avons vu Thérèse Martin, jeune fille ou même encore enfant, combattre avec un courage sans défaillance les petits défauts ou imperfections dont la grâce n'a pas encore

[1] Cf. I Cor., XIII.

triomphé. Même au Carmel, elle eut à lutter, au début du moins, contre une nature dont les tendances n'avaient pas totalement abdiqué.

On sait combien il lui en avait coûté d'observer la règle qui impose de ne pas s'excuser. Autre répugnance dont elle triomphe dès les premiers mois : « Pendant mon noviciat, dit-elle, il m'était très pénible, à cause de ma grande timidité, de demander la permission de faire certaines mortifications usitées dans nos monastères ; mais j'y étais très fidèle [1]. »

On lui a demandé de s'appliquer, presque sans préparation préalable, à de petits ouvrages de peinture. Elle s'y donne de grand cœur, mais il arrive qu'en son absence, une compagne distraite mette en désordre ses pinceaux et autres instruments de travail. A cette vue, Thérèse, si rangée de sa nature, est bien près de voir « sa patience l'abandonner ». Mais elle se hâte de « la prendre à deux mains », et elle réclame avec douceur les objets qui lui manquent.

La vie religieuse lui réserve des combats d'un autre ordre, et elle remportera sur elle-même, pour l'amour de Jésus, de plus difficiles victoires.

Au cours de l'existence à jamais cloîtrée et silencieuse des moniales du Carmel, la nature trouve quelque allégement dans les communications avec la seule personne que la règle, hors le temps des récréations, permette d'entretenir, la Prieure du couvent.

Avec son âme extrêmement sensible, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous l'avons déjà insinué, aurait éprouvé une assez vive sympathie pour la Mère Marie de Gonzague, si celle-ci n'avait pas cru devoir, pour des motifs sans doute louables, la décourager. Malgré tout, la jeune religieuse

---

[1] Cité dans *L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, d'après ses écrits et les témoins oculaires de sa vie*, p. 21. — Nous avons fréquemment consulté, pour ce chapitre et les suivants, cet excellent ouvrage, composé d'après les sources les plus sûres.

jouissait des entretiens de sa Prieure, et, si elle s'était écoutée, elle aurait pris, pour se présenter à elle, « le prétexte de mille permissions à demander ». C'est le cœur qui réclame ; mais il s'agit, par une scrupuleuse fidélité au devoir, de ne lui rien céder. Parfois, la tentation est si forte, que Thérèse avoue devoir passer rapidement devant la cellule de sa Prieure. Elle se « cramponne même à la rampe de l'escalier, pour ne point retourner sur ses pas ».

La sympathie naturelle était dominée. Voici un autre triomphe, plus méritoire encore sans doute, sur une vive et tenace antipathie.

Une religieuse « a le talent de déplaire en tout » à Thérèse, et l'on sait de quel fardeau de souffrances ces légères contrariétés de toutes les heures finissent, à la longue, par alourdir des vies privées de toute diversion. Mais la chère sainte ne négligera pas une telle occasion d'offrir à l'Époux céleste une belle gerbe de sacrifices. « Je m'appliquai, dit-elle, à faire pour cette Sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. Chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle ; mais je ne me contentais pas de cela, je tâchais de lui rendre tous les services possibles, et, quand j'avais la tentation de lui répondre d'une manière désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire. Quand le démon me tentait trop violemment, et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçût de ma lutte intime, je m'enfuyais comme un soldat déserteur [1]. »

Ce n'est point seulement, hélas ! contre les ordinaires tendances du caractère qu'il faut travailler, c'est aussi contre une rude et déprimante tentation qu'avec la permission de Dieu, le démon suscite à Sœur Thérèse.

Elle a connu, dans le monde, on s'en souvient, des périodes d'obscurcissement ; mais l'on pourrait croire qu'au couvent, tout entière à sa vie d'amour, elle ne voit plus se voiler, aux regards de sa foi, les divines réalités qu'elle adore et qu'elle

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 174.

célèbre. Il n'en est rien, et l'aveu suivant, qui date de deux ans seulement avant sa mort, révèle une douleur infiniment plus navrante que toutes les mortifications de la vie commune. « Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je veux croire. »

En présence de cette obsession qui dure de longs mois, la pieuse moniale va-t-elle s'abandonner ? Elle confie à ses notes intimes jusqu'à quel point la lutte est difficile, mais aussi quels efforts indomptables lui assureront la paix. « A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi veut me provoquer, je me conduis en brave. Sachant que c'est pure lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans jamais le regarder en face, puis je cours vers mon Jésus ; je lui dis être prête à verser tout mon sang pour confesser qu'il y a un ciel. Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres : j'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie [1]. »

Après quelque temps de ce combat, où toutes les grâces de la vie religieuse ont aidé sa résistance, la nature est domptée. L'âme de Thérèse est prête pour toutes les ascensions ; elle s'élance dans la carrière de l'amour, avec une générosité qui sera désormais un des caractères de l'immolation qu'elle est venue consommer au Carmel.

* * *

Cette prodigalité dans le don d'elle-même n'est pas de date récente, puisque, dès l'âge de trois ans, elle a pris l'habitude de ne rien refuser à Jésus, et que, peu de temps avant sa première communion, elle écrit : « Tous les jours, je tâche de faire beaucoup de petits sacrifices.

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 161.

Je fais mon possible pour n'en laisser échapper aucune occasion [1]. »

Mais, une fois imprégnée des maximes de sainte Thérèse, et entièrement livrée à l'esprit du Carmel, elle ne craindra pas de dire : « C'est uniquement l'immolation entière de soi-même qui s'appelle aimer », et elle agira en conséquence.

Sans souffrance, pas de véritable amour ici-bas. Quiconque, en effet, aime Jésus, doit, selon le mot de saint Paul, consommer en sa propre chair l'œuvre du Calvaire [2] ; il doit, en outre, s'associer au travail divin d'expiation en faveur des âmes délaissées, et se rappeler que l'effusion du sang est la condition du salut [3].

Or, Thérèse, nous le savons, entend donner à Jésus un amour efficace ; elle voudrait l'aimer « comme jamais il n'a été aimé ». Aussi va-t-elle embrasser, avec une ardeur croissante, pour avancer son règne et lui faire plaisir, les plus rudes mortifications.

Souffrances physiques d'abord. Nous en connaissons quelques-unes, puisque la règle du Carmel en impose, et que Thérèse l'a observée sans aucune atténuation ; mais elle trouve moyen d'aggraver sans cesse, pour elle-même, les rigueurs de l'observance, afin de s'unir plus étroitement par l'amour au Sauveur humilié, déchiré de coups, expirant sur un gibet.

Il est des privations qui, prises isolément, paraissent peu de chose, mais, par leur continuité, mortifient durement. C'est ainsi qu'elle était très fidèle aux moindres recommandations et usages de la vie religieuse, comme de ne pas s'appuyer le dos sans permission, de se tenir toujours droite, d'éviter, au chœur, de se toucher le visage, de ne point s'asseoir de travers, même pour se délasser. Enfin rien, dans

---

[1] Lettre à Mère Agnès de Jésus, février 1884.

[2] *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* (Coloss., I, 24.)

[3] *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (Hebr., IX, 22.)

ses habitudes, ne sacrifiait à la commodité ni aux aises si recherchées dans le monde.

A moins d'absolue nécessité, elle n'essuyait pas la sueur qui, au cours de certains gros travaux, ruisselait sur son front. C'eût été, à son sens, un moyen de faire savoir qu'elle avait trop chaud, et d'appeler l'attention sur sa souffrance.

Par contre, l'hiver, elle abandonnait sans précautions à l'action du froid ses pauvres mains ordinairement gonflées et déchirées de terribles engelures.

La règle carmélitaine enjoint de véritables pénitences, comme le fréquent usage de la discipline. Un jour que Thérèse s'entretenait à ce sujet avec une de ses novices qui avait besoin d'être stimulée, celle-ci fit observer que les personnes qui portent des instruments de pénitence évitent d'instinct certains mouvements. La sainte, étonnée, lui fit cet aveu : « Pour moi, je trouve que ce n'est pas la peine de faire les choses à moitié. Je prends la discipline pour me faire du mal, et je veux qu'elle me fasse le plus de mal possible... Cependant, ajouta-t-elle avec bonté, je ne vous conseille pas cela. Allez-y avec grande simplicité. »

Au reste, elle avouait que, parfois, cette pénitence lui causait une telle douleur, que les larmes lui en venaient aux yeux ; mais elle les refoulait bien vite et s'efforçait de sourire, afin que son visage reflétât les sentiments de son cœur, si joyeux de souffrir avec son Bien-Aimé, pour lui gagner des âmes [1].

Voici un exemple de patience plus héroïque. Une Sœur voulut, un jour, rattacher le scapulaire de la sainte, dérangé par quelque accident, et enfonça dans son épaule la grande épingle destinée à le maintenir. Elle garda le silence et continua son travail. La chose fut connue plus tard, et on lui demanda combien de temps elle avait enduré cette douleur aiguë : « Plusieurs heures, dit-elle simplement. Je suis allée à la cave remplir les bouteilles et je les ai

[1] Cf. *Summarium* de 1919, p. 623, § 1822.

rapportées dans les paniers. J'étais si contente ! Mais, à la fin, j'ai eu peur de n'être pas dans l'obéissance, puisque notre Mère ne savait rien [1]. »

Thérèse eût voulu, de plus, porter un instrument de pénitence, tous les jours où la règle ne prescrit pas la discipline. Elle garda longtemps sur sa poitrine une croix garnie de pointes de fer, et il fallut un commencement d'ulcération pour la faire renoncer à ce joyau douloureux.

On connaît déjà sa mortification dans le vêtement. En voici de nouveaux exemples. Thérèse était heureuse que la Sœur chargée de la lingerie lui donnât le linge le plus vieux, le plus raccommodé, et même, à l'occasion, l'y encourageait gaîment. Elle se contentait d'une robe maladroitement taillée, et la portait sans le moindre signe de gêne ou de répugnance.

Ce n'est pas seulement jusqu'au support d'une douleur passagère, si vive soit-elle, que la sainte aime la souffrance pour Jésus, c'est jusqu'au désir du martyre, désir qui s'enflammera de jour en jour, à mesure qu'elle approchera du terme.

Les dernières années du siècle voient se fortifier les projets maçonniques contre les congrégations, et les sectes impies ne dissimulent plus leurs menaces. La Mère Prieure a cru devoir parler à Thérèse du sombre avenir qui se prépare. Mais celle-ci, toute rayonnante, s'en va aussitôt trouver une de ses jeunes compagnes. « Notre Mère, dit-elle, vient de me raconter la persécution qui déjà sévit contre les communautés religieuses... Quelle joie ! Le bon Dieu va réaliser le plus beau rêve de ma vie !... Ah ! ne nous faisons plus de peine des petites misères présentes ; appliquons-nous à les porter généreusement pour mériter une si grande grâce [2]. »

[1] *Summarium*, p. 203, § 702.
[2] *Id.*, p. 715, § 2166.

* * *

Les souffrances corporelles sont peu de chose, en comparaison du martyre du cœur, que la généreuse enfant accepte ou ambitionne. On sait avec quelle constance elle a supporté l'effrayante épreuve de la maladie de son père, qu'elle a toujours regardée comme une bénédiction de l'Amour miséricordieux.

On sait aussi la réserve qu'elle s'était imposée, dès l'entrée au couvent, à l'égard de ses sœurs selon la nature. Cette sévérité pour elle-même ne devait cesser qu'avec sa dernière heure.

Peu de temps après sa mort, une religieuse demandait à Sœur Marie du Sacré-Cœur pourquoi elle n'avait pas paru rechercher davantage la compagnie de son angélique Sœur. « Hélas ! dit-elle, comment pouvais-je aller de son côté ? J'en avais pourtant bien envie, mais, par fidélité à la règle, elle ne voulait pas me parler [1] ! »

Mêmes abstentions, et plus strictes encore, à l'égard de ses autres parents.

Jusqu'au bout, elle sera fidèle à cette mortification du cœur, et en recommandera la pratique. Se sentant gravement atteinte, elle dit un jour, dans l'intimité, à ses sœurs carmélites : « Quand je serai partie, faites bien attention à ne pas « mener la vie de famille ». Veillez à ne rien vous raconter, sans permission, des entretiens du parloir, et encore n'en demandez la permission que s'il s'agit de choses utiles, et non pas simplement amusantes [2]. »

Thérèse de l'Enfant-Jésus a sacrifié à son céleste Époux les joies de la famille terrestre, mais il lui reste cette famille d'adoption, à laquelle l'attachent des liens de jour en jour plus chers et plus doux. Il y a au Carmel des âmes sœurs,

[1] *Summarium* de 1919, p. 509, § 1368.
[2] *Ibid.*, p. 624, § 1828, 1829.

dont le rayonnement l'enveloppe de suavité. Or, on vient de fonder, dans l'enceinte d'Hanoï, en terre tonkinoise et païenne, un Carmel français, pour lequel on demande des sujets à la maison de Lisieux. Mère Marie de Gonzague a songé un instant à la désigner pour cette mission de dévouement. Transportée du désir d'aller mourir pour Jésus seul, loin de tout ce qu'elle aime ici-bas, mais craignant que sa santé, alors fort ébranlée, soit un obstacle à son départ, elle confie, du moins, à ses notes intimes les lignes suivantes : « Ici, je suis aimée, et cette affection m'est bien douce, voilà pourquoi je rêve un monastère où je serais inconnue, où j'aurais à souffrir l'*exil du cœur*.

« ... Je voudrais aller à Hanoï pour souffrir beaucoup pour le bon Dieu ; je voudrais y aller pour être toute seule, pour n'avoir aucune consolation, aucune joie sur la terre. » C'est jusqu'à ce degré de générosité que la jeune vierge s'était donnée à son unique Bien-Aimé ! Lit-on rien de plus héroïque dans la vie des plus illustres saints ?

Ce n'est pas seulement à la prodigalité dans le sacrifice qu'on mesurera désormais sa vaillance, c'est à l'audacieuse énergie de l'action.

Très confiante envers une novice, Sœur Marie de la Trinité, Thérèse lui disait : « Quand j'étais dans le monde, je pensais volontiers, en m'éveillant le matin, aux événements probables de ma journée, et, lorsque je prévoyais quelque ennui, je me levais triste. Maintenant, c'est tout le contraire. Je me lève d'autant plus joyeuse et pleine de courage, que je prévois plus d'occasions de témoigner mon amour à Jésus et de sauver des âmes. Ensuite, je baise mon crucifix, et je lui dis : « Mon Jésus, vous avez assez travaillé pendant les trente-trois années de votre vie sur cette pauvre terre. Aujourd'hui, reposez-vous ; c'est à mon tour de combattre et de souffrir [1]. »

[1] Le Carmel d'Hanoï avait été fondé par celui de Saïgon, qui était lui-même un essaim de celui de Lisieux.

Ces traits, qui peignent au naturel la physionomie de Sœur Thérèse, avec le robuste tempérament de sa vertu, suffiront-ils à détruire la légende d'une petite sainte aux airs mignards, trop souvent occupée à effeuiller des fleurs ou à distribuer des sourires ?

* * *

S'il fallait souligner plus nettement encore la puissance de cet amour qui la porte à tout entreprendre et à tout sacrifier pour Jésus, nous insisterions sur l'absolu désintéressement de la dilection qu'elle prodigue à son divin Époux. Quelques faits ajoutés aux exemples précédemment cités vont le mettre en pleine lumière.

Depuis le début de sa vie religieuse, le Sauveur s'obstine à lui dérober le sentiment de sa présence. Il se voile, il s'enfuit, et la jeune sainte reste délaissée dans le souterrain dont elle a décrit la morne solitude. Elle n'en déclare pas moins : « Je suis trop heureuse de voir que Jésus ne me traite point comme une étrangère, qu'il ne se gêne pas avec moi, car je vous assure qu'il ne fait pas de frais pour me tenir conversation [1] ! »

Et, confiant à la sainte Vierge sa patience dans l'épreuve vivement sentie, mais généreusement aimée, elle lui dit, dans un de ses cantiques :

« Tout ce qu'il m'a donné, Jésus peut le reprendre !
Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi ;
Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre
Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi [2]. »

---

[1] Lettre à Mère Agnès de Jésus, janvier 1889.

[2] Cantique intitulé : « *Pourquoi je t'aime, ô Marie.* » — Elle avait exprimé le même sentiment dans son cantique : « *Vivre d'amour.* »

« Vivre d'amour, c'est donner sans mesure,
Sans réclamer de salaire ici-bas ;
Ah ! sans compter je donne, étant bien sûre
Que lorsqu'on aime, on ne calcule pas. »

Quelques semaines avant sa mort, elle devait faire cette confidence à sa sœur aînée, Marie du Sacré-Cœur : « Supposons que le bon Dieu me dise : « Si tu meurs tout de suite, tu auras dans mon ciel une très grande gloire. Si tu meurs à quatre-vingts ans, ta gloire sera beaucoup moins grande, mais cela me fera beaucoup plus de plaisir. » Alors, je n'hésiterais pas à répondre : « Mon Dieu, je veux mourir à quatre-vingts ans, car je ne cherche pas ma gloire, mais votre plaisir [1]. »

Au plus fort de son épreuve prolongée contre la foi, « qui lui enlève, dit-elle, tout sentiment de jouissance, elle s'écrie encore : « Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites..., car est-il une joie plus grande que de souffrir pour votre amour ? » Elle s'efforce de cacher cette peine autour d'elle, afin que sa patience soit agréable au divin Maître, puis elle lui dit : « Plus la souffrance est intense, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous fait sourire, ô mon Dieu ! Et si, par impossible, vous deviez l'ignorer vous-même, je serais encore heureuse de souffrir, dans l'espérance que, par mes larmes, je pourrais empêcher, ou réparer peut-être, une seule faute commise contre la foi [2]. »

Ce que veut à tout prix notre sainte, c'est consoler Jésus, c'est le faire sourire, dût-il lui en coûter le plus cruel des martyres. Bien plus, elle s'appliquera elle-même à sourire au sacrifice. On a beau lui parler de l'exil terrestre, de la vallée des larmes, et du champ de bataille de la vie. « Il faut, dit-elle, que nous chantions, il faut que notre vie soit une mélodie. » Et encore :

« En souriant, je brave la mitraille,
Et dans tes bras, ô mon Époux divin,
En chantant, je mourrai sur le champ de bataille
Les armes à la main [3] ! »

[1] *Summarium* de 1919, p. 577, § 1627.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 160.
[3] Cantique intitulé : « *Mes armes* ».

Plus le sacrifice sera dur, plus il sera joyeux : « Oui, je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines, et mon chant sera d'autant plus mélodieux, que les épines seront plus longues et plus piquantes [1]. »

Elle justifie par un nouveau motif de délicatesse envers le Bien-Aimé cette allégresse dans la souffrance : « Le bon Dieu a bien assez de peine, lui qui nous aime tant, d'être obligé de nous laisser sur la terre accomplir notre temps d'épreuve, sans que nous soyons constamment à lui dire que nous y sommes mal ; il ne faut pas avoir l'air de s'en apercevoir [2] ! »

Elle veut qu'une novice, à qui on l'a donnée comme « ange » pour l'initier aux pratiques du Carmel, porte allégrement, elle aussi, le joug du Seigneur. Un jour, la surprenant en larmes, elle l'avertit doucement qu'il faut s'habituer à ne pas laisser paraître ses petits chagrins.

« C'est vrai, dit la jeune Sœur, je ne pleurerai plus qu'avec le bon Dieu.

— Gardez-vous-en bien ! réplique la sainte. Comment ! Ce bon Maître n'a pour réjouir son cœur que nos monastères ; il vient chez nous pour oublier les plaintes continuelles de ses amis du monde, et vous seriez comme le commun des mortels !... Jésus aime les cœurs joyeux ; quand donc saurez-vous lui cacher vos peines, ou lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour lui [3] ? »

* * *

Parvenu à ce degré, l'amour ne se divise pas ; aussi est-ce à Jésus seul que Sœur Thérèse a donné tout son cœur. Ce don exclusif date de son adolescence. On se souvient des

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XI, p. 218.
[2] *Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*.
[3] *Summarium* de 1919, p. 512, § 1578.

dispositions qu'elle avouait elle-même pendant ces années mêlées de tristesses et de joies. « Jésus était mon unique ami, je ne savais parler qu'à lui seul. »

Elle les exprime plus explicitement pendant sa retraite de prise d'habit : « Je veux donner tout mon amour à Jésus, puisqu'il me fait comprendre que lui seul est le bonheur parfait, même quand il paraît absent [1]. »

Plus tard, ce sentiment s'affermit encore, et c'est après deux ans d'expérience de la vie religieuse que Thérèse répète à sa sœur, Agnès de Jésus : « Il faut tout garder pour Jésus avec un soin jaloux. C'est si bon de travailler pour lui tout seul !... Comme alors le cœur est rempli de joie ! Comme l'âme est légère [2] !...

L'affection que Thérèse prodiguait à Jésus était d'autant plus méritoire, qu'elle était, d'ordinaire, moins consolée. Son amour pour le Sauveur, excellemment fort, généreux, délicat et désintéressé, fut en même temps, et au sein même de ses aridités, un amour tendre et brûlant, à l'égal des ardeurs qui ont consumé les plus passionnés amants du Crucifié. On a pu dire d'elle : « Elle aima le bon Dieu comme un enfant chérit son père, avec des tours de tendresse incroyables [3]. »

De fait, elle n'hésitait pas à appeler le Tout-Puissant : « Papa le bon Dieu », comme elle appelait volontiers la sainte Vierge : « Maman. » Mais ce qui, mieux que ces gracieux vocables, révélait le fond de son âme, c'est l'émotion avec laquelle, une fois chargée de former de jeunes Sœurs, elle leur parlait du grand devoir et des charmes de l'amour divin. Elle ne pouvait, sans des larmes dans la voix, commenter les maximes suivantes de saint Jean de la Croix : « Au soir de cette vie, vous serez jugés sur l'amour. Apprenez

---

[1] Lettre à Mère Agnès de Jésus, janvier 1889.

[2] Cité dans l'*Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 53.

[3] Déposition de Sœur Geneviève de la Sainte-Face, *Summarium* de 1919, p. 334, § 852.

donc à aimer Dieu comme il doit l'être, et laissez-vous vous-même. » Et encore : « Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'amour, afin que, se consumant rapidement, elle ne s'arrête guère ici-bas, et arrive promptement à voir Dieu face à face [1]. »

Si intime était devenue l'union de Thérèse à son Bien-Aimé, qu'au témoignage de Mère Agnès de Jésus, on eût dit qu'elle voyait Dieu constamment. En tout cas, de son propre aveu, sa pensée ne s'égarait jamais loin de l'objet de son amour. Un jour, sa sœur aînée eut avec elle l'entretien suivant :

— « Comment faites-vous, dit Sœur Marie du Sacré-Cœur, pour penser toujours au bon Dieu ?

— Ce n'est pas difficile : on pense naturellement à ceux que l'on aime.

— Alors, vous ne perdez jamais le sentiment de sa présence ?

— Oh ! non, je crois que je n'ai jamais été trois minutes sans penser à lui [2]. »

C'était désormais, à l'état permanent, la « fusion » dont la petite Thérèse avait senti la joie, le jour de sa première communion.

* * *

Un tel degré de charité appelle, comme fruit nécessaire, la perfection de l'esprit de religion. Faut-il rappeler avec quel respect la jeune Sœur traitait les choses saintes, et très spécialement les sacrements [3] ?

Notons simplement quelques nouveaux traits de sa dévotion envers la sainte Eucharistie, qui lui apportait non seu-

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 496, § 1339 et 1341.

[2] *Ibid.*, p. 577, § 1626.

[3] Nous parlerons plus loin de son amoureuse obéissance envers ses supérieurs, considérés par elle comme les lieutenants de Dieu.

lement l'assistance et la grâce, mais la personne adorée et le cœur brûlant de son Sauveur.

Pendant sa dernière maladie, on lui montra, pour la consoler, le calice d'un jeune prêtre qui venait de dire sa première messe. Elle regarda, comme elle l'avait fait si souvent jadis, l'intérieur du vase sacré, et dit à ses compagnes : « Mon image s'est reproduite au fond de ce calice où le sang de Jésus est descendu et descendra tant de fois. Je vous remercie de m'avoir procuré cette joie, que j'appréciais tant quand j'étais sacristine [1]. »

Elle désirait avec ardeur recevoir quotidiennement Notre-Seigneur. « Ce n'est pas, écrivait-elle, pour rester dans le ciboire d'or que Jésus descend chaque jour du ciel, mais pour trouver un autre ciel, le ciel de notre âme, où il prend ses délices [2]. » On connaît les obstacles opposés à ses aspirations par les usages d'alors. Aussi avec quel sentiment de délivrance elle accueillit l'acte de Léon XIII transférant au confesseur, même dans les communautés, le droit de régler le nombre des communions ! Elle n'allait jouir, hélas ! qu'imparfaitement de la liberté rêvée. Elle ne put recevoir, pendant sa vie, la communion quotidienne, sauf au cours des semaines d'épidémie dont nous avons raconté les rudes tribulations. Il lui fallut même un courage héroïque pour profiter, pendant sa maladie, des jours traditionnels de communion. On la vit alors se traîner à la chapelle, au prix de fatigues si douloureuses, que le spectacle en arrachait des larmes.

Mais le don qui lui avait été refusé ici-bas, elle entendait l'obtenir à ses compagnes lorsqu'elle serait au sein de Dieu. Elle prédit même, dans une lumière prophétique, le changement si vivement désiré.

Un jour qu'elle s'entretenait avec Sœur Marie du Sacré-Cœur de cette privation dont elle avait tant souffert, elle

---

[1] Cf. *Summarium* de 1919, p. 563, § 1556.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. v, p. 80.

ajouta : « Il n'en sera pas toujours ainsi. Il viendra un temps où nous aurons peut-être pour aumônier M. l'abbé Hodierne, et il nous donnera, lui, la sainte communion tous les jours. »

L'aumônier du Carmel était alors l'abbé Youf, dont rien ne faisait prévoir la mort ni l'éloignement. De même, aucune circonstance humaine n'annonçait les futures destinées du prêtre que désignait Thérèse de l'Enfant-Jésus.

« Pourquoi, demanda sa sœur, pensez-vous à M. l'abbé Hodierne pour devenir notre aumônier ?

— J'espère qu'il viendra, et nous serons bien heureuses avec lui. »

Quelques jours après la mort de Thérèse, l'abbé Hodierne était nommé aumônier du Carmel, et, le 15 octobre 1897, il prenait pour texte de sa première instruction ces paroles : « *Venez et mangez mon pain.* » C'était une invitation à la communion quotidienne, dont il comptait faire jouir les religieuses, sans qu'elles lui en eussent encore témoigné le désir.

L'entretien précédent avait eu un caractère privé. Mais c'est devant plusieurs religieuses que la jeune sainte, déjà étendue sur son lit de souffrance, promit qu'une fois dans la gloire du paradis, elle ferait tomber sur la terre « une pluie de roses ».

Comment ne pas reconnaître, dans l'abondance du Pain eucharistique quotidiennement distribué aussitôt après sa mort, une forme de cette pluie bienfaisante, dont elle fit bénéficier tout d'abord sa chère communauté ?

* * *

Cette amante passionnée de Jésus ne pouvait manquer d'avoir un culte très fervent pour le symbole le plus expressif de son amour, son Sacré Cœur. Elle estimait, en effet, qu'il est impossible de se perdre avec cette dévotion, à laquelle elle attribuait des effets d'une puissance admirable. Elle

disait d'une personne dont les écarts déconcertaient tout le monde : « Je vous assure que le bon Dieu aura pitié d'elle, à cause de sa dévotion au Sacré-Cœur. » Et d'une autre, dont le salut était en danger : « A cause de sa dévotion au Sacré-Cœur, elle sera sauvée, mais comme en passant par le feu. »

Au reste, elle ne pouvait considérer le Sacré-Cœur sans songer à son action divine sur son âme. Sa dévotion avait un caractère spécialement intime et personnel ; le Cœur qu'elle adorait, c'était, dans son amour ardent et rayonnant, l'Époux auquel elle s'était donnée, et aux avances duquel répondaient les élans de sa propre tendresse.

En 1890, Céline recevait, à Paray-le-Monial, les lignes suivantes de sa chère carmélite : « Prie bien dans le pieux sanctuaire. Tu sais, moi, je ne vois pas le Sacré-Cœur comme tout le monde. Je pense tout simplement que le Cœur de mon Époux est à moi seule, comme le mien est à lui seul, et je lui parle alors dans la solitude de ce délicieux cœur à cœur, en attendant de le contempler un jour sans voiles [1]. »

Son culte pour le Cœur divin avait son couronnement et son complet épanouissement dans sa dévotion à la Sainte-Face, qui était, pour elle, comme on le sait, le miroir où se reflétait l'âme de son Bien-Aimé.

Mais le cœur de Thérèse, si enflammé pour le céleste Époux, ne pouvait manquer de chérir tendrement la divine Mère qui avait donné au monde son Sauveur. Elle n'oubliait pas, au reste, qu'elle avait été sauvée par elle d'une mort imminente, et sa dévotion à son égard avait le caractère de confiance filiale et enfantine qui lui avait déjà valu la prédilection du Tout-Puissant. Elle disait agréablement : « J'aime à cacher mes peines au bon Dieu, car, avec lui, je veux avoir l'air heureuse de tout ce qu'il fait. Mais à la sainte Vierge, je ne cache rien, je dis tout [2]. »

[1] *Summarium* de 1919, p. 597, § 1722.
[2] *Ibid.*, p. 490, § 1397.

Sa belle confiance était en partie fondée sur une observation qu'elle disait avoir faite, et qu'elle conseillait aux autres : « Quand on s'adresse aux saints, ils se font un peu attendre ; on sent qu'ils doivent aller présenter leur requête ; mais, quand on demande une grâce à la sainte Vierge, c'est un secours immédiat que l'on reçoit. N'avez-vous pas remarqué cela ? Faites-en l'expérience et vous verrez ! »

Sûre de cet appui, elle faisait appel, avec une liberté et une familiarité charmantes, au crédit de la Mère de Dieu. Lorsqu'elle fut chargée de la formation des novices, il lui arrivait de leur dire, en les conduisant devant la Vierge qui lui avait souri : « Ce n'est pas à moi que vous allez déclarer ce qui vous coûte, mais à la sainte Vierge. » Et, pour encourager ces jeunes âmes à la vertu, elle leur écrivait parfois de petites lettres au nom de la sainte Vierge, leur Mère et Maîtresse.

Elle était déjà bien malade, lorsqu'elle dit à sa chère Céline, devenue Sœur Geneviève de la Sainte-Face : « J'ai encore quelque chose à faire avant de mourir. J'ai toujours désiré exprimer dans un chant à la sainte Vierge tout ce que je pense d'elle. Et elle composa son cantique : « Pourquoi je t'aime, ô Marie. » C'est un résumé poétique de la vie de la Reine du Ciel. Il se termine par cette émouvante prière :

« Bientôt je l'entendrai, cette douce harmonie ;
Bientôt dans le beau ciel je vais aller te voir !
Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère, voici le soir ! »

Les saints Anges, et spécialement l'Ange gardien, avaient également une place de choix dans les dévotions de Sœur Thérèse. Elle confia un jour à une de ses novices que c'était par respect pour son protecteur céleste, qu'elle s'efforçait d'avoir une tenue toujours digne, et qu'elle évitait même, par exemple, de plisser son front et de contracter ses traits. « Le visage, lui disait-elle, est le reflet de l'âme. Le vôtre doit toujours être calme et ouvert comme celui d'un petit

enfant, et cela, même quand vous êtes seule, parce que vous êtes constamment en spectacle à Dieu et à ses anges [1]. »

On connaît le filial attachement de Thérèse pour saint Joseph, à qui elle avait confié, avant son départ pour l'Italie, la garde de sa vertu, et à la protection duquel elle attribua toujours le décret libérateur de Léon XIII, facilitant aux religieuses la communion plus fréquente.

Elle honorait, en général, tous les saints ; mais elle avait parmi eux des patrons de choix. Saint Martin, saint François de Sales, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix recevaient régulièrement des hommages qu'elle estimait leur devoir en justice. Mais elle avait, en outre, ses saints de prédilection.

C'était, en premier lieu, sainte Cécile, dont la forte et douce physionomie lui avait été révélée à Rome, dans la catacombe de Saint-Calixte, et qu'elle appelait « la sainte de l'abandon ». C'était ensuite sainte Jeanne d'Arc, dont les traits purs et fiers ne pouvaient manquer de la séduire. Elle avait aussi un attrait marqué pour un jeune missionnaire martyrisé au Tonkin, le Bienheureux Théophane Vénard, dont elle avait lu la vie avec ravissement. « Je l'aime, expliquait-elle, parce que c'est un petit saint tout simple, qui chérissait la sainte Vierge, qui aimait aussi beaucoup sa famille, et surtout qui vivait dans un amoureux abandon à Dieu. »

Enfin, la pieuse moniale, qui prisait si fort l'enfance spirituelle, invoquait avec ferveur les saints Innocents, qui étaient, à ses yeux, les patrons les plus naturels de l'enfance chrétienne.

Thérèse multipliait ses dévotions à ces âmes bienheureuses parce qu'elle voyait en elles les plus parfaites images de Jésus. C'est toujours Dieu qu'elle aimait dans ses saints ; mais, selon le grand précepte de la loi d'amour, sa charité

[1] *Summarium* de 1919, p. 490, § 1328.

devait s'étendre à des créatures moins privilégiées. Nous l'avons vue, dans le monde, prodiguer sa tendresse aux faibles et aux déshérités. Il est temps d'admirer avec quel élan elle continue, dans le cloître, à se donner au prochain pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE X

CHARITÉ DE SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ENVERS LE PROCHAIN. — SON DÉVOUEMENT AUX NOVICES DONT LA DIRECTION LUI EST CONFIÉE. — SON AIDE SPIRITUELLE A DEUX MISSIONNAIRES.

Au cours de l'été 1897, alors qu'elle était déjà consumée par la maladie qui devait l'emporter, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus se tenait souvent dans le jardin du monastère, souriant aux rayons de ses derniers soleils, et achevant l'autobiographie que sa Prieure lui avait donné l'ordre d'écrire. Les novices et une Sœur converse souvent occupée aux travaux du jardinage venaient, à chaque instant, pour mille prétextes, l'interrompre dans sa tâche. Elle accueillait chacune avec une égale patience, dont la continuité finit par étonner Mère Agnès de Jésus. Elle lui en dévoila le secret. « J'écris, expliqua-t-elle, sur la charité fraternelle. C'est le cas de la pratiquer. Oh ! la charité fraternelle, c'est tout sur la terre ; on aime le bon Dieu dans la mesure où on la pratique ! »

Il faut, pour avoir une juste idée de sa doctrine sur l'amour du prochain, lire les chapitres IX et X de l'*Histoire d'une âme*. Rien de plus pénétrant que ces effusions de la sainte sur la joie du don de soi-même aux âmes blessées et souffrantes ; rien qui rappelle mieux la divine onction de saint Jean et la conquérante énergie de saint Paul. Un mot résume, d'ailleurs, les théories de Thérèse sur la charité fraternelle : « C'est la principale des vertus. »

On peut prévoir, dès lors, quels admirables exemples elle en devait laisser, dans ce monastère où son dévouement se donnait libre carrière. Notons seulement quelques épisodes de ces années, qui furent un perpétuel acte de charité.

* * *

La foi si agissante de notre sainte lui inspirait un amour de mère pour les âmes, pour toutes les âmes rachetées du sang du Sauveur.

Elle les appelait « ses enfants », et travaillait sans trêve, « afin de gagner, disait-elle, leur vie éternelle ».

Nous signalerons les principaux traits de son amour pour les âmes en général, avant de relever les marques de sa charité particulière pour ses Sœurs du cloître et pour quelques prêtres dont elle avait entrepris d'aider le ministère.

Un jour que la communauté était occupée à la lessive, une novice se dirigeait sans se presser vers la buanderie, contemplant avec une sereine béatitude les fleurs du jardin. Sœur Thérèse se rendait au même lieu, mais d'un pas alerte. Elle la rejoignit prestement, et lui dit avec un joyeux entrain : « Est-ce ainsi qu'on se hâte quand on a des enfants à nourrir et qu'on doit travailler pour les faire vivre ? Vite à la besogne, car si nous nous amusons, nos enfants mourront de faim [1] ! » Les « enfants » qu'il s'agit de faire vivre à force de sacrifices ne sont autres, on le devine, que les âmes délaissées.

Mais, se donnant sans compter à ces âmes inconnues, par amour pour Celui qui les avait rachetées au Calvaire, elle devait se dévouer spécialement pour celles qui, délivrées des liens du corps, et assurées de posséder dans la gloire Celui qu'elles ont servi ici-bas, sont néanmoins retenues loin de lui par des restes de souillures, dont sa justice exige l'expiation.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 497, § 1342.

Sœur Thérèse témoignait aux âmes du purgatoire une tendre et efficace compassion. Elle cherchait à les soulager par tous les moyens en son pouvoir, notamment en gagnant des indulgences. Dans ce but, elle faisait le chemin de la croix plusieurs fois la semaine. Elle voulut s'acquitter jusqu'à sa mort de la récitation quotidienne de six *Pater* et *Ave*, pratique qu'on lui avait dit très efficace pour le soulagement des pauvres âmes, et comme, une fois réduite à l'extrémité, on voulait qu'elle s'en dispensât, elle supplia qu'on la laissât libre, disant : « Je ne puis plus faire que cela pour les âmes du purgatoire, et c'est si peu de chose ! »

De bonne heure, elle avait accompli « l'acte héroïque » en faveur des défunts, et remis entre les mains de la sainte Vierge tous ses mérites de chaque jour, afin qu'elle les leur appliquât à son gré.

Mais rien ne l'attirait plus que la sanctification des prêtres. Prières, mortifications, pénitences, tout lui semblait obligatoire pour ces âmes, de la vertu desquelles dépendait le salut de tant d'autres.

Il est parfois, même dans les couvents, des actes de charité plus difficiles que la prière et la pénitence. Nous avons déjà noté les renoncements qu'impose la vie commune.

Sœur Thérèse connut, on le sait, ces luttes intimes, surtout au début de sa vie religieuse. Sensible comme elle l'était, elle dut en souffrir plus que d'autres. Tel trait effleure à peine un épiderme épais, qui s'enfonce avec une déchirure sanglante dans un organe délicat. Mais quelle énergie, chez la jeune sainte, pour triompher de ses tendances ! « Un jour, dit sa sœur Céline, pour m'encourager à surmonter des antipathies personnelles, elle m'avoua les violences qu'elle se faisait à elle-même depuis longtemps à ce sujet. Cette confidence fut pour moi une révélation, car elle se dominait à ce point, que rien ne paraissait de ses efforts, et je fus bien plus stupéfaite encore quand elle me fit connaître le nom de la sœur qui était ainsi l'occasion de ses luttes journalières. Je trouvais, en effet, la Servante de Dieu si

aimable et prévenante pour cette sœur, que je l'aurais prise pour sa meilleure amie [1]. »

Thérèse savait également maîtriser ses sympathies naturelles, de telle sorte que, dans ses relations avec ses compagnes préférées, tout fût réglé sous l'impulsion de la grâce et subordonné au bon plaisir divin. Elle avait une tendre affection pour les novices, dont, nous le dirons bientôt, on lui confia de bonne heure la direction ; mais ses rapports avec elles étaient tout spirituels. Elle veillait attentivement à les reprendre de tous leurs manquements. « Je vous dois la vérité, leur déclarait-elle ; je vous la dirai jusqu'à ma mort [2]. »

Avec de telles dispositions, voyant Dieu dans toutes les personnes de son entourage, les aimant pour Dieu seul, et, par suite, en vue de leur seul bien, elle devait, en toute occasion, leur donner des marques de cette charité généreuse et forte dont le divin Maître était à la fois l'objet principal et l'intarissable source.

* * *

Elle aima tout d'abord, et d'une affection toujours en acte, sa Prieure. Si le caractère versatile de la Mère Marie de Gonzague la détourna une fois de plus de s'appuyer sur la créature, elle ne cessa néanmoins de parler et d'agir en faveur de son autorité, afin de maintenir dans le couvent la soumission et le bon esprit.

Certaines qualités brillantes de cette Mère ne voilaient pas à toutes ses Sœurs les lacunes réelles de sa nature et les imperfections de son gouvernement. Avec sa remarquable finesse d'esprit, notre sainte les saisissait mieux que personne ; mais elle devinait aussi combien la Mère Prieure souffrait de certains blâmes tacites qui perçaient parfois dans les attitudes, et elle s'entendait comme pas

[1] *Summarium* de 1919, p. 604, § 1754.
[2] *Summarium*, p. 498, § 1345.

une à panser ces blessures. Elle savait envelopper de tendresse la pauvre Mère, la consoler, l'éclairer même, au point que celle-ci proclamait, après expérience, l'exactitude de cette parole du saint Livre : « La vérité sort de la bouche des enfants. »

Cette estime de la Prieure pour la jeune sainte devait s'accroître jusqu'à sa dernière heure. La veille de sa mort, songeant aux jugements de Dieu, la Mère Marie de Gonzague déclara en toute humilité : « J'espère, malgré mes fautes, car j'ai, pour intercéder en ma faveur, ma petite Thérèse. Je suis sûre que je lui devrai mon salut. »

Dévouée à sa Prieure, et, de plus, préoccupée de l'avancement spirituel de ses novices. Thérèse entendait qu'aucune d'elles n'affadît sa charité dans quelque affection amollissante. Elle craignait l'effet de ces sympathies que parfois telle âme ingénue prodigue aveuglément à une compagne jugée plus aimable ou plus pieuse que les autres.

Elle avait adopté cette attitude dès son entrée en religion. Rien de plus caractéristique, à ce sujet, que l'épisode suivant, qu'elle a elle-même raconté à Mère Marie de Gonzague, dans un des mémoires qui composent l'*Histoire d'une âme.*

« En entrant au Carmel, écrit-elle, je trouvai au noviciat une Sœur plus âgée que moi de huit ans, et, malgré la différence des années, il s'établit entre nous une véritable intimité [1]. Pour favoriser cette affection, qui semblait propre à donner des fruits de vertu, de petits entretiens spirituels nous furent permis. Ma chère compagne me charmait par son innocence, son caractère expansif et ouvert ; mais, d'un autre côté, je m'étonnais de voir combien son affection pour vous, ma Mère, était différente de la mienne ; de plus, bien des choses, dans sa conduite, me paraissaient regrettables. Cependant le bon Dieu me faisait déjà com-

[1] Il convient de dire, dans l'intérêt de la vérité, que, de la part de Thérèse, cette intimité procédait uniquement de sa charité compatissante pour une religieuse assez mal douée.

prendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, auxquelles il ne donne sa lumière que par degrés ; aussi, je me gardais bien de vouloir devancer son heure.

« Réfléchissant, un jour, sur cette permission qui nous avait été donnée de nous entretenir ensemble, comme il est dit dans nos saintes Constitutions, « pour nous enflammer davantage en l'amour de notre Époux », je pensai avec tristesse que nos conversations n'atteignaient pas le but désiré, et je vis clairement qu'il ne fallait pas craindre de parler, ou bien alors cesser des entretiens qui ressemblaient à ceux des amies du monde. Je suppliai Notre-Seigneur de mettre sur mes lèvres des paroles douces et convaincantes, ou plutôt de parler lui-même pour moi. Il exauça ma prière, car *ceux qui tournent leurs regards vers lui en sont éclairés* [1] et *la lumière s'est levée dans les ténèbres pour ceux qui ont le cœur droit* [2]. La première parole, je me l'applique à moi-même, et la seconde à ma compagne, qui véritablement avait le cœur droit.

« A l'heure marquée pour notre entrevue, ma pauvre petite Sœur vit bien, dès le début, que je n'étais plus la même. Elle s'assit à mes côtés en rougissant. Alors, la prenant sur mon cœur, je lui dis avec tendresse tout ce que je pensais d'elle. Je lui montrai en quoi consiste le véritable amour, je lui prouvai qu'en aimant sa Mère Prieure d'une affection naturelle, c'était elle-même qu'elle aimait. Je lui confiai les sacrifices que j'avais été obligée de faire, à ce sujet, au commencement de ma vie religieuse, et bientôt ses larmes se mêlèrent aux miennes. Elle convint très humblement de ses torts, reconnut que je disais vrai, et me promit de commencer une vie nouvelle, me demandant comme une grâce de l'avertir toujours de ses fautes. A partir de ce moment, notre affection devint toute spirituelle ;

[1] Ps. XXXIII, 5.
[2] *Id.*, CXI, 4.

en nous se réalisait l'oracle de l'Esprit-Saint : « *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville fortifiée* [1]. »

On sait que, par vertu, elle observait la plus grande réserve dans ses relations avec ses sœurs selon la nature. C'était, en effet, chose assez anormale, dans un Carmel, que ce groupe de quatre membres d'une même famille, auquel devait même s'adjoindre bientôt une cousine germaine. Dans une réunion totale d'une vingtaine de religieuses, ce groupe, humainement, pouvait disposer d'une influence. Il eût pu devenir un parti, si les « quatre sœurs », comme on disait, n'eussent été des religieuses douées d'un jugement sûr et d'un bon esprit éprouvé.

Thérèse fit l'impossible pour maintenir dans la communauté l'union des âmes, dût son cœur saigner cruellement, à la suite des privations qu'elle lui imposait.

* * *

Avec les autres religieuses, la chère sainte semblait se dédommager de ses contraintes par un redoublement de charité.

Nous avons déjà cité plus d'un trait de son humble vie, attestant jusqu'à quel excès d'abnégation elle se donnait au service de toutes. Une jeune Sœur nous révélera certains autres faits, que ses fréquentes relations avec elle lui avaient permis d'observer.

Elle demandait à sœur Thérèse, un jour d'hiver, ce qui convenait davantage, ou d'aller rincer le linge à l'eau froide, ou de rester à la buanderie pour le laver à l'eau chaude. « Oh ! dit-elle, ce n'est pas difficile à savoir ! Quand cela vous coûte d'aller à l'eau froide, c'est signe que cela coûte aussi aux autres ; alors, allez-y. Si, au contraire, il fait chaud, restez de préférence à la buanderie, permettant ainsi à une autre

[1] Prov., XVIII, 19. — Extrait de l'*Histoire d'une âme*, ch. x, p. 180.

d'aller jouir, à l'extérieur, de la fraîcheur de l'eau. En prenant les plus mauvaises places, on pratique la mortification pour soi et la charité pour les autres. »

Elle voulait voir ses novices aller régulièrement en récréation, moins pour se délasser que pour récréer les autres. « Là, plus qu'ailleurs peut-être, disait-elle, nous trouvons des occasions de nous renoncer pour pratiquer la charité. Par exemple, si quelqu'une nous raconte une histoire ennuyeuse, écoutons-la avec des marques d'intérêt, pour lui faire plaisir. Rendons-nous agréables à toutes. On n'y réussit, il est vrai, qu'en se renonçant sans relâche. »

La gaîté, vertu si importante en communauté, mais parfois si difficile, lui était devenue coutumière, et, à force de charité, presque naturelle. Quand elle était absente d'une récréation, les religieuses exprimaient leur désappointement. « Nous n'allons pas rire aujourd'hui : Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas là ! »

C'était la paix intérieure de son âme qui épanouissait ainsi son visage, et l'aidait à dérider ceux des autres. « Je suis, disait-elle, toujours gaie et contente, même quand je souffre. On lit dans la Vie de certains saints qu'ils étaient graves et austères, même en récréation... Ceux-là m'attirent moins que Théophane Vénard, qui était gai toujours et partout [1]. »

Ce qu'elle conseillait aux autres, elle le pratiquait elle-même, avec une perfection que nul obstacle ne déconcertait. Allait-on lui demander un service qui la troublait dans ses occupations, ou la forçait d'interrompre un travail aimé, elle le rendait avec un si gracieux sourire, qu'elle pouvait passer pour l'obligée. Venait-on, à temps et à contretemps, l'importuner dans une tâche ardue, bien loin de se plaindre, elle quittait tout pour apporter à la solliciteuse une aide, que parfois celle-ci abusée, par tant de charité et de bonne grâce, finissait par regarder comme chose due.

Aux approches de la fête de la Prieure, certaines reli-

[1] *Summarium* de 1919, p. 565, § 1562.

gieuses apportaient à Sœur Thérèse divers menus objets, afin qu'une fois embellis par son pinceau, ils pussent devenir un petit présent vraiment agréable. Il arrivait que telle Sœur, jugeant l'objet présenté par elle moins réussi que celui d'une autre, se plaignait au lieu de remercier ; mais l'artiste improvisée se consolait toujours par des réflexions comme celle-ci : « Quand on travaille pour le bon Dieu, on n'attend aucune reconnaissance de la créature, et ces reproches ne peuvent pas nous enlever la paix. » Elle poussait la condescendance jusqu'à peindre, pour satisfaire une religieuse qui souvent la mortifiait, les sujets bizarres et de mauvais goût que lui indiquait cette Sœur. C'est pour elle que, quelques mois avant sa mort, elle exécutait encore de petits ouvrages, et c'est à son service qu'elle employa ses pinceaux pour la dernière fois.

Pendant deux ou trois ans, elle fut associée, dans un office, à une compagne maladive qui, par ses fâcheuses manies, exerçait la patience de toute la communauté. Une novice, qui avait un jour remplacé Sœur Thérèse auprès de cette importune, releva, en cette occasion, ses fastidieux propos avec quelque vivacité ; d'où réclamation et protestation. « Jamais, ma Sœur, dit la religieuse mécontente, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne m'a parlé comme vous le faites ! »

Cette parole fut rapportée par la coupable à notre sainte. « Oh ! dit celle-ci, soyez bien douce pour cette pauvre Sœur ; elle est malade. Et puis, c'est un acte de charité, en même temps qu'un exercice de patience, de lui laisser croire qu'elle nous intéresse... Il faut veiller à ne pas s'agacer intérieurement, il faut adoucir son âme par des pensées charitables. Après cela, on pratique la patience comme naturellement [1]. »

Et elle donnait, à ce sujet, des exemples qui ne se démentirent jamais, pendant de longues périodes de sa mono-

[1] *Summarium* de 1919, p. 501, § 1348.

tone vie de recluse : « Longtemps, avoue-t-elle, à l'oraison, je ne fus pas éloignée d'une Sœur qui ne cessait de remuer, ou son chapelet, ou je ne sais quelle autre chose. Peut-être n'y avait-il que moi à l'entendre, car j'ai l'oreille extrêmement fine ; mais dire la fatigue que j'en éprouvais serait chose impossible. J'aurais voulu tourner la tête pour regarder la coupable et faire cesser son tapage ; cependant, au fond du cœur, je sentais qu'il valait mieux souffrir cela patiemment, pour l'amour du bon Dieu d'abord, et puis aussi pour éviter une occasion de peine.

« Je restais donc tranquille, mais parfois la sueur m'inondait, et j'étais obligée de faire simplement une oraison de souffrance. Enfin, je cherchais le moyen de souffrir avec paix et joie, au moins dans l'intime de l'âme ; alors je tâchais d'aimer ce petit bruit désagréable. Au lieu d'essayer de ne pas l'entendre, — chose impossible — je mettais mon attention à le bien écouter, comme s'il eût été un ravissant concert, et mon oraison, *qui n'était pas celle de quiétude*, se passait à offrir ce concert à Jésus [1]. »

Mais voici qui dépasse de fort loin la commune mesure de l'abnégation. Nous laissons la parole à Sœur Geneviève de la Sainte-Face. « La charité de Thérèse allait, pourrait-on presque dire, jusqu'à sacrifier ses intérêts spirituels. Je l'ai vue, ayant trouvé un livre qui lui faisait beaucoup de bien, n'en pas terminer la lecture, et le passer aux Sœurs, de sorte qu'elle ne l'acheva jamais, malgré son désir. Elle sacrifiait au bien du prochain ses goûts personnels, même en matière d'observances spirituelles. Ainsi, pour exciter à la vertu sa compagne de noviciat, — une Sœur converse qu'elle essayait d'éclairer — elle feignit d'avoir besoin pour elle-même du système compliqué de pratiques qui convenait à cette Sœur. Tous ces moyens étaient pourtant contraires à ses goûts.

[1] *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 195.

Elle m'écrivait, le 23 juillet 1893, alors que j'étais encore dans le monde : « Je suis obligée d'avoir un « chapelet de pratiques ». Je l'ai adopté par charité pour une de nos Sœurs, mais je suis prise dans des filets assez gênants. » Cependant elle condescendait de si bonne grâce à la tournure d'esprit de sa compagne, que celle-ci pouvait être persuadée que ce procédé la stimulait elle-même [1]. »

Lorsqu'elle ne pouvait, par ses paroles, apporter quelque réconfort à une âme éprouvée, elle s'en dédommageait par d'autres exercices de charité, qui, sans doute, n'étaient ni moins agréables à Dieu, ni moins efficaces.

« Quand je m'aperçois, disait-elle, qu'une de nos Sœurs a de la peine, et que je n'ai pas la permission de lui parler, je prie Jésus de la consoler lui-même. » Et elle invitait les autres à suivre son exemple, leur affirmant que c'était un sûr moyen de faire plaisir à Notre-Seigneur.

Au cours des travaux communs, elle se plaçait de préférence auprès des Sœurs qu'elle voyait un peu tristes. Ne pouvant rompre le silence de règle, elle leur souriait du moins avec affection, et cherchait tous les moyens de leur rendre service.

* * *

Nous avons jusqu'ici étudié Sœur Thérèse dans ses rapports ordinaires avec ses compagnes. Il est temps de la voir à l'œuvre dans la tâche si lourde et si délicate d'auxiliaire de la maîtresse des novices, qui lui fut imposée trois ans après sa profession.

En février 1893, la Mère Marie de Gonzague, ayant achevé les six ans de priorat que lui accordait la règle, dut quitter ses fonctions, et les religieuses élurent à sa place la propre sœur de Thérèse, Pauline, Sœur Agnès de Jésus. Qu'allait devenir l'ancienne Prieure, que son passé, son habitude de

[1] *Summarium* de 1919, p. 373, § 951.

la direction, et certains services matériels rendus au monastère semblaient désigner toujours pour le commandement ? La nouvelle Prieure crut satisfaire à toutes les convenances en la nommant maîtresse des novices ; mais, comme cette charge exigeait une égalité d'humeur qui n'était pas toujours son fait, la Mère Agnès de Jésus eut l'idée de lui donner une auxiliaire, et c'est sur la jeune Thérèse, encore au noviciat, qu'elle jeta les yeux.

Avec l'assentiment de Mère Marie de Gonzague, notre sainte fut chargée de veiller tout d'abord sur ses compagnes, deux novices converses qui avaient besoin d'une formation attentive et d'un dévouement continu. En réalité, Thérèse était investie des attributions de maîtresse des novices, sans le titre correspondant : charge difficile entre toutes, car il fallait s'attendre à voir le caractère ombrageux de Mère Marie de Gonzague contrarier plus d'une fois les vues de son auxiliaire.

La situation s'aggraverait encore lorsque, après trois ans, l'ancienne Prieure serait replacée à la tête de la communauté, et prétendrait conserver, avec la direction du monastère, les fonctions de maîtresse des novices, laissant toutefois à Sœur Thérèse le soin de former sous son contrôle les futures religieuses. Par amour pour son couvent, par obéissance et aussi par charité pour les âmes, la jeune sainte se soumit à tout.

Elle commença par donner aux novices un admirable exemple d'humilité. Le temps de sa probation personnelle terminé, elle avait droit de prendre rang parmi les professes du chapitre, mais elle demanda à rester au noviciat, afin d'être toujours, et de plus près, à la disposition de ses compagnes, qui atteignirent bientôt le nombre de cinq. Sœur Thérèse devait garder cette charge, comme aussi cet humble rang, jusqu'à sa mort.

Énumérons quelques maximes et quelques actes de sa direction spirituelle. Nous y verrons resplendir, à côté d'une charité toujours en éveil, une prudence et une fermeté qui procédaient, comme tous les mouvements de son âme, de

l'amour divin. Jamais, en effet, elle ne se permit, à l'égard d'une de sés novices, un conseil ou une réprimande, sinon en vue de sa perfection, et pour procurer plus d'amour au Sauveur Jésus.

Le premier soin que prit Sœur Thérèse, avant de participer, malgré sa jeunesse, à la redoutable conduite des âmes, fut de s'appuyer sur Dieu, le Père des lumières et le dispensateur de tout don parfait.

Elle a conté, avec sa grâce coutumière, comment elle força l'Esprit-Saint à lui servir de guide pour ce travail si disproportionné à ses moyens humains.

« Aussitôt, écrit-elle, que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup que la tâche dépassait mes forces, et, me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main, et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. Lorsqu'elle la trouvera de son goût, je saurai que ce n'est pas à moi, mais à vous qu'elle le doit. Au contraire, si elle se plaint et trouve amer ce que je lui présente, ma paix ne sera pas troublée ; je tâcherai de lui persuader que cette nourriture vient de vous, et me garderai bien d'en chercher une autre pour elle. »

« En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, ma tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement de m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. En effet, jamais mon espérance n'a été trompée. Ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes sœurs. »

Et, avec la défiance d'elle-même que lui commande la foi, l'humble moniale, s'adressant à sa Prieure, ajoute : « Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais

appuyée sur mes propres forces, je vous aurais, sans tarder, rendu les armes [1]. »

Si Thérèse de l'Enfant-Jésus éprouvait un aussi impérieux besoin du secours d'en haut, c'est qu'avec sa finesse native et son intuition surnaturelle, elle avait vite deviné la redoutable complexité de la tâche qu'on lui imposait. « De loin, disait-elle, il semble aisé de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, au contraire, on sent que faire du bien est chose aussi impossible, sans le secours divin, que de ramener sur notre hémisphère le soleil, pendant la nuit. On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles, et guider les âmes, non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique. Et ce n'est pas encore le plus difficile : ce qui me coûte par-dessus tout, c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections, et de leur livrer une guerre à mort [2]. »

* * *

Ces derniers mots font prévoir avec quelle énergie elle dirigera ses novices, énergie qui lui sera inspirée, comme tout le reste, par son amour pour Dieu et les âmes, mais par cet amour « prudent, fort, prompt, vigilant et circonspect » dont parle l'*Imitation* [3], et qui règle dès lors toute son activité spirituelle.

La fermeté de la direction s'imposait, surtout au début, car les premières novices qui lui furent confiées avaient besoin d'une formation aussi forte que vigilante pour devenir de vraies carmélites. Sans se laisser rebuter par la culture

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 183.
[2] *Ibid.*
[3] Livre III, ch. v, 5, 7.

rudimentaire de ces âmes un peu frustes, elle entra bravement en guerre contre leurs défauts.

Elle les reprend, non pas certes, avec âpreté, mais avec netteté et parfois une pointe d'innocente malice, qui souligne l'incorrection, l'inutilité ou le ridicule de certains faits et gestes. On connaît sa sévérité pour la recherche des amitiés sensibles ; elle ne poursuit pas avec moins d'énergie la manie de s'apitoyer sur soi-même et d'attirer l'attention sur des souffrances puériles. Elle veut que les jeunes Sœurs agissent virilement, sans s'écouter et sans se plaindre. « En communauté, leur dit-elle, chacune doit essayer de se suffire à elle-même, et ne pas demander des services dont elle peut se passer. » Et encore : « Afin de ne demander qu'à la dernière extrémité des dispenses ou des permissions, dites-vous intérieurement : « Si chacune faisait la même chose !... » La réponse que vous vous ferez à vous-même vous montrera immédiatement le désordre qui en résulterait, et vous indiquera l'équilibre à garder [1]. »

Elle s'offrait d'ailleurs à justifier, d'après les données de la foi, ce qui, dans ses pratiques, pouvait paraître austère. « Il ne faut pas, confiait-elle à Mère Agnès de Jésus, que la bonté dégénère en faiblesse. Quand on a grondé avec justice, il faut en rester là, et ne pas s'attendrir au point de se tourmenter d'avoir fait de la peine, de voir souffrir, pleurer. Courir après l'affligée pour la consoler, c'est lui faire plus de mal que de bien. La laisser à elle-même, c'est la forcer à ne rien attendre du côté humain, à se tourner vers le bon Dieu, à voir ses torts et à s'humilier [2]. »

Ces principes, dont elle fit, dès l'origine, la loi de son gouvernement spirituel, elle y devait rester fidèle jusqu'à la fin, et, dans ses derniers entretiens terrestres, les laisser, comme une sorte de testament, à celle de ses trois sœurs qui avait déjà exercé les fonctions de Prieure. « Dans

[1] *Summarium* de 1919, p. 381, § 972.
[2] *Conseils et souvenirs* (Appendice à l'*Histoire d'une âme*), p. 298.

le travail de la direction des âmes, disait-elle alors, ne laissons jamais aller les choses pour conserver notre repos. Combattons sans relâche, même sans espoir de gagner la bataille : qu'importe le succès ? Si nous trouvons une âme désagréable, ne disons pas : Il n'y a rien à faire ! Elle ne comprend pas ! Elle est à abandonner.... je n'en puis plus !... Oh ! c'est de la lâcheté de parler ainsi. Il faut faire son devoir jusqu'au bout [1] ! »

Et elle ajoutait, dans une circonstance où elle avait dû déployer elle-même de l'énergie : « J'ai beaucoup combattu ; je suis bien fatiguée, mais je ne crains pas la guerre ; j'y suis aussi en paix qu'à l'oraison. C'est la volonté du bon Dieu que je lutte jusqu'à la mort. Avec les âmes qu'on dirige, il faut être vraie, et dire ce qu'on pense. C'est toujours ce que je fais. Si je ne suis pas aimée, peu importe ! Je ne cherche pas cela, d'ailleurs. Que l'on ne vienne pas me trouver, si l'on ne veut pas savoir la vérité tout entière [2] ! »

C'est jusqu'à ce point que la douce, l'humble et affectueuse Sœur Thérèse savait vouloir et exiger.

* * *

Elle n'ignorait pas, au surplus, que prescriptions et conseils n'ont chance d'être obéis que si l'autorité qui commande laisse deviner le cœur compatissant et maternel qui souffre de la peine infligée à une âme chère. « Pour qu'une réprimande porte son fruit, avouait-elle, il faut que cela coûte de la faire, et qu'on n'ait pas une ombre de passion dans le cœur [3]. »

Il faut aussi que l'on sente chez la personne en charge un entier détachement d'elle-même, et l'unique souci de servir,

---

[1] Cité dans l'*Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 98.
[2] *Ibid.*, p. 99.
[3] *Conseils et souvenirs*, p. 298.

même à ses propres dépens, l'âme dont elle contrarie les tendances. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus le savait bien, elle qui révélait si candidement à sa Mère Prieure ses plans de gouvernement. « Quand je parle à une novice, lui disait-elle, je veille à me mortifier ; j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité. Si je la vois commencer une chose intéressante et passer à une autre qui m'ennuie, je me garde bien de lui rappeler cette interruption. Car il me semble qu'on ne peut faire aucun bien en se recherchant soi-même [1]. »

Conséquente jusqu'au bout, la sainte maîtresse avait demandé à Notre-Seigneur la grâce de n'être pas aimée humainement. Elle fut exaucée, car jamais l'affection que lui vouèrent les novices n'eut un caractère amollissant ; mais elle fut aimée, aimée jusqu'à la vénération, même par les âmes difficiles qui, au début, avaient mis à l'épreuve sa patience, et dont elle réussit à faire d'excellentes religieuses. On l'aima pour sa droiture, pour son besoin de vérité [2]

[1] *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 184.

[2] Elle voulait la vérité pour les quelques religieuses qu'elle formait, mais plus encore pour elle-même. Elle jouissait, en particulier, lorsque quelque postulante ou novice lui adressait des reproches. Elle y voyait un correctif salutaire aux éloges qui lui venaient des autres.

« Quelquefois, écrit-elle, il me vient un désir bien grand d'entendre autre chose que des louanges ; mon âme se fatigue d'une nourriture trop sucrée, et Jésus lui fait servir alors une bonne petite salade bien vinaigrée, bien épicée : rien n'y manque, excepté l'huile, ce qui lui donne une saveur de plus.

« Cette salade m'est présentée par les novices au moment où je m'y attends le moins. Le bon Dieu soulève le voile qui leur cache mes imperfections, et mes chères petites sœurs, voyant la vérité, ne me trouvent plus tout à fait de leur goût. Avec une simplicité qui me ravit, elles me disent les combats que je leur donne, ce qui leur déplaît en moi ; enfin elles ne se gênent pas plus que s'il était question d'une autre, sachant qu'elles me font un grand plaisir en agissant ainsi.

« Ah ! vraiment, c'est plus qu'un plaisir, c'est un festin délicieux, qui comble mon âme de joie. Comment une chose qui déplaît tant

pour sa totale abnégation, qui lui permirent toujours l'exercice d'une charité aussi éclairée qu'inépuisable. Tel fut même le rayonnement spirituel de cette moniale de vingt ans, qu'on vit des religieuses vieillies dans les pratiques du Carmel, venir lui demander furtivement le secret d'une perfection plus haute et d'un plus rapide avancement.

Au reste, ses premières novices, qui avaient eu quelque peine à la comprendre, furent remplacées, peu après, par des âmes plus ouvertes ou plus naturellement généreuses, qui ne tardèrent pas à marcher allégrement dans la voie indiquée par elle. C'était, pour le Carmel de Lisieux, le début d'une période de spéciale ferveur, qui ne devait plus connaître de ralentissement.

Un tel succès, d'ailleurs, ne s'explique pas uniquement par l'énergie ou la prudence de la sainte maîtresse. C'est d'un cœur « fort comme le diamant, mais plus tendre qu'un cœur de mère », que partaient ses exhortations à ses novices. Elle avait pour elles des délicatesses à faire pleurer d'attendrissement et de gratitude. Voici, à ce sujet, le témoignage d'une des religieuses qui devaient le mieux profiter de ses enseignements.

« Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne levait jamais les yeux au réfectoire, ainsi que le veut le règlement. Comme j'avais beaucoup de mal à m'y astreindre, elle composa cette prière, qui me fut une révélation de son humilité, car elle

---

à la nature peut-elle donner un pareil bonheur ? Si je ne l'avais expérimenté, je ne le pourrais croire.

« Un jour où je désirais ardemment d'être humiliée, il arriva qu'une jeune postulante se chargea si bien de me satisfaire, que la pensée de Séméï maudissant David me revint à l'esprit, et je répétai intérieurement avec le saint Roi : « *Oui, c'est bien le Seigneur qui lui a ordonné de me dire toutes ces choses.* » (II Reg., XVI, 10.)

« Ainsi le bon Dieu prend soin de moi. Il ne peut toujours m'offrir le pain fortifiant de l'humiliation extérieure ; mais, de temps en temps, il me permet de me nourrir des *miettes qui tombent de la table des enfants*. Ah ! que sa miséricorde est grande ! » — *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 190.

y demande pour elle une grâce dont j'avais seule besoin : « Jésus, vos deux petites épouses prennent la résolution de tenir les yeux baissés au réfectoire, afin d'honorer et d'imiter l'exemple que vous leur avez donné chez Hérode. Quand ce prince impie se moquait de vous, ô Beauté infinie, pas une plainte ne sortait de vos lèvres ; vous ne daigniez pas même fixer sur lui vos yeux adorables. Oh ! sans doute, divin Jésus, Hérode ne méritait pas d'être regardé par vous ; mais nous qui sommes vos épouses, nous voulons attirer sur nous vos regards divins. Nous vous demandons de nous récompenser par ce regard d'amour chaque fois que nous nous priverons de lever les yeux ; et même, nous vous prions de ne pas nous refuser ce doux regard quand nous serons tombées, puisque nous nous en humilierons sincèrement devant vous [1]. »

Pour encourager ses novices à l'exactitude ou à quelque autre mortification, elle ne craignait pas, parfois, de citer son propre exemple, mais avec une candeur qui excluait tout soupçon de vanité. A une jeune Sœur qu'elle traitait en personne sûre et de bon jugement, elle disait : « Il faut être mortifiée lorsqu'on nous sonne, lorsqu'on frappe à notre porte, jusqu'à ne pas faire un point de plus [2] avant de répondre J'ai pratiqué cela, et je vous assure que c'est une source de paix. » Et, plus tard, la novice s'étant, en effet, hâtée sous ses yeux, vers la besogne urgente, elle applaudit de tout cœur à cet acte de générosité. « Au moment de la mort, dit-elle, vous serez bien heureuse de retrouver cela ! Vous venez de faire une action plus glorieuse que si, par des démarches habiles, vous eussiez obtenu la bienveillance du gouvernement pour les communautés religieuses, et que toute la France vous acclamât comme Judith [3] ! »

[1] *Conseils et souvenirs*, p. 267.
[2] Un point de couture.
[3] *Conseils et souvenirs*, p. 275.

* * *

Mais son grand levier pour soulever les âmes, c'était la considération de l'amour et de la miséricorde de Jésus. C'est en rappelant sans cesse à ses novices les adorables attributs du Sauveur qu'elle arrivait presque toujours à relever les courages, à stimuler les bonnes volontés, à fortifier le goût et l'espérance de la perfection.

Une jeune religieuse lui demande un jour si Notre-Seigneur n'est pas mécontent d'elle en voyant toutes ses misères. « Rassurez-vous, dit Thérèse. Celui que vous avez pris pour Époux a certainement toutes les perfections désirables ; mais, si j'ose le dire, il a en même temps une grande infirmité, *c'est d'être aveugle !* et il est une science qu'il ne connaît pas, *c'est le calcul.* Ces deux grands défauts, qui seraient des lacunes fort regrettables dans un époux mortel, rendent le nôtre infiniment aimable.

« S'il fallait qu'il y vît clair et qu'il sût calculer, croyez-vous qu'en présence de tous nos péchés, il ne nous ferait pas rentrer dans le néant ? Mais non, son amour pour nous le rend positivement aveugle ! Voyez plutôt. Si le plus grand pécheur de la terre, se repentant de ses offenses au moment de la mort, expire dans un acte d'amour, aussitôt, sans calculer, d'une part, les nombreuses grâces dont le malheureux a abusé, et, de l'autre, tous ses crimes, il ne voit plus, il ne compte plus que sa dernière prière, et le reçoit sans tarder dans les bras de sa miséricorde. Mais, pour le rendre ainsi aveugle et l'empêcher de faire la plus petite addition, il faut savoir le prendre par le cœur ; c'est là son côté faible [1]... »

Elle profite de tous les incidents pour affermir ses novices dans la confiance filiale au Dieu dont la joie est de pardonner. L'une d'elles lui a fait à elle-même quelque peine,

[1] *Conseils et souvenirs*, p. 280.

et se présente pour lui demander pardon. Elle paraît alors très émue, et lui dit : « Si vous saviez ce que j'éprouve ! Je n'ai jamais aussi bien compris avec quel amour Jésus nous reçoit, quand nous lui demandons pardon après une faute ! Si moi, sa pauvre créature, j'ai senti tant de tendresse pour vous au moment où vous êtes revenue à moi, que doit-il se passer dans le cœur du bon Dieu quand on revient vers lui !... Oui, certainement, plus vite encore que je ne viens de le faire, il oubliera toutes nos iniquités pour ne plus jamais s'en souvenir... Il fera davantage : il nous aimera plus encore qu'avant notre faute [1]. »

Afin de préserver les âmes de l'attirance des choses créées, et de les détacher de ces menus objets que l'accoutumance rendrait facilement chers à des religieuses cloîtrées, la sage maîtresse leur cite des traits charmants, sans craindre parfois de se mettre en scène avec son habituelle simplicité. En voici un qui révèle, à la fois, la persistance de son goût pour les beautés champêtres et l'énergie avec laquelle elle savait se mortifier... « Un dimanche, dit-elle, je me dirigeais toute joyeuse vers l'allée des marronniers. C'était le printemps. Je voulais jouir des beautés de la nature. Hélas ! déception cruelle ! on avait émondé mes chers marronniers ! Les branches, déjà chargées de bourgeons verdoyants, étaient là, gisant à terre. En voyant le désastre, en pensant qu'il me faudrait attendre trois années avant de le voir réparé, mon cœur se serra. Cependant mon angoisse dura peu. « Si j'étais dans un autre monastère, pensai-je, qu'est-ce que cela me ferait, qu'on coupât entièrement les marronniers du Carmel de Lisieux ? » Je ne veux plus me faire de peine des choses passagères ; mon Bien-Aimé me tiendra lieu de tout. Je veux me promener sans cesse dans les bosquets de son amour, auxquels personne ne peut toucher [2]. »

[1] *Conseils et souvenirs*, p. 280.
[2] *Id.*, p. 284.

Détacher les âmes des biens extérieurs, c'était le travail classique et initial du Carmel, comme de tous les couvents. Il fallait, — tâche plus ingrate — les détacher de leur jugement propre. Dans ce but, Thérèse savait parfois manier aimablement l'ironie. Une novice se vante devant elle d'avoir su « faire prévaloir son sentiment ». — Ah ! réplique-t-elle, vous êtes dans le *faire valoir*, vous !... Moi, je me garde bien de prendre ce métier. J'aime mieux répéter avec Notre-Seigneur : « Je ne cherche point ma gloire. Un autre en prendra soin [1]. »

Il y avait, dans son petit groupe de novices, des âmes diversement tentées. Les unes connaissaient la frayeur habituelle, parfois immodérée, des jugements de Dieu ; les autres passaient, comme elle l'avait fait elle-même, par de longues périodes de sécheresse. Tantôt c'étaient des sympathies mal réglées qu'il fallait combattre, tantôt des aversions naturelles, si pernicieuses en communauté, qu'il s'agissait de dompter. Il n'est pas jusqu'à certains mécontentements contre sa propre personne ou sa direction, dont l'humble maîtresse n'eût à subir parfois l'expression aussi mortifiante qu'injustifiée.

A toutes ces âmes désireuses de progrès, mais parfois inquiètes, troublées ou prévenues, elle se donnait sans compter, à toute heure, jusqu'à l'épuisement de ses forces. Le seul signal de la cloche, l'appelant à quelque exercice commun, pouvait interrompre ses exhortations affectueuses ou consolatrices.

Toujours, il est vrai, dès la première seconde, elle obéissait à ce signal ; mais alors elle priait Dieu de secourir lui-même l'âme qui l'avait implorée, et souvent sa prière obtenait des merveilles.

« Avant ma profession, raconte une religieuse, je reçus, par ma sainte maîtresse, une grâce bien particulière. Nous avions lavé toute la journée, et j'étais brisée de fatigue,

[1] Cité dans l'*Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 92.

accablée de peines intérieures. Le soir, avant l'oraison, je voulus lui en dire deux mots, mais elle me répondit : « L'oraison sonne ; je n'ai pas le temps de vous consoler ; d'ailleurs, je vois clairement que j'y prendrais une peine inutile : le bon Dieu veut que vous souffriez seule pour le moment. »

« Je la suivis à l'oraison, dans un tel état de découragement, que, pour la première fois, je doutai de ma vocation. « Jamais je n'aurai la force d'être carmélite, me disais-je ; c'est une vie trop dure pour moi. »

« J'étais à genoux depuis quelques minutes, dans ce combat et ces tristes pensées, quand tout-à-coup, sans avoir prié, sans même avoir désiré la paix, je sentis en mon âme un changement subit, extraordinaire ; je ne me reconnaissais plus ; ma vocation m'apparut belle, aimable ; je vis les charmes, le prix de la souffrance. Toutes les privations et les fatigues de la vie religieuse me semblèrent infiniment préférables aux satisfactions mondaines ; enfin je sortis de l'oraison absolument transformée.

« Le lendemain, je racontai à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ce qui s'était passé la veille, et, comme elle paraissait très émue, je voulus en savoir la cause. « Ah ! que Dieu est bon ! dit-elle. Hier soir, vous me faisiez une si profonde pitié, que je ne cessai point, au commencement de l'oraison, de prier pour vous, demandant à Notre-Seigneur de vous consoler, de changer votre âme et de vous montrer le prix des souffrances. Il m'a exaucée [1] ! »

Ainsi la chère sainte travaillait-elle à la sanctification de ses novices, lors même qu'en apparence elle ne pouvait s'occuper d'elles.

* * *

Le désintéressement de la jeune maîtresse dépassait de beaucoup la mesure commune. Non contente de renoncer à toute possession ou avantage temporel, elle faisait un total

[1] *Conseils et souvenirs*, p. 291.

abandon, pour les âmes, de ses richesses spirituelles, d'ordinaire si précieuses et si chères même aux natures capables d'une sincère générosité. Quoi de plus émouvant que cet aveu de Thérèse, possédée, comme saint Paul, du besoin, non seulement de se dévouer, mais de se dépouiller et de se consumer pour les âmes ? « Si j'avais été riche, je n'aurais pu voir un pauvre ayant faim sans lui donner à manger. Je fais ainsi dans ma vie spirituelle. A mesure que je gagne quelque chose, je sais que des âmes sont sur le point de tomber en enfer ; alors je leur donne mes trésors, et je n'ai pas encore trouvé un moment pour me dire : « Maintenant, je vais travailler pour moi. »

Une telle libéralité ne se renfermait pas dans les limites du Carmel. On sait de quelle vive tendresse Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus continuait, même après l'entrée de Céline au couvent, à entourer sa famille restée dans le monde. En attendant que sa cousine, Marie Guérin, vînt la rejoindre au couvent, elle la voyait régulièrement au parloir avec son oncle, sa cousine Jeanne, devenue Madame La Néele, et le mari de celle-ci, aussi fervent chrétien que charitable médecin. Bien que, dans ces rencontres, la sainte enfant s'effaçât toujours, laissant la parole à ses sœurs aînées, la sûreté de son jugement et son esprit de justice étaient appréciés à ce point, qu'on la prenait souvent comme arbitre dans les légers dissentiments qui pouvaient s'élever en famille. C'est à elle aussi que volontiers chacun confiait ses peines domestiques, afin d'obtenir un conseil ou mieux une prière. Elle s'efforçait toujours de rendre la paix aux cœurs affligés. Manquait-elle son but, elle recourait à la source inépuisable de toute joie, et voici comment, dès lors, elle parvenait à rasséréner les âmes.

« Autrefois, écrit-elle, si quelqu'un de ma famille avait de la peine, et si, au parloir, je n'avais pu réussir à le consoler, je m'en allais le cœur navré ; mais bientôt Jésus me fit comprendre que j'étais incapable de consoler une âme. A partir de ce jour, je n'avais plus de chagrin quand on s'en allait triste. Je confiais au bon Dieu les souffrances de ceux

qui m'étaient chers, et je sentais bien que j'étais exaucée. Je m'en rendais compte au parloir suivant [1]. »

La charité de Sœur Thérèse s'étendait même aux gens de métier qui, pour exécuter certains travaux, étaient parfois admis à pénétrer dans la clôture. Ne pouvant, par des exhortations directes, exciter à la piété ces pauvres ouvriers, elle avait imaginé de leur faire porter, au moins, des médailles de la sainte Vierge, qu'elle prenait soin de cacher dans leurs vêtements. Enfin, bien au delà des bornes du couvent, de la famille et de la province natale, l'amour compatissant de Thérèse atteignait toutes les âmes ayant besoin de prière, de sacrifice ou de pardon.

Cette charité discrète, ingénieuse et toujours en acte, rayonnement visible de l'amour qui commandait toute sa vie, cette attirance d'une âme à la fois recueillie et débordante, ce reflet d'une innocence inviolée répandu sur tout son être, tout cela, joint à ses dons de nature, lui créait un charme extérieur dont ne se défendaient pas même les étrangers.

D'après des renseignements contemporains, on a pu donner d'elle ce portrait physique : « Elle était grande de taille. Elle avait les cheveux blonds, les yeux pers, les sourcils droits, la bouche petite, les traits fins et réguliers. Son visage, au teint de lis, était d'une coupe harmonieuse, bien proportionné, toujours empreint d'une aimable sérénité et d'une paix céleste. Enfin, sa démarche était pleine de dignité, en même temps que de simplicité et de grâce. [2] »

[1] *Conseils et souvenirs*, p. 298.

[2] Appendice à l'*Histoire d'une âme*, p. 596. — Après une enquête minutieuse, faite en 1915, sur les divers clichés photographiques conservés dans les archives du Carmel de Lisieux, le Tribunal ecclésiastique, chargé par Mgr Lemonnier de se prononcer sur l'exactitude des portraits de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, formula cette conclusion :

« Le portrait ovale, ou buste de la sainte, placé au frontipice de l'*Histoire d'une âme*, présente une synthèse très consciencieuse, et étudiée avec le plus grand soin, des meilleurs éléments d'expres-

* * *

Rien ne limitait les tendresses de cette âme rayonnante, mais certaines misères spirituelles attiraient spécialement sa pitié. C'étaient celles des malheureux vivant dans l'abandon apparent de Dieu et des hommes, au fond des solitudes sauvages, dans les pays encore fermés à l'Évangile.

Elle avait été si fortement attirée vers le Carmel d'Hanoï par le désir de travailler plus généreusement au salut des infidèles ! C'est la même inclination, mêlée à son ancien et très vif désir de participer à l'apostolat sacerdotal, qui, vers la fin de sa vie, lui fit accepter des liens de fraternité spirituelle avec deux missionnaires. Ils étaient désignés pour travailler, l'un dans les dangereux districts de la Chine idolâtre, l'autre dans la brousse de l'Afrique centrale.

Le premier, Adolphe-Jean Roulland [1] connut la jeune sainte en 1896. Il venait de recevoir le sacerdoce au Séminaire des Missions Étrangères. Avant de quitter la France sans espoir de retour, il fit demander au Carmel de Lisieux, par le P. Norbert, religieux Prémontré de Mondaye, son compatriote, qu'on voulût bien charger spécialement une religieuse du monastère de prier pour lui et pour ses missions. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fut désignée par la Mère Marie de Gonzague. Le jeune prêtre alla célébrer une messe au couvent, et il put s'entretenir au parloir, avant et après

sion fournis par les photographies diverses de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. »

C'est la reproduction de ce portrait qui figure en tête de ce volume.

[1] Le R. P. Roulland ne fut pas, dans l'ordre des dates, le *premier* missionnaire donné comme frère spirituel à Sœur Thérèse. Ses relations épistolaires avec elle furent moins fréquentes, mais non moins édifiantes, que celles qu'elle entretint avec le R. P. Bellière, qui lui fut tout d'abord présenté. Nous aurons à parler de celui-ci assez longuement plus tard. Pour ce motif, nous présentons, en premier lieu, les faits relatifs au R. P. Roulland.

le Saint Sacrifice, avec la carmélite qui acceptait de partager ses immolations.

Quel fut l'objet de ce colloque ? La modestie des deux interlocuteurs ne permit pas, sans doute, de longues effusions. Sœur Thérèse se réservait d'expliquer, plus tard, par lettre, à son frère spirituel, que leur rencontre était la réponse d'en haut à une prière adressée à Dieu par elle, le jour de sa profession. Faisant allusion, sans doute, à une confidence du prêtre, elle lui écrivit alors : « Le 8 septembre 1890, votre vocation de missionnaire était sauvée par Marie, la Reine des apôtres et des martyrs. En ce même jour, une petite carmélite devenait l'épouse du Roi des cieux. Son unique but était de sauver des âmes, surtout des âmes d'apôtres. A Jésus, son Époux divin, elle demanda particulièrement une âme apostolique. Ne pouvant être prêtre, elle voulait qu'à sa place, un prêtre reçût les grâces du Seigneur, qu'il eût les mêmes aspirations, les mêmes désirs qu'elle. Vous connaissez l'indigne carmélite qui fit cette prière. Ne pensez-vous pas, comme moi, que notre union spirituelle, confirmée le jour de votre ordination sacerdotale, commença le 8 septembre ? Je croyais ne rencontrer qu'au ciel l'apôtre que j'avais demandé à Jésus. Ce bien-aimé Sauveur, levant un peu le voile mystérieux qui cache les secrets de l'éternité, a daigné me donner, dès l'exil, la consolation de connaître le frère de mon âme, et de travailler avec lui au salut des pauvres infidèles [1]. »

Le missionnaire partit pour son district du Su-Tchuen, et Thérèse ne perdit pas de vue un seul jour la tâche, acceptée par elle, de l'aider dans l'œuvre du rachat des âmes. Mais elle était arrivée au terme de sa carrière terrestre. Elle n'eut pas le temps d'écrire plus de six lettres à l'apôtre dont elle s'était faite l'auxiliaire aussi généreuse qu'intrépide ; mais quelle flamme court à travers ces lignes, et quelles ardeurs elle dut allumer au cœur du vaillant prêtre !

[1] Lettre du 1er novembre 1896.

Avant le départ du P. Roulland, elle l'avait engagé à adresser, chaque matin, cette demande au Tout-Puissant : « Mon Dieu, permettez à Sœur Thérèse de gagner des âmes à votre amour. »

Sur le point de quitter la France, il reçut encore d'elle cette missive : « Je suis vraiment heureuse de travailler avec vous au salut des âmes. C'est dans ce but que je me suis faite carmélite ; ne pouvant être missionnaire d'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence... A votre prochaine messe, demandez à Jésus de m'embraser du feu de son amour, afin que je puisse ensuite vous aider à l'allumer dans les cœurs [1]. »

Le jeune prêtre, une fois en route, peut apprécier, mieux que jamais, la générosité de l'âme qui se dévoue pour lui : « Je voudrais, écrit-elle, que mon frère eût toujours les consolations, et moi les épreuves ; c'est peut-être égoïste ; mais non, puisque ma seule arme est l'amour joint à la souffrance. » Et encore : « Je serais bien heureuse de travailler et de souffrir longtemps pour Jésus ; aussi, je lui demande de se contenter en moi, c'est-à-dire de ne faire aucune attention à mes désirs, soit de l'aimer en souffrant, soit d'aller jouir de lui au ciel [2]. »

Mais elle pressent que l'heure des noces éternelles est proche. Cette bienheureuse attente n'éteint ni son ardeur, ni ses espoirs. Le 19 mars 1897, elle écrit encore au missionnaire : « J'espère bien que, si je quittais l'exil, vous n'oublieriez pas votre promesse de prier pour moi. Je ne désire pas que vous demandiez au bon Dieu de me délivrer des flammes du purgatoire. Sainte Thérèse disait à ses filles, lorsqu'elles voulaient prier pour elle : « Que m'importe, à moi, de rester jusqu'à la fin du monde en purgatoire, si, par mes prières, je sauve une seule âme ?... » Cette parole trouve écho dans mon cœur ; je voudrais sauver des âmes

[1] *Summarium* de 1919, p. 617, § 1918.
[2] Lettres du 30 juillet 1896 et du 19 mars 1897.

et m'oublier pour elles. Je voudrais en sauver, même après ma mort ; aussi je serais heureuse que vous disiez alors, au lieu de la prière que vous faites, et qui sera pour toujours réalisée : « Mon Dieu, permettez à ma sœur de vous faire encore aimer [1]. »

Quatre mois plus tard, Thérèse sent que son assistance va prendre fin ici-bas ; mais elle affirme à son frère spirituel que son action céleste est à la veille de commencer. « Je vous serai bien plus utile au ciel que sur la terre... Vous remercierez le Seigneur de me donner les moyens de vous aider plus efficacement dans vos œuvres apostoliques. Je compte bien ne pas rester inactive là-haut. Mon désir est de travailler encore pour l'Église et les âmes ; je le demande au bon Dieu, et je suis certaine qu'il m'exaucera [2]. »

Puis, c'est l'adieu de la religieuse et son testament suprême à l'adresse du prêtre qui continue de peiner sur les rivages lointains : « Au moment de paraître devant le bon Dieu, je comprends plus que jamais qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : travailler uniquement pour lui, et ne rien faire pour soi ni pour les créatures. Jésus veut posséder complètement votre cœur ; pour cela, il vous faudra beaucoup souffrir..., mais aussi, quelle joie inondera votre âme quand vous serez arrivé à l'heureux moment de votre entrée au ciel !...

« Je ne meurs pas, j'entre dans la vie..., et tout ce que je ne puis vous dire ici-bas, je vous le ferai comprendre du haut des cieux [3]. »

A quelques semaines de là, la sainte avait achevé sa tâche terrestre ; elle s'employait au sein de Dieu pour les chrétientés chinoises auxquelles s'était dévoué le P. Roulland [4].

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 648, § 1920.
[2] Lettre du **14** juillet 1897.
[3] **Lettre du 14 août 1897.**
[4] Le R. P. Roulland passa une douzaine d'années en Chine, d'où il fut rappelé au Séminaire des Missions-Étrangères pour y exercer les fonctions de procureur de la Société. Il a été envoyé récemment,

* * *

Un autre missionnaire avait été donné comme frère spirituel à Sœur Thérèse. Les deux dernières années de celle-ci furent embellies par un commerce de prières et de mutuels encouragements avec un jeune clerc de la Société des Pères Blancs, qui dut à son influence de généreux élans vers la perfection.

Cette correspondance vaut qu'on s'y arrête : la chère sainte n'a rien écrit de plus émouvant que ces lettres, dont l'exquise ingénuité rappelle les entretiens éthérés de sainte Scholastique et de saint Benoît.

L'abbé Bellière était encore au séminaire et n'avait pas reçu le sous-diaconat, lorsque Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, lui assura l'aide fraternelle de Thérèse.

C'était un jeune homme de vingt-et-un ans, enthousiaste et plein d'ardeur pour l'évangélisation de l'Afrique infidèle, mais que la pensée de quitter sa famille pour un exil sans fin accablait parfois cruellement. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, ayant sur lui l'avance d'un pareil sacrifice depuis longtemps accompli et de plusieurs années vécues dans les austérités du Carmel, pouvait assumer à son égard, parfois du moins, le rôle de conseillère. Elle l'accepta avec une aisance inspirée de sa foi. Elle allait l'exercer avec une simplicité affectueuse et pénétrante, qui devait rapprocher pour plusieurs mois, dans la charité de Jésus-Christ, ces deux vaillantes âmes.

La correspondance débute en octobre 1896, alors que l'abbé Bellière, torturé par l'angoisse d'un prochain départ, vient de demander à Sœur Thérèse de prier pour sa « mère » [1]. Le

avec quelques-uns de ses confrères, à Dormans (Marne), pour y desservir la chapelle du « Souvenir », bâtie en reconnaissance de la victoire de la Marne.

[1] L'abbé Bellière avait perdu sa mère quelques jours après sa naissance ; mais, par affection et reconnaissance pour les soins qu'il avait reçus d'elle, il donnait ce titre à sa tante, M^me^ veuve Barthélemy.

ton de la carmélite est à la fois digne, compatissant et éminemment religieux. « Monsieur l'abbé, votre part est vraiment belle, puisque Notre-Seigneur vous l'a choisie, et que, le premier, il a trempé ses lèvres à la coupe qu'il vous présente. Un saint l'a dit : « Le plus grand honneur que Dieu puisse faire à une âme, ce n'est pas de lui donner beaucoup, c'est de lui demander beaucoup. » Jésus vous traite en privilégié ; il veut que, déjà, vous commenciez votre mission, et que, par la souffrance, vous sauviez des âmes. N'est-ce pas en souffrant, en mourant, que lui-même a racheté le monde ? Je sais que vous aspirez au bonheur de sacrifier votre vie pour lui ; mais le martyre du cœur n'est pas moins fécond que l'effusion du sang, et, dès maintenant, ce martyre est le vôtre. J'ai donc bien raison de dire que votre part est belle, qu'elle est digne d'un apôtre du Christ [1]. »

Encouragé par un tel langage, le séminariste s'enhardit à dévoiler, non seulement ses épreuves et ses craintes, mais ses ardeurs de zèle et ses rêves de perfection. De son côté, Thérèse devine une de ces âmes droites qui n'ont besoin que de stimulant pour progresser rapidement dans l'amour ; elle l'initie peu à peu à la voie de filial abandon qu'elle s'est donné la mission d'annoncer et de faire suivre.

Elle réclame d'ailleurs un échange de services. Comme le R. P. Roulland, l'abbé Bellière devra réciter, chaque jour, pour elle, une prière dont elle lui suggère la formule : « Père miséricordieux, au nom de votre doux Jésus, de la sainte Vierge et des saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'amour, et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer [2]. »

Cette communion de biens spirituels, entre un séminariste plein d'avenir et une malade alors mortellement atteinte, a quelque chose de céleste comme le commerce de deux purs esprits. Il faut voir avec quel délicieux enjouement

[1] Lettre citée aux Appendices de l'*Histoire d'une âme*, p. 364.
[2] *Ibid.*, p. 365.

Thérèse parle de sa fin prochaine à celui qu'elle appelle désormais « son frère ».

« Vous m'avez promis de prier pour moi toute votre vie. Sans doute, elle sera plus longue que la mienne, et il ne vous est pas permis de chanter comme moi :

J'en ai l'espoir, mon exil sera court.

« Mais il ne vous est pas permis non plus d'oublier votre promesse. Si le Seigneur me prend bientôt avec lui, je vous demande de continuer chaque jour la même petite prière, car je désirerai, au ciel, la même chose que sur la terre : aimer Jésus et le faire aimer.

« Monsieur l'abbé, vous devez me trouver bien étrange. Peut-être regrettez-vous d'avoir une sœur qui paraît vouloir aller jouir du repos éternel et vous laisser travailler seul. Mais rassurez-vous. La seule chose que je désire, c'est la volonté du bon Dieu, et j'avoue que si, dans le ciel, je ne pouvais plus travailler pour sa gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie. Je ne connais pas l'avenir. Cependant, si Jésus réalise mes pressentiments, je vous promets de rester votre petite sœur là-haut. Notre union, loin d'être brisée, deviendra plus intime. Alors, il n'y aura plus de clôture, plus de grilles, et mon âme pourra voler vers vous dans les lointaines missions. Nos rôles resteront les mêmes. A vous les armes apostoliques, à moi la prière et l'amour [1]. »

En attendant le départ pour l'éternelle patrie, Thérèse s'applique à acheminer rapidement vers les sommets ce fervent séminariste qu'elle n'a jamais vu, mais qui, à travers sa prose « rude et courte », lui a laissé deviner ses aspirations vers une parfaite union à Dieu. Elle le stimule, et, à la fois, l'encourage : « J'ai pensé la même chose que votre directeur. Vous ne pouvez être un saint à demi. Il vous faudra l'être tout à fait ou pas du tout. J'ai senti que vous aviez une âme énergique, et c'est pour cela que je fus

[1] Lettre en partie inédite, 24 février 1897.

heureuse de devenir votre sœur. Ne croyez pas m'effrayer en me parlant de vos « belles années gaspillées ». Non, je remercie Jésus, qui vous a regardé d'un regard d'amour, comme autrefois le jeune homme de l'Évangile. Plus heureux que lui, vous avez répondu fidèlement à l'appel du divin Maître ; vous avez tout quitté pour le suivre, et au plus bel âge de la vie, à dix-huit ans [1] ! »

Non contente de combattre ses appréhensions, elle s'efforça de le lancer dans la voie de la confiance éperdue. « Ah ! mon frère, depuis qu'il m'a été donné de comprendre, moi aussi, l'amour du Cœur de Jésus, j'avoue qu'il a banni de mon cœur toute crainte. Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force, qui n'est que faiblesse ; mais, plus encore, ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour. Comment, lorsqu'on jette ses fautes avec une confiance toute filiale dans le brasier dévorant de l'amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour [2] ? »

Tel est cet apostolat exercé par une jeune carmélite presque mourante à l'égard d'un futur apôtre. Ses exhortations devaient porter leurs fruits, puisque, peu de temps après, l'abbé Bellière priait Sœur Thérèse de demander pour lui la grâce du martyre.

Cette correspondance se poursuivra de plus en plus simple, candide, dégagée de tout alliage humain, jusqu'aux derniers jours de la chère sainte, et nous devrons, en notant ses préoccupations suprêmes, recueillir les ardentes adjurations et les cris d'espérance qu'elle enverra, jusqu'au bout, au futur missionnaire.

* * *

Malgré le caractère exclusivement surnaturel de cette correspondance entre Thérèse et ces deux ecclésiastiques, que

[1] Lettre inédite, 21 juin 1897.
[2] *Ibid.*

ses supérieurs lui avaient désignés comme frères, elle n'était pas sans discerner les inconvénients qui pourraient résulter, un jour ou l'autre, de semblables relations, si son exemple devait être suivi. Aussi, voulut-elle, avant d'expirer, donner humblement à Mère Agnès de Jésus un conseil de circonspection. « Plus tard, dit-elle, un grand nombre de jeunes prêtres, sachant que j'ai été donnée comme sœur spirituelle à deux missionnaires, demanderont ici la même faveur. Ce peut être un danger. C'est seulement par la prière et le sacrifice que nous pouvons être utiles à l'Église. La correspondance doit être très rare, et il ne faut pas la permettre du tout à certaines religieuses qui en seraient préoccupées, et croiraient faire des merveilles, ne faisant, en réalité, que blesser leur âme et tomber, peut-être, dans les pièges subtils du démon. Ma Mère, ce que je vous dis est bien important ; ne l'oubliez pas quand j'aurai disparu [1]. »

Ainsi notre sainte n'avait garde de méconnaître que la charité apostolique doit toujours être réglée par la prudence. L'amour qu'elle prodiguait au prochain, comme expression ou conséquence de sa dilection pour le Sauveur crucifié, était bien « l'amour vigilant et circonspect » que requiert l'auteur de l'*Imitation*.

Son effort pour agir selon Dieu avait visé tout d'abord la vertu qui est au sommet de la perfection morale, l'amour. A force de générosité, elle avait donné les plus beaux exemples de cette vertu, et c'est cette pratique héroïque de la charité qui permettait récemment au Souverain Pontife Pie XI de présenter la petite Thérèse comme modèle à notre siècle bruyant et agité : « Le caractère de notre temps, disait le Saint-Père, tous le savent et le sentent, est celui du mouvement, de l'action empressée et constante... Or, dans cette course, dans ce déplacement de tous les instants, on oublie trop quelle est la substance intime, le vrai

[1] *Summarium* de 1919, p. 562, § 1553.

prix de toute action et de toute sainteté : c'est la charité. Le Cœur de Dieu a daigné nous le révéler.

« Il y a, en vérité, bien d'autres vertus qui sont nécessaires ; mais de toutes, la plus grande est la charité, *Major horum caritas* [1], et cette vertu supplée aux lacunes qui peuvent se trouver dans l'exercice des autres. Elle est le véritable amour de Dieu, et, pour ce motif, elle est aussi l'amour du prochain. Car si nous aimons vraiment Dieu, nous ne pouvons pas ne pas aimer ceux que Dieu lui-même a aimés jusqu'à donner sa vie pour eux, comme il l'a donnée pour nous.

« Or, considérez la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus, vraie fleur d'amour venue du ciel sur terre pour émerveiller le ciel et la terre. C'est un cœur, c'est une âme tendrement enfantine, qui est, en même temps, apostolique jusqu'à l'héroïsme. Elle est toute remplie, toute vibrante de l'amour de Dieu et de l'amour de Jésus, d'un amour tendre et fort, simple et profond, qui lui inspire des transports d'abandon filial et des gestes magnifiques d'apôtre et de martyre [2]. »

Ses gestes d'apôtre, nous les avons déjà énumérés en partie. Mais puisque, sans souffrance, il est impossible de vivre d'amour [3], il nous faut exposer avec de nouveaux détails les diverses phases du martyre que lui imposa sa tendresse pour Jésus.

---

[1] I Corinth., XIII, 13.

[2] *Discours de Sa Sainteté le Pape Pie XI, à l'occasion de la promulgation du Décret di Tuto,* 19 mars 1925.

[3] *Sine dolore, non vivitur in amore.* Imit., l. III, ch. V.

CHAPITRE XI

RÔLE PROVIDENTIEL DE LA DOULEUR DISCERNÉ ET EXPOSÉ PAR THÉRÈSE. — SA PRATIQUE PARFAITE DES VERTUS PROPREMENT RELIGIEUSES : PAUVRETÉ, CHASTETÉ ET OBÉISSANCE. — SON AMOUR DE LA CROIX CONDITION ET CONSÉQUENCE DE SON AMOUR POUR JÉSUS.

Dieu n'a pas fait la douleur. Elle est le fruit du péché ; mais, par une disposition miséricordieuse de l'infinie bonté, elle en peut devenir le remède et le préservatif.

La souffrance expie. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'ignorait pas cette vertu lorsqu'elle se proposait, en entrant au Carmel, de réparer pour les pécheurs. La souffrance éclaire, désabuse et délivre. Le grand, l'unique obstacle à l'amour de Dieu est l'amour aveugle et désordonné de la créature. Or, ce désordre, dangereux pour l'âme en tout temps, l'est particulièrement durant les périodes de prospérité et de succès. « Notre vie sur la terre, dit Mgr Gay, est toute pleine de mirages, et plus nous sommes mondains par l'esprit, plus ces mirages se multiplient et ont de puissance pour nous séduire. Nous convenons parfois que nous sommes trompés et trahis ; mais au fond, il nous plaît de l'être, et, tant que la souffrance ne s'ingère pas dans cette vie fantastique, nous y trouvons de tels charmes, qu'ils font pâlir et trop souvent éclipsent en nous ceux mêmes du paradis... A ce mirage extérieur, joignez les illusions qu'habituellement, mais surtout dans le temps de nos prospé-

rités, nous nous faisons presque tous sur nous-mêmes. Que de vaines assurances et que de présomption dans l'homme, dès qu'il ne sent plus rien qui le gêne ou l'afflige ! Que de choses il oublie ! Que d'autres il imagine ! Quelle complaisance il prend en son état ! Qu'il reste seulement ainsi quelques années sans souffrance physique et morale, la vie lui apparaissant alors une sorte de ciel, il ne sera plus guère éloigné de se regarder comme un dieu. En somme, cet homme est aveugle ; cela est la pire des conditions où se puisse trouver un être dont la loi est de marcher, et qui, sous peine de mort, ne doit jamais quitter la voie droite. Vienne alors la douleur, — et, Dieu merci, elle vient — la vie reprend son caractère sérieux, austère, pénitent, c'est-à-dire son caractère vrai [1]. »

* * *

Sœur Thérèse avait depuis longtemps compris cette doctrine, elle qui, dès l'âge de quatorze ans, écrivait : « C'est bien vrai que la goutte de fiel doit être mêlée à tous nos calices ; mais je trouve que les épines aident beaucoup à se détacher de la terre ; elles font regarder plus haut que ce monde [2]. »

Ce n'est pas elle, certes, qui aurait imputé à Dieu la volonté de faire souffrir sa créature sans un dessein ultérieur d'amour. « Oh ! non, écrit-elle, jamais notre souffrance ne le rend heureux ; mais cette souffrance nous est nécessaire : alors, il nous l'envoie comme en détournant la tête [3]. » Et encore : « Il lui en coûte de nous abreuver à la source des larmes, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à le « connaître comme il se connaît, à devenir des

[1] *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 312.
[2] Lettre à Sœur Agnès de Jésus, 1887.
[3] *L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 107.

dieux nous-mêmes... » Nous ne sommes pas encore dans notre patrie, et la tentation doit nous purifier comme l'or sous l'action du feu [1]. »

C'est cette vue claire des amoureux desseins de Dieu qui, même avant son entrée au couvent, fit accepter de tout cœur à la jeune fille les petits chagrins de la vie de pensionnaire, ses peines de conscience parfois cuisantes, et plus tard, au Carmel, sa douloureuse tentation contre la foi.

Aux âmes aveuglées par la « fascination des bagatelles » terrestres, comme à celles qui sont appelées à une perfection supérieure, Dieu envoie d'ordinaire, à une heure souvent imprévue, quelque grande épreuve qui révèle manifestement son action, soit en dissipant de force les ténèbres, soit en brisant les derniers liens qui retardaient l'essor vers les cimes.

Thérèse avait recueilli, toute jeune, les premiers fruits de la souffrance. « L'épreuve, avoue-t-elle, avait mûri et fortifié mon âme, de telle sorte que rien ici-bas ne pouvait plus l'attrister [2]. »

Il lui restait à se jeter tout entière entre les bras de Dieu, à la vue de la fragilité de ses plus solides appuis humains. C'est alors que la Providence envoya à son père la terrible épreuve qui devait l'atteindre elle-même si cruellement. Elle en comprit, dès la première heure, le sens et la portée, comme en témoignent ces lignes, qu'elle adressait alors à sa sœur Céline : « Comment donc Jésus a-t-il fait pour détacher notre âme de tout le créé ? Ah ! il a frappé un grand coup, mais c'est un coup d'amour... Dieu est admirable, mais surtout il est aimable [3]. »

Assurément, de telles catastrophes éclairent vivement sur le néant des joies d'ici-bas, et entraînent vigoureusement du côté du ciel ; elles ne sauraient toutefois extirper de l'âme

[1] *L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 108.
[2] *Ibid.*
[3] Lettre du 14 juillet 1889.

humaine, même sincèrement livrée à Dieu, les trois concupiscences, toujours vivaces en chaque fils d'Adam depuis la faute originelle. Ces penchants sont des forces sans cesse agissantes pour retourner peu à peu vers la créature le pauvre cœur qui s'en est dépris, si bien que le plus sûr moyen de s'affermir dans l'union au souverain Bien est de s'engager en conscience à une lutte sans trêve contre ces éternels ennemis.

De là l'utilité et la haute portée des vœux de religion. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui n'avait jamais « donné à Dieu que de l'amour », et qui voulait progresser jusqu'à la dernière heure dans cette intimité sacrée, devait prendre les moyens de s'affermir pour toujours dans cette bienheureuse disposition. Elle avait prononcé de grand cœur les vœux qui la liaient au divin Maître ; elle devait, quoi qu'il lui en coûtât, accomplir avec une fidélité héroïque ces engagements qui la fixaient dans son amour. Pour elle, les observer, c'était encore donner de l'amour à Jésus. Citons quelques traits de sa vie religieuse, qui, s'ajoutant aux faits déjà énumérés, montreront avec quelle vigueur elle entendait mener ce combat contre les convoitises qui l'engageaient à partager son cœur.

* * *

Les exemples de sa pauvreté religieuse que nous avons rappelés sont déjà saisissants ; ils sont loin toutefois d'exprimer tout le détachement de la sainte au regard des biens terrestres.

Elle se distingua d'abord par sa patience à supporter des privations que n'imposait pas la règle, et qui auraient dû lui être évitées par une charité plus attentive. Loin de réclamer, elle s'efforçait de consoler Mère Agnès de Jésus, qui parfois s'affligeait de ces négligences : « Ne vous tourmentez pas pour moi, je vous en prie ! je suis encore trop bien soignée. »

Elle était très sensible au froid, et devait avouer, dans

sa dernière maladie, qu'elle en avait souffert, au Carmel, « jusqu'à en mourir ».

« Lorsque la température était très rigoureuse, raconte une de ses sœurs, après avoir été transie de froid tout le jour, la Servante de Dieu allait, le soir, après Matines, se réchauffer quelques instants, selon l'usage, à la salle de communauté. Mais, pour regagner sa cellule, il lui fallait faire cinquante mètres au grand air, sous les cloîtres ; le reste du trajet, dans l'escalier et le long corridor glacial, achevait de lui ôter le peu de chaleur si parcimonieusement accordé.

« Aussi, lorsqu'elle s'étendait sur sa paillasse, s'enveloppant de ses deux pauvres couvertures, ne trouvait-elle qu'un repos coupé de fréquentes insomnies. Il lui arrivait même parfois de passer la nuit entière à trembler de froid sans pouvoir dormir. Si, dès les premières années, elle l'eût dit à la maîtresse des novices, elle aurait obtenu aussitôt un soulagement ; mais elle voulut accepter cette rude mortification sans se plaindre, et ne la révéla que sur son lit de mort [1]. »

A force de vertu, et malgré ses instincts naturels d'élégance, elle était arrivée, nous le savons, à une indifférence absolue pour la forme et l'arrangement des vêtements ; non qu'elle les portât avec une négligence affectée, mais elle les acceptait, tels qu'ils étaient, sans le moindre déplaisir. On l'avait gratifiée d'une robe qui lui allait fort mal, et, comme on lui demandait si elle n'en éprouvait pas quelque dépit : « Pas le moindre ! affirma-t-elle. Pas plus que si c'était celle d'un Chinois, là-bas, à deux mille lieues de nous ! »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, si éloignée par goût des objets disgracieux, les conservait de préférence à d'autres. Elle recherchait aussi, pour son usage, les ustensiles incommodes. C'est ainsi que, durant toute sa vie religieuse, elle se servit d'une petite lampe dont elle ne pouvait remonter

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 233.

la mèche qu'en la tirant avec une épingle. Lors de l'entrée de Céline au couvent, elle lui passa son écritoire et son bénitier, qui étaient convenables, et les remplaça par des objets hors d'usage, qu'elle était allée chercher au grenier. Elle faisait durer ses plumes jusqu'à l'extrême usure, et, lorsqu'elle dut composer son autobiographie, elle utilisa pour son manuscrit deux séries de misérables cahiers, dont le dernier des écoliers eût hésité à se servir.

Même esprit de détachement au sujet de ses poésies. Elle les griffonnait sur de vieilles enveloppes de lettres ou des papiers de rebut. Elle eût aimé à posséder au moins une copie de ces strophes, afin de les chanter en travaillant ; mais elle les donnait à tout venant, si bien qu'elle se vit réduite à n'avoir aucun exemplaire de ses propres œuvres, et incapable de les utiliser pour son agrément ou sa dévotion.

Elle devait pratiquer jusqu'au bout la sainte pauvreté avec la même rigueur. Au cours de sa dernière maladie, elle suppliait qu'on ne lui donnât pas de remèdes chers. Elle se privait même de demander de l'eau glacée, ou des raisins, qu'on lui avait offerts, disant qu'elle ne pouvait pas réclamer ce qui lui faisait simplement plaisir, sans lui être nécessaire [1]. Elle passa les nuits, le plus longtemps possible, sur la dure paillasse de sa cellule assez éloignée du centre de la communauté, heureuse de ne pas incommoder par ses fréquents accès de toux les Sœurs qui reposaient à l'infirmerie. Or, voici, au dire de sa sœur Céline, tout le confort que lui réservait ce réduit. « Après qu'on lui avait fait des pointes de feu — un jour, j'en comptai jusqu'à cinq cents — elle allait, le soir venu, se coucher sur sa paillasse. N'ayant point la permission de lui mettre un matelas (j'étais alors aide infirmière), je n'avais d'autre ressource que de plier en quatre une grande couverture, et de la mettre sous son drap [2]. »

[1] Cf. *Summarium* de 1919, p. 402, § 1018.
[2] *Ibid.*, p. 394, § 1001.

Soumise à tous les assujettissements que peut inspirer la stricte pauvreté, comme de ramasser une allumette ou un bout de papier, Sœur Thérèse tenait à ne laisser sans emploi aucune minute de son temps. Elle voulait, de plus, que ses novices fussent très scrupuleuses à cet égard, « parce que, disait-elle, le temps ne nous appartient pas ».

Mais voici qui dépasse le mérite du dépouillement matériel. Il arrivait qu'en récréation ou ailleurs, une religieuse, avec plus ou moins d'inconscience, se prévalait des réflexions ou des lumières de la sainte comme d'une trouvaille personnelle. Celle-ci souffrait en silence, se gardant bien de faire valoir ses droits, et reconnaissant avec douceur que cette pensée appartenait, non pas à elle, mais à l'Esprit-Saint.

C'est ainsi qu'après avoir renoncé à toute possession terrestre, elle sacrifiait encore les biens de l'intelligence, qui font partie intégrante de la personne, et dont la privation ne s'opère jamais sans blessure.

Un mot maintenant des précautions que lui suggéra toujours, contre les séductions de la chair, l'infinie délicatesse de sa chasteté.

* * *

Dès l'enfance, cette âme si suavement pure se trouvait comme exilée et gênée dans son enveloppe mortelle. « J'ai toujours été mal à l'aise dans mon corps ; toute petite déjà, il m'était un embarras. » Aussi de quelle impression de sainte réserve on se sentait pénétré en l'approchant ! quel profond respect elle imposait à tous !

Elle était si pure, en effet, et si simple à la fois, qu'on pouvait lui confier n'importe quelle tentation : on savait à l'avance qu'elle n'en serait pas troublée.

Ce n'est pas que, de sa nature, elle se sentît invulnérable ; mais elle avait remis la garde de son innocence à la Vierge Marie et à saint Joseph ; forte de leur protection, elle se tenait en paix, même en présence des occasions dangereuses qu'elle ne pouvait éviter.

On se rappelle son ardente prière à Notre-Dame-des-Victoires, à la veille de son départ pour l'Italie. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait craint les embûches de Satan au cours de ce pèlerinage entrepris en faveur de sa vocation. Sans parler des musées et des places publiques, qu'elle traversa sans se laisser effleurer par un souffle malsain, elle dut subir deux rencontres, qui lui firent implorer une assistance spéciale de la Reine du ciel.

A Bologne, les pèlerins se trouvèrent, à la descente du train, entourés d'une nuée d'étudiants dont les démonstrations bruyantes n'étaient pas sans les inquiéter. L'un d'eux, au milieu de la bagarre, dévisagea un instant Thérèse avec effronterie, la saisit et l'emporta en un clin d'œil de l'autre côté de la voie ; mais la sainte enfant, se recommandant à la sainte Vierge, lui lança un tel regard, qu'il resta interdit et s'éloigna confus [1].

Une tentation plus subtile devait, plus tard, la solliciter. Un jeune voyageur, pèlerin lui aussi, et fort bien élevé, eut, un instant, pour elle des attentions un peu trop empressées. Elle répondit à ses avances par la plus froide réserve : c'était le meilleur moyen de dominer les tendances affectueuses de sa propre nature. Lorsqu'elle fut seule avec Céline, elle lui avoua sa souffrance : « Oh ! qu'il est grand temps que Jésus me soustraie au souffle empoisonné du monde ! Je sens que facilement mon cœur se laisserait prendre à l'affection, et, là où les autres périssent, je périrais, moi aussi, car toute créature est faible, et moi la première. » Elle devait écrire, à ce sujet, dans son *Autobiographie* : « Je n'ai donc aucun mérite à ne m'être pas livrée à l'amour des créatures, puisque je n'en fus préservée que par la grande miséricorde du bon Dieu [2]. »

Elle avait confié sa virginité à Marie et à Joseph ; elle la plaçait, de plus, sous la garde de l'humilité, ce qui ne l'em-

[1] *Summarium* de 1919, p. 398, § 1007.
[2] *Ibid.*, p. 632, § 1869, 1870.

pêchait pas de prendre, pour la conserver, les précautions les plus minutieuses. Dieu récompensa cette vigilance en lui épargnant, selon son propre témoignage, toute suggestion intérieure contre la chasteté. D'ailleurs, elle savait discerner avec sagacité les pièges de l'ennemi, et reconnaissait même le profit que pouvait tirer de la lutte une âme simple et abandonnée à Dieu. C'est dans ce sens qu'elle écrivait à une jeune fille du monde : « Les cœurs purs sont souvent environnés d'épines... Alors, les lis croient avoir perdu leur blancheur ; ils pensent que les épines qui les entourent sont parvenues à déchirer leur corolle... ; mais les lis au milieu des épines sont les bien-aimés de Jésus. Bienheureux celui qui a été trouvé digne de souffrir la tentation [1] ! »

* * *

Fidèle, jusqu'au scrupule exclusivement, aux promesses virginales faites au divin Époux, Sœur Thérèse lui avait encore sacrifié, par amour, un bien plus intime et plus cher que les possessions terrestres et même que les jouissances du cœur : l'usage de sa volonté propre. Elle sentait que, pour aimer Jésus « comme il n'avait jamais été aimé [2] », elle devait se dépouiller pour toujours, non plus seulement de ce qu'elle possédait, mais d'elle-même.

Au témoignage de ses contemporaines du cloître, Thérèse fut, dès le premier instant de sa vie monastique, un admirable modèle d'obéissance. « Jamais, déclare l'une d'elles, je ne l'ai vue commettre la plus petite infidélité contre la règle. Elle était attentive à obéir jusque dans les moindres détails. Quand notre Mère faisait quelques recommandations, elle les suivait à la lettre et n'y manquait jamais. Elle quittait tout dès le premier son de la cloche, même au

[1] *Summarium* de 1919, p. 400, § 1013.
[2] C'était le vœu qu'elle avait ainsi héroïquement exprimé.

milieu d'une conversation, si intéressante fût-elle. Si elle était appliquée à un ouvrage de couture, elle laissait aussitôt son aiguille, sans même achever le point commencé [1]. » Sa sœur Marie voulait un jour, tandis que la cloche sonnait, achever d'écrire quelque chose qu'elle venait de lui dire, et qu'elle craignait elle-même d'oublier. Elle l'en reprit doucement, mais nettement : « Il vaudrait beaucoup mieux perdre cela, et faire un acte de régularité. Si l'on savait ce que c'est ! »

La maîtresse des novices, Sœur Marie des Anges, a cité un trait assez pittoresque de sa religieuse ponctualité. « Un jour d'hiver que, profitant de l'autorisation d'usage, elle s'était dépouillée de ses bas de grosse bure tout humides pour les faire sécher près du feu pendant la récréation, on vint l'avertir qu'on sonnait à la sacristie, dont elle avait alors la charge. Mettant simplement ses souliers de corde, que nous nommons alpargates, elle traversa deux cloîtres, sans s'inquiéter de l'imprudence qu'elle commettait en s'exposant de la sorte à la bise glaciale. Combien auraient demandé une minute de répit ! Pour elle Dieu avait parlé, elle courait à l'appel du devoir, sans s'inquiéter du reste [2]. »

De tels actes n'étaient que la mise en pratique de sa théorie sur l'obéissance. N'a-t-elle pas écrit dans l'*Histoire d'une âme* : « Que les simples religieuses sont heureuses ! Leur unique boussole étant la volonté des supérieurs, elles sont sûres de ne pas se tromper... Mais lorsqu'on cesse de consulter cette boussole infaillible, aussitôt l'âme s'égare dans des chemins arides, où l'eau de la grâce lui manque bientôt [3]. »

Il ne lui fallait pas moins que cette fermeté de principes pour s'imposer les dures privations que requérait, à ses yeux, l'obéissance religieuse exactement comprise. Voici

[1] *Summarium* de 1919, p. 480, § 1297.
[2] *Ibid.*, p. 678, § 2042.
[3] *Ibid.*, p. 698, § 2043.

quelques autres faits, dont témoigne sa sœur aînée, et qui montrent de quelle rigueur elle savait user contre elle-même, afin de répondre sans retard aux ordres du Maître. « Il est défendu au Carmel, dit Sœur Marie du Sacré-Cœur, de lire des livres ou des bulletins qui ne sont pas à notre usage particulier, ne serait-ce que quelques mots. Après une retraite prêchée, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus me dit qu'elle s'était accusée d'avoir regardé une feuille d'un catalogue de nouveautés. Et, comme je lui faisais remarquer qu'il n'était pas défendu de regarder des images : « C'est vrai, reprit-elle, mais le Père m'a dit qu'il est plus parfait de s'en priver. Pourtant, en étalant à mes yeux quelque chose des vanités du monde, cela élevait plutôt mon âme vers le bon Dieu. Mais, à présent, quand je trouve de ces gravures, je ne les regarde plus. »

« Elle me confia que, notre Mère Prieure ayant permis à Mère Agnès de Jésus de lui parler quelquefois, c'était pour elle l'occasion d'un bien grand sacrifice, car n'ayant pas reçu, de son côté, la permission de lui révéler ses pensées intimes, elle se bornait à entendre les confidences de celle qu'elle appelait « sa petite Mère », sans lui faire les siennes. Cependant elle n'aurait eu qu'un mot à dire pour en obtenir l'autorisation. « Mais, déclarait-elle, il ne faut pas se faire donner de permissions qui puissent adoucir les sacrifices de la vie religieuse, car alors, ce serait une vie naturelle et sans mérite. »

Des circonstances critiques, et spécialement de pénibles incertitudes, devaient mettre à une plus dure épreuve encore l'obéissance de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. On sait quel service lui rendit, au cours d'une retraite, le P. Alexis, en saisissant nettement la portée de ses aspirations vers la sainteté, et en lui dévoilant sans hésitation les desseins de Dieu sur elle. Or, par un capricieux abus d'autorité, la Mère Marie de Gonzague lui interdit, après une première entrevue, de retourner à loisir, comme elle le permettait à d'autres, l'entretenir des affaires de son âme. Thérèse en souffrit beaucoup, mais eut soin de le faire en silence.

C'est surtout pour mieux pratiquer l'obéissance que la chère sainte avait demandé à être maintenue au noviciat après le temps ordinaire de probation, et qu'elle y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Quand on songe que la maîtresse des novices était alors la Mère Marie de Gonzague, qui cumula même cette charge avec l'office de prieure, on admire sans réserve l'abnégation de la jeune religieuse, choisissant de rester indéfiniment soumise, pour les moindres détails, à une supérieure qui l'avait si peu ménagée.

En outre, Mère Marie de Gonzague établissait volontiers une multitude de petits règlements que, par défaut de mémoire, elle négligeait ensuite de faire observer, et qui, une fois tombés en désuétude, devenaient lettre morte pour la communauté. Malgré tout, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus continuait à s'y conformer, jusqu'à ce qu'ils fussent dûment et expressément rapportés.

Cette fidélité à suivre des prescriptions oubliées ou périmées lui coûtait cher parfois. Elle a raconté elle-même la mésaventure que lui attira un certain aveu, qu'elle faisait quotidiennement par soumission à un ordre reçu : « Notre maîtresse, dit-elle, m'avait commandé, pendant mon postulat, de l'avertir chaque fois que j'aurais mal à l'estomac. Or, cela m'arrivait tous les jours, et ce commandement fut pour moi un véritable supplice. Quand le mal d'estomac me prenait, j'aurais préféré cent coups de bâton à l'obligation d'aller le dire ; mais je le disais néanmoins chaque fois, par obéissance. Sœur Marie des Anges, qui ne se souvenait plus de l'ordre donné par elle, me disait alors : « Ma pauvre enfant, jamais vous n'aurez assez de santé pour suivre la règle ; c'est trop fort pour vous. » Et elle s'en allait demander pour moi des remèdes à la Mère Marie de Gonzague, qui, étonnée et mécontente au récit de mes aveux quotidiens, répliquait vivement : « Cette enfant se plaint toujours !... Si elle ne peut porter ses maux, sa place n'est pas parmi nous ! » J'ai pourtant, bien longtemps encore, continué, par pure obéissance, à confesser mes maux d'estomac, au risque d'être renvoyée, jusqu'à

ce qu'enfin le bon Dieu, prenant en pitié ma faiblesse, permit qu'on me déchargeât de l'obligation de faire cet aveu [1]. »

C'est également par obéissance, et contrairement à toutes ses inclinations personnelles, qu'elle écrivit l'*Histoire d'une âme*. Il fallut un ordre formel de sa Prieure pour la décider à un acte qui, spontanément accompli, eût été, à ses yeux, une faute contre l'humilité. On peut juger de sa disposition à ce sujet par sa réponse à une religieuse qui lui avait annoncé le dessein d'écrire, elle aussi, l'histoire de sa vocation : « Gardez-vous, dit-elle, de faire une chose pareille. Vous ne le pourriez pas sans permission, et je vous conseille de ne pas la demander. Pour moi, je ne voudrais rien écrire sur ma vie sans un ordre spécial, et un ordre que je n'aurais pas sollicité. C'est plus humble de ne rien écrire sur soi. Les grandes grâces de la vie, comme celle de la vocation, ne peuvent s'oublier. Le souvenir de ces grâces vous fera plus de bien si vous vous bornez à le repasser dans votre mémoire que si vous le confiez au papier [2]. »

A l'exemple de son Maître crucifié, la jeune sainte devait obéir jusqu'à la mort.

Dans les derniers jours de sa vie, alors qu'elle était brûlée par la fièvre, sa sœur Marie voulut, afin de lui procurer un peu de fraîcheur, enlever le drap qui couvrait ses pieds. Elle l'arrêta d'un mot : « Je voudrais bien, mais ce n'est peut-être pas permis. Vous demanderez à notre Mère. » Elle crut même devoir conserver la couverture de laine dont le poids l'accablait, parce qu'autrefois Mère Marie de Gonzague, s'adressant à des religieuses valides, avait déclaré qu'il était louable de supporter cette couverture, même en été [3].

[1] *Summarium* de 1919, p. 518, § 1393.
[2] *Ibid.*, p. 724, § 2794.
[3] *Ibid.*, p. 588, § 1677.

* * *

Perpétuellement fidèle, depuis sa profession, à la pratique sévère de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait ainsi tenu à l'écart toute créature mortelle capable d'entraver, si peu que ce fût, son union avec le Bien-Aimé. C'est toujours de l'amour que, par cette lutte héroïque, elle avait donné au divin Maître. La souffrance, cruelle parfois, de ces efforts répétés contre la tentation, l'avait maintenue, en pleine tempête, tout près de Dieu, sous son regard et sur son cœur. A ce titre, elle appréciait et subissait avec joie le traitement divin de la douleur. Mais cette vertu préservatrice de l'épreuve et la faculté que possède l'adversité de retenir l'âme sur les pentes dangereuses, n'explique pas entièrement l'amoureux attrait de Thérèse pour la souffrance et l'ardeur avec laquelle elle gravit, jusqu'au bout, son calvaire [1].

[1] Ce n'est pas, d'ailleurs, la souffrance corporelle qui avait été son principal moyen de renoncement et de rédemption. Elle trouvait même que certains auteurs qui ont raconté la vie des saints insistent trop sur leurs pénitences extraordinaires comme étant la preuve et presque l'indispensable caractère de la sainteté.

« Cela trouble les âmes, disait-elle. Plusieurs s'imaginent que, pour plaire à Dieu, il faut s'adonner absolument à des pratiques exagérées de mortification, et alors, le démon les trompe et les fait tomber dans certaines illusions dangereuses : préoccupation d'elles-mêmes, orgueil, etc. »

Un jour, dans la dernière année de sa vie, se promenant au jardin pendant la récréation, Thérèse aborda encore ce sujet avec Mère Agnès de Jésus et lui dit : « Il y a dans la vie du Bienheureux Henri Suso un passage qui m'a frappée relativement aux pénitences corporelles. Il en avait fait d'effroyables qui avaient ruiné sa santé, quand un ange lui apparut et lui dit de cesser, ajoutant : « Tu n'as encore combattu que comme simple soldat ; à présent, je vais t'armer chevalier. » Et il fit comprendre au saint la supériorité du combat spirituel sur les macérations de la chair. « Eh bien, ma Mère, conclut Sœur Thérèse, le bon Dieu n'a pas voulu de moi comme simple soldat,

Elle considérait, nous le savons, la douleur acceptée et aimée comme un moyen de procurer, en elle-même et chez les autres, un supplément à la passion du Christ. Il convient de se placer un instant à ce point de vue, afin de comprendre cet attrait pour la souffrance, qui fit de l'angélique carmélite, toujours souriante sous le poids de sa croix, la martyre de l'amour divin que célébrait récemment Pie XI [1].

Sans doute, la Passion bénie du Sauveur possède, en elle-même, une efficacité sans bornes ; mais cette efficacité ne devient parfaite chez les chrétiens et ne produit en eux tous ses effets, qu'autant que, participant à cette divine Passion par la foi et les sacrements, ils s'y associent également, autant qu'ils le peuvent et que Dieu le leur demande, par une imitation réelle et une condoléance effective. « Si quelqu'un n'a pas souffert pour Jésus et avec Jésus, dit Mgr Gay, il ne peut être sûr d'aimer Jésus [2]. »

Il est probable que Sœur Thérèse avait médité cette parole du pieux évêque, spécialement écrite pour les Carmels. En tout cas, elle fait aisément comprendre que ces vertus crucifiantes de patience dans l'épreuve de la foi, de dévouement sans bornes au prochain, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, étaient à la fois la condition et l'épanouissement de l'amour de compassion que, dès l'enfance, la sainte moniale avait voué au Sauveur immolé [3].

j'ai été tout de suite armée chevalier, et je suis partie en guerre contre moi-même, dans le domaine spirituel, par l'abnégation, les petits sacrifices cachés ; j'ai trouvé la paix et l'humilité dans ce combat obscur, où la nature n'a aucune prise. »

[1] *Discours à l'occasion de la promulgation du décret di Tuto* (vers la fin).

[2] *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 327.

[3] A cette raison de l'attrait de Thérèse pour la souffrance, un des auteurs qui ont le mieux écrit d'elle en ajoute d'autres, également de haute importance. « L'amour, dit-il, porte en soi un germe de souffrance, et le germe, d'ordinaire, se développe avec lui. Il est impossible d'aimer Dieu ardemment sans souffrir. C'est une souffrance d'abord de le voir si peu aimé et si fort offensé. C'en est une autre de ne pas l'aimer soi-même à la mesure de ses désirs. On souffre

Quant à cet amour lui-même, amour tendre et fort, confiant et filial, qui fut, pour elle, la source de tant d'autres perfections, elle laisse entendre qu'elle l'obtint surtout en vertu d'une grâce de choix, appréciée et mise à profit, dès ses premiers ans, par une coopération continue.

Elle progressa néanmoins dans cette dilection sainte et dans sa grande charité pour le prochain, surtout pour les « petites âmes » appelées à se sanctifier dans un cadre de vie ordinaire.

Elle s'est proposé, en racontant sa propre histoire, de décrire la méthode qui avait favorisé sa marche en avant, et qu'elle a nommée « la petite voie d'enfance spirituelle ».

Son exposé, on s'en doute, n'a rien de didactique, et les éléments en sont un peu disséminés au cours de l'*Histoire d'une âme*. Aussi lira-t-on maintenant, avec quelque profit, peut-être, un essai de synthèse des moyens de perfection qui, rapidement, firent de Thérèse une sainte de qualité si exquise, et dont elle vante l'efficacité infaillible sur toute âme de bonne volonté.

---

de l'étroitesse et des impuissances d'un cœur qui ne peut déjà plus suffire à contenir les flots de tendresse qui lui viennent du Cœur de Dieu, et dont il est comme submergé.

« Il y a une autre raison enfin pour laquelle toute âme qui aime ardemment Jésus aime aussi la souffrance et accepte avec joie de souffrir. C'est parce qu'elle trouve dans toute croix qui se présente à elle un moyen très efficace de « lui acheter des âmes ». Aimer Jésus ne suffit pas à son amour ; elle veut à tout prix lui gagner d'autres cœurs qui l'aimeront éternellement. Elle veut lui sauver des pécheurs. Mais les pécheurs ne se sauvent que par l'application qui leur est faite des mérites infinis du Sauveur. Seule la grâce peut les convertir, et la grâce, fruit du sacrifice sanglant du Calvaire, souvent arrive jusqu'à leur âme par un canal mystérieux que creusent et entretiennent les immolations volontaires par lesquelles des âmes pures prolongent, dans le corps mystique du Christ, le sacrifice de la croix. Ceux que Jésus-Christ a rachetés par sa mort, on les sauve par la souffrance.

« C'est pour toutes ces raisons que la souffrance est la compagne inséparable de l'amour. » — G. Martin, *La « petite voie » d'enfance spirituelle*, p. 79-80.

CHAPITRE XII

NOTION, AVANTAGES ET NÉCESSITÉ DE LA « PETITE VOIE D'ENFANCE SPIRITUELLE ».

Avant de contempler à son degré suprême l'amour qui devait, de plus en plus, consumer le cœur de Thérèse, nous eussions dû, ce semble, achever le tableau des vertus dont il fut le principe.

Outre la foi, dont, malgré un obscurcissement voulu de Dieu, elle donna des marques si habituelles et si éclatantes, il eût été naturel de signaler son espérance indéfectible, sa profonde humilité, son parfait abandon entre les mains de Dieu.

Or, il se trouve que ces vertus, complément de son apanage spirituel, font partie d'une méthode ascétique qu'elle a mise en relief sous une forme tout à fait originale. Il importe donc tout d'abord de noter la place que tiennent, dans ce système, l'humilité, la confiance en Dieu, le saint abandon, le zèle, et, par-dessus tout, l'amour lui-même. La notion exacte de cette doctrine spirituelle et l'éloge qu'en a fait le pape Benoît XV, en montreront la haute importance, et même la nécessité. Après cette vue théorique, nous étudierons, au chapitre suivant, la pratique détaillée de ces vertus dans la vie quotidienne de la sainte.

Ce n'est pas que les qualités surnaturelles précédemment observées chez elle aient été étrangères à cette doctrine de perfection, mais, sauf l'amour, elles y furent peut-être de moindre conséquence que celles qui vont nous occuper.

Dès son enfance, l'âme de Thérèse s'était orientée dans cette voie ; mais c'est seulement en 1895 qu'elle commence à en livrer les secrets. Voici en quels termes elle la décrit à sa Prieure, au chapitre IX de l'*Histoire d'une âme* : « Vous le savez, ma Mère, mon désir a toujours été de devenir sainte ; mais, hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages, et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants.

« Au lieu de me décourager, je me suis dit : « Le bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions. Maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier : chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. »

« Alors, j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir, et j'ai lu ces mots, sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi [1]. »

« Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais découvert ce que je cherchais. Voulant savoir encore ce qu'il ferait au *tout petit*, j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, et je vous balancerai sur mes genoux [2]. »

« Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne

[1] Prov., IX, 4.
[2] Isaïe, LXVI, 13.

sont venues réjouir mon âme. *L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus !* Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, il faut, au contraire, que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente, et moi, je veux chanter vos miséricordes ! « Vous m'avez instruite dès ma jeunesse, et, jusqu'à présent, j'ai annoncé vos merveilles ; je continuerai de les publier dans l'âge le plus avancé [1]. »

Voilà, en quelques phrases, l'exposé d'une doctrine spirituelle qui, après avoir fait d'une faible enfant une grande sainte, suscite chaque jour, dans les plus humbles âmes, des vertus dignes de l'admiration des anges. Mais, pour guider sûrement les néophytes que Thérèse veut entraîner à sa suite, ces lignes veulent être brièvement commentées.

* * *

Et d'abord, rien n'est plus fréquemment et expressément rappelé dans les saints Livres que la nécessité de l'enfance spirituelle. Ajoutons simplement au texte cité par Thérèse les paroles aussi nettes qu'impératives du Maître : « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux [2]. »

Rien n'est plus clair : pour se sauver, et, à plus forte raison, pour parvenir à une éminente sainteté, il faut se faire petit enfant, il faut revêtir, au spirituel, les traits de l'enfance.

Or, quels sont-ils, sinon la petitesse et la faiblesse, la pauvreté et le dénuement de toutes choses, qui inclinent le tout petit à se reposer avec simplicité et pleine confiance sur l'affection de ses parents, et à tout attendre d'eux, avec un parfait abandon ?

[1] Ps. LXX, 18. (*Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 153-154.)
[2] Math., XVIII, 3.

Cet état de misère, cette radicale impuissance à se suffire sont précisément les dispositions qui confèrent à l'enfant une véritable toute-puissance sur le cœur de son père. Connaissant par expérience la sollicitude sans bornes de ses parents pour son bien-être, il se réfugie d'instinct entre leurs bras ; il se donne et s'abandonne sans crainte, et, de fait, plus le père sent son enfant faible et petit, plus il remarque son besoin d'appui et sa confiance spontanée, plus il lui ouvre largement son cœur. Et ce n'est pas seulement une protection passagère qu'obtient cet aimable abandon ; l'amour paternel s'accroît de tous les services que réclame de lui son petit enfant, de même que la tendresse de celui-ci s'exprime, à chaque nouveau bienfait, par de nouvelles caresses. C'est un commerce d'amour très pénétrant et très doux, originairement fondé sur la faiblesse et l'indigence du petit être si tendrement chéri.

Mais si telle est l'histoire du cœur paternel, que dire du dévouement sans mesure qui précipite la mère vers son nouveau-né, incapable, sans son assistance, d'éviter le dépérissement et la mort ? N'est-ce pas elle surtout qui s'attache à son enfant dans la mesure de son infirmité, et le plus sûr moyen de gagner son cœur n'est-il pas de lui rappeler les immenses besoins de cette chétive créature ?

Rapprochons maintenant ces observations des enseignements puisés dans les saints Livres. Dieu est père, et la rayonnante ardeur de son amour éclipse toutes les tendresses mortelles. Bien plus, sa charité dépasse celle des mères les plus dévouées d'ici-bas, puisqu'au témoignage de son Prophète, lors même que, par impossible, une mère oublierait son enfant, jamais ne serait à redouter, de sa part, un pareil abandon [1]. Il s'ensuit que le plus sûr moyen de gagner son cœur est de rester, à ses yeux, ou de redevenir enfant, c'est-à-dire de reconnaître devant lui son néant, d'étaler à ses regards son indigence, de se faire véritablement

[1] Isaïe, XLIII, 25.

tout petit en présence de sa Majesté, puis de se confier sans crainte à sa souveraine bonté, afin de provoquer ses largesses. Or, voilà les lignes initiales de la voie tracée par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et le secret qu'elle entend révéler aux « petites âmes ».

Ce secret paraît simple ; il n'a rien, en soi, qui puisse effrayer les chrétiens les plus faibles. Il s'agit toutefois de bien discerner la portée des actes que commande une telle méthode.

* * *

Le premier est la reconnaissance de son incapacité et de son indigence. Mais on pourrait la reconnaître en la maudissant. Ce qu'il faut, c'est proclamer volontiers son néant, au regard de la grandeur du Très-Haut ; en d'autres termes, la disposition la plus sûre pour attirer de la part du Père céleste un regard de bonté, c'est *l'humilité* du cœur, par laquelle on aime très réellement à se voir tel qu'on est, et l'on scrute avec bonheur la profondeur de sa bassesse [1].

Cette disposition est assez rare, hélas ! même chez les chrétiens. La plupart veulent bien s'avouer faibles, mais jusqu'à un certain point. Ils se croient doués d'une réelle force personnelle, sur laquelle ils s'appuient volontiers lorsque tout va bien, sauf à tomber dans le découragement au premier obstacle sérieux qu'ils rencontrent.

Ils n'ont pas compris que la force du petit enfant, c'est

[1] Sœur Thérèse a expliqué elle-même ce qu'elle entendait par la petitesse si agréée de Dieu. « Etre petit, dit-elle, c'est ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor de la vertu dans la main de son petit enfant, pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal. » — Cité dans le *Summarium* de 1919, p. 260.

sa faiblesse même, puisque Dieu est d'autant plus incliné à secourir sa créature, qu'elle reconnaît et expose plus humblement sa radicale impuissance.

A ceux-là Thérèse apporte un enseignement décisif lorsqu'elle écrit : « Pour être élevée jusqu'au ciel entre les bras de Jésus, je n'ai pas besoin de grandir ; il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus [1]. » Et encore : « Ce qui plaît à Jésus, dans ma petite âme, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde [2]. » Elle va jusqu'à dire : « C'est Jésus qui fait tout en moi, et moi, je ne fais rien que d'être petite et faible [3]. »

Remarquons toutefois dès maintenant que le travail de Jésus dans l'âme ne dispense pas celle-ci de l'effort personnel. Le petit enfant secouru, appuyé, sauvé par son père, doit reconnaître tant de bienfaits par un amour actif et généreux selon ses forces ; mais nous reviendrons sur cette nécessité.

* * *

Un second trait caractéristique de la vie d'enfance est la *pauvreté*. L'enfant ne possède rien en propre ; tout appartient à ses parents. Mais n'est-ce pas précisément son absolu dénuement qui invitera son père à le pourvoir du nécessaire, surtout s'il a soin d'appeler, d'un regard suppliant, l'attention sur l'excès de sa misère ? On donne au petit enfant qui n'a rien, parce qu'il n'a rien, qu'il le sait, et qu'il implore la compassion d'autrui. Cette pénurie a-t-elle pris fin par la croissance qui permet à l'enfant de gagner sa vie, aussitôt

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 154.

[2] Sixième lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur.

[3] *Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. — Elle a exprimé la même pensée dans l'*Histoire d'une âme* : « Parce que j'étais petite et faible, Jésus s'abaissait doucement vers moi, et m'instruisait de ses secrets d'amour. » (P. 81.)

le père le plus tendre restreint ses largesses. « Même chez les pauvres, observe Thérèse, on donne au petit enfant ce qui lui est nécessaire. Mais, aussitôt qu'il a grandi, son père ne veut plus le nourrir, et lui dit : « Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même ! » Eh bien ! ajoute-t-elle, c'est pour ne jamais entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du ciel. Car je n'ai jamais rien pu faire toute seule. Je suis donc toujours restée petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir [1]. »

L'enfant qui veut obtenir l'assistance réclamée par son âge doit donc dire à son père : « Je ne puis rien, soyez ma force ! Je n'ai rien, soyez ma richesse ! »

De même, l'âme aura tout gagné en ne possédant rien, et en attendant tout du bon Dieu.

Il faudra néanmoins qu'elle s'accoutume à tout attendre au jour le jour et à ne rien demander que pour l'instant présent, car la grâce sollicitée est, dans le dessein de Dieu, une grâce *actuelle*, donnée au moment opportun.

Elle n'aura qu'à méditer, à ce sujet, l'exemple de Thérèse, exprimant dans cette strophe sa surnaturelle insouciance du lendemain :

> « Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre ?
> Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis.
> Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre
> Rien que pour aujourd'hui [2] ! »

De plus, le pauvre en esprit, une fois en possession des dons de Dieu, soit spirituels, soit corporels, aura soin de les garder sans souci de propriété, car ils appartiennent toujours à Dieu, qui les lui prête, et reste maître de les reprendre à son gré. En cela encore, il trouvera dans les dispositions de

[1] *Conseils et souvenirs.*
[2] *Mon chant d'aujourd'hui.*

Thérèse, à la fin de sa vie, un parfait modèle à suivre. « Maintenant, écrivait-elle, j'ai reçu la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre [1]. »

Enfin l'âme qui s'engage dans la « petite voie » devra se résigner à rester pauvre toute sa vie. Par là, elle imitera encore la chère sainte, qui, tout en multipliant les pratiques de vertu, ne se préoccupait pas de mettre des mérites en réserve pour l'éternité, travaillant uniquement pour le bon plaisir de Jésus, à qui elle abandonnait toutes ses bonnes œuvres, pour lui « acheter des âmes ».

Les déclarations suivantes de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus aideront puissamment, elles aussi, à opérer l'œuvre difficile du dépouillement intérieur, dont elle exalte les admirables fruits. « Pour aimer Jésus, écrit-elle, pour être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit ; mais il faut toujours consentir à rester pauvre et sans force, et voilà le difficile, car le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? Il faut le chercher bien loin, dit l'auteur de l'*Imitation*... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais, bien loin, c'est-à-dire, dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir. Alors, nous serons pauvres d'esprit, et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons ; il nous transformera en flammes d'amour [2]. »

* * *

Mais l'humilité du cœur et la pauvreté en esprit exigent un complément. La *confiance*, une confiance inlassable, éperdue, en la miséricordieuse bonté du Père céleste, voilà

[1] *Histoire d'une âme*, ch. x.
[2] Sixième lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur.

l'infaillible moyen de l'incliner à la compassion et à la munificence. Après saint Jean de la Croix, Thérèse répétait volontiers : « On obtient du bon Dieu tout autant qu'on en espère [1]. »

Aussi bien, comment refuser sa confiance au Dieu qui, après avoir créé l'homme dans un élan de bonté purement gratuite, l'a aimé jusqu'à s'immoler pour lui au Calvaire ? comment douter de l'indulgence infinie du Jésus qui a pardonné à Madeleine, qui a offert le paradis au bon Larron, qui a prié pour ses bourreaux ? A qui invoquerait, pour exciter à la crainte, la rigueur de sa justice, Sœur Thérèse répliquerait avec assurance : « C'est parce qu'il est juste que le bon Dieu est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde, car il connaît notre fragilité ; il se souvient que nous ne sommes que poussière [2] ».

Les principales conséquences pratiques de cette doctrine sont qu'une âme engagée dans la « petite voie » doit se confier à la miséricorde divine relativement à ses fautes passées, quelque graves et nombreuses qu'elles aient pu être ; qu'elle doit attendre de la même miséricorde le pardon de ses manquements quotidiens : Sœur Thérèse n'a-t-elle pas dit que « la faute jetée ainsi, avec une confiance filiale, dans le brasier de l'amour est aussitôt consumée sans retour [3] » ?

Pareille confiance s'impose dans les insuccès : l'inutilité de l'action humaine appelle la pitié divine. Elle est de mise dans les obscurités et les sécheresses. La sainte, qui, sur la fin de sa vie, les éprouva si douloureusement, répétait dans ses heures de grand délaissement : « Je me tourne vers le bon Dieu et vers tous les saints, et je les remercie quand même. Je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance [4]. » Elle demandait qu'on abandonnât à Dieu le soin

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 246.
[2] Sixième lettre à des missionnaires.
[3] Septième lettre, *id.*
[4] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 236.

de son avenir, et elle exposait, en la justifiant, sa pratique à cet égard. « Le bon Dieu m'a toujours secourue ; il m'a aidée ; il m'a conduite par la main dès ma plus tendre enfance : je compte sur lui [1]... »

Elle voulait enfin qu'on ne mît aucune borne à ses désirs et à ses espoirs de sainteté, alléguant la miséricordieuse puissance de « Celui qui, étant la Vertu et la Sainteté mêmes, n'aurait qu'à prendre l'âme dans ses bras et à l'élever jusqu'à lui, pour la revêtir de ses mérites infinis et la rendre sainte [2] ». Et, affirmant plus nettement encore l'efficacité de la confiance, même pour parvenir, dans l'ordre de la perfection, aux plus hautes demeures, elle ne craignait pas d'ajouter : « Si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens moi-même, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour [3]. »

L'âme engagée dans la « petite voie » s'efforcera surtout de copier l'enfant dans la naïve et chaude tendresse qu'il prodigue à ses parents. Elle essaiera, comme le dit gracieusement Thérèse, de « prendre Jésus par des caresses ». Ne perdre aucune occasion de lui faire plaisir, ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun acte, aucune parole qui puissent lui témoigner toujours plus de tendresse ; non seulement souffrir, mais jouir par amour ; et, dans tout ce que l'on fait comme dans tout ce que l'on souffre, savoir lui sourire toujours, tel est le moyen infaillible, non seulement d'obtenir de lui un regard d'amour, mais de se voir enlevé dans ses bras paternels et pressé sur son Cœur.

Et qu'on ne dise pas que cet amour est chose inaccessible à l'âme au fond de son exil terrestre. Au jour du baptême, elle a reçu du ciel le grain mystérieux de la divine charité ; son seul rôle consiste à le faire éclore et grandir,

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 237.
[2] *Id.*, ch. IV, p. 55.
[3] *Id.*, ch. XI, p. 209.

par ses efforts personnels et constants, aidés de l'assistance céleste.

On objectera peut-être que l'amour « est le couronnement de l'édifice spirituel ; que ce serait donc se tromper que de commencer par là, puisque c'est par là qu'il faut finir. Oui, il est vrai, la perfection de l'amour doit couronner l'édifice. Mais il n'en reste pas moins que l'amour peut et doit présider à toute sa construction. Que l'on commence par l'amour, que l'on continue par amour, et l'on verra qu'il n'y a pas de meilleur ouvrier de la perfection que l'amour. Aucun ne bâtit plus vite, ni plus solide, ni plus grand, ni plus beau, parce que l'amour rend tout léger et facile, et que, pour celui qui aime, comme le remarque saint Augustin, rien ne coûte, ou que, si quelque chose coûte, l'amour s'en réjouit et n'en travaille qu'avec plus d'ardeur [1]. »

* * *

Nous sommes en possession du secret de Thérèse pour marcher sûrement vers la perfection. Mais un cœur de saint a beau se dévouer au Jésus du Calvaire et de l'Hostie, en présence de cet amour qui l'enveloppe et le pénètre lui-même de ses flammes inextinguibles, il voudrait donner davantage, donner sans cesse, donner jusqu'à combler, s'il se pouvait, la distance qui sépare son pauvre et faible amour de l'Amour infini.

Or, un point se rencontre où il se sent arrêté par les bornes mêmes de sa nature. Si la fusion doit devenir plus intime encore et plus parfaite, il faut que Dieu intervienne et agisse directement sur l'âme par un pur effet de sa libéralité. Que cette action puisse s'exercer, et que l'histoire de l'Église en présente d'illustres exemples, Thérèse n'en pouvait douter, elle qui avait si souvent médité sur les richesses de l'âme de la très sainte Vierge, pourvue, dès sa création,

[1] G. Martin, *La « petite voie » d'enfance spirituelle*, p. 53.

d'une merveilleuse plénitude de grâces et de vertus, elle qui avait lu, avec tant d'admiration et d'envie, le récit de la subite transformation des Apôtres au Cénacle. Aussi, ne pouvant s'élever seule jusqu'aux intimités les plus profondes et les plus douces du Cœur de Jésus, eut-elle recours, dans son infirmité, à l' « ascenseur divin ».

Elle évoqua ses souvenirs d'enfance. Elle se revit toute petite, essayant vainement de monter seule l'escalier qui conduisait à la chambre de sa mère. Elle se rappela celle-ci accourant à ses cris, lui ouvrant les bras, et l'emportant, en quelques secondes, serrée sur son cœur, jusqu'au sanctuaire où ses caresses achevaient de rasséréner et d'épanouir son enfant. Les bras de sa mère avaient été son ascenseur pour atteindre le premier étage de la maison natale ; les bras de Jésus, mille fois plus tendre qu'une mère, l'emporteraient plus rapidement et plus sûrement encore jusqu'au lieu du repos bienheureux dans les délices du pur amour.

« C'est en cela, croyons-nous, dit le R. P. Martin, que consiste la principale originalité de la « petite voie » d'enfance, et ce qui en fait vraiment une voie « toute nouvelle, bien courte et bien droite » pour arriver à la perfection : se mettre entre les mains du bon Dieu, et, à force de confiance, d'amour et d'abandon, se laisser porter par lui, au moyen d'une parfaite correspondance à la grâce, jusqu'aux plus hautes cimes de la charité. Ainsi, c'est Dieu qui fera tout. Quant à l'âme, elle ne fera rien que d'être docile aux mouvements intérieurs que lui imprimera son porteur divin, et elle n'aura point d'autre préoccupation que de l'aimer. Elle s'emploiera simplement à le réjouir pendant qu'il l'emportera dans ses bras tout-puissants.

« Cependant il faut bien remarquer qu'elle ne saurait le réjouir si elle s'endormait dans un quiétisme indolent. Le sommeil de l'âme aux bras de Dieu n'exclut pas la vigilance. « Je dors, mais mon cœur veille »[1], dit l'Épouse au Livre

[1] Cant., v, 2.

des Cantiques. Je dors : c'est l'abandon ; mon cœur veille : c'est la part d'activité de l'âme et sa correspondance à la grâce. Même au plus haut point de l'abandon, cette grâce d'activité subsiste. Il ne suffit pas de se livrer une fois pour toutes à l'action divine. Comme cette action s'exerce continuellement, il faut y apporter une coopération continuelle.

« Cette remarque était nécessaire pour éviter des erreurs d'interprétation. Mais, sous cette réserve, il est exact de dire que, lorsqu'une âme a pris place dans l'ascenseur divin, la seule chose que son Père céleste exige d'elle, c'est qu'elle se livre sans réserve à son amour pour qu'il la consume entièrement, comme aussi sans résistance à sa providence, pour qu'il puisse la conduire librement [1]. »

Telle est, dans son ensemble, la doctrine de perfection exposée par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette doctrine est-elle à son usage exclusif, ou bien le profit en est-il réservé à certaines âmes d'élite décidées à suivre de près la séraphique carmélite dans ses ascensions, ou encore à certaines âmes candides inclinées par nature vers l'heureuse simplicité de l'enfance ? En d'autres termes, la voie d'enfance spirituelle est-elle facultative pour l'ensemble des chrétiens ?

La question ne se pose même pas pour quiconque se rappelle les invitations formelles de l'Évangile. Ce qui peut être variable selon les âmes, c'est le degré d'amour avec lequel elles pratiqueront les vertus de la « petite voie » ; ce qui n'oblige pas tout chrétien, même fervent, c'est l'offrande à l'Amour miséricordieux, qui résume les ascensions de Thérèse vers Jésus ; mais, pour les vertus qui font partie intégrante de « la petite voie » : humilité, esprit de pauvreté,

[1] G. Martin, *op. cit.*, p. 69. — La théorie de la « petite voie » d'enfance spirituelle, telle que nous venons de l'exposer, a été empruntée en partie à cet excellent ouvrage, le meilleur, sans doute, qui ait été écrit jusqu'ici sur la doctrine ascétique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

confiance et amour filial, rien n'en saurait dispenser aucun fidèle. C'est le mérite incomparable de Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme ce sera sa gloire à jamais, d'avoir, sans en dissimuler le labeur, présenté la sainteté sous des traits si aimables, qu'elle apparaît à la portée de toutes les âmes de bonne volonté, même aux plus petites et aux plus déshéritées [1].

* * *

Il suffit d'ailleurs, pour accréditer cette méthode, de voir de quels éloges l'a honorée le Souverain Pontife Benoît XV.

Au risque d'insister, avec excès peut-être, sur des notions précédemment abordées, citons, en partie du moins, ces pages qui expriment le jugement le plus explicite et le plus autorisé qu'on puisse désirer en faveur d'une doctrine religieuse.

« Il n'est personne, connaissant quelque peu la vie de la « petite Thérèse », qui n'unisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie toute caractérisée par les mérites de l'*enfance spirituelle*. Or, là est le « secret de la sainteté », non seulement pour les Français, mais pour les fidèles répandus dans le monde entier. Nous avons donc raison d'espérer que l'exemple de la nouvelle héroïne française fera croître le nombre des parfaits chrétiens, non seulement parmi ceux de sa nation, mais aussi parmi tous les fils de l'Église catholique.

« Dans ce but, s'impose une juste conception de l'*enfance*

[1] Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a eu l'insigne privilège de présenter la sainteté sous son aspect vraiment *évangélique*, en la dépouillant de toutes les complications dont l'esprit humain l'avait enveloppée au cours des siècles. C'est dans ce sens qu'un docte théologien disait récemment : « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a désencombré le chemin du ciel. » Et un éminent prince de l'Église : « Ce que j'aime en cette petite sainte, c'est sa ravissante simplicité. Dans nos rapports avec le bon Dieu, elle a supprimé les mathématiques. »

spirituelle. Mais le décret d'aujourd'hui, qui exalte une pieuse disciple du Carmel, arrivée à l'héroïsme de la perfection par la pratique des vertus dérivant de l'*enfance spirituelle*, n'est-il pas lui-même destiné à en propager la juste conception ?

« L'harmonie qui règne entre l'ordre des sens et celui des esprits permet de baser sur le premier les caractères de l'*enfance spirituelle.* Observons un enfant dont le pas est encore incertain, et qui n'a pas encore l'usage de la parole. Si un enfant de son âge le poursuit, si un autre plus fort le menace, ou si l'apparition imprévue de quelque bête l'apeure, où court-il se réfugier ? où cherche-t-il un abri ? Entre les bras de sa mère !... Accueilli par elle et pressé sur son sein, il dépose toute crainte, et, laissant librement échapper un soupir dont ses petits poumons ne semblaient plus capables, il regarde avec courage l'objet de son trouble et de son épouvante, le provoquant même au combat, comme s'il disait : « Je me suis désormais confié à un sûr défenseur ; dans les bras de ma mère, je m'abandonne, avec la pleine assurance, non seulement d'être protégé contre tout assaut ennemi, mais aussi d'être conduit où il convient le mieux à mon développement physique. » De même, l'*enfance spirituelle* est formée de confiance en Dieu et d'aveugle abandon entre ses mains.

« Il n'est pas inutile de relever les qualités de cette *enfance spirituelle*, soit en ce qu'elle exclut, soit en ce qu'elle suppose. Elle exclut, en fait, le sentiment superbe de soi-même, la présomption d'atteindre par des moyens humains une fin surnaturelle, et la fallacieuse velléité de se suffire à l'heure du péril et de la tentation. D'autre part, elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un pratique hommage à sa puissance et à sa miséricorde, un confiant recours à la providence de Celui qui nous octroie la grâce d'éviter tout mal et d'obtenir tout bien. Ainsi, les qualités de cette *enfance spirituelle* sont admirables, soit qu'on l'envisage au point de vue négatif, soit qu'on l'étudie au point de vue positif, et, dès lors, on comprend que Notre-Seigneur Jésus-

Christ l'ait indiquée comme condition *nécessaire* pour acquérir la vie éternelle.

« Un jour, le Sauveur tira de la foule un petit enfant, et, le montrant à ses disciples, il prononça ces paroles : *En vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (Matth., XVIII, 3.) Oh ! l'éloquente leçon, qui anéantit l'erreur et l'ambition de ceux qui, considérant le royaume des cieux comme un empire terrestre, rêvaient d'y occuper les premières places, ou demandaient d'y être les plus grands ! *Quis, putas, major est in regno cœlorum ?* Et, pour mieux établir que la prééminence dans le royaume des cieux serait le privilège de l'*enfance spirituelle*, le Seigneur poursuit en ces termes : *Quiconque donc se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux.* Un autre jour, quelques mères lui présentaient leurs enfants pour qu'il les touchât, et, comme les disciples les repoussaient, Jésus s'en indigna disant : *Laissez venir à moi les petits et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux est à eux.* Et là encore, il conclut : *En vérité, je vous le dis, celui qui ne reçoit pas le royaume des cieux comme un enfant n'y entrera pas. — Quisquis non receperit regnum Dei velut parvulus, non intrabit in illud.* (Marc, x, 15.)

« Il importe de marquer la force de ce divin langage, car il ne suffit pas au Fils de Dieu d'affirmer d'un accent positif que le royaume des cieux est aux enfants : *Talium est enim regnum cœlorum*, ou que celui qui se sera fait petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux ; mais, il enseigne, en outre, d'une manière explicite, l'exclusion de son royaume pour ceux qui ne seront pas devenus semblables à des enfants. Or, quand un maître expose une leçon sous des formes variées, ne veut-il pas, par cette multiplicité de formes, signifier que sa leçon lui tient particulièrement au cœur ? S'il cherche tant à l'inculquer à ses disciples, c'est qu'il désire, par l'une ou l'autre expression, la leur faire plus sûrement comprendre. Il faut en conclure que le divin Maître tient expressément à ce que ses disciples

voient dans l'*enfance spirituelle* la condition *nécessaire* pour obtenir la vie éternelle.

« Devant l'insistance et la fermeté de cet enseignement, il semblerait impossible de trouver une âme qui néglige encore de suivre la voie de la confiance et de l'abandon, d'autant plus, nous le répétons, que la parole divine, non seulement par la généralité de la forme, mais par une indication spécifique, déclare cette ligne de conduite obligatoire, même pour ceux qui ont perdu l'ingénuité enfantine. Quelques-uns veulent croire que la voie de la confiance et de l'abandon est réservée uniquement aux âmes candides que la malice n'a pas privées des grâces du jeune âge. Ils ne conçoivent pas la possibilité de l'*enfance spirituelle* chez ceux qui ont perdu leur simplicité. Mais les paroles du divin Maître : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli* n'indiquent-elles pas la nécessité d'un changement et d'un travail ? *Nisi conversi fueritis*, voici indiqué le *changement* que doivent réaliser les disciples de Jésus-Christ pour *redevenir* enfants. Et qui doit *redevenir* enfant, si ce n'est celui qui ne l'est plus ? *Nisi efficiamini sicut parvuli*, voici maintenant indiqué le *travail*, car l'on comprend qu'un homme doit travailler pour être et apparaître ce qu'il n'a jamais été, ou ce qu'il n'est plus. Mais puisque l'homme ne peut pas ne pas avoir été enfant, les paroles : *Nisi efficiamini sicut parvuli* comportent donc l'*obligation* de travailler à reconquérir les dons de l'enfance. Il serait ridicule de songer à reprendre l'aspect et la faiblesse de l'âge infantile ; mais il n'est pas contraire à la raison de découvrir dans le texte évangélique le précepte, également adressé aux hommes d'âge mûr, de retourner à la pratique de l'*enfance spirituelle*.

« Au cours des siècles, cet enseignement devait trouver un accroissement de force dans l'exemple de ceux qui parvinrent à l'héroïsme de la perfection chrétienne, justement par l'exercice de ces vertus. La sainte Église releva toujours ces exemples, afin de faire mieux comprendre, et suivre plus universellement, le commandement du Maître. Aujourd'hui

encore, elle ne vise pas d'autre but, quand elle proclame héroïques les vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus [1]. »

Impossible de rien ajouter à ce magistral exposé. Après cette esquisse de la théorie proposée par la chère sainte, il nous reste à en étudier la réalisation dans sa propre vie. Comment a-t-elle pratiqué elle-même les vertus qu'elle présente comme essentielles à la « petite voie » ? Comment s'est-elle enfin livrée comme victime, à l'Amour miséricordieux, en s'établissant dans un total abandon à sa maternelle providence ? Nous l'indiquerons rapidement, avant de rappeler les circonstances qui marquèrent le terme de sa carrière mortelle.

---

[1] *Discours de Sa Sainteté le Pape Benoît XV, à l'occasion de la Promulgation du Décret sur l'héroïcité des vertus*, 14 août 1921.

S. S. Pie XI ne devait pas caractériser moins élogieusement la « petite Voie », dans l'homélie prononcée plus tard, au cours de la cérémonie de canonisation :

« Nous concevons aujourd'hui l'espoir de voir naître dans les âmes des fidèles du Christ comme une sainte avidité d'acquérir cette *enfance évangélique*, laquelle consiste à sentir et à opérer, sous l'empire de la vertu, comme un enfant sent et opère naturellement.

« Si cette voie de l'*enfance spirituelle* se généralisait, qui ne voit combien facilement se réaliserait cette réforme de la société humaine que Nous Nous sommes proposée au début de Notre Pontificat et en promulguant ce solennel Jubilé ?

« Nous faisons donc Nôtre cette prière de la nouvelle sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui termine le précieux Livre de sa vie :

« *O Jésus, nous vous supplions d'abaisser votre regard divin sur un grand nombre de petites âmes, et de vous choisir, en ce monde, une légion de petites victimes dignes de votre amour.* » — 17 mai 1925.

CHAPITRE XIII

LA PRATIQUE DES VERTUS DE LA « PETITE VOIE » : HUMILITÉ, SIMPLICITÉ, PAUVRETÉ SPIRITUELLE, CONFIANCE. — LA CONSÉCRATION DE THÉRÈSE A L'AMOUR MISÉRICORDIEUX ET SES CONSÉQUENCES.

C'est sur l'humilité qu'est basée la « petite voie d'enfance ». En effet, se sentant faible et incapable de tout bien, ne se voyant pas « de taille », comme elle dit, « à gravir le rude escalier de la perfection », la jeune sainte se jeta dans les bras du bon Dieu, et établit là sa demeure [1].

Parcourons quelques-uns des degrés de ses ascensions, en notant, au passage, ses principaux points d'appui.

L'humilité appelle la simplicité, qui en est le charme et le parfum. Nous verrons quelle grâce attirante communiquait à ses moindres actes cette aimable vertu. Nous citerons ensuite quelques nouveaux exemples de cette pauvreté spirituelle et de cette confiance en Dieu, qui, toutes pénétrées d'un amour de plus en plus proche de l'union transformante, précédèrent, chez Thérèse, cette consécration à « l'Amour miséricordieux du bon Dieu » dans laquelle il faut voir le plus sûr moyen et la plus saisissante manifestation de cette

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 154.

union. Nous signalerons enfin brièvement, dans l'âme de la prédestinée, les principales formes de cet amour actif qui se livre aveuglément à la Providence divine et aspire à se donner sans mesure, c'est-à-dire l'abandon et le zèle pour la gloire et la joie du céleste Époux.

Ces vertus d'humilité, de détachement, de confiance, d'abandon et de zèle ont spécialement brillé chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans la solitude du Carmel, et c'est dans le silence du cloître que nous allons essayer d'en surprendre les actes les plus marquants. Mais on voudra bien se souvenir qu'après avoir orné son enfance, elles ont aussi préservé sa jeunesse de toute atteinte de l'esprit du monde.

* * *

Le lecteur a observé nombre de passages où Thérèse proteste devant Dieu de sa petitesse, de son incapacité et de son néant. Mais elle entendait appeler sur elle, autrement que par de simples paroles, le regard du Père céleste, qui s'incline volontiers vers les petits. Sa complaisance pour ce qu'elle appelait sa bassesse, et son amour du mépris, avaient été remarqués dans le monde ; elle en donna, au Carmel, des preuves réitérées et même quotidiennes. Recueillons rapidement les principales.

On sait ce qu'elle eut à souffrir de l'état d'humiliation auquel la Providence avait réduit son père, et de quel cœur elle proclamait cette catastrophe le signe le plus précieux de la miséricorde du Sauveur.

D'autres occasions d'abaissement se présentèrent dans sa vie de communauté, que sa vertu transformait en motifs de joie spirituelle. La compagne de travail à laquelle on l'avait associée était une malade qui ne se contentait pas de l'exercer par des singularités de caractère. Thérèse avait parfois à endurer d'elle d'amers reproches. Voici comment elle les accueillait : « Un jour, déclare une de ses novices, j'allais chez ma Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus afin de

recevoir ses conseils, lorsque je la vis venir à moi, toute rayonnante. Je lui demandai pourquoi elle était si joyeuse. Elle me répondit : « J'étais avec ma « première d'emploi », et elle m'a dit tout ce qui, en moi, lui déplaisait. Elle pense peut-être m'avoir fait de la peine ; mais non, c'est, au contraire, du plaisir qu'elle m'a donné ; aussi combien je voudrais la revoir pour lui sourire ! » Au même instant, on frappa à la porte. C'était précisément cette Sœur qui se présentait. Elle la reçut avec une douce affabilité, comme si elles n'eussent échangé, au cours des heures précédentes, que d'aimables compliments. »

A une religieuse âgée qui s'étonnait de la voir, à vingt ans, chargée de la formation des novices, et lui disait un jour, avec humeur, qu'à son âge, elle aurait peut-être plus grand besoin d'apprendre à se diriger elle-même que d'assumer la direction des autres, la jeune sainte répliqua avec une douceur angélique : « Ah ! ma Sœur, vous avez bien raison : je suis encore bien plus imparfaite que vous ne le croyez ! »

Humble et douce en face des reproches immérités, elle l'était beaucoup plus encore s'il arrivait que, par inadvertance, elle eût causé quelque ennui à l'une de ses compagnes. « Je l'ai vue, dit Mère Agnès de Jésus, demander pardon, avec une humilité touchante, aux Sœurs qu'elle croyait avoir contristées. S'adressant à l'une d'elles au cours de sa dernière maladie : « Oh ! lui dit-elle avec une véhémence toute sainte, je vous demande bien pardon ! Priez pour moi ! » Et de grosses larmes coulaient sur ses joues pâles. » Cet acte d'humilité accompli, elle retrouva toute sa sérénité, et, peu de jours avant d'expirer, dit à Mère Agnès : « J'éprouve une joie bien vive, non seulement de savoir qu'on me trouve imparfaite, mais surtout de me sentir moi-même si misérable, et d'avoir tant besoin de la miséricorde de Dieu, au moment de ma mort [1]. »

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 309, § 758.

Elle exposait sans crainte, dans ses entretiens avec les novices, jusqu'à quels abaissements l'âme vraiment religieuse doit se réduire afin de se mettre à sa véritable place devant Dieu.

« Pour être humble, disait-elle à une Sœur placée sous sa conduite, il faut consentir joyeusement à ce que tout le monde vous commande. Quand on vous demande un service, ou bien que vous remplissez un emploi auprès de malades qui ne sont pas agréables, il faut vous considérer comme une petite esclave à laquelle tout le monde a le droit de donner des ordres [1]. » Et elle avait grand soin, pour son compte, de se prémunir contre le contentement d'elle-même qu'aurait pu lui donner l'estime dont visiblement elle jouissait dans son entourage.

Les éloges des novices la laissaient indifférente. « Cela ne me donne rien, disait-elle. Je ne suis réellement que ce que le bon Dieu pense que je suis... Vous m'enviez ! Mais vous savez bien pourtant que je suis très pauvre ! C'est le bon Dieu qui me donne à mesure tout ce qu'il me faut. » Elle exprimait la même pensée dans l'*Histoire d'une âme* : « Toutes les créatures peuvent se pencher vers la « petite fleur », l'admirer, l'accabler de leurs louanges, cela ne saurait ajouter une seule goutte de fausse joie à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant ce qu'elle est aux yeux de Dieu, un pauvre petit néant, rien de plus [2]. » Et elle devait insister plus tard sur ce jugement, en entendant vanter les privilèges dont elle avait été l'objet de la part du Très-Haut. « Je pense que je suis peut-être le fruit des désirs d'une âme ignorée, à laquelle je devrai toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites [3]. »

Ce n'est pas que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus mécon-

[1] *Summarium* de 1919, p. 413, § 1043.
[2] Chapitre IX, p. 152.
[3] *Summarium* de 1919, p. 412, § 1042.

nût les libéralités divines à son égard. N'avait-elle pas écrit spontanément à l'abbé Bellière : « Ne croyez pas que l'humilité m'empêche de reconnaître les dons du bon Dieu. Je sais qu'il a fait en moi de grandes choses et je les chante chaque jour avec bonheur [1] ! » Mais elle entendait que les dons de Dieu en elle ne diminuaient pas sa faiblesse et son indigence personnelles.

Elle avançait ainsi dans la vie religieuse, toujours plus vile à ses propres yeux, toujours plus soucieuse d'oubli et de mépris. La maladie, en diminuant sa puissance d'action physique, allait lui fournir de nouvelles occasions de s'humilier.

Une Sœur, qui avait maintes fois éprouvé sa complaisance, vient un jour lui demander d'exécuter pour elle un travail de peinture. Thérèse est déjà fort affaiblie, et hors d'état de se prêter à un pareil désir sans une extrême fatigue. Mère Agnès de Jésus, alors présente, objecte à la solliciteuse la fièvre qui consume la malade et l'épuisement que provoquerait un labeur assidu. La religieuse insiste. Un combat s'engage alors dans l'âme de Thérèse, et, malgré elle, sa lutte intérieure colore son visage d'une lègère rougeur. Sa sœur a deviné son émotion : n'est-ce pas, pour la petite malade, l'occasion de s'accuser d'un défaut de courage ? Dès le soir, elle adresse ces lignes à Mère Agnès : « Tout à l'heure, votre enfant a versé de douces larmes, des larmes de repentir, mais plus encore de reconnaissance et d'amour. Aujourd'hui, je vous ai montré ma vertu, mes trésors de patience ! Et moi qui prêche si bien les autres ! Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection... Vous ne m'avez pas grondée... Cependant, je le méritais ; mais, en toute circonstance, votre douceur m'en dit plus long que des paroles sévères ; vous êtes pour moi l'image de la divine miséricorde. O ma Mère bien-aimée, je vous l'avoue, je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite

[1] Lettre inédite, du 25 avril 1897.

que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience ! Cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre pour moi ! Vraiment, il y a de quoi mourir de reconnaissance et d'amour [1]. »

A mesure qu'elle approchait du terme, le sentiment de son indignité la pénétrait au point de jaillir en élans de componction qui émouvaient jusqu'aux larmes.

On lui portait, un matin, la sainte communion. Elle fut saisie, au moment du *Confiteor*, d'un sentiment extraordinaire d'humilité. Son action de grâces achevée, elle dit à Mère Agnès de Jésus : « Je voyais là Notre-Seigneur tout près de se donner à moi, et je trouvais cette confession si nécessaire !... Je me sentais, comme le publicain, une grande pécheresse. Je trouvais le bon Dieu si miséricordieux ! Quand j'ai senti la sainte Hostie sur mes lèvres, j'ai pleuré ! Je crois que les larmes que j'ai versées étaient des larmes de contrition parfaite. » Et elle ajoutait d'un ton pénétré : « Ah ! comme il est impossible de se donner à soi-même de tels sentiments ! C'est le Saint-Esprit tout seul qui peut les produire dans l'âme [2]. »

Mais voici, après une vie toute d'abnégation, le couronnement de cette carrière d'abaissement.

Parmi les religieuses qui approchaient Thérèse dans sa dernière maladie, se trouvait une Sœur converse qui, l'ayant toujours vue faire ponctuellement des choses d'apparence tout ordinaire, ne comprenait guère qu'on eût une haute opinion de sa vertu. Elle offrit un jour à la mourante un aliment qui eût infailliblement provoqué des vomissements. Celle-ci refusa doucement, alléguant le danger d'accident, et demandant pardon. L'infirmière d'occasion se montra mécontente de cette résistance pourtant si douce et si justifiée, et elle se permit de dire à une personne de l'entourage : « Je ne sais pourquoi on parle tant de Sœur Thérèse

[1] *Summarium* de 1919, p. 309, § 759.
[2] *Ibid.*, p. 310, § 760.

de l'Enfant-Jésus ; elle ne fait rien de remarquable ; on ne peut même pas dire qu'elle soit précisément une bonne religieuse. »

Le propos fut rapporté à la chère sainte, dont le visage s'illumina d'un sourire. Peu après, une Sœur de vertu éprouvée étant allée la visiter, elle lui confia l'allégresse de son âme ainsi méconnue : « Entendre dire, sur mon lit de mort, que je ne suis pas une bonne religieuse, quelle joie ! »

Au souvenir de cette scène, la visiteuse disait plus tard : « C'est le plus édifiant souvenir que j'aie gardé de la Servante de Dieu [1]. »

Ainsi, celle qui avait toujours cherché la dernière place, qui, tout en dirigeant les novices de sa communauté, avait voulu, jusqu'au bout, prendre rang parmi elles, qui, en toute occasion, avait proclamé son néant, devait terminer, dans la joie sacrée des anéantissements du Calvaire, son existence totalement cachée au monde et partiellement ignorée de ses compagnes du cloître. Sa faiblesse et son abjection, acceptées, voulues, aimées, lui avaient donné un sûr accès à cette « petite voie » qui, si tôt, allait la conduire jusqu'au pur amour. Mais elle s'avançait vers cette cime avec une escorte d'autres aimables vertus.

* * *

La simplicité fit une auréole de charme exquis, même à ceux de ses actes qui, vus de près, présentaient des caractères d'austérité ou d'héroïsme. « Comme il est simple, Seigneur, de vous aimer ! » écrit-elle. Et cette enfant, si proche de nos vies ordinaires, trouva le moyen, presque dès le berceau, d'élever à la plus haute valeur surnaturelle les plus humbles gestes de la terre, et d'offrir à Jésus des amours

[1] *Summarium* de 1919, p. 573, § 1610.

de sainte, entre sa poupée, sa cage aux oiseaux, son bocal de poissons rouges et son filet aux papillons. Plus tard, c'est en tirant son aiguille, en balayant des cloîtres et en lavant de grossières étoffes qu'elle ornera d'étincelantes pierreries la robe nuptiale que lui destine le divin Époux. Son principal instrument de pénitence fut la règle austère pratiquée silencieusement, à chaque minute de chaque journée, pendant les longs mois de neuf longues années. Son livre de chevet, celui qui l'introduisit dans la demeure la plus cachée du Saint des Saints, ce ne fut ni un traité de haute mystique, ni une dissertation sur les divers états d'oraison, ce fut l'*Imitation*, avec son onction si accessible et si douce aux humbles de cœur. Ce fut surtout l'Évangile, avec ses divins récits sans apprêt, si bien que, plus tard, lorsqu'il fut question de déterminer, selon les conventions du langage ascétique, les diverses phases de sa vie intérieure, les docteurs ne trouvèrent pas où poser, chez elle, leurs étiquettes d' « oraison de quiétude » ou de « mariage spirituel ». Tout en elle avait été simple, naturel, sans fracas, sans terminologie savante. Ce qu'elle avait fait était à la portée de tous, pourvu qu'on n'oubliât point que :

« La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour [1] ! »

* * *

La simplicité enfantine, jointe à la faiblesse de l'âge, émeut le cœur d'un père. Mais il se penche plus amoureusement encore, nous le savons, vers son tout petit enfant en considérant qu'il manque de tout, qu'il ne peut rien acquérir et qu'il attend tout de lui.

Sœur Thérèse le savait bien, elle qui, peu avant sa mort, disait à Mère Agnès de Jésus : « J'ai pensé avec une grande

[1] Verlaine.

douceur que jamais je n'avais pu, dans ma vie spirituelle, acquitter une seule de mes dettes envers le bon Dieu, mais que c'était pour moi comme une véritable richesse et une force ; alors, je me suis souvenue de ce que dit saint Jean de la Croix, et j'ai répété, avec quelle paix ! la même prière : « O mon Dieu, je vous en supplie, acquittez pour moi toutes mes dettes [1] ! »

D'où lui venait pareille assurance ? De son universel dépouillement, dont elle parlait allégrement comme de sa meilleure richesse, puisqu'il devait lui mériter les trésors du Cœur de Jésus.

« Rien ne me tient aux mains, avait-elle dit. Tout ce que je gagne, c'est pour l'Église et les âmes [2]. » Tel est le fait sur lequel elle fondait son invincible espoir.

Et ces avantages, que lui assure sa pauvreté spirituelle, elle les vante et entend les faire apprécier des autres. Elle s'efforce de former les novices à ne pas s'affliger en se voyant la faiblesse même. Elle dit spécialement à l'une d'elles : « Vous êtes toute petite ; rappelez-vous cela, et, quand on est toute petite, on n'a pas besoin de « belles pensées ». »

Un jour qu'elle a communiqué à sa sœur une idée pieuse, que celle-ci estime originale et de haute portée, Céline lui exprime le regret de ne pas en avoir de semblables.

« Le bon Dieu, réplique Thérèse, devine bien les belles pensées et les intentions ingénieuses que nous voudrions avoir.

— Oui, mais vous êtes délicate envers le bon Dieu, et moi je ne le suis pas. Je le voudrais si bien ! Peut-être que mon désir y supplée ?

— Justement, surtout si vous acceptez l'humiliation de cette indigence et si vous allez jusqu'à vous en réjouir. Cela fera alors plus de plaisir à Jésus que si vous n'aviez

[1] *Summarium* de 1919, p. 265, § 630.
[2] Entretien avec Céline, 12 juillet 1897.

jamais manqué de délicatesse. Dites : « Mon Dieu, je vous remercie de ne pas avoir un seul sentiment délicat, et je me réjouis d'en voir aux autres. »

L'Évangile des ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure à la vigne, et que le Père de famille rétribue autant que les autres, la ravissait.

« Voyez-vous, disait-elle, si nous nous abandonnons, si nous mettons notre confiance dans le bon Dieu, faisant tous nos petits efforts et espérant tout de sa miséricorde, nous serons récompensées et payées autant que les plus grands saints [1]. »

Heureuse de se voir dépouillée, en faveur de l'Église et des âmes, même des plus précieux mérites spirituels, la chère sainte jouit, à plus forte raison, de se voir privée, dans son commerce avec le divin Maître, de toute joie sensible.

Thérèse a compris que celui-là aime Dieu purement qui a sacrifié la trop égoïste satisfaction de sentir cet amour. Aimer n'est pas sentir, mais s'oublier. Écoutez-la :

« *Ma consolation est de n'en pas avoir sur la terre* [2]. »

« Elle cheminera désormais dans une nuit glacée. Elle souffrira un véritable martyre du corps et de l'âme. Faite pour aimer, son extrême tendresse de cœur et la délicatesse de ses sentiments semblent appeler tous les torrents des merveilleuses tendresses divines. Elle ne vivra que de la foi froide et nue... « A la souffrance, dit-elle, j'ai pris l'habitude de répondre par le sourire. » Elle ne goûte plus un atome de plaisir, mais elle est établie dans le bonheur [3] ! »

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 610, §§ 1773, 1774.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. XI, p. 208.

[3] Louis Théolier, *Thérèse de l'Enfant-Jésus, Méditation sur la grandeur de l'enfance spirituelle.* — Études religieuses, n° du 5 mai 1923.

* * *

Le sentiment joyeux de son indigence suppose, chez le pauvre en esprit, une absolue confiance en celui qui, d'un geste, peut l'enrichir. Inutile de multiplier les déclarations par lesquelles notre sainte a affirmé sa foi aveugle à l'assistance divine. Ajoutons seulement quelques nouveaux traits destinés à montrer en acte cette confiance, qu'elle a, de tout temps, pratiquée avant de la prêcher.

Elle était assurée que, toujours, Dieu bénirait ses efforts si, de son côté, elle ne négligeait aucun devoir. Pendant la maladie de son père, elle manifestait une sérénité et même un contentement spirituel qui émerveillait son entourage. Elle écrivait alors à Céline : « La vie n'est qu'un rêve. Bientôt, nous nous réveillerons, et quelle joie ! Plus nos souffrances sont grandes, plus éclatante sera notre gloire au sein de Dieu. »

Le découragement n'avait aucune prise sur elle. Sentait-elle sa faiblesse, ses terribles aridités intérieures étaient-elles une menace pour son énergie, elle ne s'en montrait que plus alerte à la pratique de ses difficiles devoirs.

Persuadée qu'on ne doit jamais craindre de trop désirer ou de trop demander, elle répétait volontiers : Il faut dire au bon Dieu : « Je sais bien que je ne serai jamais digne de ce que j'espère, mais je vous tends la main comme une petite mendiante, et je suis sûre que vous m'exaucerez pleinement, car vous êtes si bon [1] ! »

N'obtenait-elle rien, du moins en apparence, après de longues et ferventes prières, elle remerciait Notre-Seigneur et les saints d'avoir, pour son plus grand bien, exercé sa patience.

La Communion des saints lui était un puissant motif d'espérance. A ce sujet, elle exposa un jour à sa sœur Céline

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 594-595, §§ 1708, 1713.

une théorie basée sur de solides autorités ascétiques, et qui peut être, dans la lutte pour la perfection, une source de précieux encouragements.

Sœur Geneviève de la Sainte-Face trouvait une salutaire émulation dans le spectacle des vertus de Thérèse. Elle lui dit naïvement, au cours de l'entretien : « Ce que j'envie en vous, ce sont vos œuvres de zèle. Je voudrais, comme vous, composer de belles poésies, qui fissent aimer le bon Dieu, etc...

— « Ah ! répliqua la sainte, il ne faut s'attacher à rien de semblable. Non, il ne faut pas nous faire de peine de notre impuissance, mais nous attacher uniquement à l'amour... Cependant, si nous souffrons trop de notre pauvreté, offrons au bon Dieu les œuvres des autres. La possibilité de les faire agréer est le bienfait de la Communion des saints. Tauler a dit : « Si j'aime le bien qui est en mon prochain autant qu'il l'aime lui-même, ce bien est à moi au même titre qu'à lui. Par cette communion, je puis être riche de toute la perfection qui est au ciel et sur la terre, dans les anges et dans tous ceux qui aiment Dieu. » — Vous le voyez, ajouta-t-elle, vous ferez autant que moi, et même davantage, quand, avec le désir de réaliser le bien que vous voyez en moi ou en autrui, vous accomplirez par amour l'œuvre la plus humble, par exemple lorsque vous rendrez, en dominant votre répugnance, un léger service [1]. »

Elle s'en remettait à Dieu du soin de sa santé, comme des intérêts de son âme. « Le bon Dieu voit tout, disait-elle, je m'abandonne à lui. Il saura bien inspirer notre Mère de me faire soigner si la chose est nécessaire [2]. »

Et cette confiance invincible, elle voulait la voir également au cœur de ses novices. L'une d'elles rencontrait de fortes oppositions dans la communauté pour être admise

[1] *Summarium* de 1919, p. 594, § 1706.
[2] *Ibid.*, p. 493, § 1333.

à la profession. Au moment où tout semblait désespéré, Thérèse lui demanda :

« Avez-vous confiance de réussir quand même ?

- Oui, je suis convaincue que j'obtiendrai cette grâce, et rien ne saurait m'en faire douter. »

Alors, d'un ton résolu : « Gardez bien votre confiance. Il est impossible que le bon Dieu n'y réponde pas, car il mesure toujours ses dons à notre espérance. Cependant, je vous avoue que, si je vous avais vue faiblir, j'aurais douté moi-même, tellement tout espoir est perdu du côté humain. »

La novice fut admise, et devint une fervente religieuse.

Pour apprécier le mérite de pareils actes, il faut se rappeler au milieu de quelles ténèbres ils étaient souvent produits. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dut subir, on le sait, une terrible tentation contre la foi, et, par suite, contre l'espérance, tentation qui ne dura pas moins de dix-huit mois. Son âme traversa alors une crise au cours de laquelle le ciel se fermait pour elle, ne lui laissant plus entrevoir que le néant ; mais c'est précisément alors qu'elle multiplia ses actes de confiance et d'abandon à Dieu : « Je la vis à cette époque de sa vie, écrit le R. P. Godefroy Madelaine. Extérieurement, nul ne se doutait de ses peines intimes. Et, comme je lui demandais comment elle pouvait ainsi cacher son épreuve. « Je tâche, dit-elle, que personne ne souffre de mes peines. Elles ne sont connues que de Dieu, de la Mère Prieure et du confesseur du couvent [1]. »

Bien plus, c'est au sein de cette grande tentation visant spécialement l'existence du ciel, que Thérèse exprimait le plus vivement l'espoir et le désir de la félicité éternelle. Elle était déjà gravement malade lorsqu'elle apprit que le médecin de la communauté avait dit à son sujet : « Sur cent personnes atteintes comme elle, deux au plus auraient chance de guérir. » Sur quoi, interpellant gaîment une de

[1] *Summarium* de 1919, p. 528, § 1424.

ses sœurs : « Quel malheur si j'allais être une de ces deux-là !

— Vous n'avez donc pas peur de la mort ?

— Elle me fait grand'peur, au contraire, quand je la vois représentée sur les images comme un spectre ! Mais la mort n'est pas cela. Pour en avoir une idée, je n'ai qu'à me rappeler la réponse de mon catéchisme : « La mort, c'est la séparation de l'âme d'avec le corps. Eh bien, je n'ai pas peur d'une séparation qui me réunira pour toujours au bon Dieu [1]. »

Ainsi parlait cette âme torturée par l'angoisse du doute le plus amer sur la réalité de l'avenir vers lequel elle s'élançait de toutes les forces de son amour et de sa foi.

* * *

La chère sainte savait, au reste, que ni l'espérance, même héroïque, ni la pauvreté spirituelle, ni la simplicité, ni l'humilité ne lui gagneraient, sans amour, le Cœur du divin Époux. Aussi chacun des actes de ces vertus, accompli par elle, fut-il pénétré et comme embaumé d'amour.

Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a donc pas seulement enseigné et prêché sa « petite voie ». Elle en a parcouru, la première, toutes les étapes. Elle en a, au besoin, gravi toutes les aspérités, comme la plus humble des « petites âmes ».

Elle y marche d'autant plus sûrement et y engage d'autant plus résolument les autres, que, de son propre aveu, cette voie lui a été expressément montrée par le Maître divin lui-même. « C'est Jésus tout seul, affirme-t-elle, qui m'a instruite. Aucun livre, aucun théologien ne m'a enseignée, et pourtant je sens, au fond du cœur, que je suis dans la vérité. »

Cette marche ascendante réalise, chaque jour, un nouveau

[1] *Summarium* de 1919, p. 596, § 1716.

progrès dans l'union divine. A force de « jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices », c'est-à-dire de se renoncer par l'humilité et le détachement et de témoigner au Père céleste une confiance filiale qui, de plus en plus, l'attendrit, la jeune vierge est parvenue à un rare degré d'intimité avec Jésus. Mais cet Époux auquel elle prodigue ses caresses n'est-il pas le Jésus de Bethléem, de Nazareth et du Golgotha ? Et n'est-ce pas jusqu'à sa croix qu'elle devra se hausser pour recevoir son amoureuse étreinte ? Dès lors, comment aimer dignement un Dieu qui, pour le rachat des hommes, s'est fait pauvre et esclave, est né dans une étable, a vécu dans une échoppe d'ouvrier pour mourir sur un gibet, sans donner son corps, son âme et sa vie pour lui, pour son honneur, pour l'extension de son règne et aussi pour les âmes en faveur desquelles il s'est livré aux bourreaux ?

A mesure que Thérèse aime davantage son Jésus, ce Jésus qui s'est livré pour elle et à qui elle s'est consacrée, elle sent monter en son âme cette soif de dévouement, cette ardeur de sacrifice, ce besoin de fusion entre la petite flamme dont elle brûle et le foyer consumant du Cœur divin, que les rêves les plus prodigieux d'immolation ne peuvent ni exprimer ni satisfaire.

C'est alors qu'elle trace, dans l'*Histoire d'une âme*, ces lignes qu'on dirait écrites de son sang, et qui, depuis l'*Ego libentissime impendam* de saint Paul, sont peut-être le cri d'apôtre le plus divinement passionné qui ait passé sur des lèvres humaines.

« Être votre épouse, ô Jésus, être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant, je sens en moi d'autres vocations. Je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques ; je me sens le courage d'un croisé ; je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église.

« La vocation de prêtre !... Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains, lorsque ma voix vous ferait

descendre du ciel ! Avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais hélas ! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter, en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier ces contrastes ?

« Je voudrais éclairer les âmes, comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas. Je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre ! voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie, car je ne désire pas un seul genre de supplice ; pour me satisfaire, il me les faudrait tous.

« Comme vous, mon Époux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemi ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau, et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir : je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre livre de vie, où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous !

« A toutes mes folies, qu'allez-vous répondre ? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la

mienne ? Cependant, à cause de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins, et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers... »

Pressée de trouver le secret de ces aspirations qui ne peuvent être sans objet, puisque Dieu lui-même les a mises en elle, Thérèse ouvre les Épîtres de saint Paul. Elle y remarque cette invitation : « Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits ; mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente [1]. »

Et cette voie, plus excellente, au dire de l'Apôtre, que l'apostolat et même le martyre, n'est autre que l'amour. Dès lors, Thérèse peut goûter quelque repos. Elle a compris que l'amour fait fonction de cœur dans le corps mystique de l'Église ; que seul, par suite, il fait agir ses membres ; que « si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, et les martyrs refuseraient de verser leur sang ». Elle voit clairement, dès lors, que « l'amour renferme toutes les vocations, que l'amour est tout, qu'il embrasse tous les temps et tous les lieux, parce qu'il est éternel ! »

C'est alors une explosion de joie délirante, et la jeune vierge s'écrie, dans ses ardeurs de séraphin : « O Jésus, mon amour ! ma vocation enfin je l'ai trouvée ! Ma vocation, *c'est l'amour !* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Église, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Église ma mère, je *serai l'amour !*... Ainsi, je serai tout. Ainsi, mon rêve sera réalisé [2] ! »

* * *

Mais quelle charité brûlant au cœur d'une simple créature pourrait embrasser le monde entier dans son dévouement,

[1] I Cor., XII, 31.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. XI, p. 213 et suiv.

permettrait d'accomplir à la fois les divines fonctions des prêtres, les travaux des docteurs, les immolations des martyrs ? A de telles œuvres, ne saurait suffire un amour humain ; c'est l'amour de Dieu même, élevant à lui, pénétrant, s'assimilant et divinisant l'amour de son enfant, qui opérera ici ces merveilles. Pour atteindre jusqu'à la charité dont Dieu lui a mis au cœur le rêve sublime, Thérèse a encore besoin d'un « ascenseur ». Cet ascenseur indispensable pour exalter l'amour fini au-dessus de ses limites naturelles et le fondre avec l'amour divin, lui sera procuré par Jésus lui-même, son « Aigle adoré », qui l'enlèvera sur ses propres ailes.

Cette union des deux amours en un ardent foyer transformant et déifiant, c'est tout d'abord et proprement l'œuvre de Dieu, mais c'est aussi, avec le concours de la grâce divine, l'œuvre de la créature, qui s'offre délibérément à l'action du feu, afin d'être consumée.

Cet acte si haut et si saint, si méritoire et si fécond, fut posé par Thérèse de l'Enfant-Jésus en la fête de la Sainte Trinité, le 9 juin 1895. Elle l'appela son ***Acte d'offrande comme victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux du bon Dieu.***

Il jaillit spontanément de son cœur pendant la sainte messe :

« O mon divin Maître, songeait-elle, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? Votre ***Amour miséricordieux*** n'en a-t-il pas besoin, lui aussi ? De toutes parts il est méconnu, rejeté... Les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre amour infini.

« O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre cœur ? Il me semble que, si vous trouviez des âmes s'offrant comme ***victimes d'holocauste à votre amour,*** vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous.

« Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque *votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux !*

O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime ; consumez votre petite hostie par le feu du divin amour ! »

Sans réserve, suivant la généreuse impulsion de son cœur, la chère sainte s'était livrée.

Mais, réfléchissant au sens profond et nouveau d'une telle donation, elle voulut, par obéissance, avant de la sceller irrévocablement, et même de la fixer en termes définitifs, la soumettre à l'agrément de sa Mère Prieure. C'était alors Mère Agnès de Jésus. Thérèse vint la trouver au sortir de l'action de grâces, le visage comme irradié d'une ferveur céleste. Mère Agnès de Jésus lui donna l'autorisation désirée, mais sans paraître attacher à la chose une spéciale importance. La sainte exprima alors ses brûlantes aspirations en une formule dont les dernières lignes semblent faire écho à un chant de séraphin, puis elle exprima le souhait qu'elle fût revue et approuvée par un théologien.

Voici cet écrit, tel qu'il fut trouvé, après sa mort, dans le livre des Évangiles qu'elle portait nuit et jour sur son cœur.

« *O mon Dieu, Trinité bienheureuse, je désire vous aimer et vous faire aimer, travailler à la glorification de la sainte Église en sauvant les âmes qui sont sur la terre et en délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume ; en un mot, je désire être sainte ; mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu, d'être vous-même ma sainteté.*

« *Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Époux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi ; je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'amour.*

« *Je vous offre encore tous les mérites des saints qui sont au ciel et sur la terre, leurs actes d'amour et ceux des saints anges ; enfin, je vous offre, ô bienheureuse Trinité, l'amour et les mérites de la sainte Vierge, ma Mère chérie. C'est à elle que j'abandonne mon offrande, la priant de vous la présenter.*

« *Son divin Fils, mon Époux bien-aimé, aux jours de sa vie mortelle, nous a dit :* « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jean, XVI, 23.) *Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs. Je le sais, ô mon Dieu, plus vous voulez donner, plus vous faites désirer.*

« *Je sens en mon cœur des désirs immenses, et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah ! je ne puis recevoir la sainte communion aussi souvent que je le désire ; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas tout-puissant ? Restez en moi comme au tabernacle ; ne vous éloignez jamais de votre petite hostie.*

« *Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants, et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire ! Si, par faiblesse, je viens à tomber, qu'aussitôt votre divin regard purifie mon âme, consumant toutes mes imperfections comme le feu qui transforme toute chose en lui-même.*

« *Je vous remercie, ô mon Dieu, de toutes les grâces que vous m'avez accordées, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai, au dernier jour, portant le sceptre de la croix. Puisque vous avez daigné me donner en partage cette croix si précieuse, j'espère au ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre passion.*

« *Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la patrie ; mais je ne veux pas amasser de mérites pour le ciel ; je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.*

« *Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes*

œuvres... Toutes nos justices ont des taches à vos yeux [1]. *Je veux donc me revêtir de votre justice et recevoir de votre amour la possession éternelle de vous-même. Je ne veux point d'autre trône et d'autre couronne que vous, ô mon Bien-Aimé !*

« *A vos yeux, le temps n'est rien ;* un seul jour est comme mille ans. *Vous pouvez donc, en un instant, me préparer à paraître devant vous.*

« *Afin de vivre dans un acte de parfait amour,* JE M'OFFRE COMME VICTIME D'HOLOCAUSTE A VOTRE AMOUR MISÉRICORDIEUX, *vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu.*

« *Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour !*

« *Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que,* les ombres s'étant évanouies [2], *je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel !*

MARIE-FRANÇOISE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
ET DE LA SAINTE-FACE,
religieuse carmélite indigne [3].

Cette longue formule fut présentée à l'examen du R. P. Lemonnier, des Missionnaires de la Délivrande, qui était venu prêcher une retraite au Carmel. Il la jugea orthodoxe, et ne suggéra aucune modification, sauf un changement d'épithète [4].

[1] Ps. LXXXIX, 4.
[2] Cant., IV, 6.
[3] *Summarium* de 1919, p. 552, § 1526.
[4] La sainte avait écrit primitivement : « Je sens en mon cœur des désirs *infinis.* » Ce terme lui paraissait mieux traduire la véhémence de ses aspirations. Sur le conseil du R. P. Lemonnier, elle adopta l'adjectif : *immense,* théologiquement plus exact.

Deux requêtes exprimées dans cette prière, relatives, soit aux stigmates à obtenir dans la gloire du ciel, soit à la présence de Notre-Seigneur à conserver dans l'intervalle des communions, lui parurent assurément hardies ; mais il savait que la confiance amoureuse de la sainte enfant la portait à une sorte d'audace sans limites envers l'Époux céleste, et, de ce chef, il n'exigea pas de retranchement. Au reste, Thérèse garda le silence sur cette consécration, sauf à l'égard de deux novices dont elle escomptait la générosité ; mais elle se mit à réciter très fréquemment l'acte ci-dessus, qui devint comme l'expression authentique de ses habituelles dispositions. Elle devait le redire jusqu'à sa dernière heure.

* * *

Quelle est, au juste, la signification de cet acte ? C'est une offrande de soi-même à l'Amour miséricordieux, mais c'est une offrande que lui fait la créature afin de l'attirer à elle.

Si donc cette oblation est agréée, le premier effet en sera de faire descendre à flots l'amour du Cœur de Dieu dans l'âme, pour l'incendier d'amour. Celle-ci deviendra également l'objet des plus suaves miséricordes du Maître, puisque la charité du Tout-Puissant pour sa faible créature implique des trésors d'indulgence et de pardon. L'âme sera consumée, non d'un feu matériel, mais du feu symbolique du divin Amour, dont elle est désormais, par son union au Cœur de Jésus, investie elle-même et pénétrée.

Thérèse parle de martyre ; mais il s'agit d'un martyre d'amour, non, en rigueur de termes, d'un martyre de souffrances. Il est produit par les flots de la tendresse infinie qui submergent l'âme, et dont elle ne peut supporter sans gémir la divine pression. Mais qui ne devine les ineffables délices qui doivent tempérer la rigueur d'un pareil martyre, et combien, s'il est bon d'en vivre, il est meilleur encore d'en mourir ?

Assurément, et nous l'avons démontré plus haut, la souffrance est la compagne inséparable de l'amour ; mais l'épreuve sera proportionnée aux énergies surnaturelles que la grâce prévenante du Bien-Aimé aura préalablement déposées dans l'âme, et l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux n'aura pas, comme conséquence nécessaire, des souffrances exceptionnelles.

Le R. P. Martin a résumé les suites salutaires et vraiment bienheureuses de cette consécration en ces quelques lignes, dont le lecteur appréciera la plénitude théologique, aussi bien que la précision :

« Le résultat essentiel du martyre d'amour, et de beaucoup le plus désirable, c'est de faire vivre l'âme dans l'exercice continuel de la charité, la sainte dit : « dans un acte de parfait amour ».

« Or, quand l'amour s'empare à ce point d'une âme, il devient maître de toutes ses puissances, et il anime toutes ses œuvres. En conséquence, toutes les actions qu'elle produit, même les plus indifférentes, sont marquées du sceau divin de l'amour, et leur valeur devient immense aux yeux de Dieu.

« Ce n'est pas tout. Le divin Amour ne peut supporter la présence, ni même la trace du péché, dans l'âme qui lui est entièrement livrée. Sans doute, l'offrande à l'Amour miséricordieux ne rend pas impeccable, elle n'empêche pas toutes les chutes. Une petite victime peut encore commettre des infidélités. Mais l'amour qui la pénètre et l'environne la *renouvelle pour ainsi dire à chaque instant, et ne cesse de la consumer, en détruisant en elle tout ce qui pourrait déplaire à Jésus* [1]. »

* * *

Un jour, on s'en souvient, Thérèse avait dit à Dieu : « Je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté.

[1] *La « petite voie d'enfance spirituelle »*, etc..., p. 84.

Prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez. » C'était le saint abandon, caractère distinctif de l'enfance spirituelle. Si la jeune religieuse entendait le pratiquer à ce degré dès son début dans la carrière, que sera-ce maintenant qu'elle s'est livrée, par un formel et définitif engagement, à tous les traits du divin Amour ?

Elle s'accoutumera, plus que jamais, à « regarder dans les yeux du bon Dieu », pour deviner ce qui lui plaît davantage et l'accomplir aussitôt. Au milieu des délaissements et des ténèbres qui l'environnent, spécialement après sa consécration à l'Amour miséricordieux, elle répétera, avec son beau sourire où se reflète sa paix radieuse : « Si mon Jésus semble m'oublier, eh bien ! il en est libre, puisque je ne suis plus à moi, mais à lui. Il se lassera plus vite de me faire attendre que moi de l'attendre [1]. »

Et quand, en proie aux angoisses de l'agonie, elle entendra ces paroles de pitié : « C'est affreux ce que vous souffrez ! — Non, dira-t-elle, ce n'est pas affreux : une petite victime d'amour pourrait-elle trouver affreux ce que son Époux lui envoie [2] ? »

* * *

L'amour est essentiellement actif. Parvenu à ce sommet de l'union transformante qui est le privilège de Thérèse, il devra se traduire par un zèle dévorant. Son ardeur d'apostolat rayonne à chaque page de son histoire. Disons seulement que le zèle pour la sanctification des prêtres, qui avait été le grand souci de sa vie religieuse, s'aviva, après son acte d'oblation, en une flamme qui ne devait s'éteindre que dans sa tombe.

Voilà, certes, d'admirables résultats d'un acte sublime d'holocauste couronnant toute une vie d'obscurs sacrifices.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 260, § 630.
[2] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 247.

Mais ne sont-ce pas là des sommets inaccessibles au commun des âmes ?

Redisons que, malgré certaines apparences ou même certaines expressions dont s'effraient les esprits superficiels, la « petite voie d'enfance spirituelle » est ouverte à toute âme de bonne volonté, et d'autant plus large, que cette âme est plus petite à ses propres yeux. Ce fut l'affirmation réitérée de notre sainte. C'est, nous l'avons vu, l'enseignement de Benoît XV ; c'est, de plus, l'avis formel de Pie XI, selon lequel « l'enfance spirituelle est une voie qui, sans permettre sans doute à tous d'atteindre les hauteurs auxquelles Dieu a conduit Thérèse, est non seulement possible, mais facile pour tous [1]. »

* * *

Les gains surnaturels de cette enfance bénie peuvent se succéder, au cours d'une longue carrière, sans aucun de ces phénomènes sensibles par lesquels Dieu traduit parfois la présence du pur amour. Mais il n'en va pas de même toujours dans la vie de certains saints parvenus à une cime dépassant les hauteurs communes.

On se souvient du javelot enfoncé par le séraphin dans le cœur de la grande Thérèse d'Avila. Peu de temps après son offrande, l'humble moniale de Lisieux allait, à son tour, recevoir de lui le coup qui préluderait au brisement des derniers liens. Laissons-la raconter elle-même le mystère de cette mainmise enflammée du Tout-Puissant sur son cœur.

« Quelques jours après mon offrande à l'Amour miséricordieux, dit-elle, je commençais au chœur l'exercice du Chemin de la Croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un trait de feu si ardent, que je pensai mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport ; il n'y a pas de comparai-

[1] *Discours pour l'Approbation des miracles.* — 11 février 1923.

son qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh ! quel feu ! Quelle douceur [1] ! »

Mère Agnès de Jésus lui demanda si ce merveilleux phénomène était le premier qu'elle eût éprouvé de sa vie.

Elle répondit simplement : « Ma Mère, j'ai eu plusieurs transports d'amour, particulièrement une fois, pendant mon noviciat, où je restai une semaine entière bien loin de ce monde. Je ne puis exprimer cela. J'agissais, me semblait-il, avec un corps d'emprunt ; il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre. Mais je n'étais pas brûlée d'une réelle flamme ; je pouvais supporter ces délices sans espérer de voir mes liens se briser sous leur poids ; tandis que, le jour dont je parle, une minute, une seconde de plus, mon âme se séparait du corps... Hélas ! je me retrouvai sur la terre, et la sécheresse immédiatement revint habiter mon cœur [2]. »

Chaque jour, la chère sainte demandait au Bien-Aimé que son martyre d'amour, « après l'avoir préparée à paraître devant lui, la fît enfin mourir ». La main divine avait retiré son javelot de feu ; mais la blessure était mortelle.

---

[1] Le jour même où la sainte reçut cette grâce, elle la confia à Mère Agnès de Jésus, alors Prieure. Celle-ci ne parut point prêter à cette communication une attention spéciale, et Thérèse n'en reparla plus. Elle n'en fit même pas mention dans le manuscrit de son autobiographie, et garda un silence absolu à ce sujet. C'est seulement le 7 juillet 1897 que Mère Agnès de Jésus la questionna de nouveau sur le phénomène, et obtint la réponse ci-dessus.

Elle ajoutait humblement : « J'ai compris alors ce que disent les saints de ces états qu'ils ont expérimentés si souvent. Pour moi, je ne l'ai éprouvé qu'une fois et qu'un seul instant, puis je suis retombée aussitôt dans ma sécheresse habituelle. »

[2] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 228.

CHAPITRE XIV

LES DÉBUTS DE LA MALADIE. — L' « HISTOIRE D'UNE AME ».
LES *Novissima verba*. — LA FIN DE L'EXIL.
LES FUNÉRAILLES.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus croyait volontiers aux présages mystérieux que Dieu envoie parfois au moyen des songes [1]. Elle eût donc aimé que, par cette voie du moins, le divin Époux fît pénétrer une lueur de joie dans la nuit profonde où, d'ordinaire, il la maintenait ensevelie. Elle fut exaucée au printemps de 1895.

« Le 10 mai, écrit-elle, aux premières lueurs de l'aurore, je me trouvai, pendant mon sommeil, dans une galerie où je me promenais seule avec notre Mère. Tout à coup, sans savoir comment elles étaient entrées, j'aperçus trois carmélites revêtues de leurs manteaux et grands voiles, et je compris qu'elles venaient du ciel. « Ah ! que je serais heureuse, pensai-je, de voir le visage d'une de ces carmélites ! » Comme si ma prière eût été entendue, la plus grande des saintes

[1] N'est-ce pas dans un songe, en effet, que saint Joseph reçut l'ordre de fuir en Égypte pour soustraire l'Enfant Jésus et sa Mère à la fureur d'Hérode, et les traits du même genre ne sont-ils pas nombreux dans les saints Livres ?

s'avança vers moi, et je tombai à genoux. O bonheur ! elle leva son voile, ou plutôt le souleva, et m'en couvrit.

« Sans aucune hésitation, je reconnus la vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du Carmel de France [1]. Son visage était beau, d'une beauté immatérielle ; aucun rayon ne s'en échappait, et cependant, malgré le voile épais qui nous enveloppait toutes les deux, je voyais le céleste visage éclairé d'une lumière ineffablement douce, qu'il semblait produire de lui-même.

« La sainte me combla de caresses, et, me voyant si tendrement aimée, j'osai prononcer ces paroles : « O ma Mère, je vous en supplie, dites-moi si le bon Dieu me laissera longtemps sur la terre. Viendra-t-il bientôt me chercher ? » Elle sourit avec tendresse. — « Oui, bientôt..., bientôt... Je vous le promets. — Ma Mère, ajoutai-je, dites-moi encore si le bon Dieu ne demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs. Est-il content de moi ? »

« A ce moment, le visage de la vénérable Mère resplendit d'un éclat nouveau, et son expression me parut incomparablement plus tendre. — « Le bon Dieu ne demande rien autre chose de vous, me dit-elle ; il est content, très content !... » Et, me prenant la tête dans ses mains, elle me prodigua de telles caresses, qu'il me serait impossible d'en rendre la douceur. Mon cœur était dans la joie ; mais je me souvins de mes sœurs, et je voulus demander quelques grâces pour elles... Hélas ! je m'éveillai [2] ! »

Ce songe confirmait le pressentiment qu'avait toujours

[1] Cette grande religieuse avait été une des compagnes de sainte Thérèse d'Avila. Amenée en France par le Père de Bérulle, elle y établit la réforme thérésienne, et mourut en odeur de sainteté en 1621. Le pape Léon XIII a signé l'introduction de sa cause de béatification.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avoue qu'avant ce songe, sa pensée se portait assez rarement vers cette aïeule, depuis si longtemps disparue.

[2] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 211.

eu la petite sainte de mourir jeune [1]. L'heure approchait, en effet, où l'amour divin, après l'avoir blessée de son trait brûlant, allait consommer l'holocauste.

* * *

Ce fut le 3 avril 1896, dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, qu'elle entendit, selon son expression poétique, « comme un lointain murmure lui annonçant l'arrivée de l'Époux ». En 1897, elle raconta elle-même le fait, avec un accent qui n'est déjà plus de la terre.

« Au carême de l'année dernière, je me trouvai plus forte que jamais, et cette force, malgré le jeûne que j'observais dans toute sa rigueur, se maintint parfaitement jusqu'à Pâques, lorsque, le jour du Vendredi Saint, à la première heure, Jésus me donna l'espoir d'aller bientôt le rejoindre dans son beau ciel. Oh ! qu'il m'est doux, ce souvenir !

« Le jeudi soir, n'ayant pas obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, je rentrai à minuit dans notre cellule. A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller, que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres ; je crus que j'allais mourir, et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin, et m'endormis paisiblement.

« A cinq heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre, et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt, en trouvant notre mouchoir rempli de sang. O ma Mère, quelle espérance ! J'étais intimement persuadée que

[1] « Depuis mon enfance, j'avais le pressentiment profond que je mourrais jeune. Le bon Dieu m'a toujours fait désirer ce qu'il voulait me donner. » — *Paroles de Thérèse, recueillies pendant sa maladie par la Rév. Mère Agnès de Jésus.* (*Summarium* de 1919, p. 889, § 2574.)

mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée.

« Ce fut avec une grande ferveur que j'assistai à Prime, puis au chapitre. J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. Je ne ressentais pas la moindre fatigue, la moindre souffrance ; aussi, j'obtins facilement la permission de finir mon carême comme je l'avais commencé, et, ce jour du Vendredi Saint, je partageai toutes les austérités du Carmel, sans aucun soulagement. Ah ! jamais ces austérités ne m'avaient semblé aussi délicieuses..., l'espoir d'aller au ciel me transportait d'allégresse.

« Le soir de cet heureux jour, je rentrai pleine de joie dans notre cellule, et j'allais encore m'endormir doucement, lorsque mon bon Jésus me donna, comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur [1]. »

* * *

Deux ans plus tôt, on avait demandé providentiellement à Thérèse la composition d'un récit dont la prestigieuse influence devait perpétuer, pour le plus grand bien des âmes, les exemples de sa sainte vie.

Un soir d'hiver, en décembre 1895, Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, Sœur Marie du Sacré-Cœur et notre petite sainte, étaient réunies, pendant la récréation, autour du foyer dans la salle de communauté, unique pièce où les carmélites aient la permission de se chauffer. La présence de la Prieure leur offrait une occasion licite de s'entretenir quelques minutes de leurs souvenirs communs. Thérèse, qui avait gardé dans ses récits sa charmante naïveté enfantine, se mit à conter quelques traits de sa jeunesse. En

[1] *Histoire d'une âme*, ch. IX, pp. 156 et suivante.

l'entendant, un flot de réminiscences heureuses envahit ces âmes toujours prêtes à l'amoureuse reconnaissance envers Dieu. Sœur Marie du Sacré-Cœur prit alors à part la Mère Prieure. « Il est vraiment regrettable, dit-elle, que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus compose des poésies pour faire plaisir à l'une ou l'autre de nos Sœurs, et qu'elle n'écrive rien pour nous conserver ses souvenirs d'enfance. Notre petite sœur est un ange qui ne restera pas longtemps sur la terre, et nous serons peinées, plus tard, d'avoir perdu ces détails si intéressants pour nous. »

La Mère Prieure hésita quelques semaines, puis elle finit par enjoindre à Thérèse de lui remettre, pour le jour de sa fête, un récit écrit des principaux faits de son enfance.

Celle-ci se mit à l'œuvre au début de l'année 1895. Elle ne consacra à ce travail que de rares moments de loisirs, car son emploi de sacristine empiétait bien souvent sur ses heures de temps libre. Néanmoins, le 20 janvier 1896, elle était prête. En se rendant à l'oraison du soir, elle passa devant sa Prieure, s'agenouilla, et lui remit ces pages écrites sans ratures, sur un pauvre papier qu'une servante aurait dédaigné.

Mère Agnès de Jésus répondit par un simple signe de tête, déposa le cahier sur sa stalle, et n'en prit connaissance que quelques mois plus tard, alors que, déchargée des fonctions du priorat, elle avait recouvré un peu de liberté. Pendant cette longue période, Thérèse de l'Enfant-Jésus ne s'inquiéta pas une seule fois du sort de son œuvre, et sa « petite Mère » lui ayant dit, un jour, qu'elle n'avait pas lu son cahier, elle n'en parut ni étonnée, ni émue, faisant preuve ainsi du plus parfait détachement.

En parcourant ce travail, Mère Agnès de Jésus vécut à nouveau, avec un charme avivé, à chaque page, par la grâce du récit, ces années lointaines semées, malgré les passagères épreuves, de si purs et si suaves bonheurs. Mais, davantage encore, elle admira les merveilles de grâce que Dieu avait opérées dans l'âme de sa sœur, dès son éveil à la vie raisonnable. Elle soupçonna, dès lors, le bien que, plus tard, pourraient produire de telles pages, et se prit à désirer que

Thérèse achevât le récit de sa vie religieuse à peine esquissée. Mais, n'étant plus supérieure, elle ne pouvait lui commander de continuer sa narration, qui comprenait alors les huit premiers chapitres de l'*Histoire d'une âme.*

Voyant Sœur Thérèse atteinte d'un mal qui l'affaiblissait rapidement, elle finit par persuader à Mère Marie de Gonzague, qui lui avait succédé, de faire écrire à la jeune sainte quelque chose de sa vie dans le cloître. Ce nouveau manuscrit fournit la matière des chapitres IX et X de la future autobiographie. Quelques pages supplémentaires écrites par Thérèse, au cours de sa retraite de 1896, sur sa « petite doctrine », comme elle disait, furent remises par elle à Sœur Marie du Sacré-Cœur. Elles devaient former, plus tard, le chapitre XI[e] du même ouvrage.

Le 1[er] août 1897, Mère Agnès de Jésus eut l'idée de confier à Thérèse son intention de faire lire, plus tard, le manuscrit en communauté, puis même de le livrer à la publicité, mais elle lui avouait craindre l'opposition de certaines Sœurs à ce dessein. La sainte répondit simplement et sans hésitation : « Ma Mère, après ma mort, il ne faudra parler à personne de mon manuscrit, jusqu'à ce qu'il soit publié. Si vous faites autrement ou si vous retardez cette publication, le démon vous tendra plus d'un piège pour entraver l'œuvre du bon Dieu..., *une œuvre bien importante !...* »

Le conseil fut suivi, comme on le verra plus loin. Après avoir obtenu l'*Imprimatur* de Mgr Hugonin, le 8 mars 1898, l'*Histoire d'une âme* parut dans le courant d'octobre suivant. Quelques semaines plus tard, à raison de circonstances nouvelles, la publication en eût été impossible.

Un jour, Mère Agnès de Jésus avait prié Thérèse de relire un passage de son manuscrit, qui lui semblait incomplet. Peu après, entrant dans l'infirmerie, elle la trouva les yeux mouillés de larmes.

« Vous pleurez ? » interrogea-t-elle.

Thérèse lui répondit avec une expression indéfinissable :

— « C'est si bien mon âme !... Oui, ces pages feront beaucoup de bien. On connaîtra mieux la douceur du bon Dieu...

Et, ajouta-t-elle d'un ton inspiré, *je le sens, tout le monde m'aimera !...* » — Impossible, en rapprochant les faits de ces paroles, de refuser à la sainte le don prophétique, dont sa vie présente, au reste, plusieurs autres manifestations.

C'est donc dans ces circonstances saisissantes et imprévues que Thérèse de l'Enfant-Jésus, déjà fatiguée par les austérités de la règle, épuisée de consomption, dérangée à chaque instant par mille importunités, composa ces pages d'un si divin accent, qui soulevèrent une vague unanime d'admiration. On connaît le jugement de Pie XI sur « ce livre merveilleux, dont la fraîcheur et la grâce sont si naturelles [1] ». Le jour même où il en canonisait l'auteur, il tenait à faire exposer publiquement une des raisons de cet acte auguste : « Le livre que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait composé sur sa propre vie, dans la claire beauté de sa langue maternelle, pour décrire sa voie d'enfance spirituelle, n'est pas seulement dans toutes les mains, mais il pénètre de sa suavité les cœurs des hommes les plus éloignés de la perfection chrétienne. Nombre d'entre eux ont été convertis par cette lecture, et sont restés fixés dans la charité du Christ [2]. »

Après les suffrages du Chef de l'Église attestant la haute valeur ascétique du livre, les connaisseurs n'hésitent pas à en affirmer la valeur littéraire. Un lettré dont personne ne méconnaîtra le goût délicat, l'abbé Henri Brémond, a décerné à la jeune sainte un hommage, qui vaut d'être remarqué. Pour la *Légende d'argent* qu'il rêve, et où il ne voudrait recueillir que de l'exquis, il demanderait à Thérèse quelques récits et aussi quelques fragments de ses lettres, qui « sont d'une jeunesse, d'une grâce et d'une charité incomparables [3] ». Mais que vaut l'opinion des maîtres dans

[1] Lettre au cardinal Vico, 14 mai 1923.

[2] Lecture faite, au cours de la cérémonie de canonisation, par le Secrétaire des Brefs aux Princes.

[3] Jugement cité par M. A. des Rotours, *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 150. — L'étude de M. Brémond à laquelle se réfère cet auteur a été insérée dans l'*Inquiétude religieuse*, 2e série, 1909.

l'art de bien dire, à côté du témoignage des millions de lecteurs de toutes langues et de toutes régions, qui sont chaque jour instruits et charmés, encouragés au devoir et au sacrifice, initiés aux secrets du plus intime amour avec Jésus, par les 400.000 exemplaires en circulation de l'*Histoire d'une âme ?*

* * *

En ce Vendredi Saint 1896, qui avait apporté à notre sainte le gage de son prochain départ pour le ciel, la Mère Prieure en charge était la Mère Marie de Gonzague, récemment réélue. Trompée par l'énergie de Sœur Thérèse, elle ne crut pas d'abord à la gravité de l'accident. Elle la laissa suivre sans allégement toutes les austères pratiques de la règle, et s'employer même, dans l'intervalle des longs offices du Vendredi Saint, à nettoyer des fenêtres au couvent. C'est alors que, la surprenant livide et presque défaillante sous le poids de cette tâche ajoutée à la fatigue du jeûne au pain et à l'eau, l'une de ses novices s'offrit, sans succès d'ailleurs, à la remplacer.

La malade, par délicatesse d'amour fraternel, eut soin de cacher son état à ses trois sœurs. La voyant, malgré sa pâleur, suivre tous les exercices fatigants de la Semaine Sainte, et remarquant, comme par le passé, sa fidélité à tous les usages, celles-ci ne se doutèrent de rien. Mais, quelques semaines plus tard, elles constatèrent la toux sèche et opiniâtre que rien ne parvenait à calmer, et commencèrent à comprendre qu'un mal profond devait la miner en secret. La Mère Prieure finit elle-même par le pressentir, et elle releva Thérèse de ses fonctions assujettissantes à la sacristie.

Le docteur de Cornière, médecin de la communauté, et le docteur La Néele, parent par alliance de la malade, ne remarquaient jusqu'alors rien d'alarmant. Malgré tout, afin de conjurer le retour possible des hémorragies, ils la soumirent à une série de traitements pénibles : frictions géné-

rales, vésicatoires, ventouses, pointes de feu, etc... Souriante toujours, avec des mots gracieux de remerciements, la petite victime endurait ces remèdes, alors plus douloureux que son mal.

Cependant, un régime fortifiant fit disparaître la toux pour quelques mois ; son rêve de départ pour le ciel semblait, pour le moment, déçu. Elle écrivit à l'une de ses novices : « Vraiment, la maladie est une trop longue conductrice ; je ne compte que sur l'amour. »

Cette accalmie lui laissa, un instant, l'espoir de répondre enfin aux demandes des carmélites d'Hanoï, qui la réclamaient de nouveau. Elle ne pouvait, il est vrai, sans une complète guérison, songer à un si lointain exil. Afin d'obtenir cette faveur, elle commença, en novembre 1896, une neuvaine au vénérable Théophane Vénard. Celle-ci n'était pas achevée, qu'une grave rechute manifestait clairement la volonté de Dieu.

Cette fois, une fièvre intense et continue, jointe à des troubles digestifs persistants, épuisèrent rapidement la malade. Tout l'hiver, ses forces déclinèrent insensiblement. Le docteur de Cornière, si longtemps rassuré, ne dissimulait pas maintenant ses inquiétudes. « Je ne pourrai pas la guérir, disait-il tristement ; cette âme, d'ailleurs, n'est pas faite pour la terre. »

C'est à la fin du carême de 1897 que se déclarèrent les symptômes vraiment alarmants. La Mère Marie de Gonzague, habituée à voir la sainte porter vaillamment sa souffrance, la laissa suivre néanmoins tous les exercices de la communauté.

Plus tard, avant qu'elle fût établie à l'infirmerie, on vit l'héroïque enfant, obligée parfois de regagner seule sa cellule, s'arrêter à chaque marche de l'escalier pour reprendre haleine, et arriver près de son lit dans un tel état d'épuisement qu'il lui fallait une heure pour se déshabiller. C'est ensuite sur sa dure et étroite paillasse, enveloppée de ses deux pauvres couvertures, qu'elle devait attendre, presque toujours dans une agitation fébrile, le retour de l'aube, avec la perspective d'un nouveau labeur.

Escomptant peu la guérison d'un mal implacable, le médecin, résolu cependant à tout tenter, avait recours alors aux remèdes violents, comme les pointes de feu de plus en plus multipliées.

Après un pareil traitement, il fallait à Thérèse quelques heures de tranquillité. Un jour que la pauvre patiente se reposait, pendant la récréation, dans sa cellule, afin de calmer l'ardeur de ces cruelles cautérisations, elle entendit une Sœur qui, à la cuisine, tenait sur elle ce propos : « Ma Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir, et je me demande vraiment ce que notre Mère pourra dire d'elle après sa mort [1]. Elle sera bien embarrassée, car cette petite Sœur, tout aimable qu'elle est, n'a, pour sûr, rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

L'infirmière, qui avait tout entendu, lui dit :

« Si vous aviez fait fonds sur l'opinion des créatures, vous seriez bien déçue aujourd'hui !

— L'opinion des créatures ! Ah ! heureusement, le bon Dieu m'a toujours fait la grâce d'y être absolument indifférente ! »

Il s'établit entre Thérèse et sa garde-malade un dialogue qui révéla à celle-ci des réalités encore insoupçonnées de plusieurs membres de la communauté.

« On dit, observa l'infirmière, que vous n'avez jamais beaucoup souffert ? »

La sainte enfant montra, en souriant, un verre qui contenait une potion d'un beau rouge éclatant. — « Voyez-vous ce petit verre ? On le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne bois rien de plus amer. Eh bien ! c'est l'image de ma vie. Aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs. Il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise, et c'était de l'amertume ! Je dis, de l'amer-

[1] Après le décès de chaque carmélite, la Mère Prieure envoie, dans tous les monastères de l'Ordre, une notice biographique, parfois assez étendue, sur la défunte.

tume, et pourtant, ma vie n'a pas été vraiment amère, car j'ai su me faire une joie et une douceur de toute amertume.

— Vous souffrez beaucoup en ce moment, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je l'ai tant désiré [1] ! »

Elle souffrait très spécialement de ces tentations contre la foi, sans cesse vaincues et sans cesse renaissantes, qui l'empêchaient de jouir pleinement à la pensée de sa prochaine délivrance.

* * *

Les derniers mois qui lui restaient à vivre s'annonçaient comme un double supplice, moral et physique, dont il nous reste à exposer les phases.

Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il de pareilles rigueurs réservées à une innocente créature, mais il ne doit pas oublier que la chère sainte avait désiré de souffrir, de souffrir beaucoup, de souffrir jusqu'au bout, afin d'être utile aux prêtres, de servir les intérêts de l'Église et de sauver des âmes.

A partir du 6 avril 1897, Mère Agnès de Jésus, prévoyant que son angélique « petite Thérèse » s'envolerait bientôt au paradis, prit l'habitude de noter sur un carnet, au cours de ses visites quotidiennes, les passages saillants des entretiens de la malade. Celle-ci en conçut d'abord quelque peine, puis, avec sa simplicité coutumière, elle s'inclina devant le désir fraternel, pour ne pas priver sa sœur d'une suprême consolation.

Mère Agnès de Jésus put former ainsi un recueil de réflexions pieuses, d'observations finement nuancées, d'ardentes effusions, de soupirs de résignation et d'espérance, qui formerait le meilleur *Vade mecum* à l'usage des souffrants de tout âge. Nous emprunterons à ces pages les mots qui traduisent le mieux les préoccupations dominantes de la sainte durant les derniers mois de sa vie. Ses thèmes

[1] D'après l'*Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 235 et suiv.

préférés semblent avoir été l'utilité de la « petite voie d'enfance spirituelle », les avantages de la conformité au bon vouloir divin, les privilèges et les bontés de la très sainte Vierge, les exemples de simplicité de vie donnés par la Sainte Famille et les effets merveilleux de la communion des Saints.

Elle eut, vers la fin du mois de Marie, quelques jours de douce paix, et même de joie tranquille. « On me dit, observait-elle, que j'aurai peur de la mort. Cela se peut bien : si l'on savait comme je suis peu assurée de moi-même !... Mais je veux jouir du sentiment que le bon Dieu me donne maintenant. Il sera toujours temps de souffrir du contraire. »

Au cours de la première quinzaine de juin, une recrudescence du mal répondit à la neuvaine faite à son intention par la communauté tout entière. « Cela m'est égal, dit-elle, de vivre ou de mourir. Je ne veux que ce que le bon Dieu veut, c'est ce qu'il fait que j'aime. »

Son calme procédait, il est vrai, d'une source que les mondains ne soupçonnent guère.

Mère Agnès de Jésus lui dit, un soir, en entrant dans sa cellule : « Pourquoi donc êtes-vous si gaie aujourd'hui ? — Parce que j'ai eu, ce matin, deux petites peines, oh ! très sensibles ! Rien ne me donne de petites joies comme les petites peines. »

Elle envisageait la mort, non seulement comme une libératrice, mais comme une amie : « Je sais que je vais bientôt mourir, mais quand ? Oh ! cela ne vient pas ! Je suis comme un enfant à qui l'on promet toujours un gâteau ; on le lui montre de loin, et puis, lorsqu'il approche pour le saisir, la main se retire ! Mais je suis bien abandonnée au bon Dieu. »

Elle voulait que sa mort elle-même apportât un avantage aux chères missions qu'elle avait toujours si généreusement aidées. « Il ne faudra pas, disait-elle, laisser donner des couronnes pour mettre autour de mon cercueil, comme on a fait pour notre bonne Mère Geneviève. Vous demanderez qu'avec cet argent, on rachète de l'esclavage de pauvres

petits nègres. Vous direz que c'est cela qui me ferait plaisir. »

Dans tous les Carmels, l'infirmerie est une salle relativement confortable, en comparaison des pauvres cellules meublées d'une paillasse reposant sur des planches, d'un escabeau et d'une cruche de terre. On désirait y transporter Sœur Thérèse ; mais elle insista doucement pour qu'on voulût bien attendre. « J'aime mieux, dit-elle, rester dans notre cellule que de descendre à l'infirmerie, parce qu'ici on ne m'entend pas tousser et que je ne dérange personne ; et puis, quand je suis trop bien soignée, je ne jouis plus. »

Elle s'exerçait d'ailleurs à l'intrépidité en face de la souffrance : « On m'a tant répété, disait-elle, que j'avais du courage, et c'est si peu vrai, que je me suis dit : « Mais enfin, il ne faut pas faire ainsi mentir tout le monde! » Et je me suis mise, avec l'aide de la grâce, à acquérir du courage... Je n'ai nullement peur des derniers combats, ni des souffrances de la maladie, si grandes soient-elles. Le bon Dieu m'a aidée et conduite par la main dès ma plus tendre enfance. Je compte sur lui. Je suis assurée qu'il me continuera son secours jusqu'à la fin. Je pourrai bien souffrir extrêmement : je suis sûre qu'il ne m'abandonnera jamais [1]. »

Il lui fallait, en effet, de l'énergie, non seulement dans les crises violentes qui l'assaillaient, mais même dans les circonstances où, malgré sa faiblesse, elle descendait au jardin, afin de demander au soleil printanier un peu de réconfort.

On lui avait conseillé de faire, tous les jours, une petite promenade d'un quart d'heure au grand air. Un après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une religieuse lui dit : « Ma Sœur, vous feriez mieux de vous reposer. Accablée comme vous l'êtes, vous ne pouvez profiter de votre promenade ; vous vous fatiguez davantage, voilà tout !

— C'est vrai, dit la petite sainte, mais savez-vous ce

[1] Ces paroles, de même que les précédentes, sont rapportées dans le *Summarium* de 1919, p. 868 et suiv.

qui me donne des forces ?... Eh bien ! *je marche pour un missionnaire.* Je pense que, là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé par ses courses apostoliques, et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Un soir, la communauté devait se réunir pour chanter un cantique dans un de ces petits sanctuaires qui portent, au Carmel, le nom d'ermitages. La malade, déjà minée par la fièvre, s'y traîna péniblement, et, à peine rendue, fut obligée de s'asseoir. Une de ses compagnes, qui n'avait pas encore discerné la gravité de son état, lui fit signe de se lever, comme les autres, pour chanter. L'humble enfant obéit aussitôt, et, malgré son épuisement, resta debout jusqu'à la fin.

Pendant ses heures de solitude, elle continuait de travailler sans interruption : étoffes peintes, jolies miniatures, images de piété se succédaient sous ses doigts restés agiles, soit pour l'entretien de la sacristie, soit pour la consolation et l'agrément de ses Sœurs. Elle n'oubliait pas ses novices, qu'elle ne pouvait plus voir que rarement, mais auxquelles, à l'occasion, elle envoyait un mot d'encouragement ou même de réprimande.

* * *

Cependant, la faiblesse sans cesse croissante et de vives douleurs au côté lui révélaient les progrès du travail de destruction. Persuadée que le terme n'était pas loin, elle profita, le 4 juin, de la présence de ses trois sœurs dans sa cellule pour leur faire ses adieux. Elle était, ce soir-là, rayonnante et comme transfigurée, et ne paraissait plus souffrir.

« O mes petites sœurs, dit-elle, que je suis heureuse ! Je vois que je vais bientôt mourir ; j'en suis sûre maintenant.

« Ne vous étonnez pas si je ne vous apparais pas après ma mort, et si vous ne voyez rien d'extraordinaire qui révèle mon bonheur. Vous vous rappellerez que c'est ma « petite

voie » de ne rien désirer de semblable. Vous savez bien ce que j'ai dit tant de fois au bon Dieu, aux anges et aux saints :

Que mon désir n'est pas
De les voir ici-bas.

« Je voudrais pourtant avoir une belle mort pour vous faire plaisir... Mais ne vous faites pas de peine si je souffre beaucoup et si vous ne voyez en moi, comme je vous l'ai dit, aucun signe de bonheur au moment de ma mort... Notre-Seigneur a bien été victime d'amour, et voyez quelle a été son agonie ! »

La chère sainte semblait voir, dans la lumière d'en haut, le martyre que lui réservait le Tout-Puissant avant de l'introduire dans les délices éternelles ; mais la pensée d'être utile aux âmes lui faisait tout accepter, même, s'il le fallait, de nouvelles souffrances dans l'autre vie. « Je ne sais pas, disait-elle, si j'irai en purgatoire ; mais, si j'y vais, je ne regretterai pas de n'avoir rien fait pour l'éviter ; je ne me repentirai jamais d'avoir travaillé uniquement pour sauver des âmes. Que j'ai été heureuse d'apprendre que notre Mère sainte Thérèse pensait ainsi [1] ! »

Quelques accalmies survenaient après les crises alarmantes, et la « petite Thérèse » en profitait pour aller offrir son front pâle à la caresse des rayons qui épanouissaient les fleurs du jardin.

Le 7 juin, elle rentrait, soutenue par Mère Agnès de Jésus, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une petite poule blanche qui abritait sous ses ailes ses poussins frileux. Ce spectacle la fit pleurer. Sa sœur lui en demanda la cause.

« Je ne puis vous la dire maintenant ; je suis trop émue ; rentrons ! »

De retour dans sa cellule, elle regarda sa « petite Mère » avec une expression toute céleste.

[1] *Summarium* de 1919, p. 874, 875.

« Je pensais à Notre-Seigneur, dit-elle, et à l'aimable comparaison qu'il a choisie pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi : il m'a entièrement cachée sous ses ailes ! Si j'ai pleuré, c'était de reconnaissance et d'amour. Je ne pouvais contenir ces sentiments, dont mon cœur débordait. »

Elle ne s'interdisait pas, on le sait, les annonces prophétiques. Sœur Marie du Sacré-Cœur lui dit un jour : « Quelle peine nous aurons après votre mort ! »

— Oh ! non, répliqua-t-elle joyeusement, vous verrez : *ce sera comme une pluie de roses.* »

C'est ainsi que, par un trait de sa bonté, le divin Époux dissipait parfois les ténèbres qui pesaient sur l'âme de sa douce victime. Mais ces instants de joie n'étaient qu'un éclair entre deux tourmentes.

Le 4 juillet, un nouveau crachement de sang fit concevoir les plus vives alarmes. La sainte, se croyant à la veille des noces éternelles, dit simplement à ses sœurs :

« J'ai lu un beau passage dans les *Réflexions sur l'Imitation :* « Notre-Seigneur, au Jardin des Oliviers, jouissait de toutes les délices de la Trinité, et pourtant son agonie n'en était pas moins cruelle. C'est un mystère ; mais je vous assure que j'en comprends quelque chose par ce que j'éprouve maintenant. »

Après un accident plus grave encore, elle dit à Mère Agnès de Jésus : « Je vais bientôt aller voir le bon Dieu !

— Avez-vous peur de la mort, maintenant que vous la voyez de si près ?

— Ah ! de moins en moins. »

Par allusion à un mot de l'Évangile, elle avait coutume d'appeler Jésus le « divin Voleur » qui vient, à l'improviste, ravir les âmes.

« Avez-vous peur du « Voleur » ? insista sa sœur : cette fois, il est à la porte.

— Non, il n'est pas à la porte, il est entré. Mais que me demandez-vous là, ma petite Mère? Si j'ai peur du « Voleur » ? Comment voulez-vous que j'aie peur de quelqu'un que j'aime

tant ? Cette parole : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui », m'a ravie dès mon enfance. Mais j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant, j'y suis ! Le bon Dieu m'a prise et m'a posée là ! »

Cette admirable sérénité étonnait, de la part d'une malade que l'on croyait proche de sa dernière heure. Dans la crainte de nouvelles hémorragies, qui pouvaient l'emporter soudainement, on crut devoir la descendre à l'infirmerie.

C'était le 8 juillet. En quittant sa pauvre cellule témoin de tant de prières, de mortifications et de peines cachées, Thérèse de l'Enfant-Jésus eut un serrement de cœur. Elle dit à Mère Agnès de Jésus : « Quand je serai là-haut, vous penserez qu'une grande partie de mon bonheur, je l'ai acquis dans cette petite cellule, car — ajouta-t-elle en levant vers le ciel son beau regard profond, — j'y ai beaucoup souffert ; j'aurais été heureuse d'y mourir. »

On avait déposé sur une crédence, en face de son lit, la statue de la Vierge miraculeuse dont le sourire l'avait guérie. Elle l'enveloppa aussitôt d'un regard plein d'amour. « Que voyez-vous ? » lui dit sa sœur Marie, autrefois témoin de son extase.

« — Jamais elle ne m'a paru si belle ; mais aujourd'hui, c'est la statue ; *autrefois, vous savez bien que ce n'était pas la statue* [1] ! »

* * *

Les jours suivants, malgré la permanence des menaces mortelles, elle ne voulut se souvenir que de sa grande mission : sauver des âmes. Elle ne pouvait plus édifier régulièrement les novices, encore moins donner à ses compagnes le spectacle de sa régularité. Mais il y avait toujours, au grand

[1] Citations extraites, soit du *Summarium* de 1919, à partir de la page 874, soit de l'*Histoire d'une âme*, ch. XII.

Séminaire de Bayeux, à la veille de s'embarquer pour le noviciat des Pères Blancs, un jeune clerc qu'elle avait traité comme le frère de son âme, et qui, sans doute, en face de la terrible tâche entrevue, attendait de ses souffrances, de ses sacrifices, et, s'il se pouvait, de ses suprêmes conseils, encouragement, lumière et consolation.

Il y avait aussi, au fond de cet Extrême-Orient, si fermé encore à la doctrine du salut, un prêtre qui, chaque jour, dans l'entourage hostile des villages chinois, risquait sa vie pour gagner quelques âmes au Sauveur Jésus.

Les mérites de Thérèse étaient acquis, en partie du moins, à l'œuvre des missions lointaines. Elle voulut attiser jusqu'au bout la flamme depuis longtemps entretenue par elle au cœur de ces apôtres, et elle reprit tout d'abord sa correspondance avec l'abbé Bellière.

Rien d'émouvant comme ces quatre lettres tracées, sur un lit d'agonie, à l'adresse d'un séminariste aspirant au martyre.

Elle commence, le 13 juillet, par lui annoncer le terme prochain de sa carrière terrestre :

« Peut-être, quand vous recevrez ce petit mot, je ne serai plus ici-bas, mais au sein des délices éternelles. Je ne connais pas l'avenir ; cependant, je puis dire avec assurance que l'Époux est à la porte. Il faudrait un miracle pour me retenir dans l'exil, et je ne pense pas que Jésus fasse un miracle inutile.

« O mon frère, que je suis heureuse de mourir ! Oui, je suis heureuse, non d'être délivrée des souffrances d'ici-bas, car la souffrance unie à l'amour est, au contraire, la seule chose qui me paraisse désirable en cette vallée de larmes. Mais je suis heureuse de mourir parce que je sens que telle est la volonté du bon Dieu, et que là-haut, bien plus qu'ici-bas, je serai utile aux âmes qui me sont chères, spécialement à la vôtre...

« Quand mon frère partira pour l'Afrique, je le suivrai, non plus seulement par la pensée et par la prière. Je serai toujours avec lui, et sa foi saura bien découvrir la présence d'une petite sœur que Jésus lui donna pour être son soutien,

non pendant deux ans à peine, mais jusqu'au dernier jour de sa vie.

« Ces promesses vous paraissent peut-être un peu chimériques ; cependant vous devez commencer à savoir que le bon Dieu m'a toujours traitée en enfant gâtée [1] !... »

La veille même du jour où elle avait adressé ces lignes à l'abbé Bellière, elle avait eu, dans un entretien avec ses sœurs, des paroles inoubliables.

« Vous nous regarderez du haut du Ciel ? disaient-elles.

— Non, je descendrai. »

Et encore : « Une seule attente fait battre mon cœur, c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Église. »

A quiconque douterait de l'efficacité de ces vœux, il suffirait de citer les merveilles obtenues de nos jours grâce aux intercessions de Thérèse, par les apôtres de nombreuses chrétientés lointaines.

Revenons à l'aide prodiguée *in extremis* à l'abbé Bellière par la chère petite sainte. Le pauvre aspirant missionnaire a été bouleversé en apprenant la fin prochaine de celle dont il avait escompté pour longtemps l'assistance. Elle s'applique d'abord à le consoler, mais elle ne s'attarde pas à cette œuvre de charité vulgaire. Ce qu'elle veut, c'est le sanctifier rapidement par le moyen qui lui a si bien réussi à elle-même, sa « petite voie » d'enfance spirituelle.

« Je le sens, nous devons aller au ciel par la même voie, la souffrance unie à l'amour. Quand je serai au port, je vous enseignerai comment vous devez naviguer sur la mer orageuse du monde : avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son père le chérit, et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger.

---

[1] Lettre en partie inédite.

« Oh ! que je voudrais vous faire comprendre la tendresse du Cœur de Jésus, ce qu'il attend de vous ! Votre dernière lettre a fait tressaillir doucement mon cœur. J'ai compris jusqu'à quel point votre âme est sœur de la mienne, puisqu'elle est appelée à s'élever à Dieu par l'*ascenseur de l'amour*, et non à gravir le rude escalier de la crainte. Je ne m'étonne pas de voir que la familiarité avec Jésus vous semble difficile ; on ne peut y arriver en un jour ; mais, j'en suis sûre, je vous aiderai beaucoup plus à marcher dans cette voie délicieuse quand je serai délivrée de mon enveloppe mortelle ; et bientôt vous direz, comme saint Augustin : « L'amour est le poids qui m'entraîne [1]. »

Le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, la petite malade reçut la sainte communion au milieu d'un appareil spécialement émouvant. Un jeune prêtre devait célébrer sa première messe dans la chapelle du couvent. A travers les cloîtres, dont le pavé disparaissait sous les fleurs des champs et les roses effeuillées, il porta la divine Hostie jusqu'à l'infirmerie, parée elle-même comme un sanctuaire. Avant que le corps du Seigneur fût déposé sur les lèvres de Thérèse, Sœur Marie de l'Eucharistie chanta, de sa voix mélodieuse, cette strophe, composée par la jeune sainte :

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir !
O chérubins, accordez votre lyre
Car, je le sens, mon exil va finir...
. . . . . .
Divin Jésus, réalise mon rêve :
Mourir d'amour [2] ! »

Le lendemain, Thérèse fit à Mère Agnès de Jésus une nouvelle confidence prophétique. C'est cette annonce, devenue si célèbre parce que, chaque jour, elle reçoit,

[1] Lettre publiée, en partie, dans l'*Histoire d'une âme*, p. 370.
[2] D'après l'*Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 242.

dans toutes les contrées du monde, sa splendide réalisation :

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si le bon Dieu exauce mes désirs, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, JE VEUX PASSER MON CIEL A FAIRE DU BIEN SUR LA TERRE. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous.

« Je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ; mais, lorsque l'Ange aura dit : Le temps n'est plus ! alors je me reposerai ; je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet, et que tous seront entrés dans la joie éternelle. »

— Quelle voie, dit sa sœur, voulez-vous enseigner aux âmes ?

— Ma Mère, c'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses. C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue [1]. »

* * *

Ces considérations supposaient un esprit libre de tout accablement. Profitant d'un certain répit, que lui laissait son mal, Thérèse se hâta d'adresser par lettre ses adieux aux membres de sa famille qui ne pouvaient pénétrer jusqu'à son lit de souffrance. Elle avait écrit tout d'abord à sa sœur Léonie, le 17 juillet. Écoutons ses suprêmes conseils à une âme qu'elle a grandement contribué à fixer dans la ferveur.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 893, § 2585.

« Je suis bien heureuse de pouvoir encore m'entretenir avec toi ; il y a quelques jours, je ne pensais plus avoir cette consolation sur la terre ; mais le bon Dieu paraît vouloir prolonger un peu mon exil. Je ne m'en afflige pas, car je ne voudrais point entrer au ciel une minute plus tôt par ma propre volonté. L'unique bonheur sur la terre, c'est de s'appliquer à trouver toujours délicieuse la part que Jésus nous donne. La tienne est bien belle, ma chère petite sœur. Si tu veux être une sainte, cela te sera facile, puisqu'au fond de ton cœur, le monde n'est rien pour toi. Tu peux donc, comme nous, t'occuper de l'unique chose nécessaire, c'est-à-dire te livrer avec dévouement aux occupations extérieures, ayant pour unique but de faire plaisir à Jésus et de t'unir plus intimement à lui.

« Tu veux qu'au ciel je prie pour toi le Sacré-Cœur. Sois sûre que je n'oublierai pas de lui faire tes commissions et de réclamer tout ce qui te sera nécessaire pour devenir une sainte. Adieu, ma petite sœur chérie ! Je voudrais que la pensée de mon entrée au ciel te remplît d'allégresse, puisque je pourrai t'aimer encore davantage [1]. »

C'est avec cette ravissante simplicité que cette âme religieuse prenait congé de ses sœurs aînées. Mais était-ce vraiment là un adieu ? N'était-ce pas plutôt l'invitation à un prochain rendez-vous dans un lieu où les adieux sont inconnus ?

Thérèse adressa ensuite à son oncle une lettre des plus émouvantes, si l'on en juge par la réponse de M. Guérin, en date du 25 juillet 1897 :

« Mon cher petit ange, disait l'oncle, ta lettre nous a causé une surprise et une joie indicibles ; elle a mouillé mes yeux de larmes. De quelle nature étaient-elles ? Je ne puis l'analyser. Une foule de sentiments divers les provoquaient : la fierté d'avoir une telle fille d'adoption ; l'admiration d'un si grand courage et d'un si grand amour pour Dieu, et, je

[1] *Summarium*, p. 951, § 2780.

ne puis te le cacher, ma chérie, la tristesse dont la nature humaine ne peut se défendre en face d'une séparation qui lui paraît éternelle. La foi et la raison protestent. On se rend à leurs arguments ; mais elles ne peuvent empêcher des gémissements douloureux... Tu étais la petite perle, tard venue, de ta bonne mère ; tu étais la « petite reine » de ton vieux père, et tu es le fleuron le plus beau de cette couronne de lis qui m'entoure et me donne un avant-goût des perfections du ciel. Quelle que soit la douleur qui, à certains moments, m'obsède et m'étreint, jamais il ne m'est venu à la pensée de chercher à te disputer aux tendresses de l'Époux qui t'appelle... On dit que le cygne, toujours muet et silencieux pendant sa vie, exhale un chant sublime quand il voit la mort approcher. Ta lettre, ma chérie, est sans doute le dernier chant que tu nous as destiné. Les pieuses pensées qu'elle nous inspire nous apprendront peut-être à ressentir un peu la flamme du divin amour qui te consume, et auquel tu désires être unie plus intimement.

« Petite âme privilégiée qui as vu le buisson ardent depuis ta tendre enfance, qui as été fascinée par son éclat, tu t'en es tellement approchée, que tu vas bientôt te trouver confondue avec lui !

« Adieu, mon enfant bien-aimée, perle précieuse que m'avait confiée ta bonne mère ! Le souvenir de tes vertus et de ton innocence ne me quittera jamais, et j'espère que tes prières me vaudront d'être un jour réuni à tous les miens dans le séjour éternel !

« Celui qui a peut-être un peu le droit de se dire ton second père, et qui t'embrasse du plus profond de son cœur.

I. Guérin [1]. »

Cette lettre, dernier parfum qui lui arrivait du sanctuaire aimé où s'étaient abritées ses joies enfantines, remua délicieusement et tristement à la fois le cœur de Thérèse ;

[1] *Summarium* de 1919, p. 961.

mais, ayant payé son suprême tribut de tendresse à sa famille terrestre, elle se reprit à consacrer uniquement aux intérêts de l'apostolat les quelques jours de calme que lui laissait la souffrance.

Son adieu au P. Roulland, aux prises avec ses défiantes et grossières peuplades, fut un nouveau cri d'espérance : « C'est avec bonheur que je vous annonce ma prochaine entrée dans la bienheureuse cité. Ce qui m'attire dans la patrie des cieux, c'est l'espoir d'aimer enfin Dieu comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le loueront éternellement [1]. »

Avec l'abbé Bellière, sa sollicitude se fait presque maternelle. Ce jeune homme est, on le sait, un ardent aspirant missionnaire, que le souvenir de certains manquements, sans doute exagérés par son humilité, rend hésitant en présence de la voie du total abandon montrée par Thérèse. Elle le pousse donc, avec une insistance décuplée par la pensée de sa fin prochaine, vers l'Amour miséricordieux.

« Votre unique trésor, n'est-ce pas Jésus ? Puisqu'il est au ciel, c'est là que doit habiter votre cœur. Ce doux Sauveur a, depuis longtemps, oublié vos infidélités ; seuls, vos désirs de perfection lui sont présents pour réjouir son Cœur. Je vous en supplie, ne restez plus à ses pieds ; suivez le premier élan qui vous entraîne dans ses bras ; c'est là votre place, et, je le constate plus encore que dans vos autres lettres, il vous est interdit d'aller au ciel par une autre voie que celle de votre petite sœur [2]. »

Ce message est daté du 26 juillet. Il fut comme un dernier regard donné aux spectacles d'ici-bas, aux affaires lointaines qui s'agitaient sous divers cieux. Les yeux de la sainte allaient se fermer surnaturellement du côté de la terre [3].

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 756, § 2294.

[2] Lettre publiée, en partie, dans l'*Histoire d'une âme*, p. 371.

[3] Le 10 août, il est vrai, elle adresse encore au P. Bellière un court billet, pour confirmer en peu de mots les précédents conseils.

* * *

Des hémorragies plus que jamais inquiétantes survinrent dans les derniers jours de juillet, si bien qu'on jugea le moment venu d'administrer à la malade les derniers sacrements.

Elle s'y était préparée avec une spéciale ferveur. Avant les saintes onctions, elle demanda pardon à la communauté en termes si touchants, que les Sœurs se prirent à sangloter.

Toute radieuse, elle disait alors : « La porte de ma sombre prison est entr'ouverte. Je suis dans la joie, surtout depuis que notre Père Supérieur m'a assurée que mon âme ressemble aujourd'hui à celle d'un petit enfant après le baptême.

Elle reçut ensuite le saint Viatique. A peine avait-elle terminé son action de grâces, que plusieurs religieuses vinrent lui parler ; elle dit ensuite à Mère Agnès de Jésus : « Comme j'ai été dérangée pendant mon action de grâces ! Mais j'ai pensé que lorsque Notre-Seigneur se retirait dans la solitude, le peuple l'y suivait, et il ne le renvoyait pas. J'ai voulu l'imiter en recevant bien les Sœurs. »

On s'attendait alors à voir l'âme très pure de Sœur Thérèse se détacher sans secousse de sa dépouille. Une si douce mort eût été un privilège, mais n'eût pas assez répondu à l'ardeur d'expiation pour les âmes qui devait consumer jusqu'à la fin la prédestinée. En réalité, c'est un martyre de deux longs mois qui se préparait.

Au reste, plus terrible que ces souffrances physiques, l'agonie morale de Gethsémani était proche.

Depuis quelques jours, l'infirmière remarquait sur le visage de Sœur Thérèse les signes d'une cruelle angoisse. La malade répétait avec insistance : « Oh ! comme il faut prier pour les agonisants ! Si l'on savait ! »

« Une nuit, elle supplia la Sœur qui la veillait de jeter de l'eau bénite sur son lit, disant : « Le démon est autour

de moi ; je ne le vois pas, mais je le sens. Il me tourmente ; il me tient avec une main de fer pour m'empêcher de prendre le plus léger soulagement ; il augmente mes maux afin que je me désespère... Et je ne puis pas prier ! Je puis seulement regarder la sainte Vierge et dire : « Jésus ! » Combien elle est nécessaire, la prière des Complies : « *Procul recedant somnia, Et noctium phantasmata !* Délivrez-nous des fantômes de la nuit ! » J'éprouve quelque chose de mystérieux. Je ne souffre pas pour moi, mais pour une autre âme... et le démon ne veut pas ! »

L'infirmière, vivement impressionnée, alluma un cierge bénit, et l'esprit des ténèbres s'enfuit pour ne plus revenir [1]. »

C'étaient les tentations suprêmes qu'éprouvent parfois ceux qui ont spécialement contrarié le règne de Satan. Thérèse était sortie victorieuse de ce corps à corps infernal ; mais la lumière consolatrice qui lui eût fait sentir le voisinage de Dieu continuait de fuir son regard.

On s'en doutait peu dans son entourage. Aussi, un jour qu'elle semblait trouver quelque joie à contempler, par la fenêtre entr'ouverte, un radieux ciel d'été, une Sœur lui dit : « Bientôt vous habiterez au delà du ciel bleu ; aussi, avec quel amour vous le contemplez ! »

La malade sourit doucement. Elle dit ensuite à Mère Agnès de Jésus : « Les Sœurs ne savent pas ma souffrance ! En regardant le firmament d'azur, je ne pensais qu'à trouver joli ce ciel matériel : l'autre m'est de plus en plus fermé !... »

On sait quel prix elle attachait à la sainte communion. On l'avait vue, l'hiver précédent, se traîner péniblement de sa cellule à la chapelle, afin de recevoir l'aliment divin. Cette consolation allait lui être retirée. Les vomissements dont elle était torturée devinrent, à partir du 17 août, si fréquents, qu'il fut impossible de lui ménager désormais cette union bienheureuse avec son Jésus. Ce fut la plus

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 259.

cruelle épreuve de toute sa maladie. « Mais je pense, disait-elle, aux paroles de saint Ignace d'Antioche. Il faut que, moi aussi, je sois broyée par la souffrance, afin de devenir le froment de Dieu [1] ! »

A partir de cette époque, son oppression devint effrayante. Sœur Geneviève de la Sainte-Face avait été placée comme aide à l'infirmerie, et avait ainsi la consolation de garder Thérèse. Elle couchait dans une cellule attenante, et ne la quittait guère que pour les heures d'office, pendant lesquelles Mère Agnès de Jésus venait la remplacer.

Après une journée de pénibles suffocations, la malade demanda à la sainte Vierge de ne plus tousser, afin que sa charitable infirmière pût dormir. Mais elle ajouta : « Si vous ne m'exaucez pas, je vous aimerai encore plus [2]. »

A chaque visite, le médecin témoignait à la Mère Prieure son admiration : « Ah ! si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant avec une semblable expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! »

La voyant réduite à la plus extrême faiblesse, il lui ordonnait des remèdes fortifiants ; mais elle n'entretenait aucune illusion sur leur efficacité... « Je suis convaincue, disait-elle, de l'inutilité des médicaments pour me guérir ; mais je me suis arrangée avec le bon Dieu pour qu'il en fasse profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni le temps ni les moyens de se soigner. »

Certains remèdes, au lieu de la soulager, augmentaient sa souffrance. Mais, quand celle-ci était trop vive, le divin Sauveur envoyait parfois un éclair de joie à sa petite épouse crucifiée.

« Un soir, a-t-elle raconté, à l'heure du grand silence, alors que j'habitais encore notre cellule, l'infirmière vint me mettre aux pieds une bouteille d'eau chaude, et, sur la poitrine, de la teinture d'iode. J'étais consumée par la

[1] *Summarium* de 1919, p. 913, § 2651.
[2] *Summarium*, p. 916.

fièvre ; une soif ardente me dévorait. En subissant ces remèdes, je ne pus m'empêcher de me plaindre à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, lui dis-je, vous en êtes témoin, je brûle, et l'on m'apporte encore de la chaleur et du feu ! Ah ! si j'avais, au lieu de cela, un demi-verre d'eau, comme je serais bien plus soulagée !... O mon Dieu, votre petite fille a bien soif ! Mais elle est heureuse pourtant de trouver l'occasion de manquer du nécessaire, afin de vous mieux ressembler, et pour sauver les âmes. »

« Bientôt, l'infirmière me quitta, et je ne comptais plus la revoir que le lendemain matin, lorsqu'à ma grande surprise, elle revint quelques minutes après, apportant une boisson rafraîchissante : « Je viens de penser à l'instant que vous pourriez avoir soif, me dit-elle. Désormais, je prendrai l'habitude de vous offrir ce soulagement tous les soirs. » Je la regardai, interdite, et, quand je fus seule, je me mis à fondre en larmes. Oh ! que notre Jésus est bon ! Qu'il est doux et tendre ! Que son cœur est facile à toucher [1] ! »

* * *

Quelques lueurs de consolation spirituelle traversaient aussi, par intervalles, ses épaisses ténèbres. Le Sauveur dévoilait un instant à sa Bien-Aimée la splendeur des privilèges dont il l'avait comblée, et, sans se départir de son humilité, elle proclamait simplement la magnificence du Tout-Puissant à son égard.

On lui apporta, un jour, une gerbe d'épis de blé, de ces beaux épis qu'autrefois elle aimait tant à voir onduler dans les guerets normands, parmi les coquelicots et les bleuets. Elle en prit un si chargé de grains, qu'il s'inclinait sur sa tige, puis elle dit à sa Mère Prieure : « Ma Mère, cet épi est l'image de mon âme. Le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres ! »

---

[1] *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 250.

C'était la reconnaissance de ses avantages surnaturels. Mais elle ajouta aussitôt : « Ah ! je veux, comme ce bel épi, m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout vient d'en haut [1]. »

Sans diminuer le poids de sa croix, le Sauveur lui permettait, par une aide souvent inattendue, de la porter sans faiblir. Le 6 septembre, on reçut, au Carmel, une relique du Bienheureux Théophane Vénard, le missionnaire martyr dont la forme de sainteté avait toujours vivement attiré Thérèse. Elle avait plusieurs fois, et vainement jusqu'alors, exprimé le désir de posséder un souvenir de lui. N'ayant pas été exaucée, elle n'en parlait plus. Aussi accueillit-elle avec ravissement la relique si longtemps convoitée.

Elle rappela pourquoi elle aimait spécialement ce « petit saint, dont la vie avait été tout ordinaire », et, comme il avait « beaucoup aimé sa famille », elle prétendit l'imiter jusqu'au bout en transcrivant, à l'usage de ses sœurs, « pour souvenir d'adieu », quelques passages des dernières lettres du martyr, « qui, disait-elle, exprimaient ses propres pensées et traduisaient son âme tout entière ».

Mais ces joies fugitives étaient toujours de simples éclaircies dans un ciel habituellement chargé de nuages.

Le 28 août, la malade, montrant par la fenêtre un coin sombre du jardin, dit à Mère Agnès de Jésus : « Voyez-vous là-bas, à côté des marronniers, ce trou noir où l'on ne distingue plus rien ?... C'est dans un trou semblable que je suis, pour l'âme et pour le corps. Quelles ténèbres ! Mais j'y suis dans la paix [2] ! »

Et, au milieu de ces ténèbres, elle devinait, dans une lumière surnaturelle, la souffrance de ses sœurs, que celles-ci s'étudiaient à lui cacher. Un jour, l'une d'entre elles venait de traverser un moment de pénible angoisse, à la pensée d'une inévitable et prochaine séparation. Entrant aussitôt

[1] D'après l'*Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 244.
[2] *Summarium* de 1919, p. 925.

dans l'infirmerie sans rien laisser paraître de ses sentiments, elle fut bien surprise d'entendre Thérèse lui dire, d'un ton sérieux et triste : « Il ne faudrait pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! »

Dieu ne lui épargna pas, de temps à autre, les appréhensions de la nature pour le mystère de la mort. « J'ai peur, disait-elle, le 11 septembre, d'avoir eu peur de la mort ! mais je n'ai pas peur d'après la mort... C'est seulement de me dire : « Qu'est-ce que cette séparation mystérieuse de l'âme et du corps ?... » C'est la première fois que j'ai éprouvé cela ; mais je me suis aussitôt abandonnée au bon Dieu. »

Et elle ajouta : « Donnez-moi, je vous prie, un crucifix afin que je le baise, après l'acte de contrition, pour gagner l'indulgence plénière en faveur des âmes du purgatoire. Je ne leur donne plus que cela ! »

Le baiser du crucifix, de ce petit crucifix au visage usé par ses caresses, était un des principaux gestes d'amour de la sainte ; parfois, néanmoins, elle y ajoutait quelque autre marque de piété.

Le 14 septembre, on lui avait apporté une rose. Elle se mit à l'effeuiller, essuyant, avec chaque pétale, les plaies du Sauveur expirant. Ne se souvenait-elle pas de sa touchante apostrophe de jadis :

« En effeuillant pour toi la rose printanière
Je voudrais essuyer tes pleurs. »

Les pétales de la fleur glissaient de son lit sur le parquet. Elle dit alors à ses sœurs : « Ramassez ces pétales, n'en perdez aucun ; plus tard, ils vous serviront à faire plaisir... » Elle prévoyait sans doute les merveilles que Dieu opérerait par ces humbles reliques [1] ; mais son humilité lui défendait de préciser.

[1] L'un de ces pétales guérit, en septembre 1910, d'un cancer à la langue, un vieillard, Ferdinand Aubry, hospitalisé chez les Petites-Sœurs des Pauvres de Lisieux.

Avec un calme surprenant, elle confiait ses dispositions intimes à sa « petite mère » : « Je suis comme un tout petit enfant ; je n'ai parfois aucune pensée, si ce n'est celle d'un simple acquiescement à tout ce que veut le bon Dieu, souffrant de minute en minute ce qu'il m'envoie sans me préoccuper de l'avenir. Je ne me réjouis de la mort que parce qu'elle est l'expression de la volonté du bon Dieu sur moi. Je ne désire pas plus mourir que vivre. Pour la nature, j'aime mieux la mort ; mais, si j'avais à choisir, je ne choisirais rien ; c'est uniquement ce que le bon Dieu fait que j'aime [1]. »

Au milieu des pires tempêtes, rien n'ébranle sa confiance : « O mon Dieu, s'écrie-t-elle, que vous êtes bon pour la petite victime de votre Amour miséricordieux ! Maintenant même que vous joignez la souffrance extérieure aux épreuves de mon âme, je ne puis dire : « Les angoisses de la mort m'ont environnée » ; mais je m'écrie dans ma reconnaissance : « Je suis descendue dans la vallée des ombres de la mort ; cependant je ne crains aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur [2] ! »

Au plus fort de ses crises d'oppression, elle se bornait à soupirer doucement : « O mon Dieu, ayez pitié de moi, vous qui êtes si bon ! »

Lorsque le souffle lui manquait, elle gémissait parfois à chaque douloureuse aspiration : « Je souffre ! Je souffre ! » Mais elle dit un jour à sa fidèle garde-malade : « Chaque fois que je dirai : « Je souffre », vous répondrez : « Tant mieux ! » car c'est cela que je voudrais dire pour achever ma pensée ; mais je n'en ai pas toujours la force. »

Pour l'encourager, ou peut-être parce qu'il prévoyait une mort plus rapide, le médecin lui avait annoncé qu'elle s'en irait sans souffrance. Lorsque vinrent les atroces douleurs de la fin de septembre, elle dit à ses sœurs : « On

[1] *Summarium*, p. 865, § 2488.
[2] *Ibid.*

m'avait pourtant prévenue que je n'aurais pas d'agonie !... Mais après tout, je veux bien en avoir une.

— Et si l'on vous donnait à choisir entre en avoir et n'en avoir pas ?

— Je ne choisirais rien [1] ! »

* * *

Mais c'était peu, pour cette amante passionnée de Jésus, de se résigner au bon vouloir divin. A la veille de la rencontre bienheureuse, elle devait spécialement exprimer son ardeur pour le Bien-Aimé, désormais si proche.

Une des dernières nuits, Sœur Geneviève de la Sainte-Face, entrant dans l'infirmerie, la trouva les mains jointes et les yeux aux ciel.

« Que faites-vous donc ainsi ? dit-elle. Il faudrait essayer de dormir.

— Je ne puis pas ; alors, je prie.

— Et que dites-vous à Jésus ?

— Je ne lui dis rien, je l'aime [2]. »

Une autre fois, sa sœur la surprend, son crucifix à la main, passant ses doigts caressants sur le front déchiré et les membres meurtris du Sauveur.

« Que faites-vous là ?

— Je le décloue et je lui enlève sa couronne d'épines. »

Un jour que les trois sœurs se trouvaient réunies, Sœur Marie du Sacré-Cœur et Sœur Geneviève de la Sainte-Face souhaitèrent que son dernier regard allât à sa « petite Mère », Agnès de Jésus. « Non, déclara Thérèse, ce serait trop humain. Si le bon Dieu me laissait libre, mon suprême adieu serait pour ma Prieure, Mère Marie de Gonzague. » On sait combien un tel vœu supposait d'abnégation et d'esprit de foi.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 928.

[2] *Ibid.*, p. 843, § 2427.

Sœur Thérèse était, pour comble d'épreuves, privée depuis quelque temps des visites de l'aumônier, retenu par une grave maladie. M. le chanoine Faucon se présenta pour le suppléer, et c'est à ce digne prêtre que la mourante fit sa dernière confession. Il avait pénétré dans son infirmerie comme dans un sanctuaire. La voyant si belle [1] et comme transfigurée au milieu de ses souffrances, il se sentit saisi d'un profond respect. Tout ému, il dit en sortant à Mère Agnès de Jésus : « Quel ange ! Elle est confirmée en grâce. » Un de ses amis, le P. Granger, missionnaire de la Délivrande, lui avait demandé de solliciter la prière de la petite sainte afin d'obtenir deux faveurs de grand prix. Sa confession achevée, Thérèse promit simplement et humblement les intercessions désirées. Peu de temps après, le P. Granger était pleinement exaucé [2].

La malade voulut, jusqu'au bout, affirmer sa pensée sur les privilèges des « petites âmes ». Cinq jours avant sa mort, Mère Agnès de Jésus lui rapporta quelques propos tenus en récréation sur la responsabilité de ceux qui, ayant eu charge d'âmes, meurent après une longue vie.

« Pour les petits, dit-elle, ils seront jugés avec une extrême douceur... Et l'on peut bien rester petit, même dans les charges les plus redoutables, même en vivant très longtemps. Si j'étais morte à quatre-vingts ans, et que j'eusse passé dans plusieurs monastères chargée de responsabilités, je serais morte, je le sens bien, aussi petite qu'aujourd'hui. Il est écrit qu'à la fin, le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre. Il n'est pas dit : « juger » mais « sauver » [3].

C'est ainsi que la sainte enfant, l'âme enivrée d'espérances

[1] Ce jour-là, à cause de son extrême faiblesse et de ses terribles suffocations, on lui avait relevé le voile, que les carmélites gardent habituellement baissé en pareil cas.

[2] *Summarium* de 1919, p. 854, § 2458.

[3] *Ibid.*, p. 930.

surnaturelles, malgré les épreuves de sa foi, s'en allait vers le Père des miséricordes.

Il voulait mettre un dernier fleuron à sa couronne éternelle.

Le 24 septembre, jour anniversaire de sa prise de voile, Mère Agnès de Jésus avait demandé qu'on fît célébrer la messe à son intention. Elle la remercia.

La voyant continuer de souffrir, sa sœur lui dit tristement : « Hélas ! vous n'êtes pas soulagée !

— C'est donc pour mon soulagement que vous aviez obtenu de faire dire la messe ?

— C'est pour votre bien.

— Mon bien... c'est sans doute de souffrir [1]. »

En effet, le flot de la douleur montait sans cesse. A partir du 25 septembre, la faiblesse devint telle, que la pauvre malade fut réduite à ne plus faire, sans le secours d'autrui, le plus léger mouvement. Entendre parler près d'elle, même à voix basse, lui était devenu un supplice. Dans l'ardeur de la fièvre et sous le poids de l'oppression, elle ne pouvait plus, sans un déchirement douloureux, articuler une parole. Néanmoins, dans cette angoisse, le ciel lui envoyait encore quelques sourires. Une de ses dernières joies fut la vue d'un petit rouge-gorge qui, entré par la fenêtre dans un rayon de soleil, vint gentiment sautiller sur son lit.

Un soir, vers neuf heures, on entendit dans le jardin un bruit d'ailes, et une tourterelle, venue on ne sait d'où, s'abattit en roucoulant sur le bord de la fenêtre. La sainte malade et sa sœur, Geneviève de la Sainte-Face, se rappelèrent alors la parole du Cantique : « *Le chant de la tourterelle s'est fait entendre ; lève-toi, ma bien-aimée, ma colombe, et viens, car l'hiver est passé* [2]. » Oui, l'appel de l'Époux était tout proche.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 929.

[2] Cant., II, 12.

* * *

Le 29 septembre, dès le matin, un râle douloureux sembla présager la fin. Vers midi, la mourante dit à sa Prieure : « Ma Mère, est-ce l'agonie ?... Comment vais-je faire pour mourir ?... »

On lui lut en français l'office de saint Michel archange et les prières des agonisants.

Le docteur se présenta pour sa visite habituelle. Après son départ, elle interrogea la Mère Marie de Gonzague.

« Est-ce aujourd'hui, ma Mère ?

— Oui, dit la Prieure.

— Le bon Dieu, ajoutèrent ses sœurs, est bien joyeux, aujourd'hui, de vous recevoir dans le ciel !

— Et moi aussi, s'écria-t-elle. Oh ! si je mourais tout de suite, quel bonheur ! »

Quelques heures plus tard, une nouvelle crise succédait à cette brève accalmie :

« Je n'en puis plus ! ah ! que l'on prie pour moi ! Si vous saviez ! »

Et, après matines, les mains jointes, d'une voix douce et plaintive : « Oui, mon Dieu ! oui, oui ! je veux bien tout ! »

Si, contrairement aux prévisions de l'entourage, Thérèse de l'Enfant-Jésus devait passer ici-bas une dernière nuit d'angoisses, le lendemain, 30 septembre, allait se lever l'aube du jour bienheureux, de ce *dies natalis* après lequel elle avait tant soupiré.

Dès le matin, ses souffrances parurent inexprimables. Regardant la Vierge du sourire placée en face de son lit, elle dit, en joignant les mains : « Oh ! je l'ai priée avec une ferveur ! Mais c'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation. »

Toute la journée, une fièvre plus que jamais dévorante tourmenta la douce victime.

« Ah ! gémissait-elle, si c'est là l'agonie, qu'est-ce donc que la mort ? »

Puis, s'adressant à sa Mère Prieure : « O ma Mère, je vous assure que le calice est plein jusqu'au bord ! » Et dans un nouvel élan d'abandon :

« Oui, mon Dieu, tout ce que vous voudrez, mais ayez pitié de moi ! »

Elle se tourna ensuite vers ses sœurs :

« Mes petites sœurs, priez pour moi ! » Puis elle ajouta, comme étreinte d'une nouvelle angoisse :

« Mon Dieu, vous qui êtes si bon ! Oh ! oui, vous êtes bon, je le sais !... »

Vers trois heures, elle étendit ses bras en croix, et la Mère Marie de Gonzague posa sur ses genoux une image de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle la regarda un instant et dit : « O ma Mère, présentez-moi bien vite à la sainte Vierge. Préparez-moi à bien mourir ! »

La Prieure lui répondit qu'ayant toujours compris et pratiqué l'humilité, elle pouvait compter sur la miséricorde.

Thérèse se recueillit un instant, et, comme pour s'encourager elle-même : « Oui, dit-elle, je n'ai jamais cherché que la vérité. Oui, j'ai compris l'humilité du cœur... »

Elle ajouta : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai ! » Puis, avec une ferme assurance : « *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour !* »

Cependant, la torture devenait plus aiguë. L'innocente hostie qui, tant de fois, s'était offerte pour le salut des pécheurs, eut alors quelques soupirs d'étonnement : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir ! jamais ! jamais ! Je ne puis expliquer cela que par le désir ardent que j'ai eu de sauver des âmes. »

Vers cinq heures, Mère Agnès de Jésus étant seule avec elle, son visage changea tout à coup. C'était, cette fois, la véritable agonie. Un tintement précipité de la cloche appela la communauté à l'infirmerie. La petite sainte eut encore

un sourire pour chacune de ses sœurs, puis elle s'absorba dans la contemplation de son crucifix.

Pendant deux heures, un râle terrible déchira sa poitrine. Elle tremblait de tous ses membres, et la sueur ruisselait de son corps en telle abondance, que bientôt ses couvertures et son matelas en furent imprégnés.

Pour atténuer l'ardeur de la fièvre qui desséchait si cruellement ses lèvres, Sœur Geneviève les rafraîchit d'un petit morceau de glace. Un regard d'une tendresse infinie, joint à un sourire céleste, récompensa de ce dernier geste fraternel la « petite compagne de son enfance ».

Vers sept heures, l'état paraissant stationnaire, la Mère Prieure congédia momentanément la communauté.

Se tournant vers elle, la sainte mourante murmura :

« Ma Mère, n'est-ce pas encore l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ?

— Oui, mon enfant, c'est l'agonie ; mais le bon Dieu veut peut-être la prolonger de quelques heures...

— Eh bien ! allons ! allons !... Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir. » Puis, regardant son crucifix :

« Oh ! murmura-t-elle, JE L'AIME ! MON DIEU, JE... VOUS... AIME !... »

Ce furent ses dernières paroles. Tout à coup, elle s'affaissa sur sa couche, la tête penchée à droite, dans l'attitude de ces vierges martyres qui s'offraient d'elles-mêmes au glaive du bourreau, ou mieux, dans le geste d'abandon de la victime attendant de l'Amour vainqueur la flèche embrasée dont elle veut mourir.

Mais, à la grande surprise de toutes celles qui l'entourent, soudain, elle se relève comme appelée par une voix mystérieuse, ouvre les yeux et les fixe, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, un peu au-dessus de la statue de la Vierge placée devant son lit. Son visage, un instant décomposé par l'agonie, a repris son teint de lis. Ses traits expriment à la fois un étonnement plein d'allégresse, comme à la vue de merveilles qu'elle n'a pas soupçonnées, et l'impuissance de sa nature mortelle à supporter les assauts

répétés de l'Amour victorieux. Après quelques minutes de contemplation silencieuse [1] sa tête retombe, et elle expire dans cette extase séraphique.

C'était le 30 septembre 1897, à 7 heures du soir. Elle avait 24 ans et 9 mois.

* * *

A peine eut-elle exhalé son dernier soupir, qu'un reflet de la béatitude céleste illumina son front. On la déposa d'abord, revêtue de ses habits religieux, la tête couronnée de roses blanches et une palme à la main [2], sur la paillasse de sa cellule descendue à cet effet dans l'infirmerie. C'est là que ses compagnes vinrent offrir un premier hommage de regrets et de vénération à celle qui avait été, pendant plus de neuf ans, le modèle et la joie de leur communauté.

Il est d'usage, au Carmel, que les religieuses décédées soient exposées, à la grille du chœur, visage découvert, avant le jour de l'inhumation. Le public revit donc une dernière fois, à travers les barreaux de la clôture, la « petite Reine » dont il avait tant admiré jadis la charmante modestie.

Un tel spectacle attira une foule sympathique et émue, qui, tout en multipliant les prières, ne cessa de faire toucher à la sainte des médailles, des crucifix et des chapelets. Avant même de quitter son couvent pour l'enclos récemment acheté par les carmélites au cimetière de Lisieux, Thérèse voulut affirmer, par un premier prodige, la permanence de sa charité.

On se rappelle cette Sœur converse qui l'avait traitée si durement, à l'occasion de couronnes disposées par elle autour d'un cercueil. Cette religieuse souffrait d'une anémie cérébrale. Très contristée de son ancienne et injuste appréciation, et vivement impressionnée par la mort admirable

[1] Ses compagnes ont dit : « Le temps de réciter un *Credo*. »

[2] Cette palme fut retrouvée intacte dans son cercueil treize ans plus tard, lors de sa première exhumation (1910).

de l'angélique vierge, elle s'approcha de sa couche funèbre, baisa ses pieds, y appuya longuement son front, et se sentit subitement guérie.

On parla aussi, dans la communauté, de parfums de lis et de violettes respirés dans des endroits où ne s'épanouissait aucune fleur. C'était, sans doute, la « pluie » odorante qui, discrètement, commençait.

Mais l'heure était venue de se séparer de la chère dépouille. Le couvercle de la bière déroba pour toujours aux regards des religieuses ce visage, si longtemps miroir de la beauté des anges, et le lundi, 4 octobre, l'Église supplia solennellement les séraphins et les martyrs d'introduire leur petite sœur près du trône de Dieu.

Une belle couronne de prêtres avait entouré à la chapelle celle qui avait si ardemment prié pour les âmes sacerdotales. Toutefois, le convoi qui escorta jusqu'au cimetière la pauvre carmélite fut modeste, comme il convenait à une humble monialе, depuis longtemps séparée du monde.

Une fosse profonde avait été creusée dans un angle de l'enceinte réservée aux religieuses du Carmel. Sans autre appareil que celui des prières et bénédictions liturgiques, on y descendit le corps virginal, que recouvrit hâtivement la bêche du fossoyeur.

Les rares assistants se retirèrent, persuadés que le rôle terrestre de la petite Sœur avait pris fin. Mais, quelques jours plus tard, une croix de bois était plantée sur la tombe. On y lisait, à la suite du nom de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, ces mots mystérieux : « JE VEUX PASSER MON CIEL A FAIRE DU BIEN SUR LA TERRE. »

Cette annonce, promptement réalisée, allait faire de l'humble tertre fleuri de lis et de roses, un rendez-vous presque unique au monde, de supplications et d'actions de grâces.

CHAPITRE XV

LES PREMIÈRES PHASES DE LA GLORIFICATION. INCESSANTE « PLUIE DE ROSES ». SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS SUR LES AUTELS.

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... »

Vivement impressionnées par cette promesse solennelle de Thérèse, ses Sœurs en religion s'appliquèrent, dès le lendemain de son départ pour le ciel, à en discerner les résultats. A qui réserverait-elle ses premières faveurs ? On comptait tout d'abord sur de puissantes et persévérantes intercessions en faveur du cher Carmel de Lisieux. L'attente des moniales allait être dépassée.

On sait que la ferveur du monastère, réelle d'ordinaire et vraiment digne d'éloges, avait reçu, de l'humeur inégale de la Mère Marie de Gonzague, quelques atteintes passagères, ce qui explique les épreuves qu'avaient infligées à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus deux ou trois compagnes peu conscientes de sa haute vertu.

Les circonstances de sa mort prédestinée firent la lumière dans tous les esprits, si bien que les religieuses les plus prévenues se reprochèrent leurs téméraires jugements, et exaltèrent à l'envi l'admirable patience de celle qu'elles avaient méconnue.

La Prieure elle-même avait été profondément émue par le spectacle de son agonie. Pendant les mois qui suivirent la disparition de la jeune sainte, on vit son caractère s'adou-

cir, sa bienveillance s'affirmer sous l'influence d'une humilité croissante, enfin le souvenir qu'elle gardait de Sœur Thérèse s'imprégner de gratitude et de vénération.

Elle reçut une grâce signalée, mais connue d'elle seule, devant un portrait qui représentait la « petite Reine » encore enfant sur les genoux de sa mère. Elle ne pouvait plus, dès lors, regarder cette image sans pleurer, et, à travers ses larmes, elle disait volontiers à Sœur Geneviève de la Sainte-Face : « Moi seule puis savoir ce que je lui dois ! Oh ! ce qu'elle m'a dit !... mais si doucement [1] ! »

Sous l'influence de ces dispositions, elle accomplit un acte qui devait avoir une immense portée pour la glorification de la sainte et son action spirituelle sur les âmes.

On sait qu'après le décès de chaque religieuse, la Prieure envoie à tous les monastères de l'Ordre une notice sur la défunte. Mère Marie de Gonzague adopta l'idée, qui lui fut suggérée, de faire imprimer l'*Histoire d'une âme*, et de l'adresser, en guise de biographie de Sœur Thérèse, à tous les Carmels. L'ouvrage parut en octobre 1898 [2].

On s'étonna d'abord ; on lut, et ce fut, de divers points de la France, une première explosion d'admiration. Le livre, une fois médité dans les monastères, fut prêté aux amis des Carmels. Dès lors, les demandes d'exemplaires affluèrent au couvent de Lisieux. C'était le point de départ d'une diffusion que, sans doute, n'a connue aucun livre de piété depuis plus d'un siècle.

Mais on allait obtenir mieux qu'un succès de librairie.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 994, § 2854.

[2] C'est Mère Agnès de Jésus qui, selon le conseil que lui en avait donné la sainte, décida Mère Marie de Gonzague à faire imprimer l'*Histoire d'une âme*.

La Prieure fit reviser le manuscrit par le R^me^ Père Godefroy Madelaine, alors prieur des Prémontrés de Mondaye. C'est ce religieux qui le présenta à Mgr Hugonin, afin d'obtenir de lui l'*Imprimatur*, et qui rédigea la lettre d'approbation.

Quant à la Mère Marie de Gonzague, elle devait mourir le 17 décembre 1904, dans les sentiments de la plus profonde humilité.

* * *

Parmi les jeunes filles qui, de la Bretagne aux Pyrénées, lurent l'*Histoire d'une âme*, plusieurs se sentirent pénétrées du suave parfum qui s'exhale de chaque page, et embrasées du désir de se sentir unies par un lien fraternel à la « Petite Fleur » du Carmel. Des diverses provinces françaises d'abord, puis d'Irlande, du Portugal, d'Italie, de Constantinople et de la République Argentine, des postulantes se présentèrent à Lisieux. Impossible de les recevoir toutes dans le monastère de Sœur Thérèse ! Il fallut en diriger un grand nombre sur divers couvents, où elles firent honneur à la petite sainte qui semblait les avoir appelées ; mais celles qui furent retenues dans celui de Lisieux devaient, pour la plupart, faire épanouir en peu d'années de nouvelles fleurs de sainteté.

Trois d'entre elles méritent une mention spéciale : la Révérer de Mère Marie-Ange de l'Enfant-Jésus, qui devait, pendant dix-huit mois, gouverner la communauté ; la Mère Isabelle du Sacré-Cœur et la Mère Thérèse de l'Eucharistie, décédées l'une et l'autre dans la charge de Sous-Prieure.

La première était d'origine bretonne. Un caractère assez personnel, qui s'alliait, il est vrai, à une véritable élévation d'âme, avait développé en elle un penchant à la vanité et un goût très vif pour la vie mondaine. Elle n'avait qu'aversion et pitié pour celles qu'elle appelait dédaigneusement les « bonnes sœurs ». Elle lut l'*Histoire d'une âme*. Ce fut un jaillissement de lumière dans l'obscurité d'une conscience qui cherchait sa voie. Peu de temps après, elle frappait à la porte du couvent de Lisieux comme une « conquête de Sœur Thérèse ».

Dès le début, elle s'appliqua à copier de son mieux le modèle qui l'avait séduite. On remarqua avec une spéciale édification sa générosité dans le sacrifice, sa constance dans la douleur et son souci d'entrer à tout prix dans la familia-

rité du divin Amour. Il n'est pas jusqu'à la grâce poétique de l'esprit qui ne s'exprimât, chez la nouvelle moniale, en des strophes qui rappelaient les compositions de Thérèse [1].

Ses hautes qualités lui valurent d'être préposée, toute jeune, à la direction du monastère. Son admiration pour la sainte lui avait depuis longtemps inspiré le désir de voir ses vertus consacrées par un jugement solennel de l'Église. Une fois prieure, elle usa de tous les moyens pour obtenir ce bienheureux résultat, et eut la joie, dès 1908, de décider Mgr Lemonnier, récemment nommé évêque de Bayeux, à lui prêter son concours. Malheureusement, elle avait imité sa céleste amie jusqu'à contracter la maladie de poitrine qui devait la conduire au tombeau. Elle devait demeurer sept ans dans le cloître, et la rejoindre au sein de Dieu, ayant dit avant d'expirer : « Je passerai mon ciel à aider « ma petite Thérèse [2]. »

* * *

Esprit non moins affiné, imagination non moins brillante, la Mère Isabelle du Sacré-Cœur montra, elle aussi,

---

[1] On reconnaîtra l'inspiration de la petite sainte dans les vers suivants, extraits d'une prière où la religieuse raconte poétiquement l'histoire de sa vocation :

« J'allais avoir vingt ans ; je connaissais le monde,
Hélas ! combien mon cœur était désenchanté !
Au lieu d'un doux nectar pur et frais comme l'onde,
C'est un brûlant poison qu'il m'avait présenté.

Mille fois sois bénie, ô ma petite Reine,
De m'avoir attirée en ton cloître fervent !
Plus que le monde entier, je l'aime, cette arène
Où je lutte... où je veux succomber en chantant ! »

[2] Elle avait antérieurement expliqué ces paroles en disant qu'elle passerait son ciel à s'occuper de la cause de la sainte. — Elle mourut le 11 novembre 1909.

par ses vertus d'abord, et ensuite par ses écrits, quelle profonde influence avait exercée sur elle l'autobiographie de Thérèse. Entrée tout d'abord, et de plain-pied, dans la « petite voie », elle en parcourut assez tôt les étapes pour goûter promptement les incomparables charmes de l'union divine. Appartenant à une famille d'un certain rang social, elle avait de bon cœur, disait-elle, renoncé à tous ses avantages pour l'amour de Jésus, et elle ajoutait :

« Mais en délaissant tout, j'ai reçu toutes choses ;
Le Seigneur m'a donné le centuple promis ;
Je demandais l'épine, il m'a tendu les roses,
Me plaçant dès ce monde au seuil du paradis [1]. »

Elle cultivait avec une rare délicatesse la fleur de poésie que Thérèse avait fait germer si gracieuse dans les jardins du Carmel. Elle s'assimila même si bien les secrets de la métrique française, qu'elle ne craignit pas de soumettre aux lois du rythme et de la prosodie un exposé très attrayant de la « petite voie », et un opuscule plus excellent encore sur la : *Douceur divine* » [2]. On la nomma maîtresse des novices, et l'on peut juger, par quelques remarquables fragments de ses instructions, de la fidélité avec laquelle elle continua l'action de sa devancière. Elle devait mourir à trente-trois ans, le 31 juillet 1914, associée à la prieure pour la direction de la communauté.

A cette jeune sous-prieure succéda, dans les mêmes fonctions, une religieuse qui avait été, dans le monde, la comtesse de la Tour-d'Auvergne. A peine initiée aux usages du Carmel, Sœur Thérèse de l'Eucharistie s'efforça, pour acquérir l'humilité, « d'être la petite esclave de tout le monde sans le laisser paraître ». Devant chaque sacrifice, elle se posait cette question : « Comment aurait agi notre

[1] *Mère Isabelle du Sacré-Cœur, religieuse Carmélite de Lisieux*, p. 24. (Opuscule publié par le Carmel.)

[2] Elle composa sur ce sujet un poème de cinq à six cents vers.

petite Thérèse ? » Aussitôt, elle se sentait prête à tout, et volait à l'accomplissement du devoir [1].

C'était l'époque où un prédicateur de retraite disait à la prieure du couvent de Lisieux : « Ma Mère, on voit qu'une sainte a passé dans votre Carmel. »

En effet, avec de telles recrues, pénétrées de son esprit, l'imitant dans tous les détails de leur vie et jusque dans les circonstances de leur mort, Sœur Thérèse enseignait, édifiait, sanctifiait encore la maison qu'elle avait tant aimée. C'était une pluie de grâces qui descendait sur le monastère où s'abritaient toujours ses plus chères affections d'ici-bas.

* * *

Thérèse de l'Enfant-Jésus avait promis de secourir les prêtres. Nombreux, certes, étaient ceux qui avaient joui de son assistance spirituelle durant sa courte vie. N'était-ce pas pour eux, pour les élever en perfection, en ardeur, en amour, qu'elle s'était faite carmélite ? Mais son œuvre ici-bas n'avait été qu'ébauchée.

Les prêtres ont été et sont toujours les grands privilégiés de la chère sainte. « Priez-la, disait à l'un d'eux Benoît XV : c'est sa vocation d'apprendre aux prêtres à aimer Jésus-Christ. » On en pourrait citer d'éminents, qui, d'esprit très libre, doutaient d'elle absolument, la considérant comme une charmante moniale et rien de plus. Elle a commencé par les convertir à sa personne et à son culte, à tel point qu'ils sont maintenant ses plus fervents apôtres, puis elle n'a eu de cesse qu'ils ne fussent entrés résolument dans sa propre voie, la voie du saint abandon et de l'héroïque charité. Impossible d'énumérer, car ils sont légion, tous ceux qu'elle a visités, consolés, vivifiés aux heures de fatigue

[1] Sa vie a été racontée dans une brochure qui a pour titre : *Mère Thérèse de l'Eucharistie.* (Au Carmel de Lisieux.)

ou d'angoisse, qu'elle a relevés jusqu'à la joie du sacrifice, jusqu'aux voluptés divines du crucifiement pour Jésus. Plusieurs ont déclaré, écrit, proclamé, qu'ils lui doivent les prodigieuses fécondités d'un apostolat voué, avant son assistance, aux plus désolants échecs.

Un seul fait, entre mille, dira comment la sainte sait retourner une âme sacerdotale. Il est emprunté à un récit du R. P. Flamérion, de la Compagnie de Jésus [1], qui, récemment encore, recevait chaque année, dans la maison de retraite de Clamart, les confidences de centaines d'ecclésiastiques.

« Un prêtre de mes dirigés, dit-il, exerçant de hautes fonctions dans un des plus importants établissements secondaires de Paris, n'avait rien, bien au contraire, qui le prédisposât à goûter Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Du moins, je le pensais ainsi, au point que, malgré ma propre dévotion à la petite sainte, je n'aurais pas osé lui parler d'elle, de peur d'attirer certain sourire au coin de ses lèvres. Or, un collègue lui dit un jour : « Vous devriez lire la Vie d'une carmélite. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Vous êtes psychologue ; cela vous paraîtrait curieux. »

« Mon pénitent se laisse convaincre ; il demande la Vie la plus complète, et consacre un jour entier à lire l'ouvrage d'un bout à l'autre ; il est conquis.

« Ce prêtre avait l'amour des pauvres. De concert avec une dame charitable, il avait pris soin d'une malheureuse femme condamnée par les médecins, et dont la mort allait laisser seuls au monde, sans secours et sans appui, deux jeunes orphelins. Depuis plusieurs semaines, la pauvre malade se désespérait à cette affreuse perspective, et maudissait la Providence.

« Devant le péril de cette âme, son bienfaiteur pensa soudain à Sœur Thérèse, et commença une neuvaine afin d'obtenir son intercession. Sans le lui dire, la dame de charité

[1] Décédé en 1925.

fit de même. Résultat : revirement complet dans les dispositions de la malade et résignation admirable. La pauvre femme mourut les yeux fixés sur une image de Marie, assistée de ses deux enfants, qui récitèrent le chapelet jusqu'à son dernier soupir. Et le prêtre, dont le changement intérieur avait amené cette conversion, envoya à Lisieux le récit circonstancié du double prodige écrit de sa propre main [1]. »

Le croirait-on ? C'est un de ses propres directeurs spirituels, celui-là même qui l'avait si fort exhortée à la confiance, que la sainte entend amener maintenant à la pratique détaillée de sa « petite voie ». L'apôtre du saint abandon dans les Deux-Mondes, le R. P. Pichon, écrivait, en 1909, à Sœur Geneviève de la Sainte-Face : « Oui, Dieu veut glorifier son humble petite épouse. Après cela, comment ne pas s'efforcer de devenir petits enfants ? C'est à quoi je travaille à 66 ans [2]. »

Prodigue de dons spirituels à l'égard des prêtres attachés au service des diocèses, Thérèse allait les multiplier plus encore en faveur des missionnaires, ces chers missionnaires dont elle avait jadis exalté l'apostolat avec de tels regards d'envie et de si pathétiques accents.

Elle avait annoncé l'intention de commencer ses conquêtes aussitôt après sa mort, et, tout en veillant sur son Carmel très aimé, de visiter en premier lieu les missions. Dès l'année suivante, 1898, les *Annales de la Propagation de la foi* enregistraient des résultats que les missionnaires disaient inouïs et inespérés. Dans de nombreux villages, les infidèles

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 752, § 2289.

[2] *Ibid.*, p. 1032, § 2928. Le R. P. Pichon avait demandé à Dieu, par l'intercession de sa « petite Thérèse », de célébrer les saints mystères jusqu'au dernier jour de sa vie, et il mourut au matin du 15 novembre 1919, dans sa 77e année, au moment où il allait monter à l'autel.

Désireux d'entrer dans la « Légion des victimes de l'Amour miséricordieux », il avait fait l'acte d'offrande composé par la sainte.

se présentaient d'eux-mêmes pour recevoir l'instruction et le baptême. Ne connaissant pas encore Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, la plupart de ces prêtres, isolés en plein pays sauvage, attribuaient ces grâces insignes à un souffle particulier de l'Esprit-Saint, qui passait sur quelques-unes de leurs chrétientés.

Après avoir encouragé de mille manières l'apostolat du P. Roulland, Sœur Thérèse voulut étendre sa protection à ses confrères des Missions Étrangères. « Je puis témoigner, dit son frère spirituel, que dans nos Missions du Japon, de la Chine et des Indes, non seulement la confiance en la sainteté et le pouvoir d'intercession de Sœur Thérèse est très répandue, mais qu'elle exerce vraiment une influence très remarquable sur la conversion des âmes et leur avancement dans la vertu. Au Japon en particulier, beaucoup de religieuses Trappistines disent qu'elles doivent leur vocation à l'action de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont elles ont lu la vie [1]. »

La terre d'Afrique, où avait milité le P. Bellière, semble avoir bénéficié aussi du très fécond apostolat de Sœur Thérèse. Un seul trait donnera une idée des merveilles qu'elle y opéra, spécialement en faveur d'une mission dirigée par les Pères Blancs. L'un d'eux écrivait, dès le mois de décembre 1910 : « Dans presque toutes les huttes de nos chrétiens et dans toutes nos salles de catéchisme, j'ai fait placer l'image de la jeune sainte. Tout le monde me demande quelle est cette petite « bihira » (vierge). J'ai donc convoqué mes catéchistes et je leur ai résumé la vie de Sœur Thérèse, ajoutant qu'elle doit avoir un grand crédit auprès du bon Dieu. Je leur ai distribué ensuite son image, en leur recommandant de solliciter, par son intercession, la conversion d'un pays entier. Ils l'ont fait. Or, depuis ce jour-là, les païens viennent au catéchisme, non par unités, mais par foules compactes, de sorte que, le dimanche, la cour

[1] *Summarium* de 1919, p. 1022, § 2504.

de cette mission regorge de monde... Remarquez qu'un grand nombre de ces pauvres gens viennent de villages que je n'ai jamais visités, et qui, auparavant, étaient, sinon hostiles, du moins complètement indifférents à l'égard des missionnaires [1]. »

* * *

Tous ces faits sont d'ordre spirituel. Sans refuser son efficace compassion aux maux physiques, la sainte avait voulu commencer par guérir les âmes. Mais elle savait que les guérisons corporelles, plus éclatantes aux yeux du vulgaire, pouvaient également servir la cause de Dieu, en fortifiant la confiance en sa miséricorde et en multipliant les prières adressées à sa servante.

Elle avait déjà soulagé ou guéri bien des infirmités au cours des premières années qui suivirent son entrée au ciel ; mais c'est encore à un futur prêtre qu'elle allait réserver l'un de ses premiers grands miracles, l'un des deux qui seraient invoqués pour sa béatification.

Depuis que son renom avait franchi les limites de son ancien couvent, les récréations du grand séminaire de Bayeux se passaient souvent en discussions sur les mérites ou les prodiges de la jeune vierge lexovienne. Tel séminariste jugeait sa piété mièvre ou inaccessible, alors que tel autre exaltait les belles pages de l'*Histoire d'une âme*, ou vantait les miracles déjà accomplis par la « petite Thérèse ». Entre ceux-ci, se distinguait un jeune clerc, M. l'abbé Anne, originaire de Lisieux.

Sa santé avait toujours été bonne, lorsque, vers le mois de juin 1904, il commença à dépérir. Deux ans plus tard, le 23 août 1906, il tombait épuisé, à la suite d'un crachement de sang qui avait révélé une tuberculose déjà fort avancée.

---

[1] *Summarium* de 1919, p. 989, § 2844.

Les médecins consultés reconnaissent aussitôt les symptômes de la phtisie galopante : cavernes profondes aux poumons, fièvre brûlante et dégoût de toute nourriture. Aucun espoir ; c'est la mort au bout de quelques jours.

Cependant, on commence une neuvaine à sœur Thérèse. On passe au cou du moribond une relique de la petite sainte. Mais le mal fait des progrès foudroyants. Un soir, la religieuse garde-malade juge que l'abbé va trépasser dans la nuit, et l'engage à faire généreusement le sacrifice de sa vie.

Cependant le séminariste ne veut pas mourir. Il sent que Sœur Thérèse est près de lui, qu'elle le protège, qu'elle tient la mort en suspens, pour le rendre enfin à sa famille et à l'Église. A peine l'infirmière a-t-elle achevé son charitable avertissement, qu'il saisit la relique de la sainte carmélite, la presse sur son cœur, puis, dans un élan de confiance éperdue, il fait mentalement cette prière : « Petite Thérèse, vous êtes au ciel, j'en suis sûr. Je suis sur la terre, où il y a du bien à faire. *Il faut* me guérir. » Cet appel à peine formulé, sans bruit de paroles, mais avec une intensité d'espérance que le malade ne se connaissait pas, il se dresse sur son séant : plus de suffocation, plus de douleur, plus de fièvre épuisante. Il veut se lever : il est guéri.

Les médecins mandés en hâte constatent que le mourant est en pleine santé. A la place des poumons ravagés et détruits, d'autres poumons se sont subitement formés, qui fonctionnent normalement et vont vivifier tout l'organisme. Un peu de maigreur subsiste, que fera disparaître en quelques jours une alimentation régulièrement assimilée. C'est une résurrection.

Aujourd'hui, M. l'abbé Anne, aumônier de l'hôpital général de Lisieux, suffit au service de huit cents malades. C'est un prêtre dans la force de l'âge et qui paraît doué de la plus belle santé. La « petite Thérèse » n'a pas fait les choses à demi. Non contente de le guérir, elle l'a gratifié d'une vigueur peu commune. Impossible de présenter un

cas plus remarquable aux juges ecclésiastiques qui devaient prononcer sur l'intervention d'en haut.

Après la guérison d'un séminariste, la santé rendue à un évêque.

On connaît les admirables travaux de Mgr Augouard, qui contribuèrent si largement à étendre, avec le règne de l'Évangile, l'influence française dans les vastes régions du centre africain. L'action du vicaire apostolique de l'Oubanghi faillit être interrompue, vers 1910, par une affection qui menaçait de le réduire à l'immobilité. Voici, d'après son propre témoignage, comment il fut rendu à l'activité qu'il devait déployer, de longues années encore, au service de l'Église.

Brazzaville, le 10 novembre 1912.

« ... Il y a deux ans, je fus cloué à la chambre pendant trois mois, par de douloureux rhumatismes qui me faisaient cruellement souffrir. Au cours de cette maladie, j'eus l'occasion de lire la Vie de la petite Sœur Thérèse, et j'en fus tout édifié. Un soir que je souffrais davantage, je suppliai la chère carmélite de demander à Dieu, ou ma guérison ou ma mort, ne voulant pas être plus longtemps une charge pour ma mission.

« Ayant réfléchi pendant la nuit, je retirai ma demande de la veille, et je dis à la petite sœur : « Laissez-moi souffrir, puisque telle est la volonté du bon Dieu ; je ne demande plus rien pour moi, mais sauvez de la mort tel de mes missionnaires. »

« Ce missionnaire était atteint de la maladie du sommeil, qui ne pardonne pas, et qui a fait au Congo tant de victimes.

« Renvoyé en France, il fut examiné par l'Institut Pasteur et *reconnu indemne de tout microbe.* Il revint au Congo, et ne donna plus jamais aucune inquiétude, bien qu'il eût été, pendant deux ans, soupçonné d'être atteint du terrible mal.

« Mais le couronnement de l'affaire, c'est que moi-même,

qui ne demandais plus rien, *je fus guéri le lendemain du jour où j'avais retiré ma demande !*

« Et c'est en reconnaissance de cette double guérison que je suis allé faire un pieux pèlerinage au tombeau de la petite sainte, à Lisieux.

« Aussi je suis heureux de joindre ma voix à celle de mes vénérés collègues dans l'épiscopat, pour demander au Saint-Père d'instruire au plus tôt la cause de la chère carmélite, qui a déjà accompli tant de prodiges.

Prosper AUGOUARD, *év. du Haut-Congo français* [1]. »

* * *

A la date de cette lettre, en effet, on ne comptait déjà plus les guérisons et autres grâces temporelles que Thérèse obtenait à ses dévots, dans les diverses parties du monde [2].

L'autorité diocésaine de Bayeux, émue de ces faits, entreprit une information canonique. Mgr Lemonnier reçut, à

---

[1] Cité dans la *Pluie de Roses*, année 1912, p. 107.

[2] Parmi les premières guérisons obtenues par Thérèse en faveur de malades laïcs, on pourrait citer, entre cent autres, celle de Mme Debossu, de Marnes-la-Coquette (Seine-et-Oise), atteinte de tumeur fibreuse au côté gauche et de péritonite. Elle recouvra subitement la santé, en septembre 1901, le dernier jour d'une neuvaine.

Il convient de signaler encore la guérison subite d'un Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, habitant Cracovie, et atteint d'une grave maladie de foie. Ce miracle fut obtenu en mars 1906.

Deux ans plus tard, le 26 mai 1908, on proclamait la guérison instantanée d'une petite aveugle de quatre ans, après apparition de la sainte.

Nous renvoyons d'ailleurs les lecteurs qui désireraient plus de détails sur l'action de la « petite Sœur » vers cette époque déjà lointaine, aux volumes intitulés *Pluies de roses*, publiés par le Carmel de Lisieux.

cet effet, le 10 février 1910, de la Sacrée Congrégation des Rites, l'autorisation d'entamer la procédure de béatification par la recherche des écrits de la Servante de Dieu.

C'était la première étape vers la glorification suprême. Il semblait que la « petite Reine » l'eût attendue pour faire éclater, aux yeux de l'univers entier, et avec une splendeur incomparable, sa puissance auprès de Dieu.

Au début de l'année 1910, celui qui écrit ces lignes se trouvait à Issy, mêlé à un groupe de prêtres de Saint-Sulpice, lorsqu'un prélat d'aspect vénérable, Mgr de Teil, récemment nommé vice-postulateur de la cause, parla d'une jeune carmélite de Lisieux, décédée depuis peu d'années, qui occupait l'opinion publique de divers prodiges opérés par son intercession [1]. Elle venait, en particulier, de favoriser la prieure d'un Carmel d'Italie en déposant dans les tiroirs vides de son secrétaire les billets de banque nécessaires pour le paiement d'une dette urgente [2].

C'était la première fois que le vicaire général de Meaux entendait prononcer le nom de Thérèse Martin, depuis le pèlerinage de 1888, où il s'était rencontré, non loin d'elle, aux pieds du Souverain Pontife Léon XIII. Il ne se doutait guère alors que, quinze ans plus tard, appelé à raconter sa vie merveilleuse, il se verrait dans l'incapacité de dresser un

---

[1] Mgr de Teil avait pris contact avec le Carmel de Lisieux du vivant même de la sainte. Il y donna, à cette époque, une conférence pleine d'intérêt sur les vénérables carmélites de Compiègne, et demanda avec insistance si les religieuses n'avaient pas entendu parler de faits miraculeux dus à leur intercession. Au sortir du parloir, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fit cette réflexion : « Est-il touchant et zélé, ce postulateur ! Comme on serait heureux d'avoir des miracles à lui signaler ! »

C'est au début de 1909 qu'il fut chargé, par Mgr Lemonnier et par le Carmel, de promouvoir la cause de canonisation de la Servante de Dieu. Après s'y être employé, pendant treize ans, avec une ardeur infatigable et une rare prudence, il mourut à Paris, le 20 mai 1922, en tenant en main l'image de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

[2] Ce Carmel est celui de Gallipoli, au sud de l'Italie. — Pour plus de détails sur cet important miracle, voir *Pluie de roses*, extrait des tomes I et II, p. 110.

catalogue de ses miracles, échappant, par leur multitude, à toute énumération.

Bientôt il devint impossible à Mgr de Teil lui-même de noter toutes les interventions attribuées à la thaumaturge. Heureusement, les nouvelles en étaient pieusement recueillies au Carmel de Lisieux, et consignées avec un soin fraternel. C'était la « pluie de roses » prédite par Thérèse, pluie de plus en plus bienfaisante et douce, qui arrosait peu à peu tous les continents.

Les moniales de Lisieux eurent l'idée de réunir en volumes un grand nombre de lettres relatant les conversions, guérisons et autres faveurs qui leur arrivaient maintenant par centaines. Ainsi furent composés ces recueils qui, en l'espace de quinze ans, n'ont pas formé moins de 3.000 pages d'une impression serrée, et encore est-il avéré que ces récits ne représentent qu'une fraction infime [1] de la totalité des miracles.

On assiste, au long de ces six volumes, à une lamentable exhibition des pires misères humaines, sur lesquelles on voit passer inlassablement la main très douce de la petite sainte empruntant la vertu de Jésus, et, comme jadis le Maître dans les sentiers galiléens, « *sanans omnem languorem et omnem infirmitatem* [2] ».

Ses faveurs vont à toutes les classes sociales, mais il semble qu'elle se penche de préférence sur les déshérités de la vie, sur les indigents les plus humbles, sur les malades les plus abandonnés, et plus encore sur les tout petits enfants. Des milliers de malheureux secourus par elle pourraient répéter l'émouvante exclamation d'une pauvre femme qui était allée sur son tombeau lui confier sa détresse : « Oh !

[1] Ces volumes sont en vente à l'Office central de Lisieux. Les premiers faits qui y sont rapportés remontent à l'année 1902. Le tome VII, qui paraîtra prochainement, doit relater les miracles opérés, par l'intercession de la sainte, dans l'intervalle qui a séparé sa béatification de sa canonisation.

[2] Matth., IV, 23.

avec quelle douceur elle m'a parlé ! Je ne crains plus rien maintenant [1] ! »

Outre l'apaisement de la douleur physique, ces miracles apportent d'ordinaire la paix intérieure qui réjouit et réconforte ; ils versent au cœur comme un parfum de paradis et une nostalgie du royaume des cieux ; ils enveloppent l'âme d'une pénétrante suavité et la laissent baignée d'amour céleste. « Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour », c'est le rôle auquel aspirait Thérèse ; c'est, en effet, le rôle qu'elle exerce.

Elle l'exerce d'autant plus effectivement, que cette guérison des plaies corporelles et morales n'est que l'élément négatif de sa mission. Elle instruit, elle sanctifie, elle fait monter des milliers d'âmes jusqu'aux sommets de la vie spirituelle par l'aide intérieure qu'elle prodigue, spécialement par la lecture de l'*Histoire d'une âme*.

* * *

On croira volontiers que la diffusion de ce livre est, à elle seule, un de ses plus beaux miracles, quand on saura que, de 1898 à 1925, en l'espace de vingt-sept ans, 410.000 exemplaires de l'édition complète ont été écoulés, sans parler des deux millions d'exemplaires d'une Vie abrégée, composée d'après l'ouvrage principal [2].

Ajoutons à ce succès incroyable des éditions françaises les 35 traductions en diverses langues lancées à travers le monde pendant ces quinze années. Un pareil résultat, obtenu sans propagande d'éditeur, semble déjà requérir une intervention surhumaine. Mais que dire d'un livre écrit

[1] Cité par l'abbé Pierre Fernessolle : « *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus* », p. 84.

[2] Dans un autre ordre d'idées, signalons le nombre prodigieux de 30.388.000 portraits et de 17.507.000 sachets et images-reliques, distribués dans le même laps de temps.

par bribes et à bâtons rompus, sans le moindre souci de composition littéraire, et qui présente un charme dont on ne saurait se défendre, qui se fait relire, en certains cas, cinq, six et sept fois, produisant toujours dans l'âme plus de détachement de ce qui passe, plus d'intelligence des divines réalités, plus de progrès dans le divin amour !

Les principaux fruits de grâce obtenus par cette lecture en France, en Espagne et en Italie, sont énumérés dans les divers volumes de la « *Pluie de Roses* » ; nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur. Citons seulement quelques-uns des prodiges spirituels opérés dans les pays soumis à l'influence protestante.

Un ancien ministre presbytérien d'Édimbourg écrivait, le 23 avril 1911, à la Mère Prieure du Carmel de Lisieux :

« Il y a maintenant plus d'un an que j'ai, pour la première fois, fait la connaissance de l'autobiographie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (traduction anglaise). Je l'ouvris au hasard, et je m'arrêtai de suite devant la beauté et l'originalité des pensées. Je trouvai qu'il m'était tombé entre les mains l'œuvre d'un génie, aussi bien que celle d'une théologienne, d'un poète de premier ordre... Je ressentis ce qu'éprouve une personne à qui le monde invisible apparaît tout d'un coup, et je m'écriai : « Thérèse est dans cette chambre... » ; son image revenait sans cesse à mon esprit ; elle refusait de me quitter, et il me semblait l'entendre dire : « Voici comment les saints catholiques aiment Jésus-Christ. Écoutez-moi ! Choisissez ma petite voie, car elle est sûre et c'est la seule véritable. »

... « J'ai donc commencé d'invoquer son aide avec une joie que je renonce à décrire. Mais un jour, elle me dit subitement : « Pourquoi me demandez-vous de prier pour vous, si vous ne voulez pas connaître et invoquer la sainte Vierge ? » — Aussitôt, je compris combien c'était peu logique d'invoquer Thérèse et de négliger la Mère de Dieu. La lumière s'était faite ; immédiatement, je m'adressai à la sainte Vierge. La promptitude de la réponse m'étonna. A

l'instant, mon âme fut débordée par un amour passionné nouveau-né, un amour qui s'est agrandi et qui maintenant est un abîme [1] ».

Le Révérend Alexandre Grant reçut, le 20 avril 1911, des mains d'un Père Jésuite, le baptême catholique à Édimbourg. C'était le premier membre de l'Église Libre-Unie d'Écosse qui entrât dans l'Église romaine. Sa situation étant devenue difficile dans son pays, il vint en France avec sa femme, également convertie. Par reconnaissance, ils s'établirent l'un et l'autre à Alençon, dans la maison natale de la sainte, pour accueillir les nombreux pèlerins qui viennent la visiter. M. Grant mourut saintement, le 19 juillet 1917.

Chose plus étrange, le curé anglican de Stanton-Bury, le Révérend Newmann Guest, fonde les plus grands espoirs sur la puissance de Thérèse pour la réunion de toute l'Angleterre sous un seul pasteur. « Je crois, écrivait-il, même avant la canonisation, qu'un jour, l'est (en partie catholique) et l'ouest (protestant) de l'Angleterre se fondront de nouveau en une véritable unité ; et, pour opérer ce rapprochement, je compte sur l'influence de l'autobiographie de la « Petite Fleur » de Jésus, cette jeune âme qui bientôt, espérons-le, sera canonisée par l'Église de Rome.

« Si nous, anglicans et romains, pouvions nous unir dans la même prière, sous l'intercession de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et si une neuvaine lui était commencée pour notre réunion, celle-ci, je n'en doute pas, se ferait soudainement, comme la conversion des 3.000 Israélites au jour de la Pentecôte. Je dis encore : « Cessez la controverse et priez [2] ! »

Si les protestants du Royaume-Uni subissent à ce point l'emprise de la « Petite Thérèse », que dire des catholiques anglais ? La « Petite Fleur » exerce sur eux une action qui

---

[1] *Pluie de Roses*, extrait des tomes I et II, p. 118.
[2] Extrait d'une lettre adressée à l'*Univers* de Londres.

se traduit de temps en temps par de merveilleuses initiatives sociales.

Un grand industriel de Liverpool, qui occupe une centaine d'ouvriers des deux sexes, avoue qu'avant de connaître sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il ne lui était jamais venu à l'esprit d'améliorer leur situation. Il lit l'*Histoire d'une âme*, et devient un autre homme. Non content de distribuer des exemplaires de ce livre à tout son personnel et de faire placer l'image de la sainte dans ses ateliers, il donne à ses ouvriers huit jours de vacances annuelles, pendant lesquelles il les rétribue comme à l'ordinaire ; il organise de petites fêtes pour mettre un peu de joie dans leur vie terne et besogneuse ; il en envoie plusieurs faire des retraites fermées, « car, dit-il, c'est surtout le bonheur éternel que je voudrais procurer à ces pauvres gens ». Il marche à grands pas dans la « petite voie » ; il a compris la doctrine de l'amour [1].

En Amérique, même enthousiasme et même confiance exprimée, à chaque instant, par les faits. Nous ne visons pas ici les diocèses catholiques du Canada, où la « petite Thérèse » est plus populaire peut-être encore qu'en France. Des grandes villes des États-Unis montent vers elle des appels chaque jour plus nombreux et plus suppliants. Dans les vastes hôpitaux protestants de ces régions, qui abritent tant de misères inconsolées, médecins et gardes-malades s'entendent pour l'invoquer à l'envi. Quand un docteur est à bout de science, il dit à son malade : « Priez la Petite Fleur », et les infirmières font circuler de lit en lit images et souvenirs.

Les colonies anglaises, notamment l'Inde et l'Australie, rivalisent avec la mère-patrie. C'est de Sydney et de Ceylan, aussi bien que de New-York et de Philadelphie, qu'affluent à Lisieux des demandes de reliques, de biographies et de portraits.

---

[1] Voir *Pluie de Roses*, t. IV, Préface, p. 8.

L'Amérique du Sud suit l'impulsion de l'Espagne, où, dès la première heure, on s'est mis à dévorer l'*Histoire d'une âme*. L'Italie respire avec délices les parfums de ce lis de pureté ; l'Autriche se félicite d'avoir obtenu plusieurs beaux miracles ; l'Allemagne elle-même, malgré son peu d'attrait initial pour cette sainte qui a vécu de l'autre côté du Rhin, est obligée de reconnaître sa protection, et sa population catholique l'invoque avec une ardente ferveur. De toutes ces contrées, les demandes d'intercession arrivent au couvent de Lisieux, en même temps que le récit des merveilles opérées dans les missions lointaines du Congo, du Nyanza ou de l'Extrême-Orient.

On se lasse à dénombrer les milliers de prodiges, guérisons, conversions, apparitions, que la « Petite Reine » sème partout sur ses pas. Thérèse ne se lasse pas de les répandre. « On l'appelle, elle vient. Blanche, lumineuse, souriante, elle se manifeste aux yeux ravis des petits enfants innocents ou des vieux soldats corrompus qui veulent se laver dans les larmes. Elle dépose dans des chambres fermées des roses merveilleuses. On l'invoque, et c'est un parfum mystérieux, indiciblement doux, qui se répand [1]. »

---

[1] Louis Théolier, article cité. — A ces témoignages, il convient d'ajouter les lignes suivantes, écrites dans une feuille très mondaine, *Le Journal*, par un publiciste peu enclin à la crédulité en matière de surnaturel, Maurice de Waleffe :

« Qu'est-ce que la sainte de Lisieux eut d'extraordinaire ? Sa courte vie sans événements fut celle du lis qui s'ouvre le matin et se fane le soir, sans bruit.

« Qu'a-t-elle fait ? Peu de chose. Elle a écrit un livre, ou plutôt elle a livré quelques confidences intimes dont le Carmel a composé un volume, édité après sa mort, sous ce titre : *Histoire d'une âme*. Et cette âme s'est trouvée si exquise, si délicate, si adorable, que le monde est tombé à genoux. Le livre a été traduit aussitôt dans toutes les langues. Des millions de croyants ont sangloté en le lisant. Il n'y a même nul besoin d'être croyant pour comprendre qu'on est là devant une cime morale de l'humanité, d'une noblesse et d'une beauté si rares, que les larmes en viennent aux yeux. Je ne m'en cache pas : venu à Lisieux en sceptique, j'ai lu ce livre, et j'ai frémi

De tels faits fortifiaient de plus en plus la confiance dans le succès de la cause entreprise. Dès le mois d'août 1910, avait eu lieu à Bayeux la première session du *Procès informatif* sur la vie et les vertus de la Servante de Dieu, procès qui devait se clore au mois de décembre 1911. Au cours de l'année suivante (10 décembre 1912), la Sacrée Congrégation des Rites rendait le décret d'approbation des Écrits de Thérèse, et, moins de deux ans plus tard, le 10 juin 1914, le Souverain Pontife Pie X signait le décret d'introduction de la cause. On était, hélas ! à la veille de l'horrible guerre qui allait bouleverser le monde, et, comme s'il eût prévu son sort, le saint Pape s'était hâté de mettre la petite sainte sur la voie des honneurs liturgiques, avant que l'horreur du carnage prévu le fît mourir de douleur.

Malgré l'angoisse qui, à cette heure tragique, étreignait les peuples, on sentait que le rôle de la jeune vierge, messagère de joie, allait grandir. Déjà, en terre normande, sa glorification officielle avait commencé. Le 6 septembre 1910, en présence de Mgr Lemonnier, on avait procédé à une première exhumation de sa dépouille. Pour assurer la conservation des précieux restes, on les avait changés de cercueil

---

à mon tour d'admiration et de tendresse. Le vrai miracle, le voilà ! Il y a des âmes si puissantes, qu'elles créent véritablement l'objet de leur désir. On ne peut les approcher sans être emporté dans le vent de leurs ailes.

« Ainsi le rêve brûlant d'une enfant a triomphé des plates réalités terrestres. « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre », répétait-elle dans son agonie. Que l'on croie ou ne croie pas, peut-on nier que ces ex-voto, ces dons, ces pèlerinages représentent... des souffrances très authentiquement guéries ou consolées ? L'holocauste de la petite martyre n'a donc pas été illusoire. Et qui sait si le secret suprême de la paix du cœur, orgueilleusement cherché par les religions et les philosophies, ne se trouve pas dans sa doctrine d'aimer Dieu et les hommes « comme les aimerait un petit enfant... » ?

« La France vient de donner au monde l'âme la plus pure qui ait vécu depuis François d'Assise. » — Cité dans les *Annales de sainte Thérèse de Lisieux*, n° du 1er juillet 1925.

et placés dans un caveau cimenté, à quelques pas de la première tombe.

Sans doute, le corps virginal n'était pas demeuré intact après treize ans de séjour au fond de sa fosse profonde. Selon la prédiction de Thérèse, on n'avait retrouvé d'elle que des ossements recouverts de lambeaux d'étoffes, afin que tout parût ordinaire dans sa sépulture comme dans sa vie ; mais ces ossements avaient exhalé de suaves parfums [1], et la terre même qui avait touché le cercueil était restée, des mois entiers, imprégnée de senteurs célestes.

C'était le prélude de bien d'autres merveilles.

* * *

Dès le lendemain de la déclaration de guerre, Thérèse de l'Enfant-Jésus quitta son ciel tout de bon, et entra en campagne à côté des « poilus » de France. Dans la boue des tranchées, sur les champs de mort, près des lits d'agonie, elle devait leur rester fidèle jusqu'au bout. Aussi, comme elle devint promptement populaire dans les campements du front et dans les chambrées de l'arrière ! Avec le sens aigu des réalités que communiquent les heures de péril extrême, ces malheureux devinaient qu'une influence miraculeuse émanait de cette aimable médiatrice enveloppée de grâce céleste, et ils l'invoquaient passionnément. Au reste, dans leur âme simpliste, mais droite, ils discernaient la nécessité, pour « gagner la guerre », d'une vertu que Thérèse avait pratiquée jusqu'à l'héroïsme : la constance à tout faire et à tout souffrir en esprit de devoir, et, par là, elle leur était un modèle autant qu'une protectrice.

Dès lors, elle devint, avec saint Michel et sainte Jeanne d'Arc, un des capitaines invisibles des armées en campagne ; c'est même vers elle que montèrent les appels les plus

[1] Perçus par divers témoins.

confiants et les plus familiers. « Nous avons bien Jeanne d'Arc, écrivait un soldat quotidiennement exposé ; mais la petite Sœur est plus près de nous. »

Les déclarations les plus naïves et les plus visiblement sincères expriment la foi de ces braves gens : « Je suis désespéré, écrit un aviateur ; j'ai perdu la relique de la petite sainte ! » Un fantassin mande à sa mère : « Aussitôt que j'ai reçu le souvenir de Sœur Thérèse, il m'a passé comme une grande joie ; maintenant, je ne crains plus rien. »

Quoi de plus émouvant que cette simple prière d'un artilleur : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, protégez-moi en place de maman, qui n'est plus là [1] ! »

Les officiers d'artillerie donnent à leur batterie le nom de la sainte carmélite ; les pilotes baptisent leur appareil : *Avion Sœur-Thérèse ;* des régiments entiers lui sont consacrés. Et ce ne sont pas seulement des simples ou des illettrés qui invoquent ainsi celle qu'ils appellent leur « second ange gardien » ou leur « marraine de guerre » ; on cite un sous-lieutenant perdu par la philosophie allemande et faisant profession d'athéisme, qui meurt pieusement après avoir consenti à porter sur lui une relique de Sœur Thérèse. Des officiers supérieurs, comme le général Duplessis, font le vœu, s'ils sont épargnés, d'aller en pèlerinage à sa tombe, et, la paix signée, proclament très haut l'efficacité de son assistance [2].

C'est que la puissance de la « petite Reine » s'affirme avec une évidence qui force les aveux des plus incrédules. On ne compte plus, après quelques mois de campagne, les balles arrêtées par une relique, une médaille, une image, voire une brochure concernant Sœur Thérèse. Plusieurs de ces « boucliers » ont été envoyés au Carmel de Lisieux, et

[1] Voir *Interventions de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant la guerre*, Préface.
[2] *Ibid.*, p. 188.

l'on y voit d'ordinaire la trace du projectile détourné ou aplati.

Quiconque a suivi l'histoire de la guerre classe volontiers parmi les héros le pilote Bourjade, cet intrépide destructeur d'avions allemands, qui, plus heureux que Guynemer, son émule, put saluer la victoire française.

On sait que ce beau soldat n'était autre qu'un humble missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui devait consacrer ses dernières forces et terminer sa vie au service des peuplades de la Nouvelle-Guinée. Mais ce qu'on ignore généralement, c'est la protection surnaturelle qui lui valut de si magnifiques succès. Heureusement, le fervent religieux a noté, au cours de ses campagnes, les faveurs dont il a été l'objet, sous forme de lettres de remerciement adressées à sa chère petite sainte.

Ces lettres viennent d'être publiées [1]. Parmi les multiples interventions dont le pilote fait honneur à Sœur Thérèse, et qui le gardent d'effrayants dangers, quelques-unes datent du temps où le P. Bourjade, encore fantassin, devait pousser des reconnaissances jusqu'aux retranchements ennemis, hérissés de fils barbelés.

« Combien de fois, écrit-il, ma toute bonne Sœur Thérèse, obligé de circuler sous les obus qui tombent partout, j'ai pu passer, sous votre garde, sans qu'un seul éclat m'atteignît ! »

Plus tard, c'est parmi les terribles hasards des combats aériens que Thérèse préserve, à maintes reprises, l'avion du P. Bourjade, décoré de son portrait. Au souvenir de cette puissance céleste mise si maternellement à son service, le missionnaire sent le besoin d'exprimer, avec une nouvelle effusion, sa gratitude : « Oh ! Sœur Thérèse, comment pourrais-je assez vous remercier ? Combien de fois vous m'avez arraché à la mort ! Je ne pourrai le savoir qu'au ciel. Ce que je sais, c'est que, plus de dix fois, j'ai frôlé l'accident

[1] Dans le journal *La Croix*, du 19 et du 21 février 1925.

fatal... En me protégeant comme vous l'avez fait, vous m'avez attiré des décorations. Ce sont, hélas ! de terribles dangers d'amour-propre et de vanité. Aussi, chère petite Thérèse, n'oubliez pas que *c'est votre faute si je suis décoré*, et venez m'aider toujours à lutter contre cet autre danger, que je sens près de moi. »

* * *

Le P. Bourjade était un missionnaire. Rien d'étonnant, par suite, qu'il fût l'objet des prédilections de Thérèse. Mais son affectueuse protection n'exclut personne, et, parmi les soldats auxquels, parfois, elle daigne apparaître souriante au milieu du carnage, on cite de timides chrétiens qui sont partis pour le front sans vouloir se confesser, se contentant d'accepter une image ou une relique de la « petite Sœur [1] ».

Bonne Française, comme sainte Jeanne d'Arc, Sœur Thérèse ne refuse pourtant pas sa pitié à quelques catholiques qui, même dans les rangs de l'armée allemande, l'ont invoquée. Un prisonnier bavarois, amputé des deux jambes, va mourir. L'aumônier français lui suggère de se recommander à la « sainte de Lisieux » et le moribond, après l'avoir priée toute une nuit, la voit descendre vers lui. Dès lors, ses plaies se referment avec une étonnante rapidité. Il est sauvé, et s'en va répétant : « Oh ! comme je vais faire connaître cette sainte française dans mon pays ! »

Dans leur élan de gratitude, nos preux eurent un geste superbe. Bon nombre d'entre eux plaidèrent auprès du Chef de l'Église la cause de leur « petite sœur ». Elle leur avait gagné des palmes et des croix, ils implorèrent pour elle le nimbe des bienheureux.

---

[1] Par exemple, Auguste Cousinard, qui fut favorisé d'une apparition dont il a envoyé le récit au Carmel. (*Interventions*, etc., p. 3.)

Ces quelques faits, que nous avons glanés entre des centaines d'autres, ne sauraient donner pourtant qu'une très faible idée des interventions miraculeuses de Sœur Thérèse en faveur des soldats de la grande guerre. C'est sur la tombe de la sainte qu'il eût fallu compter les milliers de lettres et de photographies envoyées par les « poilus » du front à celle qui avait été leur « maman » toujours tendre et toujours secourable. C'est dans la chapelle du Carmel de Lisieux, en présence de ces murailles tapissées de croix de la Légion d'honneur et de croix de guerre, à la vue de ces épaulettes et de ces épées envoyées en ex-voto du fond des tranchées, que l'on peut reconnaître combien la petite sainte fut compatissante et bonne pour nos pauvres troupiers, et combien, relevant sans se lasser leur courage en face des pires dangers, elle contribua à la victoire finale.

De même, pour apprécier la multitude des bienfaisants prodiges opérés par elle en faveur de ses dévots de toute contrée et de toute condition, il faudrait pouvoir compter les inscriptions commémoratives gravées sur le marbre dans certains cloîtres du couvent. A la chapelle, on le sait, les murs disparaissent sous les plaques couvertes de lettres d'or, et proclamant, en termes indéfiniment variés, la reconnaissance des miraculés.

De telles manifestations de puissance céleste devaient faciliter, et même hâter, la procédure de béatification.

La cause était introduite, et le procès apostolique se poursuivait à Bayeux, lorsqu'un nouveau miracle de premier ordre, revêtu des signes les plus indéniables d'authenticité, vint fortifier l'opinion favorable des juges ecclésiastiques.

Une religieuse enseignante de la Congrégation des Filles de la Croix, Sœur Louise de Saint-Germain, souffrait, depuis 1912, d'un grave ulcère à l'estomac, que révélaient de fréquentes hémorragies. En résidence habituelle à la maison provinciale d'Ustaritz (Basses-Pyrénées), elle avait, à deux reprises, essayé de reprendre ses fonctions d'institutrice

dans une maison espagnole à laquelle elle était attachée ; mais, deux fois, de violents vomissements de sang l'avaient contrainte à abandonner sa tâche.

Cependant elle espérait beaucoup en l'assistance de Sœur Thérèse, qui l'avait favorisée d'apparitions au plus fort de ses crises.

Au début de l'été 1915, réduite à une telle faiblesse, qu'il avait fallu lui administrer les derniers sacrements, n'obtenant pas de guérison, elle avait cessé de demander cette grâce, et ne sollicitait plus, de la part de sa céleste avocate, que son assistance pour bien mourir. Laisons-la raconter l'intervention décisive de sa protectrice pour la ramener à la vie.

« Au début de septembre 1916, dit-elle, une de nos Sœurs, de passage ici, m'inspira de renouveler mes instances auprès de la chère sainte. Cédant à son invitation, je joignis le sacrifice à la prière, et redoublai de confiance. Or, quel ne fut pas mon étonnement quand, dans la nuit du 10 septembre, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus elle-même vint à moi, et me dit : « Soyez généreuse ; bientôt vous guérirez, je vous le promets. » Puis elle disparut. Et, au matin, les trois religieuses qui couchaient dans mon infirmerie furent bien surprises de trouver des pétales de roses de toutes couleurs autour de mon lit. C'était le présage de ma guérison ; mais elle allait tarder encore de quelques jours, pendant lesquels j'endurai un vrai martyre, et je fus réduite à toute extrémité. C'est seulement le 21 septembre au soir, après un accès des plus violents, que je m'endormis soudain, contre toute attente, pour m'éveiller le lendemain parfaitement guérie. Plus aucune souffrance, mais une sensation de bien-être général. J'avais grand'faim, et je me levai joyeuse pour demander la permission d'assister à la sainte messe. Par une sage prudence, ma digne supérieure m'obligea à me remettre au lit, où l'on m'apporta un copieux déjeuner, et bientôt, devant l'évidence de ma complète guérison, je pus reprendre la vie régulière. Je jouis depuis cette époque d'une santé parfaite, et je garde une profonde gratitude à

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, que je voudrais faire connaître à tous [1]. »

Ce prodige, attesté par les certificats les plus formels de docteurs en renom, allait être retenu, aussi bien que la guérison de l'abbé Anne, pour motiver le décret papal attestant la réalité de vrais miracles.

Un premier décret, signé le 14 août 1921, avait affirmé l'héroïcité des vertus de la Servante de Dieu.

Nous avons déjà signalé, dans notre chapitre sur la « Petite Voie d'enfance spirituelle », l'admirable discours prononcé, à cette occasion, par le pape Benoît XV. L'âme du pieux pontife, inclinée naturellement vers cette doctrine d'humilité et d'abandon confiant, s'épancha tout entière, on s'en souvient, en un magistral et lumineux exposé de la méthode de Thérèse, qu'il présente avec autorité comme « *le secret de la sainteté* ».

Le décret d'approbation des miracles fut rendu le 11 février 1923. Sa Sainteté Pie XI emprunta à Manzoni, dont on s'apprêtait à célébrer le cinquantenaire, une comparaison des plus gracieuses pour exalter l'humilité de la petite sainte. « C'est Dieu, avait dit le poète, qui a créé le pin qui brave les vents et le saule que courbe la main, le sapin qui résiste aux hivers et le peuplier qui ne craint pas les eaux, et c'est lui aussi qui fait naître la fleur dont le fin tissu étale pour lui seul la magnificence de son coloris, qui exhale vers le ciel les parfums de son calice et qui meurt en silence. » Sur quoi, le Saint-Père ajoutait : « Cette fleur silencieuse, ce tissu aux teintes resplendissantes, ce parfum qui se répand au large, cette beauté qui ne se montre qu'au regard de Dieu, n'est-ce pas la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus [2] ? »

---

[1] Cité dans le *Journal des Pèlerins*, etc., n° du 5 au 18 octobre 1924.

[2] Discours de Sa Sainteté le pape Pie XI, à l'occasion de l'approbation des miracles, 11 février 1923.

Il avait désigné, le même jour, Sœur Thérèse comme « une miniature exquisement fine de sainteté parfaite ». Il l'appelait, en outre, « sa chère étoile », un « miracle de vertus et un prodige de miracles ».

Quelques semaines plus tard, à l'occasion du Décret *di tuto* prononçant qu'on pouvait procéder en toute sûreté à la béatification d'une thaumaturge si prodigue en bienfaits, le Souverain Pontife, sur le point de placer solennellement la « petite Reine » au rang des Bienheureuses, fit entendre cette émouvante allocution déjà mentionnée, dans laquelle, exaltant, cette fois, la charité de Thérèse, il la qualifiait de « vraie fleur d'amour » venue du ciel sur terre pour émerveiller le ciel et la terre [1]. »

* * *

Avant la glorification publique de l'humble enfant de Lisieux et les éclatants hommages que lui réservait Saint-Pierre de Rome, une cérémonie était nécessaire, qui allait offrir à ses compatriotes, et spécialement aux témoins de sa jeunesse, un spectable inoubliable.

On avait procédé, le 9 et le 10 août 1917, à une deuxième exhumation et à une première reconnaissance officielle des restes de la Servante de Dieu. La béatification devait être précédée de la translation au Carmel de ces reliques vénérées, et d'une nouvelle reconnaissance, revêtue, cette fois, d'un caractère solennel.

La translation est fixée au 26 mars 1923. A aucun moment peut-être de son histoire, en tout cas, jamais depuis des siècles, Lisieux ne s'était vu à pareille fête. Dès le matin, cinquante mille pèlerins envahissent la ville. Ils attendent, en égrenant des *Ave*, l'heure de l'ouverture du cimetière, où déjà, sous la surveillance de l'évêque et des autorités civiles, les ouvriers travaillent à mettre au jour le précieux cercueil.

Par grâce, une pauvre femme venue d'Angers a obtenu l'entrée de l'enceinte funèbre. Elle porte entre ses bras sa

[1] Discours de Sa Sainteté Pie XI pour la promulgation du Décret *di tuto*, 19 mars 1923.

petite filleule atteinte d'une maladie de la moelle épinière et privée de mouvement. Déjà, la tombe est ouverte ; le cercueil n'est plus recouvert que d'une mince couche de terre. La marraine s'approche ; elle dépose la fillette endolorie sur ce lit qui la met presque en contact avec les bienheureuses reliques, et commence à prier avec ferveur. Après quelques minutes, le pauvre petit corps à demi paralysé se redresse, et l'enfant qui, depuis des mois, ne pouvait plus marcher, sort de la glorieuse tombe où elle a retrouvé vigueur et agilité.

Ce n'est pas tout. A peine a-t-on descellé les dalles placées au-dessus de la bière, qu'un pénétrant parfum de roses s'échappe du tombeau, enveloppe les ouvriers et les assistants, qui proclament avec admiration la réalité du phénomène.

Après les constatations légales, le cercueil est placé sur un char richement drapé de tentures blanches rehaussées d'argent, et la « petite Reine », escortée de trois cents prêtres, de toutes les communautés de la ville, d'une vingtaine de délégations catholiques, d'un groupe d'officiers de tout grade, voire d'un piquet d'honneur de l'armée américaine, sabre au clair, et d'une foule accourue de toutes les provinces de France, reprend, triomphalement cette fois, le chemin de son ancienne demeure.

Avant le départ de l'enclos funèbre, la nature qui, pendant vingt-cinq ans, a paré sa tombe des fleurs champêtres qu'elle aimait, semble vouloir, une dernière fois, lui faire fête. « Un soleil de feu embrase l'horizon, irradiant cette admirable vallée de l'Orbiquet qui encercle avec tant de charme le cimetière de Lisieux. Tout est lumière et douceur dans ce décor de printemps, et, sur les ossements glorifiés de l'angélique sainte, quelques rayons plus purs se jouent en auréole [1]. » Enfin, le char s'ébranle ; la « petite Thérèse »

[1] *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa béatification*, p. 71. (Album des fêtes, publié par le Carmel de Lisieux.)

s'éloigne pour toujours, accomplissant dans une splendeur d'apothéose son dernier voyage.

L'immense cortège, qui se déroule sur une longueur de deux kilomètres, est imposant de gravité et de recueillement. Pas un chant, pas une fanfare, pas une sonnerie joyeuse : les règles de l'Église interdisent, avant l'acte officiel de Rome, toute manifestation qui ressemblerait à un culte ; mais les dizaines de chapelet alternent sans répit avec la récitation des psaumes du commun des Vierges. Aussi n'est-il pas surprenant que, sous cette poussée de prières, les prodiges se succèdent, une fois de plus, à l'appel de la sainte aimée.

C'est un grand blessé de guerre qui, depuis quinze mois, a perdu l'usage de ses jambes, et qui, sur le passage du char, le recouvre subitement. C'est une dame parisienne atteinte d'une grave maladie d'estomac et incapable de prendre sans souffrance aucune nourriture, qui s'en retourne joyeuse après complète guérison ; c'est une jeune fille aveugle, dont les yeux se rouvrent pour contempler avec ravissement les saintes reliques franchissant les portes du Carmel.

Quelle différence entre l'isolement de l'humble corbillard qui, le 4 octobre 1897, emportait au cimetière la carmélite ignorée, et le cortège du char triomphal qui, vingt-six ans plus tard, ramenait à son couvent la vierge exaltée par les mille voix d'un peuple prosterné ! *Exultabunt Domino ossa humiliata* [1]. Jamais peut-être la promesse divine n'avait eu plus magnifique accomplissement.

Aux accents d'un orgue dont les riches symphonies éclataient pour la première fois, le cercueil drapé d'or fit son entrée dans la chapelle où, tant de fois, la petite Thérèse Martin avait prié avant son admission au Carmel.

Puis ce fut, après la seconde reconnaissance canonique, la répartition des glorieux ossements.

Après que le postulateur de la cause, le R. P. Rodrigue de

[1] Psalm. L, 10.

Saint-François de Paule, délégué par le Souverain Pontife, eut prélevé la part qu'il devait emporter à Rome pour satisfaire à la dévotion des pèlerins d'Italie, les reliques les plus importantes furent déposées dans le soubassement d'une riche châsse préparée à cet effet ; les autres furent renfermées dans la statue de marbre teint qui représente Thérèse dormant son dernier sommeil.

* * *

Cette première exaltation n'était que le prélude des triomphes que la suprême autorité de l'Église réservait à la « petite fleur » lexovienne.

C'est le 29 avril 1923 que la béatitude de Thérèse dans la gloire du paradis fut proclamée par le Chef de l'Église.

Dans la basilique vaticane qui a revêtu une splendide parure, se pressent quarante-cinq archevêques et évêques, tous les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège, en tête desquels on remarque l'ambassadeur de France, revenu exprès de Paris, puis des prélats, de hauts dignitaires des Ordres religieux, et une foule immense qui déborde les nefs.

Tous une fois rangés selon l'ordre hiérarchique, la fonction commence par la lecture du Bref pontifical. Ce Bref, après avoir célébré, avec l'Apocalypse, les prérogatives de la virginité, expose brièvement la vie de la Bienheureuse et sa « *petite voie d'enfance spirituelle* ». Il signale ensuite son extraordinaire puissance d'intercession, et conclut en lui décernant les honneurs de la béatification avec les privilèges qui en découlent : exposition publique de ses reliques, messe et office pour le diocèse de Bayeux, comme pour les églises et couvents de l'Ordre du Carmel.

L'oracle divin a parlé. C'est fait. La petite Thérèse Martin est devenue la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. D'une voix tremblante d'émotion, Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, entonne le *Te Deum*, et soudain une féerie de lumières jaillit dans l'immensité des nefs. En une seconde,

tous les lustres sont embrasés ; la « gloire du Bernin », au centre de laquelle l'image de Thérèse restait voilée, étincelle de mille feux, et la Bienheureuse apparaît au sein d'une éblouissante clarté.

Dans l'attitude de l'extase, les bras étendus, elle s'élève doucement dans les hauteurs des cieux, portée sur des nuages, tandis que deux anges, les yeux fixés sur elle, déploient des banderoles portant ces mots : « Voie d'enfance » et « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre ».

A ce spectacle, l'immense multitude frémit d'enthousiasme. On sent que, n'était le respect du saint lieu, une prodigieuse acclamation saluerait la nouvelle Bienheureuse.

L'heure est venue de célébrer la messe solennelle, la messe composée en l'honneur de la chère sainte. Ce privilège est réservé à Mgr l'Evêque de Bayeux. Avec une douce émotion, les centaines de prêtres massés dans le chœur répètent, en union avec le pieux prélat : « Seigneur, qui avez dit : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux », donnez-nous, nous vous en supplions, de suivre si fidèlement la bienheureuse vierge Thérèse dans la voie de l'humilité et de la simplicité du cœur, que nous méritions de partager sa récompense éternelle [1]. »

La cérémonie du matin est achevée. La foule s'écoule lentement, et l'on surprend des magistrats et des militaires s'essuyant les yeux, à côté de moines et de religieuses de tout costume. Des exclamations éclatent, chargées d'émotion et d'allégresse, comme celles de ce vieil officier venu de fort loin pour saluer sa « petite sœur des tranchées », et qui s'en va répétant : « Ah ! quel beau jour ! Ah ! que je suis content ! »

Dans la soirée, Sa Sainteté Pie XI va se rendre pour la première fois à Saint-Pierre à l'occasion d'une béatifi-

[1] Oraison de la messe de la Bienheureuse.

cation. Voici l'immense cortège des suisses, des gardes-nobles, des camériers, des prélats et des cardinaux qui entourent la *sedia* du Pontife bénissant. Le Saint-Père, descendant de son trône mouvant, se met à genoux, et, comme le plus humble des fidèles, prie silencieusement celle qu'il vient de proclamer Bienheureuse.

Il lève ensuite vers « la gloire » son regard profond, chargé de supplications et d'hommages. « Elle est là, toute souriante, l'humble enfant que sa parole souveraine vient d'exalter, l'inlassable semeuse de roses qu'il a choisie pour sa « patronne et son avocate ». Pourrait-elle rester insensible à ce grand acte du Pontife qui se plaît à voir en elle l' « Étoile » radieuse de son règne ? Non ! dans l'intimité du Vatican, elle lui a déjà fait sentir son mystérieux appui. « Elle a éclairé bien des questions que je ne pouvais résoudre » déclarera le Saint-Père. Il ajoutera même en confidence : « Depuis quelques jours, je sens auprès de moi la présence de la Bienheureuse Thérèse [1]. »

* * *

Voilà donc la « petite vierge de Lisieux » décorée de l'auréole. Les nations catholiques qui, toutes, avaient reçu de l'aimable sainte des bienfaits sans nombre et bénéficié de ses multiples prodiges, se devaient de célébrer à l'envi son introduction dans la gloire. Ce fut, durant toute cette fin d'année 1923, une succession de solennités inoubliables, dans les cathédrales et les couvents de la vieille Europe, comme dans les jeunes églises du Nouveau-Monde. Ces spectacles furent aussi émouvants que magnifiques, tant l'ardeur des prières y obtenait de faveurs inespérées :

« C'est un torrent de roses, avait confié Thérèse, que main-

[1] *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa béatification*, p. 110.

tenant je vais faire pleuvoir. » Et les roses célestes, guérisons, conversions, protection contre tous les maux de l'âme et du corps, descendaient sur les foules reconnaissantes, à mesure que les sanctuaires de la Bienheureuse se fleurissaient de roses terrestres, pour magnifier sa puissance et sa bonté.

Les orateurs les plus réputés prêtèrent leur voix à ces multitudes, afin de porter leur merci à celle qui ne se lassait pas d'assister, de consoler et de bénir.

Entre tous ces hommages de l'éloquence, le panégyrique de la Bienheureuse prononcé, dans la primatiale de Lyon, par le R. P. Perroy, eut un spécial retentissement. L'éminent orateur avait craint, ce semble, que le spectacle de tant de roses semées le long des rues aussi bien que dans les églises, dénaturât, dans l'opinion des foules, la sainteté de Thérèse, et affadît la dévotion populaire ; aussi, avec quelle vigueur il s'attaque à la fausse notion qui pourrait hanter certains esprits !

« Ah ! petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, laisse-moi te défendre contre ceux qui te font cheminer dans une roseraie embaumée !

« Je veux dire à tous que ton âme fut d'abord forte ; je veux dire que tu pourrais marcher entre Jeanne d'Arc et Marguerite-Marie !

« Je veux dire que tes combats, à toi, sont aussi les combats de Dieu. Je veux dire que tu as été héroïque entre les héroïques, parce que tu as choisi la voie la plus contraire à la nature : celle des tout petits.

« Je veux dire que, si tout genou fléchit devant toi sur la terre, que si ton nom est devenu le plus populaire du monde, non, non, ce n'est point uniquement parce que tu portes des roses, c'est parce que, avec le crucifié que tes fleurs embaument, tu as été obéissante jusqu'à la Croix [1]. »

Mais il tardait au Carmel de Lisieux de vénérer sous son

[1] Cité dans *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus : Sa béatification*, p. 140.

nimbe glorieux celle que, durant neuf ans, son humilité avait tenue si cachée à l'ombre de ses austères murailles. Les amis du couvent jouissaient déjà de pouvoir deviner, derrière les sombres grilles, les sœurs de la nouvelle Bienheureuse, prosternées à genoux, en pleine solennité liturgique, devant celle qu'elles avaient élevée et formée à l'amour divin.

Pour abriter les somptueuses cérémonies qui allaient s'y dérouler, la chapelle du Carmel avait élargi son enceinte. Tout était prêt pour le premier triduum, fixé aux 28, 29 et 30 mai, lorsque le cardinal Vico, ponent de la cause, délégué par le Saint-Père en qualité de légat, arriva à Lisieux.

Ce triduum avait, malgré tout, un caractère d'intimité, les dimensions restreintes du sanctuaire conventuel ne permettant pas les éclatantes manifestations qui devaient réunir plus tard de très nombreux évêques. Néanmoins, la présence du légat pontifical, auquel s'étaient joints le primat de Normandie avec les évêques de Troyes et d'Évreux, attira dans la ville une foule ardente, dans laquelle se distinguaient plusieurs princes de sang royal et des représentants officiels de nombreuses nations catholiques.

L'orateur des solennités fut le R. P. Martin, supérieur des Missionnaires diocésains de Vendée, qui avait exposé avec tant de doctrine et de piété, dans un ouvrage universellement estimé, les éléments de la « Petite voie d'enfance ». Cette fois encore, il aborda son sujet préféré, et ce fut avec une telle puissance de persuasion, qu'il inspira aux éminents personnages qui l'écoutaient le goût de compter, eux aussi, parmi les « petites âmes » si favorisées du Sauveur Jésus.

Après ces trois jours d'hommages solennels, une procession, parcourant les plus humbles carrefours comme les rues les plus fréquentées, offrit aux regards des habitants la merveilleuse châsse de vermeil offerte par le Brésil et contenant, pour cette ostension, les ossements précieux ; puis un salut triomphal présidé, à la cathédrale, par le car-

dinal romain, fut l'adieu momentané du prince de l'Église à l'humble moniale qu'il avait fait inscrire si vite, par son zèle bienveillant et actif, au catalogue des Bienheureux.

* * *

Le Carmel avait fêté, avec une émotion recueillie, sa douce vierge béatifiée. La ville de Lisieux, qui avait vu tant de fois la « petite Thérèse » parcourir ses rues, enveloppée de candeur et de modestie, souhaitait de célébrer à son tour sa glorieuse enfant.

Cette fois, la pourpre de trois cardinaux : Bourne, primat d'Angleterre ; Dougherty, archevêque de Philadelphie, et Touchet, évêque d'Orléans, allait jeter son éclatant reflet sur l'or du reliquaire, alors qu'une couronne de quinze évêques ou abbés mitrés servirait d'auréole aux restes de la Bienheureuse.

Dès le matin du 6 août, la ville entière est en fête. Girandoles et festons courent le long des maisons grises, et les figures grimaçantes des vieux pignons lexoviens disparaissent sous des guirlandes parfumées.

Chaque église de la ville aura son office pontifical, en présence des ossements vénérés de celle qui jadis s'attarda si souvent devant ses autels. La châsse, cette fois, pénétrera partout, dans sa parure de lis et de roses blanches.

Un des plus touchants incidents du voyage triomphal fut le pèlerinage de la « petite Thérèse » à son ancien pensionnat. A l'ombre des tilleuls sous lesquels elle avait joué autrefois, au chant du *Magnificat* modulé par ses anciennes maîtresses, la châsse d'or s'arrêta un instant devant la statue au pied de laquelle, le soir de sa première communion, Thérèse Martin avait prononcé sa consécration à Marie. Elle venait remercier ses chères Bénédictines des exemples et des conseils qui l'avaient acheminée vers la gloire des élus.

Le surlendemain, 8 août, tout s'organise pour la « splen-

deur des splendeurs ». La messe pontificale a été célébrée, le matin, à la cathédrale, par le cardinal Bourne. Le soir, aux Vêpres, le cardinal Touchet doit prononcer le panégyrique.

— « Que dira cet aigle de cette colombe ? » murmure un évêque.

L'aigle commence par subjuguer de son regard les six mille assistants qui se pressent dans la vaste église, puis il prend son vol vers les hauteurs éblouissantes où il a coutume de planer.

L'évêque d'Orléans vient payer à la Bienheureuse une dette de reconnaissance. N'est-ce pas elle qui, à la prière du prélat, alors que la procédure de canonisation de Jeanne d'Arc allait être interrompue, a fait revenir Pie X sur sa décision, hâtant ainsi la suprême exaltation de la Pucelle ? Le cardinal célèbre donc sa haute puissance d'intercession auprès de Dieu, et il démontre qu'elle doit cette puissance à son incomparable amour, amour ardent, généreux, infatigable, qui inclina le Très-Haut vers l'humble enfant de son Cœur, et lui obtint sa plus douce intimité.

Il évoque ensuite son rôle consolateur auprès des soldats de la grande guerre, puis, s'adressant tout à coup aux deux cardinaux étrangers, il les adjure de proclamer très haut dans leur pays que la France a horreur de ces hécatombes, et qu'elle n'aspire qu'à la paix dans le respect de ses droits. Des applaudissements interminables saluent cette péroraison aussi émouvante qu'inattendue.

Après cette pompe liturgique, une nouvelle procession, la plus majestueuse de toutes, s'organise sur le parvis de la cathédrale. On dirait que, portée sur son char parfumé de fleurs fraîches, de plus en plus gracieuse dans son appareil solennel, la petite sainte fait une royale et bienfaisante tournée chez ses concitoyens ravis. Ce qu'on aperçoit de loin autour de la châsse d'or, ce sont les crosses et les mitres qui étincellent sous le soleil estival ; ce sont les broderies des uniformes qui scintillent ; ce sont les drapeaux français et étrangers battant l'air ou caressant la foule, comme des ailes de chérubins. Mais ce qui échappe aux regards, ce sont

les nouvelles roses célestes que l'aimable semeuse répand inlassablement sur son passage.

Parmi la foule des cent mille personnes qui parcourent la ville, il y a des malades, des affligés, victimes d'infortunes cachées ; plusieurs, cette fois encore, reçoivent, à l'approche des précieuses reliques, guérison, soulagement ou grâces de conversion.

Et maintenant, les roses qui paraient carrefours et places publiques sont effeuillées ; les guirlandes ont disparu ; mais ces journées triomphales ont eu leur retentissement dans la France entière. En groupant à Lisieux, dans un même culte et dans une même admiration, des représentants hautement qualifiés des nations alliées, elles ont plus fait peut-être pour sceller certaines amitiés, que de longues conférences diplomatiques.

* * *

La « petite Reine » va-t-elle maintenant se reposer sur tant de glorieux lauriers ? Ce serait contraire à son programme. Aussi longtemps qu'il y aura ici-bas des pleurs à sécher, des fardeaux à alléger, des blessures à guérir, elle « descendra », selon sa magnanime promesse, pour appliquer sur les plaies de la pauvre humanité le baume qui adoucit et régénère. Le jour même de sa béatification, on a enregistré une trentaine de nouveaux prodiges.

A peine honorée d'un culte public, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, toujours si secourable au clergé, a assisté, au cours de cruelles maladies, deux princes de l'Église, le cardinal Granito Pignatelli di Belmonte, évêque d'Albano, et le cardinal Tosi, archevêque de Milan. Elle a rétabli, en faveur de chacun d'eux, une santé qui paraissait gravement compromise.

En présence de ces faits, et d'autres chaque jour plus nombreux, un assistant général d'une importante congrégation disait naguère : « La gloire de Thérèse monte, monte !.. Mais elle est loin encore de toucher à son apogée. Cette

petite sainte fera éclater ici-bas des merveilles dont les splendeurs de ces jours ne sont que le lointain prélude. Dans le royaume des cieux, cette enfant a la palme, et elle le montrera ! »

Ce religieux avait vu juste. Depuis cette annonce d'heureux augure, de nouveaux miracles de premier ordre ont été soumis à l'examen de la Sacrée Congrégation des Rites.

Parmi les nombreuses guérisons récemment obtenues par l'intercession de la bienheureuse, deux ont été spécialement retenues au cours de la procédure de canonisation : celle d'une jeune Hollandaise, Maria Pellemans, et celle d'une religieuse d'un couvent de Parme, Gabrielle Trimusi, atteintes l'une et l'autre d'une grave affection tuberculeuse, et subitement délivrées de tout mal, à la suite d'une invocation à la bienheureuse Thérèse.

De plus en plus, en même temps que se multiplient les miracles, avec une fréquence encore inconnue, la foi et la dévotion envers la merveilleuse thaumaturge tiennent elles-mêmes du prodige.

Une rumeur de vénération unanime, montant progressivement de tous les continents, porte à Rome l'expression d'un plébiscite international, demandant que Pierre sanctionne officiellement les titres de Thérèse de Lisieux à la confiance de la chrétienté.

Cette voix du peuple, ajoutant son autorité à celle des miracles, a éclairé la religion de Pie XI.

Sur son ordre, les règles canoniques vont céder devant la supplication des foules. Vingt-huit ans après la mort de la jeune vierge, deux années seulement après sa béatification, alors que ses quatre sœurs plus âgées qu'elle continuent de se sanctifier dans le cloître, la « petite Reine » d'Alençon, la « petite Fleur » des Buissonnets, l'Ange du Carmel de Lisieux, l'infatigable « Semeuse de roses », la providence des déshérités et des souffrants, va devenir, à l'indicible joie de l'univers entier, SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

* * *

C'est le 17 mai 1925 qui verra le triomphe de l'humble moniale dans l'éblouissante féerie de Saint-Pierre de Rome, reflet terrestre de la splendeur des cieux.

De bonne heure, ce jour-là, les ambassadeurs des principales nations catholiques et les chevaliers des ordres pontificaux, en grand costume, prennent place dans les tribunes, afin d'acclamer, l'heure venue, la bien-aimée du céleste Époux.

Bientôt apparaît la tête du cortège papal, le plus nombreux et le plus brillant peut-être qui se soit déroulé, depuis des siècles, sous la coupole de Michel-Ange. Cette fois, trente-quatre cardinaux, plus de deux cents archevêques et évêques, d'innombrables prélats et des milliers de religieux précèdent la *Sedia* pontificale, à la suite de laquelle s'avance le collège des protonotaires apostoliques. Après le défilé des premiers groupes, des applaudissements sans fin saluent l'apparition d'une splendide bannière, sur laquelle se détachent les traits de la bienheureuse.

Sous la mitre étincelante, le visage de Pie XI rayonne : le triomphe inouï de celle qu'il a proclamée l'*Étoile* de son pontificat, l'*Avocate* de ses causes les plus chères, le second *Ange gardien* de sa vie, n'est-il pas aussi le sien ?

Lentement, sous la lumière des guirlandes électriques qui décorent de roses de feu caissons dorés et marbres rares, à travers les ovations délirantes de 50.000 fidèles, le Pontife est porté jusqu'au trône resplendissant qui se dresse au fond de l'abside, en avant de la Chaire de saint Pierre.

Là, tous les cardinaux, patriarches, primats, archevêques, évêques et abbés défilent devant lui pour l'obédience, ratifiant à l'avance, par cet hommage public à son suprême magistère, l'oracle qu'il va prononcer.

L'heure est venue d'affirmer à l'univers catholique l'entrée de la « petite Thérèse » dans la gloire du Dieu trois fois saint.

Après les postulations d'usage et les invocations répétées à l'Esprit-Saint, « Levez-vous, s'écrie le Secrétaire des Brefs, Pierre va parler par la bouche de Pie ! »

Un grand silence apaise la foule. Assis sur la Chaire de Pierre, mitre en tête et le visage irradié de joie céleste, Pie XI prononce la formule qui va soulever, dans l'Église entière, un *hosanna* frémissant :

« *Pour l'honneur de la Sainte Trinité et de chacune des personnes divines, pour l'exaltation de la foi catholique et le progrès de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, après avoir mûrement délibéré, et avoir plus d'une fois imploré le secours divin, ayant pris conseil de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église Romaine, des patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, Nous déclarons sainte la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Nous la définissons telle, Nous l'inscrivons au catalogue des saints, et Nous décidons que, chaque année, le jour de sa naissance (au ciel), c'est-à-dire le* 30 *septembre, sa mémoire sera, devra être pieusement rappelée par l'Église universelle. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen !* »

Le Pape infaillible a prononcé. Aussitôt éclate dans la coupole, comme un *vivat* céleste, la fanfare triomphante des trompettes d'argent. Les cloches de Saint-Pierre s'ébranlent, et à leur grande voix répondent, en carillons joyeux, toutes celles de la Ville éternelle ; les acclamations de la foule s'élèvent en rumeur formidable, et l'on y distingue des notes claironnantes, qui, à force d'émotion, s'éteignent dans des sanglots.

Mais c'est au Pape à mener le chœur de l'allégresse finale. Il entonne le *Te Deum* et le poursuit tout entier avec la *Schola* de la basilique, puis il chante, pour la première fois, l'oraison propre de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Restait à contempler les splendeurs de la messe papale. Elles se déroulèrent selon le rite accoutumé, dans une atmosphère de joie surnaturelle qui les pénétrait de suave et enivrante douceur.

Après l'Évangile, le Saint-Père voulut, au cours d'une saisissante homélie, exalter, à l'exemple de son prédécesseur, la « petite voie d'enfance spirituelle ». — « Nous concevons aujourd'hui, dit-il, l'espoir de voir naître, dans les âmes des fidèles du Christ, comme une sainte avidité d'acquérir cette *enfance évangélique*, laquelle consiste à sentir et opérer, sous l'empire de la vertu, comme un enfant sent et opère naturellement. De même que les petits enfants, qu'aucune ombre de péché n'aveugle, qu'aucune convoitise de passions ne sollicite, jouissent de la possession tranquille de leur innocence, et, ignorant toute malice et dissimulation, parlent et agissent comme ils pensent, et se révèlent au dehors tels qu'ils sont réellement, ainsi Thérèse apparut plus angélique qu'humaine, et douée d'une simplicité d'enfant, dans la pratique de la vertu et de la justice... »

Les grands actes liturgiques se succédèrent de nouveau dans leur majestueuse ordonnance, relevés par la symphonie très religieuse et très douce des trompettes de la Garde palatine ; puis, parmi les cris de joie de tout un peuple, le Souverain Pontife, couronné de la tiare, redescendit la vaste nef, en multipliant les bénédictions.

Or, parmi les pèlerins qui, par centaines de milliers, étaient accourus à Rome pour cette journée glorieuse, 50.000 seulement avaient pu pénétrer dans la basilique. Les autres attendaient, sur la place Saint-Pierre, l'heure d'offrir à la nouvelle sainte leurs premiers hommages. Comme dédommagement exceptionnel en leur faveur, le Saint-Père ordonna de laisser ouverte, toute la journée, l'immense église, avec sa splendide parure de lumières, et fit chanter solennellement, par le Chapitre de Saint-Pierre, les vêpres de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Au reste, la nuit venue, tous les étrangers, aussi bien que les foules romaines, purent contempler un spectacle qui ne s'était pas renouvelé depuis 1870. La gigantesque coupole, la façade de la basilique, et jusqu'à la double colonnade de la place Saint-Pierre, reçurent à la fois l'embrasement de milliers de cierges qui en dessinèrent en traits de

feu, et en projetèrent au loin, jusque sur les vagues du Tibre, les lignes et les contours. Toute la soirée, les flots pressés des pèlerins déferlèrent vers le Vatican, et tous purent rassasier leurs yeux de cette vision magique. Plus d'un, sans doute, avait lu l'*Histoire d'une âme*, et se rappelait l'émouvante déclaration de Thérèse : « La gloire de Dieu, voilà toute mon ambition ; la mienne, je la lui abandonne ! » et, en présence de ce triomphe unique décerné à l'humble carmélite, il se demandait quelle gloire le Tout-Puissant réserve donc à ses élus dans la splendeur des cieux.

* * *

Rome avait exalté la « petite Thérèse » avec un incomparable éclat. Le monde catholique lui devait un hommage proportionné à sa nouvelle auréole.

Impossible de décrire les solennités qui, dans toutes les capitales de l'Europe et du Nouveau Monde, comme dans les villages les plus ignorés, renouvelèrent, avec plus de magnificence, les fêtes de la béatification.

Mais Lisieux se devait de décerner des ovations sans pareilles à son illustre enfant. Essayons d'en donner un rapide aperçu.

On devine que le 17 mai ne s'était pas écoulé, derrière les grilles du Carmel, dans la monotonie des journées claustrales. En présence de deux évêques, une messe solennelle avait été célébrée à l'heure même où le Souverain Pontife abordait la Confession de Saint-Pierre, et, en même temps que Pie XI proclamait l'exaltation suprême de Thérèse, le R. P. Martin, dont cet instant glorieux consacrait les efforts, avait commenté, avec des accents vainqueurs, la formule pontificale, en attendant que, le soir, après une nouvelle exhortation de l'ardent apôtre, les feux allumés sur la petite coupole du Carmel apparussent comme un reflet lointain du dôme embrasé de Saint-Pierre.

Mais ce n'était là que l'hommage intime du Carmel à sa sainte bien-aimée. Il convenait que, dans tous les coins de

la ville où s'était épanouie sa jeunesse sans tache, dans toutes les demeures qu'elle avait parfumées de son innocence et de ses vertus, une nouvelle visite de ses restes glorifiés attestât, aux yeux de multitudes sans cesse grandissantes, la fidélité du Dieu qui a promis de magnifier les humbles ; il fallait surtout que le couvent où elle avait prié, souffert et aimé jusqu'à la mort, fût marqué désormais comme un de ces lieux saints offerts, par l'autorité de l'Église, à la vénération du monde.

En conséquence, Mgr l'Evêque de Bayeux résolut de commémorer le grand événement du 17 mai par une neuvaine d'offices solennels, célébrés du 4 au 12 juillet 1925, neuvaine au cours de laquelle serait consacrée la chapelle restaurée et agrandie, qui prolongeait le petit sanctuaire témoin de la vêture de Thérèse.

Plus nombreux qu'au mois d'août 1923, évêques et prélats accoururent, escortés de multitudes avides de spectacles pieux et de démonstrations émouvantes.

Après la consécration de la chapelle, par laquelle Mgr Lemonnier ouvrit la série des fêtes de la neuvaine, on put assister chaque jour à une messe pontificale et à une instruction qui donna lieu au R. P. Martin, toujours infatigable, d'étudier, sous ses divers aspects, la vie et la doctrine de la sainte.

Le dimanche 12 juillet, se déroula le long des rues une immense procession des Reliques, qui permit à la chère sainte de revoir successivement les Buissonnets, le couvent des Bénédictines et la Cathédrale, avant de rentrer dans la chapelle du Carmel, bâtie pour abriter ses restes précieux.

Toutefois cette succession de fêtes n'avait encore donné satisfaction qu'aux amis les plus immédiats de la nouvelle sainte. Il fallait que Lisieux offrît des solennités plus grandioses à tous ceux qui n'avaient pu se rendre à Rome, et que tentait un hommage public à l'enfant désormais « chérie du monde entier [1] ».

[1] Expression de S. S. Pie XI.

* * *

La glorification suprême de la « Petite Fleur » dans sa patrie terrestre avait été fixée au 30 septembre 1925. Ce jour-là, Son Éminence le cardinal Vico, envoyé pour la seconde fois par Pie XI, en qualité de légat, devait déposer dans les mains de la vierge couchée sur son tombeau, la précieuse rose d'or que le Saint-Père avait bénie à cette intention. Un double *triduum* préparatoire à cette grande journée fut annoncé. Aussitôt, de nouvelles foules, conduites par leurs évêques, affluèrent à Lisieux, de tous les rivages de la chrétienté.

Cette fois, la châsse de la triomphatrice devait successivement visiter les églises de la ville, où elle avait si souvent adoré, communié, offert ses souffrances et sa vie pour la gloire de son Bien-Aimé.

Des messes pontificales furent donc célébrées en présence des restes vénérés, à Saint-Jacques, à Saint-Désir, à la cathédrale Saint-Pierre et au Carmel, avec l'assistance de nombreux prélats et l'accompagnement mélodieux de compositions musicales, interprétées par des maîtres.

Ces solennelles réunions ne pouvaient manquer d'être en même temps des fêtes de la parole. Mais quel orateur saurait, plusieurs jours de suite, se maintenir à la hauteur d'un tel sujet ?

Une fois de plus, le R. P. Martin accepta de célébrer celle dont la doctrine et la vie lui étaient si familières, et son contact prolongé avec l'âme de Thérèse, son étude assidue de ses vertus, lui inspirèrent des accents d'une élévation et d'une chaleur qu'il n'avait pas encore atteintes.

Il avait parlé dans la chapelle du Carmel. Les églises de la ville entendirent successivement l'abbé Thellier de Poncheville, vibrant et enflammé pour toutes les saintes causes ; le chanoine Barette, de Bruxelles, empressé à faire connaître en détail, par un récit simple et précis, la miraculeuse guérison de M^lle^ Pellemans ; Mgr du Bois de la Villerabel, archevêque de Rouen, au verbe apostolique et conquérant.

Mais l'après-midi du 30 septembre devait couronner ces grands spectacles de splendeurs encore inconnues des Lexoviens.

Depuis le matin, des pèlerins de toute langue et de toute nation se coudoyaient, dans le décor lumineux et fleuri des vieilles rues jonchées de verdure.

A la chapelle des Carmélites, quelques centaines de privilégiés avaient pu suivre l'office pontifical, célébré, dans tout l'appareil des solennelles fonctions romaines, par le cardinal Vico, puis, avec une douce émotion, ils avaient assisté à la remise de la rose d'or dans les mains de Thérèse.

C'était, peu d'heures après, la formation et la mise en marche du cortège le plus somptueux et le plus étincelant, mais aussi le plus religieux, le plus recueilli, le plus édifiant, qu'une ville normande eût contemplé depuis le moyen âge.

Le long des rues drapées de bannières et coupées d'arcs de triomphe, plus de trente évêques assemblés des deux mondes, un patriarche d'Orient, trois cardinaux, suivent les restes de la chère sainte. Tout un peuple escorte sa châsse, que portent des religieux Carmes et qu'encadre une élite d'officiers. Les drapeaux de quarante nations l'ombragent de leurs plis, où flotte l'âme de quarante peuples.

Mais ce n'est pas seulement la grandeur du spectacle qui saisit et transporte. Comment dire l'impression de cette ville jadis un peu froide, peut-être un peu jouisseuse, devenue un jardin mystique rafraîchi par la divine rosée des larmes ? Car on pleura beaucoup à Lisieux, en cette journée du 30 septembre. Pendant que la châsse s'avançait sous une pluie de roses, beaucoup d'hommes, tête nue sous la gloire brûlante du soleil, essuyaient sans respect humain leurs yeux humides.

Le but de la procession était ce merveilleux jardin public, ancien jardin des évêques de Lisieux, dont s'enorgueillit à bon droit la petite ville. Sur la terrasse qui en occupe le fond, on avait dressé un immense reposoir, en avant duquel devaient se ranger les dignitaires ecclésiastiques.

Lorsque le cortège entier eut pris place dans le vaste par-

terre, ce fut un spectacle d'une grandeur insoupçonnée. Le velours des gazons, le rubis des corbeilles fleuries se détachant sur l'émeraude pâlissante des pelouses, les vives couleurs des drapeaux, la splendeur des ornements sacrés étincelants d'or ; là-haut, près de l'autel, la pourpre des trois cardinaux jetant son fulgurant éclat sur la parure violette des évêques et des prélats, puis, dominant le tout, l'ombre mouvante des arbres séculaires aux épaisses frondaisons dorées par l'automne, tout cela formait à la « petite Reine » une cour et un apanage que n'avaient jamais entrevus les rêves les plus ensoleillés de son enfance.

Devant cet auditoire aussi illustre que grandiose, le Père Martin prit une dernière fois la parole. Il esquissa à grands traits le portrait de celle dont l'âme invisible planait sur la foule ; puis, des milliers de voix mâles et intrépides lancèrent à tous les échos les affirmations du *Credo*. Ce fut, pour un instant, le retour à ces âges disparus où la parole d'un saint Bernard lançait les multitudes frémissantes à la conquête des Lieux Saints.

La nuit venue, à l'heure où, vingt-huit ans plus tôt, cette âme s'était, dans un élan d'amour, envolée vers son Dieu, la ville, tout entière illuminée, enveloppa d'un cercle de feu la chapelle du monastère, dont le dôme, avec sa croix brillante, surmontée d'une étoile lumineuse, évoquait, lui aussi, le souvenir de la « chère Étoile » de Pie XI.

En passant devant les façades étincelantes, les vieux Lexoviens devisaient entre eux de cette gloire inattendue qui, du Carmel, rejaillissait sur leur ville.

Ceux même qui, dans leur cœur, mettaient au premier rang la religion de la petite patrie s'en allaient joyeux et fiers. Ils savaient bien que l'éclat de cette soirée aurait beau pâlir et disparaître, la gloire de Lisieux ne s'éteindrait plus.

APPENDICE

Lettre de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à la Mère Saint-Placide, son ancienne directrice de pensionnat.

(Cette lettre était la réponse à une circulaire que la digne religieuse avait adressée à toutes ses anciennes élèves Enfants de Marie, pour leur annoncer la fête du 25e anniversaire de la fondation de l'Association.)

Ma Chère Maitresse,

Je suis bien touchée de votre aimable attention. C'est avec plaisir que j'ai reçu la chère circulaire des Enfants de Marie. Certainement je ne manquerai pas d'assister par le cœur à cette belle fête. Car n'est-ce pas dans cette chapelle bénie que la sainte Vierge a bien voulu m'adopter pour son enfant, au beau jour de ma première communion, et en celui de ma réception dans la congrégation des Enfants de Marie ?

Je ne pourrais oublier, ma chère Maîtresse, combien vous avez été bonne pour moi au moment de ces grandes époques de ma vie, et je ne puis douter que la grâce insigne de ma vocation religieuse n'ait pris son germe dans cet heureux jour où, entourée de mes bonnes maîtresses, j'ai fait à Marie la consécration de moi-même au pied de son autel, la choisissant spécialement pour ma mère, alors que, le matin, j'avais reçu Jésus pour la première fois. J'aime à croire qu'elle n'a pas regardé alors mon indignité, et que, dans sa grande bonté, elle a bien voulu considérer la vertu des chères maîtresses qui avaient, avec tant de soin, préparé mon cœur pour y recevoir son divin Fils. J'aime à croire que c'est pour cette raison qu'elle a bien voulu me faire devenir encore plus parfaitement son enfant, en me faisant la grâce de me conduire au Carmel.

« Je pense, ma chère Maîtresse, que vous avez été au courant de la maladie de mon père bien-aimé. J'ai craint pendant quelques jours que le bon Dieu ne le ravisse à ma tendresse ; mais Jésus a daigné me faire la grâce de le rétablir pour le moment de ma prise d'habit.

« Je comptais tous les jours vous écrire pour vous faire part de ma réception au chapitre ; mais, ne sachant pas le moment que Monseigneur voudrait bien fixer, j'attendais toujours.

« J'espère, ma chère Maîtresse, que vous n'avez pas pris ce retard pour de l'indifférence. Oh ! non, mon cœur est bien toujours le même, et je crois que, depuis mon entrée au Carmel, il est encore devenu plus tendre et plus aimant. Aussi je pense souvent à toutes mes bonnes maîtresses, et j'aime à les nommer en particulier à Jésus, pendant les heures bénies que je passe à ses pieds. J'ose vous prier, ma chère Maîtresse, de vouloir bien être mon interprète auprès d'elles, pour me rappeler à leur religieux souvenir, en particulier à celui de Madame la Prieure, pour laquelle je conserve la plus filiale et reconnaissante affection. Veuillez aussi ne pas m'oublier auprès de mes heureuses compagnes, dont je reste toujours la petite sœur en Marie.

« Adieu, ma bonne Maîtresse ! J'espère que vous n'oublierez pas dans vos saintes prières celle qui est et sera toujours votre reconnaissante enfant.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus,
post. carm. ind.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE v

AVANT-PROPOS xi

CHAPITRE PREMIER. — Les origines familiales. — Alençon. — Le père et la mère de Thérèse Martin 1

CHAPITRE II. — La première enfance de la « petite Thérèse » . 27

CHAPITRE III. — Vertu naissante de Thérèse. — La première grande épreuve 49

CHAPITRE IV. — Lisieux. — Les Buissonnets 79

CHAPITRE V. — Le couvent des Bénédictines. — Étrange maladie. — La première communion. — Subite transformation morale 101

CHAPITRE VI. — La vocation au Carmel. — Lutte contre les obstacles extérieurs qui la contrarient. — Voyage en Italie. 133

CHAPITRE VII. — Le Carmel de Lisieux. — Le postulat de Thérèse et sa prise d'habit. — Terrible épreuve. — Progrès dans le détachement 175

CHAPITRE VIII. — La profession. — Rigueurs apparentes de Dieu et amour désintéressé de sa servante. — Don gracieux de Jésus à Thérèse. — Les poésies de la carmélite. — Correspondance spirituelle. — Entrée de Céline au couvent . . . 207

CHAPITRE IX. — La vie intime au Carmel. — L'amour divin source de toute perfection pour Thérèse. — Les qualités de cet amour et ses principales œuvres. — Dévotion de Thérèse à la sainte Vierge et aux saints 239

CHAPITRE X. — Charité de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus envers le prochain. — Son dévouement aux novices dont la direction lui est confiée. — Son aide spirituelle à deux missionnaires 261

CHAPITRE XI. — Rôle providentiel de la douleur discerné et exposé par Thérèse. — Sa pratique parfaite des vertus proprement religieuses : pauvreté, chasteté et obéissance. — Son amour de la croix, condition et conséquence de son amour pour Jésus 297

CHAPITRE XII. — Notion, avantages et nécessité de la « petite voie d'enfance spirituelle » 313

CHAPITRE XIII. — La pratique des vertus de la « petite voie » : humilité, simplicité, pauvreté spirituelle, confiance. — La consécration de Thérèse à l'Amour miséricordieux et ses conséquences 331

CHAPITRE XIV. — Les débuts de la maladie. — L'*Histoire d'une âme*. — Les *Novissima verba*. — La fin de l'exil. — Les funérailles 357

CHAPITRE XV. — Les premières phases de la glorification. — Incessante « pluie de roses ». — Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus sur les autels 397

APPENDICE. 445

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 9166,3,26.

922.2244 Laveille
AUTHOR

T 398 L Ste. Terese de l'enfant J.
TITLE

922.2244
T 398 L

Made in France.